Épître aux COLOSSIENS

Ecrite vers 60

Accès direct aux chapitres des Colossiens :

1 **2** **3** **4**

Structure de l'épître :

Chapitre 1
ch. 1 v. 1-8 — Adresse personnelle aux Colossiens
ch. 1 v. 9-14 — Privilèges du chrétien dans la marche de la vie divine ici-bas
ch. 1 v. 15-19 — Primautés de Jésus, Fils du Père et centre de tout
ch. 1 v. 20-23 — Réconciliations accomplies par Christ
ch. 1 v. 24-29 — Double caractère du ministère de Paul
Chapitre 2
ch. 2 v. 1-5 — Connaissance de l'union avec Christ, pleinement suffisante pour la foi
ch. 2 v. 6-7 — Suffisance de Christ pour l'homme et pour sa connaissance
ch. 2 v. 8-19 — Jugement du système judéo-philosophique, par rapport à l'œuvre de Christ
ch. 2 v. 20-23 — Jugement du système humain d'après notre position actuelle
Chapitre 3
ch. 3 v. 1-17 — Exhortations pour la nouvelle vie en résurrection
ch. 3 v. 18- Ch.4 v.1 — Exhortations dans les relations de la vie terrestre
Chapitre 4
ch. 4 v. 2-6 — Exhortations générales pour les saints
ch. 4 v. 7-18 — Salutations et exhortations finales

Commentaires :

Notes diverses **Henri Rossier** **J.N. Darby** **W. Kelly** **F.B. Hole**

Introduction (H. Rossier) :

Colosses ou Colasses était une ville de la province de Phrygie, dans l'Asie Mineure, située non loin de **Laodicée** et de **Hiérapolis** qui sont nommées dans l'épître (chap. 2:1 ; 4:13-16). Ces deux villes, de même que Colosses, avaient reçu l'Évangile, et les assemblées qui s'y trouvaient semblent avoir été, surtout celle de Laodicée, en rapport intime avec l'assemblée de Colosses (4:15, 16).

Par qui l'Évangile avait-il été apporté à Colosses ? Sans que cela nous soit dit d'une manière positive, nous pouvons conclure du verset 7 du chap. 1, que ce fut par **Épaphras**, ce fidèle serviteur du Christ et bien-aimé compagnon de service de Paul. L'apôtre, bien qu'il eût été en Phrygie à deux reprises (Actes 16:6 ; 18:23), ne s'était pas arrêté à Colosses. Les saints à Colosses n'avaient point vu son «visage en la chair» (Col. 2:1). Mais nous savons qu'il avait à coeur toutes les assemblées, témoin aussi celle de Rome, où il n'avait pas été avant d'écrire aux saints qui la composaient. «Outre les choses de dehors», écrivait ce dévoué serviteur de Christ, «il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, la «*sollicitude* pour toutes les assemblées» (2 Cor. 11:28). Oh ! qu'il nous fût donné d'avoir ce même souci pour les assemblées de Christ !

Quelque chose avait éveillé la sollicitude de Paul à l'égard de l'assemblée de Colosses. Épaphras qui avait prêché l'Évangile à Colosses, se trouvait alors à Rome auprès de l'apôtre prisonnier pour Christ (chap. 4:3, 10, 12). Il lui avait apporté de bonnes nouvelles touchant la foi, l'amour et les progrès des Colossiens, mais en même temps il lui avait sans doute fait connaître les dangers qui les menaçaient de la part de certains faux docteurs.

Quels étaient ces derniers ? Les enseignements et les exhortations mêmes de l'épître, nous font connaître les erreurs qu'ils propageaient et par lesquelles ils cherchaient à séduire les saints et à corrompre leur foi. Ce n'étaient pas, comme chez les Galates, des judaïsants qui voulaient établir pour les chrétiens la nécessité d'être circoncis et d'observer la loi (voyez Actes 15:1-5 ; Gal. 2:12 ; 5:2, 11, 12) , et annulaient ainsi la grâce de l'Évangile. Les faux docteurs contre les enseignements desquels Paul met en garde les Colossiens, étaient, dans un sens, **encore plus dangereux**, car **ils s'attaquaient à la Personne même de Christ**. D'un côté, ils étaient bien des judaïsants voulant assujettir les chrétiens à la circoncision, à l'observance des cérémonies et des préceptes légaux, ainsi qu'aux traditions humaines. Mais d'une autre part, **imbus des idées gnostiques** (*), qu'ils décoraient du nom de philosophie, ils avaient l'esprit rempli de spéculations sur le monde invisible, sur les anges auxquels ils attribuaient une grande puissance et même la création, **en rabaissant la Personne de Christ qu'ils réduisaient au rang des créatures**. Ainsi **ils ne tenaient pas** «**ferme le Chef**» (la Tête). En prêtant l'oreille à leurs enseignements, les Colossiens perdaient **la conscience et la jouissance de leur union avec Christ**, **la Tête du corps**. De plus, ces hérétiques voyant dans le corps la source du mal, **cherchaient par des privations et des macérations à atteindre une fausse spiritualité**, qu'ils décoraient du nom de sainteté. On comprend que, par là aussi, le vrai sens de la rédemption était perdu, et qu'elle était placée, **non plus en Christ**, mais **dans les efforts de l'homme** et **dans le culte qu'il rendait à des créatures**, erreurs qui germèrent plus tard et produisirent leurs tristes fruits dans l'Église.

(*) Cette expression vient du mot grec «gnôsis», connaissance ou science. C'est le mot dont se sert l'apôtre, en parlant de la «connaissance faussement ainsi nommée» (1 Tim. 6:20).

C'est contre ces erreurs que l'apôtre s'élève **en exaltant la Personne de Christ**, en la plaçant devant les yeux des saints, et en rattachant ainsi leurs coeurs au Chef auquel, comme chrétiens, ils étaient unis dans le ciel, afin qu'ils jouissent du sentiment précieux de cette

union, **en comprenant tous les trésors qui se trouvent dans cette Personne adorable**. En même temps il montre **l'oeuvre parfaite accomplie par Christ**.

Il est impossible, en lisant l'épître aux Colossiens, de ne pas y voir des rapports frappants avec celle adressée aux **Éphésiens**. Mais en même temps, il y a **des différences intéressantes à noter**. Il ne sera pas inutile d'en dire quelques mots.

Une première différence essentielle est **la position** dans laquelle les chrétiens sont envisagés dans les deux épîtres. Dans celle aux Colossiens, ils sont vus comme étant **ressuscités avec Christ**, mais **encore sur la terre**. Dans celle aux Éphésiens, au contraire, ils sont **assis en Christ dans les lieux célestes**.

Cela vient de ce que, dans l'épître aux **Éphésiens**, l'Esprit Saint développe **les conseils de Dieu** par rapport à l'Église et **les privilèges** de celle-ci. Pour cela, Dieu choisit une église fidèle, à laquelle dans ce moment il n'y avait rien à reprocher. Il peut ainsi placer devant nous toutes les grâces qui appartiennent à l'Église en général, en vertu de son union avec Christ, la Tête glorifiée, et aussi celles qui appartiennent individuellement aux enfants de Dieu. Le danger qui menaçait les **Colossiens** de la part des faux docteurs, danger qui, en amoindrissant la gloire de Christ, pouvait leur faire perdre la conscience et la jouissance de leur union avec lui, la Tête du corps, obligeait l'apôtre à placer devant eux **les gloires de Christ**, plutôt que les privilèges de l'Église, et ainsi **à ranimer leurs affections spirituelles pour ce Chef béni**, ou au moins, à les empêcher de s'affaiblir.

Aussi voyons-nous que, tandis que dans l'épître aux Éphésiens, **l'Église est** «**la plénitude de Celui qui remplit tout en tous**» (Éph. 1:23), dans celle aux Colossiens, «**toute la plénitude de la déité habite corporellement en Christ**» **et nous sommes «accomplis en lui»** (Col. 2:9, 10).

Une autre différence importante est que, dans les Colossiens, il n'est fait **aucune mention de l'Esprit Saint**, sauf dans l'expression «**votre amour dans l'Esprit**» (1:8). Nous voyons, au contraire, qu'il en est amplement parlé dans l'épître aux Éphésiens, comme scellant le chrétien, comme les arrhes de notre héritage, comme Celui par lequel Juifs et gentils ont ensemble accès auprès du Père, comme habitant dans l'Église et dans le chrétien, comme révélant le mystère aux apôtres, comme la puissance dans le fidèle pour jouir de Christ et de son amour, comme lien d'union entre les chrétiens et formant le seul corps, comme devant remplir le chrétien et écarter ainsi de lui toutes choses mauvaises, pour produire les louanges et les actions de grâces, comme le conduisant dans ses prières, excitant sa vigilance et lui apprenant à manier l'arme de la Parole contre l'ennemi (Éph. 1:13, 14 ; 4:30 ; 2:18, 22 ; 3:5, 16 ; 4:3 , 4 ; 5:18 ; 6:17, 18).

D'un autre côté, Christ est plus complètement présenté comme ***notre vie*** dans l'épître aux Colossiens. La formation de l'âme en vivante ressemblance avec Christ s'y trouve davantage mise en relief. C'est Christ ***en nous*** plutôt que **nous *en Christ***, comme dans les Éphésiens.

Ces différences établies, et nous pourrons en voir d'autres chemin faisant, entrons dans l'étude de notre épître.

v. 1-8 — Adresse personnelle aux Colossiens.

Chapitre 1 - 1 Paul, apôtre du christ Jésus par la volonté de Dieu, et Timothée, le frère, aux saints et fidèles frères en Christ qui sont à Colasses[1] : **2** Grâce et paix à vous, de la part de Dieu notre Père [et du seigneur Jésus Christ] !

HR v.1-2 / JND v.1-8 / WK v.1-2 /

3 Nous rendons grâces au Dieu et Père de notre seigneur Jésus Christ, **priant toujours pour vous**[2], **4** ayant ouï parler de votre foi dans le christ Jésus et de l'amour que vous avez pour tous les saints, **5** à cause de l'espérance qui vous est réservée dans les cieux et dont vous avez déjà ouï parler dans la parole de la vérité de l'évangile, **6** qui est parvenu jusqu'à vous, comme aussi [il l'est] dans tout le monde, et qui porte du fruit et croît, comme aussi parmi vous, depuis le jour où vous avez entendu et connu la grâce de Dieu en vérité, **7** comme vous l'avez entendue d'Épaphras, notre bien-aimé compagnon de service[3], qui est un fidèle serviteur du Christ pour vous, **8** qui nous a aussi fait connaître votre amour dans l'Esprit.

HR v.3-8 / JND v.3-8 / WK v.3-8 /

v. 9-14 — Privilèges du chrétien dans la marche de la vie divine ici-bas

9 C'est pourquoi nous aussi, depuis le jour où nous en avons ouï parler, nous **ne cessons pas de prier** et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, **10** pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu : **11** étant fortifiés en toute force, selon **la puissance de sa gloire**, pour toute patience et constance[4], avec joie, **12** **rendant grâces au Père** qui nous a rendus capables[5] de participer au lot des saints **dans la lumière** ; **13** qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans **le royaume du Fils de son amour**, **14** en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés ; **15** qui est [l']image

HR v.9-10 / JND v.9-10 / WK v.9-12 /

HR v.11 / JND v.11-12 /

HR v.12 / HR v.13 / JND v.13-14 / WK v.13-14 /

HR v.14 / HR v.15-20 / HR v.15 / JND v.15-17 / WK v.15-17 /

v.13 : « le royaume du Fils de son amour » : Il y est question de **la relation éternelle du Seigneur avec le Père**, comme **son Fils unique**, de même essence que lui, et **l'Objet de son amour ineffable**. Le royaume est la sphère actuelle, invisible et céleste, **où cette relation est manifestée.** (HR)

v. 15-19 — Primautés de Jésus, Fils du Père et centre de tout

[1] *ou* : Colosses.

[2] *ou* : Nous rendons toujours grâces au … Christ, priant pour vous.

[3] *litt.*: co-esclave.

[4] *ailleurs* : longanimité.

[5] *ou* : dignes.

du **Dieu invisible**, [le] premier-né de toute [la] création ; **16** car par lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou seigneuries, ou principautés, ou autorités : toutes choses ont été créées par lui et pour lui ; **17** et lui est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui ; **18** et il est le chef[1] du corps, de l'assemblée, lui qui est [le] commencement, [le] premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, lui, la première place ; **19** car, **en lui**, toute la plénitude s'est plu à habiter, **20** et, **par lui**, à réconcilier toutes choses avec elle-même[2], ayant fait la paix par le sang de sa croix, **par lui**, soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont dans les cieux. **21** Et vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises œuvres, **22** il vous a toutefois maintenant réconciliés dans[3] le corps de sa chair, par la mort, pour vous présenter saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui, **23** si du moins vous demeurez dans la foi, fondés et fermes, et ne vous laissant pas détourner de l'espérance de l'évangile que vous avez ouï, lequel a été prêché dans toute la création qui est sous le ciel, [et] duquel moi, Paul, je suis devenu serviteur.

HR v.16 /

HR v.17 / HR v.18, etc. /

JND v.18 / WK v.18-20 /

HR v.19 /JND v.19 /

HR v.20 /JND v.20 /

HR v.21 / JND v.21-23 / WK v.21-23 /

HR v.22 /

HR v.23 /

v.18 : « le premier-né d'entre les morts» : au v.14 il est le chef de la 1ère création, ici c'est de **la nouvelle création**, par sa résurrection d'entre les morts !

v.19 : «toute la plénitude s'est plu à habiter » → **ch.2 v.9**

v. 20-23 — Réconciliations accomplies par Christ

v. 24-29 — Double caractère du ministère de Paul

24 Maintenant, je me réjouis dans les[4] souffrances pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste [encore à souffrir] des afflictions du Christ pour son corps qui est l'assemblée, **25** de laquelle moi je suis devenu serviteur selon l'administration de Dieu qui m'a été donnée envers vous, pour compléter la parole de Dieu, **26** [savoir] le mystère qui avait été caché dès les[5] siècles et dès les[6] générations, mais qui a été maintenant manifesté à ses saints, **27** auxquels Dieu

HR v.24-25 / JND v.24-29 / WK v.24-25 /

HR v.26-27 / WK v.26-29 /

v.25 : « compléter la parole de Dieu» voir WK

---

[1] la tête.

[2] *c. à d.* : la plénitude, *comparer* 2:9

[3] *ou* : par.

[4] *ou* : mes.

[5] *ou* : aux.

[6] *ou* : aux.

v.27 :
« Christ en vous l'espérance de la gloire» : = « la vie de Christ en nous dans le plein déploiement de son caractère de résurrection » (WK)

a voulu donner à connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère parmi les nations, c'est-[à-dire] Christ en[1] vous l'espérance de la gloire, **28** lequel[2] nous annonçons, exhortant tout homme et enseignant tout homme en toute sagesse, afin que nous présentions tout homme parfait en Christ : **29** à quoi aussi je travaille, combattant selon son opération qui opère en moi avec puissance.

HR v.28 / WK v.28-29 /

HR v.29 /

v. 1-5 — Connaissance de l'union avec Christ, pleinement suffisante pour la foi

Chapitre 2 - 1 Car je veux que vous sachiez quel combat j'ai pour vous et pour ceux qui sont à Laodicée, et tous ceux qui n'ont point vu mon visage en la chair, **2** afin que leurs cœurs soient consolés, étant unis ensemble dans l'amour et pour **toutes les richesses** de la pleine certitude d'intelligence, pour **la connaissance** du **mystère de Dieu**, **3** dans lequel sont cachés **tous les trésors de la sagesse et de la connaissance**. **4** Or je dis ceci, afin que personne ne vous séduise par des discours spécieux ; **5** car lors même que je suis absent de corps[3], toutefois je suis avec vous en esprit, me réjouissant et voyant votre ordre, et la fermeté de votre foi en Christ.

HR	JND	WK	FBH

HR v.1 / JND v.1-5 / WK v.1-5 /

HR v.2-3 /

HR v.4 /

HR v.5 /

v. 6-7 — Suffisance de Christ pour l'homme et pour sa connaissance

6 Comme donc vous avez reçu le christ Jésus, le Seigneur, **7** marchez **en lui**, enracinés et édifiés **en** lui, et affermis **dans la foi**, selon que vous avez été enseignés, abondant en elle avec des actions de grâces.

HR v.6-7 / JND v.6-7 / WK v.6-7 /

v. 8-19 — Jugement du système judéo-philosophique, par rapport à l'œuvre de Christ

8 Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie[4] par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement[5] des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ ; **9** car en lui **habite** toute la plénitude de

HR v.8 / JND v.8-15 / WK v.8 /

HR v.9 / JND v.9-10 / WK v.9 /

v.9 : «en lui habite toute la plénitude de la déité » → **ch.1 v.19**
« **habite** » et **pas** « a habité ». Un **présent permanent** !
v.10 : « accompli » = rendu complet, plein

[1] *ou* : parmi.
[2] *c. à d.* Christ.
[3] *litt.*: de chair.
[4] *ou* : ne vous dépouille.
[5] *ou* : la tradition.

la déité corporellement ; **10** et vous êtes accomplis[1] en lui, qui est **le chef**[2] de toute principauté et autorité, **11** en qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans **le dépouillement du corps de la chair** par la circoncision du Christ, **12** étant ensevelis avec lui dans[3] le baptême, dans[4] lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble **par la foi** en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. **13** Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes, **14** ayant effacé l'obligation qui était contre **nous**, [laquelle consistait] en ordonnances [et] qui **nous** était contraire, et il l'a ôtée en la clouant à la croix : **15** ayant dépouillé les principautés et les autorités, il les a produites en public, triomphant d'elles en la [croix].

HR v.10 / WK v.10-11 /

HR v.11-15 / HR v.11 / JND v.11-15 /

HR v.12 / WK v.12-15 /

HR v.13 / WK v.13 /

HR v.14 / WK v.14 /

HR v.15 / WK v.15 /

v.14 : « **nous** » contre les juifs sous la loi et pas « vous », les nations !

16 Que personne donc ne vous juge en ce qui concerne le manger ou le boire, ou à propos d'un jour de fête ou de nouvelle lune, ou de sabbats, **17** qui sont une **ombre** des choses à venir ; mais **le corps**[5] est **du** Christ. **18** Que personne ne vous frustre du prix [du combat], **faisant sa volonté propre** dans [l']humilité et dans [le] culte des anges, s'ingérant dans les choses qu'il n'a pas vues[6], enflé d'un vain orgueil par les pensées de sa chair, **19** et ne tenant pas ferme le chef[7], duquel tout le corps, alimenté et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît de l'accroissement de Dieu.

HR v.16-17 / JND v.16-19 / WK v.16-19 /

HR v.18 /

HR v.19 /

v.17 : « **corps** » = « substance » en contraste avec l'ombre qui n'a pas de substance, mais aussi, pas d'ombre sans corps !

---

[1] *c. à d.* : pleins *ou* remplis.

[2] *ou* : la tête.

[3] *ou* : par.

[4] *ou* : par.

[5] **la réalité par opposition à l'ombre**.

[6] *ou, selon d'autres* : s'abandonnant à ses visions.

[7] *ou* : la tête.

v. 20-23 — Jugement du système humain d'après notre position actuelle

20 Si vous êtes morts[1] avec Christ aux éléments du monde, pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous[2] des ordonnances, **21** — ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas ! **22** — (choses qui sont toutes destinées à périr par l'usage,) selon les commandements et les enseignements des hommes **23** (qui ont bien une apparence de sagesse en dévotion volontaire et en humilité, et en ce qu'elles n'épargnent pas le corps, ne [lui] rendant pas un certain honneur), pour **la satisfaction de la chair ?**

HR v.20-23 / JND v.20-23 / WK v.20-23 /

HR **JND** **WK** **FBH**

v. 1-17 — Exhortations pour la nouvelle vie en résurrection

Chapitre 3 - 1 Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; **2** pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre ; **3** car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. **4** Quand le Christ qui est notre[3] vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire.

HR v.1-2 / JND v.1-4 / WK v.1-4 /

HR v.3 / HR v.4 /

mauvaise convoitise = mauvais désirs
membres : Rom. 6:13 ≠ Col. 3:5.
Rom: nos facultés intellectuelles et nos capacités physiques, pour qu'elles puissent maintenant servir d'instruments à notre nouvelle vie, après avoir servi à l'ancienne
Col : le péché positif dans la chair et ses manifestations

5 **Mortifiez** donc vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, les affections déréglées, la mauvaise convoitise, et la cupidité, qui est de l'idolâtrie ; **6** à cause desquelles la colère de Dieu vient sur les fils de la désobéissance ; **7** parmi lesquels[4] vous aussi vous avez marché autrefois, quand vous viviez dans ces choses.

HR v.5-6 / JND v.5-11 / WK v.5-7 /

HR v.7 /

8 Mais maintenant, renoncez, vous aussi, à toutes ces choses : colère, courroux, malice, injures, paroles honteuses venant de votre bouche. **9** Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions **10** et ayant revêtu le nouvel [homme] qui est renouvelé en connaissance, selon [l']image de

HR v.8-9 / WK v.8-11 /

HR v.10 /

v.10 : « ayant dépouillé le vieil homme » & **v.11 :** « ayant revêtu le nouvel homme » : ce sont **des faits**, **accomplis par le Seigneur** par sa mort et sa résurrection ! Ce ne sont **pas des actes à poser** ! (HR)
Il y a un **nouvel homme** qui **juge** **le vieil homme tout entier**, jugeant du bien et du mal selon **la connaissance de Dieu**. **C'est là le sens de dépouiller !** (JND)

[1] *ou* : mourûtes ; *c'est un fait passé*.
[2] *ou* : êtes-vous assujettis à.
[3] *plusieurs lisent* : votre.
[4] *ou* : dans lesquelles.

celui qui l'a créé, **11** où il n'y a pas Grec et Juif, circoncision et incirconcision, barbare, Scythe, esclave, homme libre ; mais où Christ est tout[1] et en tous.

HR v.11 /

12 Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles[2] de miséricorde, de bonté[3], d'humilité, de douceur, de longanimité, **13** vous supportant l'un l'autre et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi [faites] de même. **14** Et par-dessus toutes ces choses, [revêtez-vous] de l'amour, qui est le lien de la perfection. **15** Et que la paix du Christ, à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps, préside dans vos cœurs ; et soyez reconnaissants.

HR v.12 / HR v.13 / JND v.12-15 / WK v.12-15 /

HR v.14 / HR v.15 /

16 (16a) Que **la parole du Christ** habite en vous richement, — en toute sagesse (16b) vous[4] enseignant et (16c) vous exhortant l'un l'autre, (16d) par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de[5] vos cœurs à Dieu dans [un esprit de] grâce. **17** Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, [faites] tout au nom du seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père.

HR v.16a / HR v.16b / HR v.16c / HR v.16d / JND v.16-17 / WK v.16-17 /

HR v.17 /

Ch.3 v. 18 – Ch.4 v.1 — Exhortations dans les relations de la vie terrestre

18 Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient dans le Seigneur. **19** Maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez pas contre elles. **20** Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable **dans** le Seigneur. **21** Pères, n'irritez pas vos enfants, afin qu'ils ne soient pas découragés. **22** Esclaves, obéissez en toutes choses à vos maîtres selon la chair, ne servant pas sous leurs yeux seulement, comme voulant plaire aux hommes, mais en simplicité de cœur, craignant le Seigneur. **23** Quoi que vous fassiez, faites-[le] de

HR v.18-21 / JND v.18-Ch.4 v.1 / WK v.18-Ch.4v.1 /

HR v. 21 / HR v. 22-25 / HR v. 22 /

HR v. 23 / HR v. 24-25 /

---

[1] *litt.*: toutes choses.

[2] de sentiments profonds.

[3] de bonté, d'humilité … : *compléments de* revêtez-vous *et non pas d'*entrailles.

[4] *ou* : — richement en toute sagesse, vous.

[5] *litt.*: dans.

cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes, **24** sachant que du Seigneur vous recevrez la récompense de l'héritage : vous servez[1] le seigneur[2] Christ. **25** Car celui qui agit injustement, recevra ce qu'il aura fait injustement ; et il n'y a pas d'acception de personnes. **Chapitre 4 - 1** Maîtres, accordez à vos esclaves ce qui est juste et équitable, sachant que vous aussi vous avez un maître dans les cieux.

HR JND WK FBH

HR v. 1 /

v. 2-6 — Exhortations générales pour les saints

2 Persévérez dans la prière, veillant en elle avec des actions de grâces ; **3** priant en même temps aussi pour nous, afin que Dieu nous ouvre une porte pour la parole, pour annoncer le mystère du Christ, [mystère] pour lequel aussi je suis lié, **4** afin que je le manifeste comme je dois parler.

HR v. 2 / HR v. 3-4 / JND v.2-4 / WK v.2-4 /

5 Marchez dans la sagesse envers ceux de dehors, saisissant l'occasion. **6** Que votre parole soit toujours dans [un esprit de] grâce, assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun.

HR v. 5 / HR v. 6 / JND v.5-6 / WK v.5-6 /

v. 7-18 — Salutations et exhortations finales

7 Tychique, le bien-aimé frère et fidèle serviteur et compagnon de service[3] dans le Seigneur, vous fera savoir tout ce qui me concerne : **8** je l'ai envoyé vers vous tout exprès, afin qu'il connaisse l'état de vos affaires, et qu'il console vos cœurs, **9** avec Onésime, le fidèle et bien-aimé frère, qui est des vôtres. Ils vous informeront de toutes les choses d'ici.

HR v. 7-9 / JND v.7-15 / WK v.7-9 /

10 Aristarque, mon compagnon de captivité, vous salue, et Marc, le neveu[4] de Barnabas, touchant lequel vous avez reçu des ordres (s'il vient vers vous, recevez-le), **11** et Jésus appelé Juste, — qui sont de la circoncision[5]. Ceux-ci sont les seuls compagnons d'œuvre pour le royaume de Dieu qui [aussi] m'ont été en

HR v. 10-11 / WK v.10-11 /

---

[1] servir, être esclave.

[2] *ou* : le maître.

[3] *litt.*: co-esclave

[4] *ou* : cousin.

[5] *c. à d.* : d'origine juive.

consolation. **12** Épaphras qui est des vôtres, esclave du christ Jésus, vous salue, combattant toujours pour vous par des prières, afin que vous demeuriez[1] parfaits et bien assurés dans toute la volonté de Dieu[2] ; **13** car je lui rends témoignage qu'il est dans un grand travail [de cœur] pour vous, et pour ceux qui sont à Laodicée, et pour ceux qui sont à Hiérapolis. **14** Luc, le médecin bien-aimé, vous salue, et Démas. **15** Saluez les frères qui sont à Laodicée, et Nymphas, et l'assemblée qui [se réunit] dans sa maison. **16** Et quand la lettre aura été lue parmi vous, faites qu'elle soit lue aussi dans l'assemblée des Laodicéens, et vous aussi lisez celle qui [viendra] de Laodicée. **17** Et dites à Archippe : Prends garde au service que tu as reçu dans le Seigneur, afin que tu l'accomplisses.

HR v. 12-13 / WK v.12-14 /

HR v. 14 / HR v. 15-16 / WK v.15-16 /

JND v.16-18 /

HR v. 17 / WK v.17 /

18 La salutation, de la propre main de moi, Paul. — Souvenez-vous de mes liens. La grâce soit avec vous !

HR v. 18 / WK v.18 /

[1] *ou* : soyez.

[2] *litt.*: en toute volonté de Dieu, en tout ce qui est tel.

Notes diverses

Commentaires Henri Rossier

1 2 3 4

Introduction

Colosses ou Colasses était une ville de la province de Phrygie, dans l'Asie Mineure, située non loin de **Laodicée** et de **Hiérapolis** qui sont nommées dans l'épître (chap. 2:1 ; 4:13-16). Ces deux villes, de même que Colosses, avaient reçu l'Évangile, et les assemblées qui s'y trouvaient semblent avoir été, surtout celle de Laodicée, en rapport intime avec l'assemblée de Colosses (4:15, 16).

Par qui l'Évangile avait-il été apporté à Colosses ? Sans que cela nous soit dit d'une manière positive, nous pouvons conclure du verset 7 du chap. 1, que ce fut par **Épaphras**, ce fidèle serviteur du Christ et bien-aimé compagnon de service de Paul. L'apôtre, bien qu'il eût été en Phrygie à deux reprises (Actes 16:6 ; 18:23), ne s'était pas arrêté à Colosses. Les saints à Colosses n'avaient point vu son «visage en la chair» (Col. 2:1). Mais nous savons qu'il avait à coeur toutes les assemblées, témoin aussi celle de Rome, où il n'avait pas été avant d'écrire aux saints qui la composaient. «Outre les choses de dehors», écrivait ce dévoué serviteur de Christ, «il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, la «*sollicitude* pour toutes les assemblées» (2 Cor. 11:28). Oh ! qu'il nous fût donné d'avoir ce même souci pour les assemblées de Christ !

Quelque chose avait éveillé la sollicitude de Paul à l'égard de l'assemblée de Colosses. Épaphras qui avait prêché l'Évangile à Colosses, se trouvait alors à Rome auprès de l'apôtre prisonnier pour Christ (chap. 4:3, 10, 12). Il lui avait apporté de bonnes nouvelles touchant la foi, l'amour et les progrès des Colossiens, mais en même temps il lui avait sans doute fait connaître les dangers qui les menaçaient de la part de certains faux docteurs.

Quels étaient ces derniers ? Les enseignements et les exhortations mêmes de l'épître, nous font connaître les erreurs qu'ils propageaient et par lesquelles ils cherchaient à séduire les saints et à corrompre leur foi. Ce n'étaient pas, comme chez les Galates, des judaïsants qui voulaient établir pour les chrétiens la nécessité d'être circoncis et d'observer la loi (voyez Actes 15:1-5 ; Gal. 2:12 ; 5:2, 11, 12) , et annulaient ainsi la grâce de l'Évangile. Les faux docteurs contre les enseignements desquels Paul met en garde les Colossiens, étaient, dans un sens, **encore plus dangereux**, car **ils s'attaquaient à la Personne même de Christ**. D'un côté, ils étaient bien des judaïsants voulant assujettir les chrétiens à la circoncision, à l'observance des cérémonies et des préceptes légaux, ainsi qu'aux traditions humaines. Mais d'une autre part, **imbus des idées gnostiques** (*), qu'ils décoraient du nom de philosophie, ils avaient l'esprit rempli de spéculations sur le monde invisible, sur les anges auxquels ils attribuaient une grande puissance et même la création, **en rabaissant la Personne de Christ qu'ils réduisaient au rang des créatures**. Ainsi **ils ne tenaient pas** «**ferme le Chef**» (la Tête). En prêtant l'oreille à leurs enseignements, les Colossiens perdaient **la conscience et la jouissance de leur union avec Christ**, **la Tête du corps**. De plus, ces hérétiques voyant dans le corps la source du mal, **cherchaient par des privations et des macérations à atteindre une fausse spiritualité**, qu'ils décoraient du nom de sainteté. On comprend que, par là aussi, le vrai sens de la rédemption était perdu, et qu'elle était placée, **non plus en**

Christ, mais **dans les efforts de l'homme** et **dans le culte qu'il rendait à des créatures**, erreurs qui germèrent plus tard et produisirent leurs tristes fruits dans l'Église.

(*) Cette expression vient du mot grec «gnôsis», connaissance ou science. C'est le mot dont se sert l'apôtre, en parlant de la «connaissance faussement ainsi nommée» (1 Tim. 6:20).

C'est contre ces erreurs que l'apôtre s'élève **en exaltant la Personne de Christ**, en la plaçant devant les yeux des saints, et en rattachant ainsi leurs coeurs au Chef auquel, comme chrétiens, ils étaient unis dans le ciel, afin qu'ils jouissent du sentiment précieux de cette union, **en comprenant tous les trésors qui se trouvent dans cette Personne adorable**. En même temps il montre **l'oeuvre parfaite accomplie par Christ**.

Il est impossible, en lisant l'épître aux Colossiens, de ne pas y voir des rapports frappants avec celle adressée aux **Éphésiens**. Mais en même temps, il y a **des différences intéressantes à noter**. Il ne sera pas inutile d'en dire quelques mots.

Une première différence essentielle est **la position** dans laquelle les chrétiens sont envisagés dans les deux épîtres. Dans celle aux Colossiens, ils sont vus comme étant **ressuscités avec Christ**, mais **encore sur la terre**. Dans celle aux Éphésiens, au contraire, ils sont **assis en Christ dans les lieux célestes**.

Cela vient de ce que, dans l'épître aux **Éphésiens**, l'Esprit Saint développe **les conseils de Dieu** par rapport à l'Église et **les privilèges** de celle-ci. Pour cela, Dieu choisit une église fidèle, à laquelle dans ce moment il n'y avait rien à reprocher. Il peut ainsi placer devant nous toutes les grâces qui appartiennent à l'Église en général, en vertu de son union avec Christ, la Tête glorifiée, et aussi celles qui appartiennent individuellement aux enfants de Dieu. Le danger qui menaçait les **Colossiens** de la part des faux docteurs, danger qui, en amoindrissant la gloire de Christ, pouvait leur faire perdre la conscience et la jouissance de leur union avec lui, la Tête du corps, obligeait l'apôtre à placer devant eux **les gloires de Christ**, plutôt que les privilèges de l'Église, et ainsi **à ranimer leurs affections spirituelles pour ce Chef béni**, ou au moins, à les empêcher de s'affaiblir.

Aussi voyons-nous que, tandis que dans l'épître aux Éphésiens, **l'Église est** «**la plénitude de Celui qui remplit tout en tous**» (Éph. 1:23), dans celle aux Colossiens, «**toute la plénitude de la déité habite corporellement en Christ**» **et nous sommes «accomplis en lui»** (Col. 2:9, 10).

Une autre différence importante est que, dans les Colossiens, il n'est fait **aucune mention de l'Esprit Saint**, sauf dans l'expression «**votre amour dans l'Esprit**» (1:8). Nous voyons, au contraire, qu'il en est amplement parlé dans l'épître aux Éphésiens, comme scellant le chrétien, comme les arrhes de notre héritage, comme Celui par lequel Juifs et gentils ont ensemble accès auprès du Père, comme habitant dans l'Église et dans le chrétien, comme révélant le mystère aux apôtres, comme la puissance dans le fidèle pour jouir de Christ et de son amour, comme lien d'union entre les chrétiens et formant le seul corps, comme devant remplir le chrétien et écarter ainsi de lui toutes choses mauvaises, pour produire les louanges et les actions de grâces, comme le conduisant dans ses prières, excitant sa vigilance et lui apprenant à manier l'arme de la Parole contre l'ennemi (Éph. 1:13, 14 ; 4:30 ; 2:18, 22 ; 3:5, 16 ; 4:3 , 4 ; 5:18 ; 6:17, 18).

D'un autre côté, Christ est plus complètement présenté comme ***notre vie*** dans l'épître aux Colossiens. La formation de l'âme en vivante ressemblance avec Christ s'y trouve davantage mise en relief. C'est Christ ***en nous*** plutôt que **nous *en Christ***, comme dans les Éphésiens.

Ces différences établies, et nous pourrons en voir d'autres chemin faisant, entrons dans l'étude de notre épître.

Chapitre 1

(v. 1 et 2) — L'épître commence à peu près comme celle aux Éphésiens. De même que celle-ci, elle fut écrite de Rome où Paul était prisonnier, et envoyée par Tychique accompagné d'Onésime qui fut aussi porteur de la lettre à Philémon (Éph. 6:21 ; Col. 4:7-9).

«**Paul, apôtre** (ou envoyé) **du Christ Jésus, par la volonté de Dieu**». Paul ne manque jamais, surtout dans les épîtres qui exposent d'une manière spéciale soit **les doctrines du salut**, soit **les vérités qui se rapportent à Christ et l'Église**, de **revendiquer son titre d'envoyé par Jésus Christ**. **Son autorité**, soit pour prêcher, soit pour enseigner, exhorter ou reprendre, **lui vient directement du Chef glorieux de l'Église**, et c'est par «**la volonté de Dieu**» qui a **conféré à Christ** **cette place de gloire comme Homme** (Éph. 1:20-23) , et dont le conseil avait destiné Paul à sa mission (Gal. 1:15). C'est donc comme tel qu'il écrit et que **l'Église a à recevoir son enseignement et ses exhortations**. Ce n'est pas le message d'un homme, mais **celui de Jésus Christ**, par la volonté de Dieu.

Mais ici Paul s'adjoint «***Timothée, le frère***», ce qu'il ne fait pas en écrivant aux Éphésiens. Est-ce pour **ajouter de la force au témoignage** qu'il rend aux grandes vérités qu'il va développer, suivant une parole plus d'une fois rappelée dans l'Écriture ? (Matt. 18:16 ; 2 Cor. 13:1). Quoi qu'il en soit, nous voyons souvent l'apôtre s'adjoindre soit tous les frères qui sont avec lui (Gal. 1:2), et ici c'est évidemment **pour montrer leur unanimité avec lui** **dans les reproches qu'il va adresser** — soit un ou deux qu'il désigne (1 Cor. 1:1 ; Phil. 1:1 ; 1 Thess. 1:1 ; Philém. 1) , et qui ont été ses compagnons d'oeuvre auprès des saints à qui il écrit.

Le titre donné aux chrétiens de Colosses est «***saints et fidèles***», comme dans l'épître aux Éphésiens ; mais ici, **il ajoute** «**frères**». Le caractère de «**saints et fidèles**» se rapporte à **la relation des chrétiens avec Dieu et le Seigneur**, et convient plus exclusivement à ceux d'Éphèse, qui sont envisagés dans une position céleste, tandis que «**frères**» exprime **la communion des saints les uns avec les autres** **sur la terre**, mais toutefois comme **ressuscités avec le Christ**.

Puis vient la salutation ordinaire : «**Grâce et paix à vous, de la part de Dieu, notre Père, et du Seigneur Jésus Christ**».

(v. 3-8) — Ces versets et la prière qui les suit correspondent aux versets 15 et suivants du premier chapitre aux Éphésiens. Mais nous ne trouvons pas dans les Colossiens les **conseils de Dieu**, **l'appel** et **les privilèges de l'héritage**, bénédictions merveilleuses dont la pensée fait jaillir du cœur de l'apôtre ces paroles : «**Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ**» (Éph. 1:3-14).

Ici, comme dans les Éphésiens, au v. 15, l'apôtre rend grâces pour les chrétiens auxquels il écrit, et il motive ses actions de grâces dans les deux cas, parce qu'il a entendu parler **de** «**leur foi dans le Christ Jésus et de l'amour qu'ils ont pour tous les saints**». Comme toujours, l'apôtre se plaît à reconnaître le bien qui est en eux. C'est pour lui une source incessante de reconnaissance envers Dieu et de joie pour son coeur, en même temps que cela le conduit à les présenter toujours à Dieu dans ses prières, pour que ce bien s'affermisse et que leurs âmes progressent. Dans notre mesure, ne devrions-nous pas avoir quelque chose de cette sollicitude de l'apôtre ?

«**Ayant ouï parler de votre foi dans le Christ Jésus et de l'amour que vous avez pour tous les saints**», voilà pourquoi il rend grâces. C'était un beau témoignage. **Le Christ Jésus** — et cela comprend sa Personne et son oeuvre — était **l'objet** de **leur foi**, de **leur confiance** ; **leur regard spirituel s'arrêtait sur lui**. De là découle nécessairement l'amour, car **la foi est opérante par l'amour**. **Sans amour**, elle est comme **un arbre sans fruits**. Et cet amour n'avait rien d'exclusif ; il embrassait «**tous les saints**», tous ceux qui, de même qu'eux, avaient été **mis à part pour Dieu** et **participaient aux privilèges de ses enfants**. C'est le caractère de l'amour chrétien, d'être large.

Si l'apôtre rend grâces et prie constamment pour les Colossiens, c'est aussi «**à cause de l'espérance qui leur est réservée dans les cieux**».

L'apôtre savait ce qui leur était réservé dans les cieux, en dehors de la terre, il s'en réjouissait pour eux et **dirigeait leurs regards vers ce but céleste**. **Ressuscités avec le Christ**, **un Christ maintenant dans les cieux**, ils ne pouvaient avoir d'autre espérance **qu'une espérance céleste** ; c'était ce qui les caractérisait et ce qui devait caractériser leur marche. Ni le judaïsme avec ses ordonnances, ni la philosophie avec ses vaines spéculations, ne pouvaient leur donner cette espérance qui **détache de la terre** et **attache au ciel** où se trouve l'objet de la foi et de l'amour. **L'Évangile seul** nous éclaire d'une lumière céleste, car il vient d'en haut et y appelle nos coeurs. Les Colossiens en danger d'être entraînés dans les pratiques d'une religion terrestre, sont ramenés à leur vraie destination par ce seul mot de l'apôtre : «**l'espérance qui vous est réservée dans les cieux**». Puissions-nous, exposés que nous sommes à céder aux préoccupations de la terre, nous souvenir sans cesse **de** «**l'espérance qui nous est réservée dans les cieux**» et qui doit faire de nous **des hommes célestes**, réalisant que **nous sommes ressuscités avec le Christ**, **non pour la terre mais pour le ciel**, **où se trouve la source de notre vie**.

Les Colossiens n'ignoraient pas qu'il y avait pour eux une espérance céleste. L'Évangile la bonne nouvelle, était «parvenu» jusqu'à eux. Cet Évangile, parole de la vérité, **parce qu'il vient de Dieu**, nous place en rapport avec Dieu **dans le ciel**. Le judaïsme ne le pouvait pas, car Dieu demeurait caché derrière le voile, et aussi longtemps que le judaïsme subsistait, le chemin des lieux saints — du ciel — n'était pas manifesté. Mais maintenant, par la mort de Christ, **le voile a été déchiré**, nous avons **par le sang de Jésus** une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints, et Jésus y est entré comme précurseur pour nous (Héb. 9:8-12 ; 10:19, 20 ; 6:19, 20). L'Évangile nous donne donc en Christ une espérance céleste (voyez 1 Pierre 1:3, 4), et les Colossiens, à qui il était parvenu, avaient par lui **connaissance de cette espérance**. Il en est ainsi pour nous. Quelle grâce d'avoir ainsi pour nos coeurs **une espérance qui nous délivre** de **ce monde** et des **choses visibles** qui **nous cachent Dieu**.

Mais cet Évangile, parole de vérité qui apportait une religion céleste, en contraste avec ce que prétendaient donner le judaïsme et la philosophie, **n'était pas seulement pour un peuple particulier**, **ni pour les seuls adeptes d'une prétendue science**. Il était **pour tous**, et s'était répandu dans «**tout le monde où il portait du fruit et où il croissait**». C'est ici, comme au verset 23, plus caractéristique qu'historique. L'Évangile du salut est pour **le monde entier**. C'est là **sa sphère** ; il est destiné à pénétrer partout pour y **porter du fruit** et y **croître**, ainsi que cela avait eu lieu pour les Colossiens : «**Comme aussi parmi vous**», dit l'apôtre. Nous ne pouvons d'ailleurs point douter que l'Évangile du temps même des apôtres, n'ait été porté plus loin que peut-être on ne serait disposé à le penser.

Il n'était donc pas resté stérile chez les Colossiens. Il y avait porté du fruit par **la conversion des âmes à Dieu et à Christ**, par les résultats en marche chrétienne, sainte et divine au Seigneur, et en amour pour les saints. Et **il y croissait**. Combien cela est important ! Les Colossiens **progressaient** ; ils ne restaient pas stationnaires, satisfaits de ce qu'ils connaissaient déjà, ou du point où ils étaient arrivés dans la vie chrétienne. Ils réalisaient l'exhortation de l'apôtre Pierre : «**Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ**» (2 Pierre 3:18). Et cette marche en avant avait commencé et s'était continuée «**depuis le jour où ils avaient entendu et connu la grâce de Dieu**», que l'Évangile leur annonçait. C'est qu'ils l'avaient entendue et connue «**en vérité**», c'est-à-dire ***vraiment***, d'une manière réelle, **dans leur coeur**. Combien il serait à désirer qu'il en fût ainsi de nous ! Appliquant mal ce qui est adressé par le Seigneur à l'Église d'Éphèse comme un reproche :

«**Tu as abandonné ton premier amour**», on parle comme si ce relâchement devait arriver nécessairement dans la vie du chrétien. Malheureusement, il en est trop souvent ainsi. Après la première joie du salut, on se laisse envahir, sinon par les plaisirs, au moins **par les occupations de la terre**, et **on ne fait point de progrès**. Non seulement cela, mais, suivant une loi nécessaire, **on recule**, car on ne peut rester stationnaire dans la vie chrétienne. Mais est-ce nécessaire ? Assurément non. Paul ne se ralentissait pas dans sa course, et **ne se laissait pas arrêter par les difficultés et les choses terrestres**. «**Je fais une chose**», dit-il : «**oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je *cours* droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus**» (Phil. 3:14). Soyons ses imitateurs, comme nous y sommes exhortés, ayant nos coeurs dégagés de tout sauf de Christ, et puisse l'Évangile dans ses résultats bénis, croître parmi nous et en nous !

Paul mentionne ensuite, au verset 7, l'instrument dont le Seigneur s'est servi pour leur faire entendre la parole de la vérité. C'est Épaphras, sur lequel nous n'avons d'autres détails que ceux donnés ici, au chapitre 4, et dans l'épître à Philémon (v. 23) ; mais le peu que l'Esprit Saint nous dit de lui suffit pour nous peindre son caractère et nous faire apprécier ce serviteur de Dieu. C'est le propre de la parole de Dieu de décrire ainsi en peu de mots les qualités de ceux qui plaisent au Seigneur, et à qui il donne une place dans son livre où leur nom est conservé. Inconnus du monde qui exalte ses héros, **précieux aux yeux de Dieu**, qui leur a réservé une place dans sa gloire.

Deux choses caractérisent ici Épaphras. À la fin de l'épître, nous trouvons d'autres traits.

(1) Il était le «**bien-aimé compagnon de service**» de l'apôtre. On sait combien celui-ci avait un coeur chaud et dégagé de toute jalousie. Il aimait, pour l'amour de Christ, à voir des ouvriers être engagés dans l'oeuvre et le service du Seigneur. Il ne s'arrogeait sur eux aucune autorité, ils étaient ses compagnons. Pour eux, il éprouvait une vive affection, et savait reconnaître leur caractère et leur travail.

(2) Ainsi, il rend témoignage à Épaphras qu'il «**est un fidèle serviteur du Christ**», exerçant pour le bien des Colossiens le ministère qu'il avait reçu. Puissent aujourd'hui les ouvriers du Seigneur être animés du même esprit que Paul ! L'oeuvre ne pourra que se ressentir en bien de leur amour dévoué et sincère les uns pour les autres. Épaphras apportant à Paul des nouvelles de Colosses, lui parle de ce qui réjouit le coeur de l'apôtre : «**l'amour dans l'Esprit**» qui animait les Colossiens.

Nous avons déjà fait remarquer que le v. 8 est le seul passage de l'épître où l'Esprit Saint soit mentionné. Ajoutons que, tandis que dans l'épître aux Éphésiens **l'Esprit Saint est présenté comme une Personne divine agissant dans les saints et dans l'Église**, dans celle aux Colossiens, et cela dans ce seul passage, **nous ne le voyons pas** tant comme une Personne divine ici-bas que simplement comme caractérisant leur amour. Ce n'était pas une affection ou des affections **naturelles**, mais l'amour **dans l'Esprit**, **fruit de la vie** qui **est en Christ**. Or, c'est là ce qui est mis en évidence partout dans l'épître. **Tout y ramène à Christ**.

(v. 9 à 10) — Ici, au v. 9, commence **la prière de l'apôtre** pour les saints. Ainsi qu'au v. 15 du premier chapitre aux Éphésiens, Paul commence par «**c'est pourquoi**», se rapportant dans l'une et l'autre épître, à ce qu'il a exposé, et motivant ainsi sa prière. Mais dans la première épître, il a développé les privilèges merveilleux et les bénédictions spirituelles que les saints ont en Christ, et qui résultent des conseils de Dieu à leur égard. Aussi, dans sa prière, Paul demande pour eux **qu'ils aient** «**l'esprit de sagesse et de révélation**» pour **comprendre ces conseils**, et **connaître la puissance** par laquelle ils y avaient part. Dans les **Colossiens**, le «**c'est pourquoi**» se rattache sans doute à leur foi et à leur amour, au bien qu'il a reconnu en eux, et auquel il désire qu'ils ajoutent «**la connaissance**» de la volonté de Dieu ; mais c'est surtout **en vue de**

«**l'espérance réservée dans les cieux**» qu'il prie, afin que **leur marche pratique** réponde au but placé devant eux.

Il demande donc dans ses prières incessantes (*) pour les Colossiens, qu'ils soient **remplis de** «**la connaissance de la volonté de Dieu en toute sagesse et intelligence spirituelle**». C'est **le premier principe nécessaire** pour **diriger notre marche**, comme **ressuscités avec Christ** et **tendant vers un but céleste**. Les ordonnances humaines, les commandements d'hommes, qui ont **une apparence de *sagesse*** (2:23), ne peuvent y conduire. **Il faut plus et autre chose**. Il faut «**la connaissance de la volonté de Dieu**» qui **résulte** de **notre relation avec lui** comme **hommes ressuscités** et ainsi sortis des liens d'une religion terrestre, et possédant **une vie capable de le connaître réellement**. Cette connaissance de sa volonté ne peut découler **que d'une communion intime avec lui**, **communion qui est le propre de cette vie**. **Là**, en effet, **nous connaissons vraiment** son **caractère** et sa **nature**.

(*) Remarquons ce caractère de persévérance dans les prières, si en harmonie avec l'exhortation du Seigneur (Luc 18:1), et que nous devrions aussi posséder. **Il existera là où se trouveront des besoins réellement sentis**.

C'est pour cela que l'apôtre ajoute «**en toute sagesse et intelligence spirituelle**». **La sagesse** consiste surtout dans le discernement ou l'appréciation exacte des choses, et **l'intelligence** en fait l'application dans les circonstances diverses par lesquelles on a à passer. Mais remarquez que ce n'est pas l'intelligence et la sagesse **naturelles**. Ce sont celles qui sont **le produit** de **la vie spirituelle**, de **la vie de Dieu** dans l'âme, de **l'action de l'Esprit**. Elles **dépendent donc** de **notre état spirituel**, de **la proximité** où nous sommes de Dieu, et **s'appliquent à notre marche comme chrétiens dans ce monde**. C'est selon cette **sagesse** et cette **intelligence spirituelle**, que nous avons **la connaissance de la volonté de Dieu**, et **non par des ordonnances**. **Plus** vous **vivrez près de Dieu**, dans sa **communion**, dans **ses pensées**, **plus** vous aurez cette **sagesse** et cette **intelligence**, et **mieux** vous connaîtrez ce que **Dieu veut de vous** et **par vous** et **pour vous**.

Mais l'apôtre ne borne pas sa prière à demander que les saints connaissent ***quelque chose* de cette volonté**. Il demande qu'ils soient ***remplis***, ou qu'ils soient **accomplis** «**dans la connaissance de la volonté de Dieu**». Cela suppose, non pas une connaissance intellectuelle de quelque chose qui est en dehors de nous, et que nous cherchons ; mais une connaissance **intime**, **intérieure**, et telle qu'elle ne nous laisse point dans l'incertitude ou l'indécision quant à ce qu'elle est. De là résulte, ainsi que quelqu'un l'a dit, «que Dieu a **attaché** la découverte du sentier de sa volonté — son chemin — à **l'état intérieur de l'âme**, et il nous fait passer par les circonstances diverses de la vie ici-bas, afin d'**éprouver** et de **nous faire découvrir à nous-mêmes ce qu'est cet état**. C'est selon **son état spirituel** que le chrétien **connaît** les **voies de Dieu**, et **la parole de Dieu** en est **le moyen** (voyez Jean 17:17, 19). Dieu a **un chemin à lui**, chemin que l'oeil du vautour n'a pas aperçu, qui **n'est connu** que de **l'homme spirituel**, qui **se rattache à la connaissance de Dieu** et qui **en provient** (voyez Exode 33:13).

Le verset 10 nous montre que c'est bien dans **un but pratique**, en vue de **la marche chrétienne des Colossiens**, d'une marche **qui**, dans ce monde, **répondît à leur espérance céleste**, que Paul a demandé pour eux qu'ils soient remplis de la connaissance de la volonté de Dieu. C'est «**pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la connaissance de Dieu**». «**Marcher d'une manière *digne du Seigneur***». Cette expression exprime **la mesure** de la marche ou de la conduite du chrétien. Nous la retrouvons dans d'autres épîtres, mais sous des formes différentes quant au mobile de la marche. Ainsi, dans l'épître aux **Éphésiens**, nous lisons : «**Je vous exhorte à marcher d'une manière *digne de l'appel* dont vous avez été appelés**» (4:1). Cet appel était que

Juifs et gentils (et nous aussi) fussent ensemble un seul corps et une habitation de Dieu par l'Esprit, par l'Esprit Saint demeurant dans l'Assemblée. Cette mesure de la marche est en rapport avec la teneur de l'épître. L'appel saint et élevé dont ils ont été appelés, **résulte des conseils de Dieu relativement au mystère de l'Église**.

Dans l'épître aux **Philippiens**, une **autre mesure** de la marche chrétienne nous est présentée : «**Seulement conduisez-vous** (*) **d'une manière *digne de l'évangile du Christ***» (1:27), **digne de cette bonne nouvelle** qui, en apportant le salut, délivre l'homme de la puissance du péché et **lui présente Christ** comme **vie**, comme **modèle**, comme **but** et comme **force**. Les Philippiens qui avaient éprouvé la puissance de cet Évangile que leur avait apporté Paul et qui en goûtaient les bénédictions, prenaient part de coeur à **la prédication de l'Évangile** (1:5) et, demeurant dans **la foi à ce qu'il leur avait fait connaître**, ils pouvaient **résister aux adversaires**, et **se conduire**, gouverner leur vie, **d'une manière qui glorifiât l'Évangile**

(*) L'expression «**conduisez-vous**» n'est **pas la même que** «**marchez**», dans l'original. La première comporte l'idée de «**se gouverner**», comme en Actes 23:1. La seconde renferme l'idée **de se mouvoir au milieu des circonstances**.

Aux **Thessaloniciens**, Paul écrivait : Pour que vous **marchiez d'une manière *digne de Dieu*, qui vous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire** (1° épître 2:12). C'est **vers Dieu** qu'ils avaient été tournés en abandonnant les idoles ; c'est **ce Dieu vivant et vrai** qu'ils avaient maintenant à servir ; comme assemblée ils étaient **en Dieu le Père** ; ils avaient **pour espérance** le **royaume** et **la gloire** de **ce Dieu**, et ils sont exhortés à **marcher d'une manière digne de Dieu**, dans **la sainteté** qui répond à son caractère (voyez 3:13 ; 4:1-8 ; 5:23).

Mais ici, **dans cette épître** qui ramène tout à Christ, qui le place sans cesse sous les yeux des chrétiens, **la mesure de la marche** est «**d'une manière *digne du Seigneur***». **Tout ce que Christ est**, va être placé devant leurs yeux, mais il est **le Seigneur** ; **c'est l'autorité dont il est revêtu** que ce mot exprime ; nous lui appartenons ; que **notre marche réponde** et **soit à la gloire** de **notre «Seigneur»**. Il y a en même temps dans cette expression quelque chose qui s'adresse à **notre responsabilité vis-à-vis de lui**.

Ayant donc **appris** dans **la communion avec Dieu** ce qu'est **sa volonté**, étant ***rempli*** de **la connaissance de cette volonté** par **la sagesse** et **l'intelligence spirituelle** qui **résultent de cette communion**, le chrétien **peut marcher** «**d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards**». Remarquons cette expression «**plaire au Seigneur**», **lui être agréable**, **jouir ainsi de son approbation**, **quoi de plus précieux** et en même temps **de plus propre à nous encourager** ! Et c'est «**à tous égards**». La vie chrétienne n'est pas une vie morcelée, pour ainsi dire, une vie dont une partie sera pour Christ et l'autre pour nous-mêmes ou le monde. Non, **elle est un tout**, *s'imprime sur tout*. **Rien dans le chrétien ne doit échapper à son action** ; c'est «**à tous égards**» qu'il est appelé à plaire au Seigneur. Remarquons aussi comme cela se lie à **être «*remplis* de la connaissance de la volonté de Dieu»**. **Cette volonté de Dieu** dans laquelle **Christ prenait ses délices ici-bas** (voyez Jean 4:34 ; Héb. 10:7), de sorte qu'il pouvait dire : «**Je fais *toujours* les choses qui *lui plaisent***» (Jean 8:29), est aussi **ce dont la connaissance**, quand nous en sommes remplis, **nous fera** «**marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards**». **Quel motif d'activité** pour le chrétien de «**plaire à son Seigneur !**» (voyez Luc 19:17 ; Matt. 25:21). Nous comprenons ainsi **l'importance de la prière de Paul**. Puissions-nous nous y associer de coeur !

L'apôtre précise maintenant sa pensée par ces paroles : «**Portant du fruit en toute bonne œuvre**». C'est ainsi qu'on plaît au Seigneur à tous égards. La vie dans le chrétien se montre dans la pratique : **il porte du fruit en toute bonne oeuvre**. **Le fruit**, c'est-à-dire **le résultat manifeste de la vie**, ainsi qu'il arrive pour un arbre, c'est «**toute bonne**

oeuvre». Cela n'est point limité à telle ou telle oeuvre, selon que nous le trouverons bon, ou que nous y serons conduits par **nos goûts** ou **nos préférences**. **Non**, **c'est** «**toute bonne oeuvre**». Or, qu'est-ce qui caractérise une bonne oeuvre ? Qu'est-ce qui fait qu'elle est telle devant Dieu ? Puisqu'elle est **le fruit de la vie de Dieu**, qu'elle **résulte** de **la connaissance de sa volonté**, c'est **toute oeuvre faite selon lui**, **répondant à sa nature**, **accomplie au nom du Seigneur Jésus**, et montrant ce qui est énuméré dans ces paroles : miséricorde, bonté, humilité, douceur, longanimité, support mutuel, esprit de pardon et de paix, amour (Col. 3:12-17). De toutes ces choses se composera la vie pratique du chrétien, sainte et agréable au Seigneur. C'est ce que l'apôtre désirait pour les Colossiens, et ce que nous avons à désirer pour nous.

Mais un autre trait vient s'ajouter à ceux qui précèdent, c'est **le progrès dans cette vie pratique** : «***croissant*** **par la connaissance de Dieu**». Comme nous l'avons remarqué, on ne peut rester stationnaire, si l'on n'avance pas, on recule. De là **les exhortations** à **croître**, à **abonder de plus en plus** en **amour**, en **sainteté**, en **connaissance**, que nous trouvons dans la Parole (Éph. 4:15 ; 1 Pierre 2:2 ; 2 Pierre 3:18 ; 1 Thess. 3:12).

Mais ici, nous avons **le moyen intérieur** qui **produira** cette **croissance**, cette **marche en avant** de l'âme ; c'est «***par*** **la connaissance de Dieu**». Il ne s'agit point ici de la connaissance de sa volonté pour diriger notre marche, mais de **la connaissance même de Dieu**, connaissance pleine et entière, **dans le coeur** et non dans l'intelligence seulement ; connaissance de **son caractère**, de **son amour**, de **sa sagesse**, de **sa bonté**, de **notre relation avec lui** ; connaissance qui, exerçant son action sur les affections, **les attire** et **les attache toujours plus à lui**, et fait que l'âme s'élève et grandit en amour, en sainteté, en ressemblance avec Dieu (voyez 2 Pierre 1:2) , étant ainsi dégagée de tout ce qui pourrait arrêter son développement. En effet, si notre coeur est occupé de **Dieu**, de **ce qu'il est**, de **ce qu'il a fait** et **fait** pour **nous**, **les choses de la terre** cessent d'avoir leur influence sur nous, et **nous croissons spirituellement** dans la mesure où cela a lieu. Heureux état que celui où **Dieu remplit de plus en plus l'âme de sa lumière et de son amour** !

(v. 11) — Or, pour marcher ainsi d'une manière digne du Seigneur, en portant du fruit et en progressant par la connaissance de Dieu, **il y a une chose nécessaire**, **c'est** ***la force***. Nous trouvons donc maintenant **cette vérité précieuse** : **la connaissance de Dieu** nous fait voir **où est le secret de la force**. C'est **en lui** qu'elle se trouve ; c'est **de lui** que nous la tirons : «**Étant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire**». Le chrétien est fortifié par une force qui vient **d'en haut**, **de la gloire où la puissance de Dieu a placé Christ après l'avoir ressuscité d'entre les morts** (Éph. 1:19, 20). C'est cette puissance infinie vue en Christ dans la gloire, qui donne au chrétien «**toute force**», non pas seulement une force pour une circonstance particulière, mais **cette force** dont il a **besoin à chaque instant** pour réaliser la vie de Christ ici-bas ; **la vie céleste dans des circonstances terrestres** ; **une vie** en **harmonie** avec **le caractère de Dieu** qu'**il connaît**. Telle est **la mesure** de **la force du chrétien** : «**Fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire**» : nulle borne n'y est posée, car c'est **la puissance même de Dieu**. N'y a-t-il pas là **de quoi encourager et soutenir dans le chemin** ?

Ce n'est cependant pas pour accomplir des actes de puissance aux yeux des hommes que cette force d'en haut nous est donnée. C'est pour réaliser **le vrai caractère de la vie chrétienne ici-bas**, tel qu'il l'a été d'une manière parfaite par le Seigneur sur la terre. On est **fortifié** «***pour toute patience et constance*****, avec joie**». Les peines, les afflictions, les oppositions et les difficultés de toutes sortes abondent dans le chemin de la foi. Le Seigneur ne l'a pas caché aux siens et les apôtres le rappellent (Jean 16:33 ; Actes 14:22). Lui-même a rencontré toutes ces épreuves et a montré en elles sa patience et son endurance constantes. Il est évident que, pour suivre une telle voie, il est **nécessaire** que **la volonté propre** soit **subjuguée**. Mais le Seigneur n'avait d'autre volonté

que **celle de son Père** (Jean 4:34 ; 5:30 ; 6:38). De là découlait sa vie de patience et de support constant, qui ne se lassait jamais **quelle que fût** la contradiction des pécheurs et les efforts de l'ennemi. Pour nous, afin que **notre volonté soit soumise** et que nous puissions **manifester la vie de Dieu en** «***toute*** **patience et constance**», **nous avons besoin d'être «fortifiés en *toute* force» par la puissance d'en haut**. Rien ne manifeste plus **la force** que **la patience** ; **non cette patience passive** qui se soumet et supporte parce qu'il le faut, mais **une patience active** qui endure, parce que **c'est la volonté connue de Dieu**. Avons-nous **cette patience** dans les **circonstances contrariantes et pénibles** de la vie ? Avons-nous **ce support constant** dans nos relations avec les autres ? Cela ne provient pas d'un caractère naturel, apathique ou indifférent, mais d'une force venant de Dieu : «**Fortifiés selon la puissance de sa gloire**». **La patience attend**. **Elle sait** que le moment vient où les peines et les difficultés auront passé, et **où l'on sera arrivé à la gloire d'où vient maintenant la force**. Cette perspective encourage le coeur à la patience, et est placée plus d'une fois devant nous par la Parole (Jacq. 5:8 ; 2 Thess. 3:5).

Dans le chemin de l'obéissance et de la patience se trouve aussi ***la joie***, en dépit de tout ce que nous avons à supporter, une joie qui vient **d'en haut**, la joie que **Jésus goûtait** dans **sa communion constante avec son Père**, la joie dont il dit : «**Je vous ai dit ces choses, afin que *ma joie* soit en vous, et que votre joie soit accomplie**» (Jean 15:11 ; 17:13). C'est une joie qui découle de **la certitude** que **Jésus vit dans la gloire**, que nous avons le glorieux privilège de **demander au Père** en **son nom tout ce qui concerne les besoins de nos âmes** ; c'est **une joie** qui, résidant dans **la connaissance de ce glorieux Sauveur**, **ne peut nous être ôtée** (Jean 16:22-24). Nous pouvons ainsi comprendre ces exhortations réitérées de l'apôtre à nous réjouir dans le Seigneur, à être toujours joyeux (Phil. 3:1 ; 4:4 ; 1 Thess. 5:16), l'affirmation de Pierre : «**Croyant en lui, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse**» (1 Pierre 1:8), et la déclaration de Jean, que dans la communion du Père et du Fils, **notre joie est accomplie** (1 Jean 1:4).

Merveilleuse chose que **la vie de Dieu dans le chrétien**, **vie bienheureuse** lorsqu'elle est réalisée, **témoignage puissant à sa force glorieuse opérant dans les âmes**.

(v. 12) — Une vraie connaissance de Dieu et du sentiment de sa force glorieuse agissant en nous, pour nous faire poursuivre avec patience et constance notre course chrétienne selon la connaissance de la volonté de Dieu, produit la joie, et cette joie trouve son expression dans les actions de grâces. Elles sont l'effusion nécessaire d'un coeur qui goûte ce que Dieu a fait pour lui. Nous rendons «**grâces au Père, qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière**». Remarquons d'abord qu'il n'est **pas dit** «**nous *rendra* capables**». Il ne s'agit pas d'une chose à atteindre, et où l'on ferait des progrès, mais d'une position qui nous a été ***donnée***, d'une grâce qui nous a été ***accordée*** et que nous possédons : «**Il nous a *rendus* capables**» : **c'est un fait**. Aussi Dieu est-il introduit ici, sous son nom de ***Père***. S'agit-il de notre **marche** et de notre **responsabilité**, nous avons affaire avec ***Dieu***, nous croissons par la connaissance de ***Dieu***. Mais s'il est question de **notre relation avec lui**, c'est la grâce, et Dieu est présenté comme **Père**. C'est ainsi qu'il est écrit : «**Voyez de quel amour *le Père* nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu**» (1 Jean 3:1).

La grâce dont il est parlé ici, c'est «**de participer au lot des saints dans la lumière**». «**Dieu est lumière**» (1 Jean 1:5) ; c'est **le domaine où il habite** ; **excluant toutes ténèbres**. Cette lumière, c'est **la sainteté** et **la pureté** parfaites, **en dehors de toute souillure**, manifestant en même temps **tout ce qui est ou non conforme à sa nature**. Or, on ne peut être en relation avec Dieu que dans cette lumière (1 Jean 1:6, 7) ; et pour cela, il faut être «***saint***», à part comme lui de la souillure. **Le** «**lot**», la part des ***saints*** est **dans la lumière**, **en Dieu lui-même**. Qui pourrait se vanter d'y atteindre ? **Dieu seul**, par **sa toute-puissance**, pourrait nous

en rendre capables ou dignes, et **il l'a fait dans sa grâce**. **Notre part**, à chacun de nous, **est là** ; nous sommes avec les saints **là où Dieu se trouve**, **dans la lumière**. C'est la région céleste et bienheureuse, où nous avons le privilège de demeurer et de nous mouvoir. **Qu'il nous soit donné de le réaliser**.

(v. 13) — Ce n'est pas là que nous étions dans notre état naturel. **Nous nous trouvions sous le** «***pouvoir des ténèbres***», **sous l'empire et la domination de Satan** (voyez Actes 26:18, et Éph. 6:12) , qui est **le prince de ces ténèbres** (2 Cor. 4:4). Les ténèbres où Satan agit et exerce son pouvoir sur l'homme devenu son esclave par le péché, sont en contraste frappant avec **la lumière où Dieu habite**, qui est sa nature même, et où il donne par grâce une part aux saints. Il a agi envers eux dans sa grâce infinie et, intervenant dans sa toute-puissance, **il les a** «**délivrés**» de **la puissance** sous laquelle ils étaient. Du domaine où Satan règne, brisant leurs liens et ouvrant la porte de leur obscur cachot, il les a introduits dans **le domaine de la lumière**. Apprécions-nous comme nous le devons cette grâce immense ?

Mais il y a plus encore. «**Dieu est amour**» aussi bien que «**lumière**», et **le domaine de la lumière** est **aussi** **celui de l'amour**. Nous ayant «**délivrés du pouvoir des ténèbres, il nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour**». C'est encore **un *fait***, c'est **une *position*** dans laquelle nous ont placés sa souveraine grâce et sa puissance. C'est une chose sur laquelle nous ne saurions trop insister pour la joie et la paix de nos âmes : **une *part* dans la lumière**, **une *place* dans le royaume du Fils de son amour**. Tout vient du Père, nous a été conféré par lui.

«**Transportés**» indique comme **un effort de la puissance** qui nous délivre, qui nous **arrache au pouvoir de l'ennemi**, et qui, lui ayant ravi sa proie, l'emporte bien loin de son atteinte, **dans un lieu où son pouvoir vient se briser**. Nous y sommes sous la garde d'un amour tout puissant. Ainsi que quelqu'un l'a dit : «Ce n'est pas là une règle judaïque pour l'homme ; c'est **une opération de la puissance de Dieu**, qui nous traite comme étant **complètement et par nature esclaves de Satan et des ténèbres**, et **nous place** **par un acte de cette puissance** dans une **position** et une **relation** **toutes nouvelles** à l'égard de lui-même».

Remarquons que nous retrouvons bien ici en principe ce qui est exprimé en Éph. 1:4, 5, et 2:1-6. Mais là c'est la chose elle-même telle qu'elle est dans la pensée de Dieu, selon ses conseils ; dans les Colossiens, c'est **le fait** que **nous y avons part**.

«**Le royaume du *Fils de son amour***» ; c'est la seule fois que cette expression se trouve dans le Nouveau Testament. **Le *royaume*** est présenté sous différents aspects dans l'Écriture. C'est le royaume **des cieux**, le royaume **de Dieu**, le royaume **du Père**, le royaume **du Fils de l'homme**. Dans ce dernier cas, il s'agit de la manifestation glorieuse du Seigneur Jésus pour **juger et gouverner la terre** (Apoc. 11:15 ; Matt. 25:31, etc). Ici, dans notre verset, nous voyons **la relation éternelle du Seigneur avec le Père**, comme **son Fils unique**, de même essence que lui, et **l'Objet de son amour ineffable**. Le royaume est **la sphère actuelle**, invisible et céleste, **où cette relation est manifestée** et où elle est **connue** de ceux qui y sont introduits, qui y ont été transportés. C'est **la Personne adorable du Fils** qui nous y est présentée **comme les délices éternelles du Père** ; **c'est plus que la gloire**, ou bien **c'en est la partie la plus élevée**, **la plus excellente**, c'est **l'amour du sein du Père**, **se déversant sur son Fils**. Et c'est là où nous sommes amenés, pour que nous le contemplions et l'adorions. Combien cela **rattache le coeur à Jésus**, et **affranchit du monde et des ordonnances** ! C'est **à ce Fils** de **l'amour du Père** que les Colossiens étaient **unis**, et que nous le sommes ! Nous sommes dans **le royaume de l'amour** ; **où cet amour règne**, **où il domine tout**, **où il est la règle et la loi** ; **nous appartenons à ce royaume bienheureux**. Puissions-nous en goûter les délices, apprécier toujours plus la position que la grâce nous a donnée en nous y plaçant.

(v. 14) — «**En qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés**». **Voilà la base** sur laquelle, en justice, nous avons pu être **rendus capables d'avoir notre part dans la lumière** et **une entrée et une place dans le royaume du Fils de l'amour du Père**. La rédemption est en même temps la manifestation de l'amour divin envers nous. Cette rédemption, ce rachat, a été accomplie par lui, le Fils, par l'oeuvre de la croix, et quant à son efficacité et à ses fruits permanents, elle est et demeure en lui. Le résultat personnel en est «**la rémission des péchés**». **Pardonnés** en vertu de la rédemption accomplie, nous avons part au lot des saints dans la lumière, nous sommes délivrés de la puissance de Satan et placés dans le royaume du Fils, où l'amour a sa pleine et souveraine manifestation. Quelle grâce !

(v. 15, etc) [15-20]— Le Fils ayant été ainsi introduit comme l'objet suprême de l'amour du Père, l'Esprit Saint, par la plume de l'apôtre, déroule devant nous **toutes les gloires qui lui appartiennent**, **toutes les dignités dont il est revêtu**. Jusqu'au v. 20, **il n'est plus question que de lui**, et non pas du tout de nous. Si même il est parlé de l'Assemblée (v. 18) , ce n'est pas de ses privilèges, de sa gloire propre, mais c'est en rapport avec Christ, et pour rehausser d'autant sa gloire à lui. Et il est placé ainsi devant les Colossiens, afin de les délivrer du danger où ils étaient d'être asservis au joug des ordonnances. En tout, c'est le Fils qui affranchit (voyez Jean 8:36).

Avant d'entrer dans l'examen de ces gloires du Fils, remarquons que, dans tout ce passage, 13-20, nous le voyons, soit dans son caractère d'homme sur la terre, accomplissant la rédemption (v. 14) , soit comme Homme glorifié (v. 18), ou enfin dans son existence éternelle (v. 17), mais partout **c'est Lui**, **la personne adorable du Fils** ; **Il *est* toujours**, **ce qu'il est en lui-même**, dans **son essence divine**.

[v.15] D'abord, **il** «**est l'image du Dieu invisible**». C'est le premier caractère de sa gloire personnelle. Partout dans l'Écriture, nous trouvons cette déclaration : **Dieu est *invisible***. Cela ne veut **pas dire invisible physiquement**, mais bien qu'il ne saurait être **connu**, **contemplé** en lui-même, dans son essence et ses perfections, **par aucune créature**. C'est ce que l'Éternel dit à Moïse (Exode 33:20).

L'Esprit Saint en Jean déclare : «**Personne ne vit jamais Dieu**» (Jean 1:18). L'apôtre Paul écrit à Timothée, en parlant de Dieu : «**Lui qui seul possède l'immortalité, qui habite la lumière inaccessible, lequel aucun des hommes n'a vu, ni ne peut voir**» (1 Tim. 6:16).

Mais Christ ***est*** l'image du Dieu invisible : il présente, dans sa nature, dans son être, **ce qu'est Dieu**, sa gloire, ses attributs, ses perfections morales, son caractère. C'est ce qu'il ***est***, non ce qu'il ***était***, ni ce qu'il ***est devenu***. Mais **étant tel**, et étant devenu un homme, il a manifesté dans la création **ce que Dieu est**. Il a été sur la terre «**Dieu manifesté en chair**» (1 Tim. 3:16). Si personne ne vit jamais Dieu, «**le Fils unique, qui *est* dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître**» (Jean 1:18). Il a révélé pleinement dans sa personne **l'être** et **les caractères** de Dieu aux yeux des hommes, car qui l'avait vu, **avait vu le Père** (Jean 14:9) , et aux yeux des anges, car c'est comme Dieu manifesté en chair qu'il est dit : «**Vu des anges**» [1 Tim. 3:16]. **En lui** donc, **le Fils de son amour**, **l'image de Dieu**, Dieu a été parfaitement révélé. Je ne puis voir Dieu, connaître Dieu que **par** Christ et **en** Christ. Quand je **connais Christ**, je **connais Dieu** en **gloire**, en **puissance**, en **sainteté**, en **justice**, en **amour**. Il a montré ces caractères sur la terre, il les manifeste dans le ciel (2 Cor. 4:6). Mais il l'a montré et le manifeste, parce qu'**il est en lui-même l'image de Dieu**, «**le resplendissement de sa gloire, et l'empreinte de sa substance**» [Héb.1 v.3].

Adam avait été **créé à l'image** de Dieu. Cela se rapporte à sa position comme centre et chef dans la création qui lui était assujettie. En ce sens, il était la figure de Christ. Mais **Christ**, le Fils unique, **est l'image de Dieu**, avant même qu'une création existât où il pût manifester Dieu. Et c'est pourquoi, étant tel, lorsqu'il entre dans la création, c'est pour y être comme centre et chef de toutes choses. Il ne peut y occuper une

autre place. Aussi est-il dit de lui qu'il est «**le premier-né de toute la création**». C'est ici **un nom de relation** exprimant **sa suprématie sur tout ce qui a été créé**. Il n'est point question de temps, comme si l'apôtre eût voulu dire qu'il était en date la première des créatures. C'est une expression analogue à celle dont Dieu se sert pour montrer l'excellence de Salomon (*) au-dessus des autres rois : «**Je ferai de lui le premier-né, le plus élevé des rois de la terre**» (Ps. 89:27).

(*) Et de Celui dont Salomon est le type.

(v. 16) — Ce verset se rattachant au précédent par le mot «**car**», nous dit la raison qui élève ainsi Christ au-dessus de la création. C'est qu'il l'a faite : Il est **le Créateur**. C'est une autre de ses gloires qui est placée devant nous. Ainsi Christ, le Fils unique, est nettement séparé de la création. Il est **le Créateur** et non une créature. Rien n'établit plus fortement sa divinité, d'autant plus que l'expression dont se sert l'apôtre et qu'il faudrait rendre par «***en* lui ont été créées toutes choses**», indique que la puissance créatrice réside en lui (*).

(*) L'édition de 1872 du Nouveau Testament a la note suivante : «en, dans la puissance de la personne duquel. Il était celui dont la puissance intrinsèque caractérisait la création. Elle existe comme sa créature».

Après avoir renfermé la création d'une manière générale, dans ces mots «**toutes choses**», l'apôtre insiste en détaillant ces choses, afin de répondre aux erreurs que certains docteurs cherchaient à répandre. Ils prétendaient que des anges auraient été choisis de Dieu pour créer le monde. Non, dit Paul. «**Toutes choses**», soit «**dans les cieux**», soit «**sur la terre**», **l'univers tout entier a *été fait* par la puissance créatrice du Fils**. Et pour ne laisser aucun doute, il ajoute «**les visibles et les invisibles**», entendant par ces dernières ces êtres intelligents, ces esprits qui peuplent le monde qui ne tombe pas sous nos sens et qui, bien loin d'avoir été des agents de la création, **ne sont que des créatures**. Et parmi eux il mentionne les plus élevées, les trônes, les seigneuries, les principautés, les autorités. Il coupe ainsi court à la vénération dont on aurait voulu entourer des créatures, au culte idolâtre que l'on aurait été conduit à leur rendre (chap. 2:18). Il montre ainsi le Fils, élevé au-dessus de tout, dans sa dignité divine de Créateur, par le moyen duquel toutes choses existent, et **en vue de qui**, **pour qui** elles ont été faites. ***En* lui** réside la puissance créatrice ; il l'a exercée en créant toutes choses — elles ont été créées ***par Lui***, et c'est ***pour* Lui**, de sorte qu'**il les possède comme y ayant droit.** Comparez avec cette déclaration de l'apôtre et avec celle qui suit, au v. 17, **les paroles des saints glorifiés se prosternant devant Celui qui est assis sur le trône et qui vit aux siècles des siècles** : «**Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance ; car c'est toi qui as créé toutes choses : et c'est à cause de ta volonté qu'elles étaient et qu'elles furent créées**» (Apoc. 4:11).

(v. 17) — Pour être le Créateur de toutes choses, il fallait qu'il fût avant elles. Sa préexistence est donc ici affirmée : «**il *est* avant toutes choses**». Remarquons que Paul ne dit pas comme Jean : «**Au commencement *était* la Parole**». L'évangéliste présente **l'histoire de la Parole éternelle**. Voilà pourquoi il dit : «***Elle était***». Paul exprime **la permanence de l'être en Christ** : «**Avant toutes choses il *est*», il subsiste**. Preuve nouvelle de **sa divinité éternelle**, comme lorsque le Seigneur lui-même dit : «**Avant qu'Abraham fût, *Je suis***» (Jean 8:58), et **non j'étais**. Nous ne saurions trop remarquer le soin que met la Parole à faire ressortir l'excellente grandeur de Christ.

Mais ces choses qu'il a créées, **comment subsistent-elles ? Qui est-ce qui soutient leur être ? Continuent-elles leur existence par elles-mêmes ? Non** ; elles tomberaient bientôt dans la confusion et le néant. **La même puissance créatrice** qui les tira du néant, **les empêche d'y retomber** ; elle est essentielle à leur conservation. Ainsi qu'il est dit aux Hébreux : «**Soutenant toutes choses par la parole de sa puissance**» (Héb.1:3). Dans quelle grandeur majestueuse nous apparaît la Personne

du Fils ! Revêtu de tous les attributs qui n'appartiennent qu'à une Personne divine, **c'est lui qui s'est abaissé jusqu'à devenir semblable à nous pour nous racheter** ! Que nos âmes se prosternent devant lui et l'adorent ! Il en est digne.

(v. 18, etc) — Nous arrivons maintenant à une nouvelle gloire de Christ, à un autre genre de suprématie. Nous l'avons vu dans la gloire inhérente à sa Personne comme Fils unique, et dans sa gloire comme Créateur de toutes choses, comme Celui qui les soutient et pour qui elles furent faites. Maintenant nous le voyons essentiellement comme homme, comme **Homme ressuscité**, qui a vaincu la mort, et comme tel, il occupe encore le premier rang dans une sphère toute nouvelle — **la sphère de la nouvelle création**. Et là il se trouve en relation avec d'autres qui **appartiennent à cette nouvelle création** et **participent à sa gloire**, **en vertu de la rédemption qu'il a accomplie et de la puissance de vie qui est en lui.**

«**Il est le chef** (la Tête) **du corps, de l'Assemblée**». Ceux qu'il a rachetés, qui par lui ont la rémission de leurs péchés (v. 14), forment cette Assemblée, le corps dont lui est la Tête. L'expression Chef indique l'autorité, et il faut retenir cette pensée en contemplant Christ ressuscité. **Il est le Chef**. Mais l'expression Tête implique plus que cela. Elle indique ***l'union* intime** dans laquelle se trouvent les rachetés avec Christ. De même que les membres du corps sont indissolublement unis à la tête, ainsi chaque chrétien est uni indissolublement à **Christ**, **la Tête**, dans **le ciel**. Et **leur ensemble** forme **un corps mystique**. Les Colossiens avaient grand besoin que cette union avec Christ leur fût rappelée. Combien de chrétiens de nos jours oublient cette vérité capitale, si riche en précieuses conséquences pratiques !

«**Lui qui est *le commencement***». Plus haut (v. 16, 17), nous avons vu Christ dans sa divinité éternelle, être le commencement de l'ancienne création, de la création naturelle, si l'on peut dire ainsi. Par sa puissance divine il a créé les mondes. Ici, nous le voyons **comme Homme** (mais en vertu de sa gloire divine), **être le commencement de la nouvelle création** (voyez Apoc. 3:14). C'est la puissance divine s'exerçant, non en tirant les êtres du néant, mais dans le domaine de la mort pour **amener à la vie** ceux qui étaient retenus **sous cette puissance de la mort**. Or Christ est le ***commencement* de cette nouvelle vie**, en dehors de la puissance de la mort, **lui qui**, comme Homme, **a bien voulu s'y assujettir**, mais qui **l'a annulée** par **sa résurrection d'entre les morts**.

C'est pourquoi il est appelé «**le premier-né d'entre les morts**». Lui, le premier, est sorti du tombeau en **puissance de vie** — d'une **vie impérissable**, sur laquelle **la mort n'a plus de pouvoir**. Et c'est **dans cette vie** qu'il introduit ceux qu'il a rachetés, **les membres de son corps, l'Assemblée**, contre laquelle les portes du Hadès ne peuvent prévaloir. «**Premier-né de toute la création**» [v.15], à sa tête comme Créateur de toutes choses, il est aussi «**premier-né d'entre les morts**», **à la tête de la nouvelle création** comme **vainqueur de la puissance de l'ennemi**, «**afin qu'en toutes choses, il tienne, lui, la première place**». Il a donc une **double suprématie**, comme **Créateur**, et comme **Chef ou Tête** de l'Église. C'est dans ces deux sphères que se déploie la gloire de Dieu ; c'est dans ces deux sphères qu'il occupe **la première place**. Combien grande est **la gloire de sa Personne** !

(v. 19) — «**Car, en lui, toute la plénitude s'est plue à habiter**». Nous avons ici **la raison** de **ce qui précède**, comme de **ce qui suit**. «**Toute la plénitude habite en lui**». Et si nous demandons **quelle est cette *plénitude***, le v. 9 du chapitre suivant nous le dit : «**En lui habite toute la plénitude de la Déité corporellement**». En **Christ homme**, habite **toute la plénitude de la Déité**. Et c'est ainsi que **Dieu a été pleinement révélé en lui**. Tout **ce que Dieu est** en **puissance créatrice et de vie**, en **sagesse**, en **amour**, a été **manifesté en Christ homme**, parce que **toute la plénitude de la Déité habite en lui**. Tel est le Sauveur glorieux que nous connaissons et dont nous jouissons. Par **l'Esprit Saint**, **dont la**

plénitude était en lui et **qu'il nous communique**, nous connaissons **le Père**, révélé dans le Fils, nous connaissons **le Fils** de l'amour du Père. Précieuse grâce pour nous ! Puissions-nous arrêter nos regards sur lui en qui toute la plénitude s'est plue à habiter, et puissent nos coeurs jouir toujours plus entièrement de tout ce qu'il est et révèle !

(v. 20) — «**Et, par lui, à réconcilier toutes choses avec elle-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix**». Nous avons ici une nouvelle gloire de Christ, **l'oeuvre de réconciliation** qu'il a accomplie, et qu'il ne pouvait accomplir que parce que «**toute la plénitude de la Déité habite en lui corporellement**». Pour une telle œuvre, il devait être Homme, mais il devait aussi être Dieu, toutefois **une seule Personne**, **Christ**.

À cause du péché, la création était souillée, éloignée de Dieu, en dehors de toute relation avec lui, avec la plénitude. Mais il a plu à la plénitude de la Déité, cela a été son bon plaisir, de réconcilier toutes choses avec elle-même, de rapprocher d'elle toutes choses, de remettre toutes choses en relation immédiate avec Dieu, étant rendues propres pour cela. Cette réconciliation a lieu sur le fondement **de l'oeuvre accomplie par Christ sur la croix** : «**ayant fait la paix par le sang de sa croix**».

Il faut bien remarquer que le fondement est posé, **que *la paix est faite***, **en vertu** du **sacrifice offert sur la croix** ; ainsi qu'il est dit autre part : «**En la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même**» (Héb. 9:26). Et encore : «**Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde**» (Jean 1:29). Mais la puissance divine n'est pas encore intervenue pour établir l'effet de cette réconciliation de toutes choses dans les cieux et sur la terre pour introduire ce nouveau régime où tout rentrera dans l'ordre, où les cieux et la terre, délivrés de la présence et de la puissance du mal, jouiront de leur relation avec Dieu et des bénédictions qui en résultent, où toutes choses seront rendues propres pour Dieu selon toute la valeur du sacrifice de Christ. Une première manifestation de cette réconciliation aura lieu dans le millénium, alors que s'accomplira cette parole : «**La bonté et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont entrebaisées. La vérité germera de la terre, et la justice regardera des cieux**» (Ps. 85:10-13). Toute manifestation du mal sera réprimée, mais quand **les nouveaux cieux et la nouvelle terre** dans lesquels **habitera la justice** (2 Pierre 3:13 ; Apoc. 21:1-5), seront établis, le mal en sera absolument banni ; la réconciliation aura son plein effet. C'est ce que «**nous attendons selon sa promesse**».

(v. 21) — Mais l'oeuvre de la réconciliation est double. Il y a la réconciliation des choses ; elle est encore à venir ; il y a la réconciliation des personnes, c'est-à-dire des croyants, fait déjà accompli. «**Et vous, qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a toutefois *maintenant réconciliés* dans le corps de sa chair, par la mort**». Tel était **le triste état naturel** où se trouvaient ceux qui ***maintenant* sont réconciliés**. Ils n'étaient pas seulement souillés par le péché, comme l'est la création, mais «**étrangers et ennemis de Dieu quant à leur entendement dans les mauvaises ouvres**». Nous avons là des hommes, créatures intelligentes, **ayant un *entendement***, une faculté morale qui les met au-dessus de l'animal, et les rend capables d'être dans une **relation consciente avec Dieu**. Mais **le péché les a séparés et éloignés de Dieu**, quant à leur entendement. Ils ne le connaissent pas, **ne sont plus en relation avec lui** : ils sont **totalement étrangers**, **aliénés de Dieu**, et **leur entendement obscurci s'est tourné vers le mal**, au point qu'ils sont, non seulement étrangers aux choses divines, **mais ennemis de Dieu**. Et cet état moral se montre «**dans les mauvaises oeuvres**». Ce sont de tels êtres qui, **par la grâce divine**, sont ***maintenant* réconciliés**, rapprochés de Dieu, le connaissant, **rendus propres** à être en relation avec lui et à jouir de sa présence et de son amour.

C'est **Christ** qui a amené ce résultat ; c'est en vertu de **l'oeuvre parfaite** qu'il a accomplie dans le corps de sa chair, en souffrant et mourant, que **la réconciliation a été effectuée**. Et c'est ***maintenant déjà*** que les croyants jouissent des bénéfices de cette réconciliation, dont cependant les fruits glorieux et bénis ne seront pleinement vus que dans la gloire, comme nous le voyons au verset suivant. Remarquons en passant que l'apôtre fait une application personnelle aux Colossiens de cette grande et précieuse vérité : «***Et vous***», leur dit-il ; insistant sur **cette position excellente qu'ils ont en Christ**, et **que lui seul**, **dans sa mort**, **pouvait leur donner**.

Remarquons que ces deux réconciliations des choses et des personnes sont présentées en type au chap. 16 du Lévitique, versets 15, 16 et 33. Le sang était mis sur le propitiatoire, et **la propitiation**, l**a paix était faite**. Puis on faisait aspersion du sang sur le tabernacle et ses ustensiles pour les purifier. Ainsi il était fait propitiation pour le saint sanctuaire, pour la tente d'assignation et pour l'autel ; mais, en outre, aussi, pour les sacrificateurs et pour le peuple.

(v. 22) — Voilà le résultat final et glorieux de **la réconciliation des personnes** : «**Pour vous présenter saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui**». Sans doute qu'***en Christ***, selon les desseins éternels de Dieu, nous sommes déjà devant Dieu, «**saints et irréprochables en amour**» (Éph. 1:4) ; d'un autre côté nous avons à être, **dans notre marche au milieu du monde**, «**sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables**» (Phil. 2:15) ; mais ici, c'est **le but final**, dans la gloire, être présentés «**saints et irréprochables et irrépréhensibles**» **devant Dieu**, ainsi que nous le lisons en Jude : «**À celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez, et de vous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie**», etc (v. 24).

Ainsi, tandis que toutes choses, dans les cieux et sur la terre, seront réconciliées un jour, et seront la scène de bénédictions glorieuses, les chrétiens sont ***déjà maintenant* réconciliés**, et, jouissant des avantages de cette réconciliation, attendent de se trouver dans le ciel tels que Dieu les veut et que Christ les aura faits. Les coupables, demeurés dans leurs péchés, ayant refusé Christ et son oeuvre, seront en dehors de cette scène glorieuse de félicité (Apoc. 22:15 ; 21:8).

(v. 23) — Mais participer à cette fin glorieuse, suppose nécessairement que l'on demeure dans la foi jusqu'au bout : «**Si du moins vous demeurez dans la foi, fondés et fermes, ne vous laissant pas détourner de l'espérance de l'évangile que vous avez oui**». **Ce** «**si du moins**» est introduit ici, à cause du danger que couraient les Colossiens de **se laisser détourner de l'espérance glorieuse de l'Évangile**, cette espérance «réservée dans les cieux» **pour ceux qui persévèrent**. «Se laisser détourner», dans l'original, est une expression très forte qui signifie proprement : «**être emporté loin de**», comme un navire emporté par la tempête loin du port. Tel était le danger que faisaient courir aux Colossiens les faux docteurs avec leurs ordonnances judaïques et leurs spéculations philosophiques. Les «**si**», dans la Parole, se rapportent à **notre responsabilité ici-bas**, et **non à notre position en Christ**. Ils s'adressent à **la conscience**, et sont destinés à **empêcher le chrétien** de **s'endormir dans une fausse sécurité** et de **se relâcher dans sa marche**. En même temps que nous trouvons dans la Parole ces avertissements si sérieux, nous y lisons aussi de consolantes promesses pour **encourager** ceux qui **désirent marcher fidèlement** et qui **sentent leur faiblesse**. Dieu a promis de les garder dans le chemin, et **dans ces promesses il n'y a point de** «**si**» (voyez Jude 24 ; 1 Cor. 1:2 ; 10, 13, etc).

L'apôtre, au commencement de ce verset, comme nous l'avons vu, avait adressé une parole sérieuse aux Colossiens, en leur disant : «***Si du moins* vous demeurez dans la foi, fondés et fermes, et ne vous laissant pas détourner (ou emporter loin) de l'espérance de l'évangile que vous avez ouï [= entendu]**». Pour demeurer, et être fermes, il est nécessaire d'être fondés, enracinés. Un arbre sans racines serait bientôt renversé par le vent ; une maison sans fondement ne résisterait pas

longtemps. Il fallait donc que les Colossiens fussent fondés, **établis quant aux vérités présentées à leur foi**, et **spécialement la grande vérité relative à la Personne et à l'oeuvre de Christ**, sur lequel repose l'espérance présentée par l'Évangile et qui est l'objet de cet Évangile. Les Colossiens l'avaient entendu, **il fallait le retenir**. Et tout cela s'applique à nous comme à eux, dans nos temps difficiles où tant de doctrines perverses circulent.

Mais en parlant de l'Évangile que les Colossiens avaient ouï, la pensée de l'apôtre se porte sur la vaste sphère où s'exerce la puissance de l'Évangile et sur le ministère glorieux dont lui, Paul, avait été chargé à cet égard. Comme nous l'avons déjà vu (v. 6), la sphère de l'Évangile de la grâce apportée par Christ, dépassait le judaïsme. Volontiers les Juifs l'auraient renfermé dans ces étroites limites, et c'était une des causes de leur opposition à Paul, et même déjà au Seigneur (Luc 4). Mais la grâce et la vérité apportées par le Fils de Dieu étaient **pour tous**, et la prédication en retentissait partout sous le ciel — «dans toute la création». C'est de cet Évangile universel — pour tous — que Paul, l'apôtre des nations (voyez 1 Tim. 2:4-7), était devenu serviteur. Il était l'instrument béni dont Dieu se servait, «**un vase d'élection pour porter le nom du Seigneur devant les nations et les rois, et les fils d'Israël**» (Actes 9:15).

(v. 24, 25) — Un second ministère avait été confié à l'apôtre ; il était devenu, ou avait été fait «***serviteur de l'assemblée***», le corps de Christ. Il rappelle encore ici cette grande vérité : l'assemblée est le corps de Christ, composé, comme nous le voyons dans l'épître aux Éphésiens, de Juifs et de gentils réunis sur le même pied, jouissant des mêmes privilèges. C'est là le mystère, dont il est question plus loin. Dans les Éphésiens, l'apôtre s'étend sur cette réunion des Juifs et des gentils (chap. 2:11, 22). Ici, dans les Colossiens, il parle surtout des gentils et des privilèges dont ils jouissent comme introduits dans l'assemblée.

Mais comme «**serviteur de l'assemblée**», comme révélateur envers les gentils du mystère de l'Église, comme l'instrument dont Dieu s'était servi pour les y introduire, **l'apôtre avait eu à souffrir**, et **il souffrait encore dans les liens**. Les Juifs, peuple dans la chair, religieux selon la chair, ne pouvaient supporter la grâce qui s'étendait à tous, et les mettait sur le même rang que les gentils, comme pécheurs et ayant besoin de la même grâce. De là, leur inimitié contre Paul, de là, **ses souffrances de leur part**.

Mais il pouvait dire avec un coeur que remplissait la joie d'annoncer la grâce illimitée de Dieu : «**Maintenant**», dans le moment présent où il était dans les chaînes, «**maintenant, je me réjouis dans les souffrances *pour vous***». C'était à cause d'eux, pour leur avoir annoncé l'Évangile qu'il souffrait, mais l'amour de Christ qui étreignait toujours son coeur, lui faisait trouver de la joie dans les souffrances mêmes qu'il endurait **pour ceux qui étaient les objets de l'amour du Christ** et **du sien**. Telle est la nature, et tels sont les effets du véritable amour. Et cela nous donne l'intelligence des paroles qui suivent : «**J'accomplis** (ou j'achève) **dans ma chair ce qui reste [encore à souffrir]** des **afflictions du Christ** pour **son corps** qui est **l'assemblée**». C'est par amour pour l'Église, que Christ a souffert afin de la racheter, ainsi qu'il est dit : «**Le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle**» (Éph. 5:25) ; c'est **par amour** pour **Christ** et pour **son assemblée** que Paul endurait des souffrances, afin de la rassembler d'entre les Juifs et les gentils ; c'est ainsi qu'il accomplissait dans sa chair ce qui **restait à souffrir** des **afflictions du Christ** pour son corps qui est l'assemblée. C'est ainsi qu'il avait part aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'assemblée ; c'est ainsi que, dans notre faible mesure, nous pouvons aussi y avoir part, et que nous y aurons part, **si nous aimons vraiment ce qui est cher au coeur de Christ**, «**son assemblée**», «**la perle de grand prix**», pour laquelle, afin de l'acquérir, il a fait abandon de tout ce qu'il avait (Matt. 13:45, 46). Au milieu d'un monde ennemi de Christ, entourés

d'une foule à qui convient mieux une religion de formes et qui s'associe avec le monde, si notre coeur est attaché à **un Christ céleste**, et à **l'assemblée**, corps de Christ et céleste aussi, **nous aurons à souffrir**.

Paul était donc «**serviteur**» de **l'assemblée**, et comme tel il souffrait. Mais à ce ministère qui lui avait été confié, «**selon l'administration de Dieu qu'il avait reçue**» envers les gentils, se rattachait une chose remarquable : «**Serviteur de l'assemblée**», «***pour compléter la parole de Dieu***». Cela ne veut pas dire qu'après les écrits inspirés de Paul, il n'y en eut pas d'autres. Nous savons en particulier que Jean écrivit les siens longtemps plus tard. Mais **le mystère de l'Église**, dont la révélation était confiée à Paul, était **le dernier sujet** qui, après avoir été caché dès les siècles en Dieu, était maintenant donné à connaître par le moyen de Paul. C'est ainsi qu'il complétait la parole de Dieu, c'est ainsi que cette Parole était complète, que rien ne pouvait y être ajouté, quant aux sujets que Dieu nous y présente. «La totalité de cette Parole est devant nous, totalité démontrée par les sujets qu'elle renferme. Tous les sujets que Dieu a voulu traiter dans sa Parole, sont entièrement complétés, et ce fait exclut tout autre sujet qu'on pouvait prétendre introduire. La loi, le royaume, la personne du Christ, la vie en lui, les voies de Dieu, avaient déjà été mis en avant ; **la doctrine de l'Église**, **restait à révéler**» (Études sur la parole de Dieu).

(v. 26, 27) — Or ce «**mystère**» avait été «**caché dès les siècles et dès les générations**». Les âges précédents, les générations du passé, n'en avaient rien su. À l'égard du mystère, «**le silence a été gardé dès les temps éternels**» (Rom. 16:25). Les prophètes et Israël ne l'ont point connu ; les anges eux-mêmes l'ont ignoré, jusqu'à sa révélation, par la formation de l'assemblée (Éph. 3:9, 10). Mais «***maintenant*** **Dieu l'a manifesté à *ses saints***». Dans l'épître aux Éphésiens, nous lisons que «le mystère... en d'autres générations, n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes, **comme il a été *maintenant* révélé à ses *saints apôtres* et *prophètes* par l'Esprit**» (Éph. 3:5). L'épître aux Romains dit : «**Le mystère** a été manifesté ***maintenant***, et, par des écrits prophétiques, a été donné à connaître à ***toutes les nations***» (Rom. 16:26). Nous apprenons donc, de ces passages réunis, que **le mystère**, révélé aux apôtres et prophètes, a été manifesté par des écrits prophétiques **aux nations**, parmi lesquelles se trouvaient les Colossiens. Il ne faudrait pas conclure de là, que ce n'était que par des écrits que le mystère était manifesté. Les apôtres et prophètes en parlaient aussi, sans doute, dans leurs enseignements. Mais **pour nous**, ce sont bien **leurs écrits prophétiques** qui nous le font connaître.

Dieu donc avait manifesté le mystère à «**ses saints, auxquels il a voulu donner à connaître quelles sont *les richesses de la gloire* de ce mystère parmi les nations, c'est-à-dire Christ en (ou parmi) vous l'espérance de la gloire**». Ainsi que nous l'avons remarqué, dans l'épître aux Colossiens, l'apôtre ne s'occupe pas, comme dans celle aux Éphésiens, de l'union des Juifs et des gentils en un seul corps, composant l'assemblée. Ici, tout est rapporté **uniquement aux gentils**. Le mystère, dont la révélation leur donnait à connaître, à eux, **autrefois étrangers**, sans Dieu et sans espérance, **leur introduction dans les bénédictions divines en Christ**, était en effet une chose glorieuse. La gloire de ce mystère était grande. Dieu y magnifiait **sa sagesse**, **son amour** et **sa grâce sans limites**. L'apôtre renforce encore l'expression de sa pensée, lui dont le coeur était rempli de l'excellence de ce mystère qui glorifiait tellement Christ et son oeuvre. Il dit que Dieu a donné à connaître aux saints «***les richesses* de la gloire de ce mystère**». Non seulement on y voit briller la gloire de Dieu et de Christ, mais les richesses de bénédictions répandues sur les nations, non de bénédictions temporelles, comme celles que pouvaient attendre les Juifs, mais de **bénédictions célestes**, **spirituelles** et **éternelles en Christ** — «**les richesses insondables du Christ**» (Éph. 3:8-10).

Et l'apôtre résume en un seul mot ce que sont ces richesses accordées aux nations, montrant aussi de cette manière leur différence d'avec ce que les Juifs ont à attendre ; il dit : «**C'est-à-dire Christ en** (ou parmi) **vous l'espérance de la gloire**». Les Juifs attendaient un Messie qui serait manifesté parmi eux en gloire, sur la terre, les gentils n'ayant qu'une part subordonnée à la bénédiction qu'il apporterait. Tandis que «**le mystère**» consistait en ceci relativement aux nations, **Christ demeurant en eux et au milieu d'eux**, d'une manière invisible, et étant ainsi, non la gloire même, mais «**l'espérance de la gloire**». C'était une chose **toute nouvelle**, dont les écrits de l'Ancien Testament ne parlent point du tout. C'était **le mystère maintenant révélé**. **Christ *en* nous**, **y demeurant**, quelle grâce immense ! Puissions-nous la réaliser ! Et à mesure que nous la saisirons et la goûterons, l'espérance assurée de la gloire **deviendra aussi plus vivante**. Remarquons encore **combien tout**, dans cette épître, est **destiné** à **nous rapprocher de la personne du Seigneur**. **Sa grandeur** comme Fils de l'amour de Dieu, **sa divinité** manifestée dans la création, **sa place de Chef** de la nouvelle création, **la plénitude de la Déité demeurant en lui**, **le Réconciliateur** de toutes choses et des pécheurs **avec Dieu**, et **Celui-là**, c'est **Celui qui est *en* nous**, et ***au milieu de nous***, «**l'espérance de la gloire**». **Que nous faut-il de plus ?** Cela fermait la porte à toutes les rêveries subtiles des philosophes, au légalisme des docteurs judaïsants, qui ne pouvaient donner rien qui équivalût à «**Christ *en nous*, l'espérance de la gloire**». Tout ce qui toucherait à la gloire de Christ, diminue pour nous l'espérance. **Que ce Christ habite donc dans nos coeurs par la foi** (Éph. 3:17), c'est-à-dire qu'il nous soit donné de réaliser, par la foi, **cette grande vérité**, afin que nos coeurs soient **remplis de joie**, **sachant et goûtant notre union avec lui**.

(v. 28) — Paul annonçait ce Christ, tel qu'il l'a présenté dans tout ce qui précède. Ce Christ, soit qu'il prêchât aux inconvertis, ou qu'il instruisît les saints, était l'objet divin et céleste de ses discours. Ses appels, ses exhortations et ses enseignements, étaient selon la sagesse de Dieu que l'Esprit Saint lui avait fait connaître (1 Cor. 2:6-10). Il s'adressait à tout homme, Juif ou gentil, où qu'il fût, selon le ministère de l'Évangile qui lui avait été confié et qui s'étendait à toute création sous le ciel. Mais ce n'était pas seulement pour que tout homme fût sauvé. De nos jours, on s'arrête trop souvent à ce premier pas. Quelque important et indispensable qu'il soit, **il y a un second pas à faire**, et l'apôtre l'indique : «**Afin que nous présentions tout homme parfait en Christ**».

L'effet de la prédication de l'apôtre, selon la sagesse et la puissance de l'Esprit de Dieu, devait être finalement de «**présenter**» (*) **tout homme parfait en Christ**, c'est-à-dire **arrivé à l'état d'homme fait**, dans cet état spirituel où Christ est connu selon la révélation qui est donnée de lui, et où, étant ainsi connu par le croyant, celui-ci **est transformé à son image** et **le reflète dans sa vie** par la puissance de **la parole de Dieu** et de **l'Esprit Saint** (voyez 2 Cor. 3:18 ; Phil. 3:8-16).

(*) «**Présenter**» **non pas** «**rendre**», comme dans quelques versions. Paul voulait présenter la chose comme accomplie en tout homme. Présenter à qui ? Devant les hommes, mais aussi à Dieu, comme ayant reçu tout ce que le ministère de l'apôtre pouvait lui communiquer quant à Christ.

(v. 29) — C'était le but des efforts de Paul ; il y travaillait, il combattait pour cela, car des obstacles intérieurs dans les âmes, extérieurs de la part des adversaires, devaient être vaincus. Mais Paul n'agissait pas avec son énergie propre, pas plus qu'il n'était apôtre selon sa volonté ou celle des hommes. **Tout lui venait de Dieu**, et il ne voulait rien tenir que de Lui. Christ opérait en lui et par lui avec puissance ; c'était avec cette force qu'il combattait et travaillait. Aussi les résultats bénis de son ministère étaient-ils manifestes. Puissent les serviteurs de Dieu marcher sur les traces du saint apôtre ! **Par quels moyens s'effectuait ce combat ? Il se passait dans l'âme**, eu égard aux grands sujets confiés à l'apôtre, aux besoins des saints et au salut des pécheurs, et devant Dieu, **en prières**.

En résumé, dans ce chapitre, nous avons **deux gloires et primautés de Christ**, dans **l'ancienne création**, et dans **la nouvelle** ; deux réconciliations correspondant à ces deux gloires, celle de toutes choses dans les cieux et sur la terre, et celle des personnes ; **deux ministères de l'apôtre**, celui de **l'Évangile** et celui dans **l'Église**.

Chapitre 2

(v. 1) — L'apôtre, dans ce qui précède, avait parlé d'une manière générale de son travail et des combats qu'il soutenait par l'efficacité de la puissance de Christ agissant en lui, afin de présenter tout homme parfait en Christ. Mais il voulait que les saints qui ne le connaissaient pas personnellement, qui n'avaient pas vu son visage, sussent aussi particulièrement le vif intérêt qu'il leur portait, et comme son coeur les embrassait ainsi que tous les autres. Il nomme spécialement, et l'assemblée de Colosses et celle de Laodicée, comme ayant une grande part dans ses exercices d'âme, dans sa sollicitude et ses prières, dans ce combat qu'il soutenait pour elles. Les saints, dans ces deux localités, étaient **exposés à de grands dangers** ; ils couraient risque de **cesser d'apprécier la personne de Christ** ; nous pouvons bien voir, par la lettre du Seigneur à l'ange de Laodicée, que ces exhortations à tenir «**ferme le Chef**» [v.19], étaient bien nécessaires. Hélas ! les Laodicéens n'avaient pas tenu compte de ce qui leur avait été dit, et en étaient venus à **se croire riches sans Christ** (Apoc. 3:14-22). L'apôtre, dont l'oeil spirituel discernait l'état des âmes et voyait ce qui les menaçait, combattait avec énergie pour les Colossiens et les Laodicéens.

(v. 2, 3) — Le but du combat spirituel à l'égard de ceux pour lesquels Paul avait une si vive sollicitude, est indiqué dans ces versets. C'est «**afin**», dit-il, «**que vos coeurs soient consolés, étant unis ensemble dans l'amour et pour toutes les richesses de la pleine certitude d'intelligence, pour la connaissance du mystère de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance**». Il y a ici **trois choses** qui sont l'objet du combat et des prières de Paul pour les Colossiens.

1) Premièrement, c'est qu'ils soient «**consolés**», encouragés et affermis, selon toute la signification de ce mot (voyez 1 Thess. 3:2 ; et 2 Thess. 2:17).
2) En second lieu, l'apôtre désirait qu'ils fussent **unis ensemble dans l'amour**. Non pas simplement dans l'affection fraternelle, dans l'amour les uns pour les autres, mais dans ce qui est **la source** de **tout vrai amour** et ce qui **seul unit réellement**, savoir **l'amour de Christ**, cet amour connu dans une **union réelle et consciente avec Christ**, le **Chef du corps**, amour qui est **le lien de la perfection** (chap. 3:14). L'amour de Christ réalisé dans **une vivante union avec lui**, par **tous les membres du corps**, est ce qui les unit par **la grâce** et **la puissance de l'Esprit Saint**.
3) Enfin, troisièmement, l'apôtre luttait dans ses prières, pour que les Colossiens possédassent toutes les richesses de la pleine certitude d'intelligence, pour connaître «**le mystère de Dieu**». Le chrétien a besoin d'**intelligence** pour connaître **la plénitude de la vérité divine** dont **le centre est Christ**. Mais ce n'est **pas l'intelligence naturelle** qui se livre à toute espèce de raisonnements et de spéculations sur les choses de Dieu, et qui ainsi s'égare. C'est **l'intelligence éclairée par l'Esprit Saint** et qui est **toujours jointe à l'amour**. «**La connaissance enfle, mais l'amour édifie**», dit Paul (1 Cor. 8:1). «**Les yeux de *votre coeur* étant éclairés, pour que vous sachiez**», dit-il ailleurs (Éph. 1:18). De plus l'apôtre désire pour les fidèles de Colosses «***une pleine certitude* d'intelligence**» ; il ne s'agit pas seulement de connaître, mais d'avoir **la certitude entière** que ce que l'on a saisi par l'intelligence et le coeur est bien **la vérité divine**, et **ici c'est Christ**, de sorte que l'on ne vacille pas, que l'on ne soit **pas** à se demander **si l'on est bien dans le vrai**, **si l'on n'a pas à chercher autre chose**. On est **pleinement assuré** que **Christ** et **ce que l'on possède en lui**,

sont bien **la pleine et entière vérité de Dieu**. Et l'apôtre, pour exprimer la valeur d'une telle certitude, la présente par ces mots : «***toutes les richesses***». Quel trésor, en effet, pour l'âme d'avoir saisi «le mystère de Dieu», et d'en être pleinement assurée !

Ainsi **ces trois choses** sont :

- **l'encouragement** qui affermit l'âme,
- **l'amour** dans l'union avec Christ qui la réchauffe, et
- **l'intelligence** de la vérité qui l'éclaire.

La possession de ces trois grâces rend capable de **résister à l'erreur** qui ébranle, **tend à séparer de Christ**, et jette **le doute**, **l'incertitude** et **le trouble** dans le coeur.

Ces trois choses devaient concourir à établir les Colossiens dans la connaissance **du** «**mystère de Dieu**».

Qu'est-ce que ce mystère ?

Ce n'est pas simplement ce qui avait été caché dès les siècles et les générations concernant l'Église, composée des croyants juifs et gentils placés sur un même pied, et unie à Christ, son chef dans le ciel. **C'est cela**, et **c'est plus**. Ce mystère de Dieu, ce sont **toutes les gloires de la Personne de Christ** révélées dans le premier chapitre, et **toute l'oeuvre de la rédemption avec ses conséquences infinies**. Et c'est pourquoi l'apôtre ajoute : «**Dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance**» (ou science). Il ne s'agit point ici de la sagesse humaine qui règle notre conduite dans les choses d'ici-bas, bien que nous ayons à être sages et prudents à leur égard ; la connaissance, non plus, n'est pas celle des choses que l'esprit naturel de l'homme acquiert par ses facultés ; la sagesse et la connaissance se rapportent ici **aux choses divines**, et ont pour objet **les pensées de Dieu**,

- l'une étant **la perception de leur vérité** et de leurs relations entre elles, et
- l'autre l'intelligence que l'on en a, mais **une intelligence spirituelle** qui les fait comprendre et apprécier.

Ces deux choses, «**sagesse**» et «**connaissance**», sont souvent réunies par l'apôtre (voyez chap. 1:9 ; 1 Cor. 12:8 ; Éph. 1:17). Toutes les choses auxquelles s'appliquent la vraie sagesse et la vraie science, sont nommées ici «**les trésors**», **à cause de leur prix infini** : Christ en étant le centre. Tout ce qui tendrait à une autre fin que lui, ou qui l'amoindrirait, serait l'objet d'une fausse sagesse et d'une fausse science.

Remarquons encore le mot «**cachés**», ce qui ne veut pas dire que l'homme ne puisse les connaître et les posséder. **L'Esprit Saint** les révèle **dans la Parole**. Mais **l'homme naturel**, avec sa sagesse hautaine et sa vaine science, **ne peut les découvrir** (lisez 1 Cor. 2:6-8). Pour lui, ces trésors sont cachés, **car il ne veut pas de Christ**. «**Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre**», dit le Seigneur Jésus, «**parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants**» (Matt. 11:25). Mais celui qui, dans l'humilité, a appris à **connaître Dieu en Christ**, pénètre **par la foi** toujours plus dans **ces trésors** de sagesse, de science divine, de vérité, de lumière, qui rayonnent de **ce centre divin** — **Christ** — et à mesure qu'il y entre, son coeur s'y réchauffe, et **il est mis à l'abri des vaines recherches de la sagesse et de la science humaines**. C'était le but de l'apôtre, dont on peut ainsi traduire la pensée : «Qu'allez-vous chercher auprès de tous ces docteurs qui prétendent vous mener à des hauteurs plus grandes que celles où le christianisme vous a conduits ? Dans **le mystère de Dieu**, qu'il a bien voulu vous révéler en Christ, sont **cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance**. **En lui**, dans **sa glorieuse Personne**, à laquelle sa grâce vous a unis, **vous avez tout**».

(v. 4) — De là l'exhortation de ce verset : «**Or je dis ceci, afin que personne ne vous séduise par des discours spécieux**», **de faux raisonnements qui sembleraient fondés sur des vérités chrétiennes**. Les discours persuasifs qui auraient une apparence de sagesse, mais qui, n'étant pas puisés dans la sagesse et la science divines, tendraient à introduire quelque chose qui **séparerait l'âme de Christ**.

(v. 5) — Nous voyons encore ici la tendre sollicitude de Paul pour les chrétiens de Colosses. «**Absent de corps**», et même ne les ayant jamais vus, il prenait cependant une vive part à ce qui concernait leur bien-être spirituel. Il était avec eux «en esprit», **sa pensée**, **toujours occupée de Christ**, **l'était aussi par conséquent des membres de son corps**, soit pour s'affliger s'il y avait quelque chose qui allât mal, soit pour avertir si quelque danger menaçait, soit pour se réjouir s'il trouvait quelque fruit dans la marche des saints du Seigneur. Fidèle serviteur de son Maître dans son service envers l'Assemblée entière, et non pour une localité spéciale, il est un modèle pour ceux qui sont appelés à travailler dans la même œuvre. Étant donc en esprit au milieu des Colossiens, il trouvait un motif de joie dans ***l'ordre*** selon lequel ils marchaient, et dans ***la fermeté de leur foi***. Il les voyait marcher, pour ainsi dire, en bon ordre de bataille, comme des soldats qui, serrés les uns contre les autres, s'appuient et se soutiennent mutuellement. Leur foi étant dans le Christ, **lui en était l'objet**, ensemble ils s'appuyaient sur lui ; ils n'auraient pas voulu se détourner de Celui qui les avait sauvés et amenés à Dieu ; ils étaient restés fermes jusque-là. Mais l'ennemi cherchait à les séduire ; il dirigeait ses batteries justement contre la Personne de ce Chef adorable. Des doctrines pernicieuses, judaïques et philosophiques, avec de hautes prétentions, tendaient à s'insinuer parmi eux et à les séparer peu à peu, sans qu'ils s'en doutassent, de la Personne de Christ, et s'ils les écoutaient, bientôt l'ordre serait rompu, leur foi chancellerait, et ils seraient la proie de l'adversaire. Voilà pourquoi l'apôtre en appelle à l'ordre qui existait encore et à la foi encore ferme chez eux, **pour les mettre en garde contre le danger terrible qui les menaçait**. Combien de nos jours, où tant de spéculations ont cours sur la Personne du Seigneur et tendent à la rabaisser, les chrétiens sincères qui veulent être fidèles à leur Seigneur, n'ont-ils pas à se garder de ces idées étrangères, de ces fatales erreurs qui se présentent **sous des apparences spécieuses**, et une fois reçues ne vont à rien moins qu'à ébranler et renverser la foi !

(v. 6 et 7) — L'apôtre s'appuie donc sur ce qui le réjouissait et qu'il approuvait chez les Colossiens, pour les exhorter à y persévérer. C'était ce qu'ils avaient reçu «**dès le commencement**» **de leur foi**, et il est bien remarquable que ce soit là une exhortation si souvent répétée dans la Parole. L'homme veut ajouter, de son propre fonds, ses idées à lui, à ce que Dieu nous révèle ; il veut un développement en dehors de ce que l'Écriture nous présente, mais constamment la Parole nous ramène à **ce qui était** «**dès le commencement**» c'est-à-dire à **Christ**, **le centre des pensées de Dieu**. Ainsi Paul dit aux Colossiens : «**Comme *donc vous avez reçu* le Christ Jésus, le Seigneur, *marchez en lui***». L'apôtre fait appel à ce qui était en eux une expérience personnelle, à ce qu'ils avaient reçu. **Et qu'était-ce ?** Non pas un système de doctrines, un ensemble de vérités, mais c'était **Christ lui-même**, **sa Personne**, devenue l'objet de leur **foi** et par là aussi de leurs **affections**. Et c'est **Christ tout entier**, comme l'expriment tous les noms qui lui sont attribués : **le Christ**, Celui qui s'est donné pour nous ; **Jésus**, ou **Jéhova le Sauveur**, c'est son nom personnel, **le Seigneur**, Celui qui a l'autorité. **Autour de lui** tout se groupe, **à lui** tout se rattache, et la doctrine chrétienne n'est tout entière que **le développement** de **ce qu'il est**, de **ce qu'il a fait**, et de **l'accomplissement des desseins de Dieu** relativement à la gloire de sa Personne. Connaître **Christ**, c'est connaître **Dieu**, **l'amour**, **la vie**, **le salut** et **la gloire**. L'avoir reçu par la foi dans son coeur, sous l'action et la puissance de l'Esprit Saint, **c'est posséder toutes ces choses** ; que faut-il de plus ? Il faut ce que l'apôtre ajoute : «***Marchez en lui***» ; non pas seulement pour lui, par lui, ou avec lui, **mais *en* lui**, ce qui implique **une communion intime avec lui**, qui résulte de la conscience que nous avons de lui être unis, **communion** dans laquelle nous goûtons tout ce qu'il est en **amour**, en **grâce**, en **vie**, en **puissance** et qui a son reflet dans notre marche, dans notre conduite journalière, communion qui écarte d'instinct **tout ce qui porterait atteinte à sa glorieuse Personne**.

L'apôtre nous montre le ressort caché de cette marche en Christ dans ces paroles : «**enracinés et édifiés en *lui***». Les racines d'un arbre, tout en ne paraissant point au-dehors, le maintiennent debout. Plus elles s'enfoncent dans la terre, plus l'arbre est ferme et peut résister aux efforts de la tempête. Par les racines aussi, l'arbre tire les sucs nécessaires à son existence et à sa croissance. Ainsi en est-il de Christ pour le fidèle. C'est de lui, c'est de la connaissance toujours **plus profonde**, **plus réelle** et **plus intime** de **sa Personne** et de **son amour** — l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance (Éph. 3:19), que le chrétien **tire sa force** et **puise sa vie**, c'est ainsi qu'il peut croître et se développer et braver les assauts de l'adversaire. L'apôtre ajoute : «**édifiés en lui**», établis **sur lui**, comme sur une **base inébranlable**, ainsi qu'un édifice sur un solide fondement.

La conséquence de ce qui précède est **l'affermissement dans la foi**. C'est **la connaissance de Christ**, c'est **la communion avec lui**, c'est **la jouissance de ce qu'il est**, c'est **la réalisation dans le coeur** de tout ce qui est **renfermé dans sa Personne bénie**, qui nous **affermit dans la foi**, c'est-à-dire dans **la doctrine chrétienne**. Elle n'est plus pour nous simplement une affaire d'intelligence, mais elle s'empare du coeur et des affections, en même temps que de la vie. Puis remontant toujours au commencement de leur vie chrétienne, l'apôtre dit : «**selon que vous avez été enseignés**», et **non selon ce que vous enseignent les faux docteurs**. Épaphras, un fidèle serviteur du Christ, leur avait fait entendre «**la grâce de Dieu en vérité**», c'est en cela qu'ils avaient à persévérer : **la grâce de Dieu connue selon la vérité qui est en Christ**. L'apôtre Jean exhorte aussi les chrétiens, afin que **ce qu'ils ont entendu dès le commencement demeure en eux**, et il ajoute, parlant de l'onction reçue de Christ, c'est-à-dire l'Esprit Saint : «**Et selon qu'*elle vous a enseignés*, vous demeurerez en lui**», c'est-à-dire **en Christ** (1 Jean 2:24-27). Partout nous trouvons les mêmes exhortations à ne pas chercher des nouveautés, et à ne pas prêter l'oreille à ceux qui les enseignent, parce que partout et de tout temps, c'est **la pente naturelle du coeur** et **le piège de l'ennemi**.

Affermis ainsi dans la foi, selon l'enseignement qu'ils avaient reçu, les Colossiens devaient aussi y abonder, c'est-à-dire que **leur foi devait s'emparer de plus en plus de ce qui leur était donné en Christ**. L'âme heureuse dans la jouissance toujours plus grande des trésors d'amour et de grâce qui se trouvent en lui, exprime sa reconnaissance par des actions *de grâces*.

(v. 8) — Maintenant vient l'avertissement relatif aux dangers qui les menaçaient. «**Prenez garde**», dit l'apôtre, «**que personne ne fasse de vous sa proie** (ou ne vous emmène comme une dépouille) **par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ**». Ceux dont l'apôtre parle ici, sont ces docteurs philosophes, raisonneurs et judaïsants, qui mêlaient artificieusement leurs spéculations intellectuelles avec les cérémonies légales données autrefois de Dieu au peuple juif, mais ayant fini leur temps. Ils s'appuyaient du fait que Dieu les avait données, **afin de s'accréditer eux-mêmes**, et **de faire passer leurs propres idées qui toutes tendaient à rabaisser Christ**. Ils sont comparés à des loups qui voulaient faire des chrétiens leur proie, comme Paul l'avait exprimé aux anciens de l'assemblée d'Éphèse : «**Il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau**» (Actes 20:29). Les anciens devaient veiller sur le troupeau, mais les simples fidèles, même une simple femme (2 Jean 8-10), ont à **prendre garde** à **ceux qui voudraient les enseigner** d'un **enseignement d'homme** et **non selon Christ**.

Par philosophie, l'apôtre veut dire cette connaissance faussement ainsi nommée (1 Tim. 6:20), par laquelle l'homme prétend, par **ses propres facultés** et **ses raisonnements**, **arriver à la connaissance des choses de Dieu**. L'esprit naturel ne peut connaître que les choses qui sont de son domaine ; **l'Esprit de Dieu seul révèle les choses de Dieu**

(voyez 1 Cor. 2:11). Le propre de cette philosophie est de conduire l'homme à **nier ce qu'elle ne peut comprendre et soumettre à ses raisonnements**. C'est ainsi que, de nos jours, elle s'attaque, comme autrefois, **au mystère** de **la Personne de Christ** et de **la rédemption**, et que l'on voit même des docteurs portant le nom de chrétiens, suivre ces raisonnements, ces vaines déceptions qui conduisent à dépouiller le chrétien de **ce qu'il a de plus précieux**, **la Personne de son Sauveur**. Combien vaines sont-elles, ces déceptions ! **L'esprit est trompé** par cette philosophie **qui ne donne rien** pour **satisfaire les réels besoins de l'âme**. Quel danger d'écouter la voix de ces docteurs ! Combien nous avons à veiller !

En même temps, à leurs spéculations intellectuelles, ils joignaient l'enseignement ou la tradition **des hommes**. Les Juifs avaient une quantité de ces traditions auxquelles ils attachaient une grande autorité, autorité aussi et plus grande souvent pour eux, que **celle des Écritures**. Le Seigneur le leur reproche en termes énergiques (Matt. 15:1-11). Tout cela constituait une religion qui s'adaptait bien à **l'homme dans la chair**. Elle était selon «**les éléments du monde**», c'est-à-dire selon **des principes appropriés à l'homme**, tel qu'il est comme **descendant d'Adam** et **vivant dans ce monde**. C'était un **contraste de tous points** avec **le vrai christianisme** qui est **céleste**. L'enseignement contre lequel les Colossiens étaient mis en garde, et nous avec eux, n'était **pas** «**selon Christ**», **le Christ céleste** dont les gloires ont été présentées dans le chapitre précédent et dans lequel se trouvent toute sagesse, toute plénitude, et **tout ce qui répond à nos besoins**. Cet enseignement **rabaissait Christ** pour **exalter l'homme**, et **privait le chrétien de ce qui seul peut remplir le coeur**.

(v. 9) — L'apôtre revient donc avec bonheur à ce grand sujet, **Christ**, pour montrer que **là**, **en lui**, nous trouvons **toutes les bénédictions**, en dehors des **spéculations de l'esprit humain**, en dehors **des superstitions auxquelles l'homme est disposé à s'adonner**, en dehors **des formes par lesquelles il cherche à satisfaire Dieu**.

Il vient de nommer Christ, et son âme le contemple dans **sa grandeur divine** et **sa pleine suffisance pour nous**. «**Car en lui habite toute la plénitude de la Déité corporellement**». L'apôtre met devant nous, en contraste avec les spéculations des hommes, Christ vrai Dieu et vrai homme, ainsi qu'il l'a déjà fait au chapitre 1. La plénitude de la Déité exprime **ce que Dieu est comme Dieu**, son essence, ses attributs et ses perfections, sa gloire. Et elle «**habite**», **non a habité**, corporellement, **substantiellement et réellement en Christ homme**. Cette union ineffable de **Dieu** avec **l'homme** — **un homme parfait**, **forme avec lui un seul Être**, **mystère devant lequel nous ne pouvons qu'adorer**. C'est **la Parole** qui est **devenue chair**, ainsi que le dit Jean (Jean 1:14). **La plénitude** de **la Déité** s'est **plue à habiter** au milieu des hommes **dans cet homme**, **le Christ Jésus**, **non** en le revêtant de dons excellents et en en faisant par sa sainteté et ses perfections morales **un homme à part et au-dessus des autres**, mais par **une union personnelle**, de sorte que l'on peut dire de Christ : **Il est Dieu** et **il est homme**, mais **c'est Christ qui est cela**. Et remarquons qu'il est dit «**habite**», c'est **une chose permanente** qui existe maintenant qu'il est glorifié, comme lorsqu'il était sur la terre. Qu'on le prenne dans la crèche, à Bethléem, ou dans les bras de Siméon, ou à douze ans dans le temple interrogeant les docteurs, ou ensuite à Nazareth, soumis à ses parents ; ou bien que ce soit dans le cours de son ministère, ou sur la croix, et enfin dans la gloire ; où que ce soit, autrefois, **aujourd'hui et dans l'éternité**, il est **Celui** en qui habite corporellement **toute la plénitude de la Déité**.

(v. 10) — Voilà ce qu'il est dans sa Personne, et, dans ce v. 10, nous voyons **ce que nous sommes en lui** — «**accomplis**», **pleins** ou **remplis**, c'est-à-dire qu'**en lui nous avons tout devant Dieu**, rien ne nous manque ; **notre position est parfaite**. En cherchant à ravir à Christ

quelque chose de sa gloire, on nous ôterait quelque chose de notre position devant Dieu. Mais du moment que toute la plénitude de la Déité habite en lui, nous avons **en lui** **tout ce qu'il nous faut devant Dieu**, **là en lui** nous sommes dans **toute la perfection de sa Personne**. **Quelle place pour le chrétien !** Il est **accompli** **devant Dieu** **en Christ**, **étant uni à ce Chef glorieux.**

L'apôtre ajoute qu'il est «**le chef** de **toute principauté** et **autorité**». L'homme, dans sa folie, serait disposé à fléchir les genoux devant les anges (v. 18) ; c'est à quoi Satan voulait entraîner les Colossiens par le moyen des faux docteurs et de leurs raisonnements. Mais Christ est Chef de ces autorités et de ces puissances célestes, quel que soit leur rang. Il est au-dessus d'elles, non seulement comme Dieu qui les a créées (chap. 1:16) , mais aussi comme homme glorifié, il a été établi au-dessus de toutes (Éph. 1:21). En lui, bien loin d'avoir à les adorer, nous sommes au-dessus d'elles. Il nous suffit pleinement, soit que nous le considérions comme nous donnant, en lui-même, une position parfaite devant Dieu, soit comme **l'Objet divin** qui seul peut remplir nos coeurs. **En lui**, nous avons **tout**, car nous sommes **au centre des délices divines**.

(v. 11-15) — L'apôtre, dans ces versets, montre en détail que **le croyant a**, en effet, **tout en Christ**, et **n'a rien à chercher en dehors de lui** dans les enseignements humains, les traditions et les observances d'un culte terrestre.

(v. 11) — En premier lieu, le chrétien est «**circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair par la circoncision du Christ**». **La circoncision** faite de main dans la chair, était le signe établi de Dieu de son alliance avec Israël, son peuple terrestre ; pour faire partie de ce peuple, il fallait être circoncis. En même temps, cette cérémonie avait une signification spirituelle, elle était **le symbole du dépouillement de la chair**. Les docteurs judaïsants, sans reconnaître cette signification, attachaient une grande importance à la circoncision (voyez Actes 15:1 ; Gal. 6:12, 13) , **et voulaient y astreindre les croyants d'entre les gentils**. L'apôtre renverse ici leurs prétentions, en montrant que **les chrétiens ont en Christ** **la réalité** de ce dont la circoncision **n'était que le signe**. Par **la foi**, ils ont part à **l'efficacité de la mort de Christ** ; ils sont **morts avec lui**, et **dans cette mort**, ils ont trouvé **le vrai dépouillement du corps de la chair** — non du corps mortel — mais de l'ensemble du péché considéré ici comme un organisme complet — **un corps**. Possédant en même temps **la puissance de vie qui est en Christ**, ils se tiennent pour **morts au péché**. C'est là ce que l'apôtre appelle la circoncision du Christ. Nous trouvons cette doctrine en Rom. 6:6 et 7. «**Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché. Car celui qui est mort est justifié (quitte) du péché**». Puis il ajoute : «**Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus**». Tel est le grand privilège du chrétien ; voilà **ce qu'il trouve dans la mort du Christ** auquel **il est uni** ; non pas seulement que Christ est mort pour ôter ses péchés et annuler la condamnation qui était sur lui, mais qu'il est **mort avec Christ**, **uni à lui dans cette mort** — pour que **le corps du péché** **en lui** soit **annulé** ; il l'a ainsi **dépouillé complètement**. Remarquons bien que ce n'est **pas une chose à accomplir** par des efforts graduels ; c'est **une chose accomplie** : «***vous avez été*** **circoncis**», «**notre vieil homme** ***a été*** **crucifié**», **c'est un fait** ; et c'est en vertu de **cette relation avec Christ**, et de **cette position en Christ** où il est de fait, que le chrétien est **armé contre le péché**, auquel il est **mort**, et est **délivré de sa servitude**. **La mort avec Christ** et **la vie en lui**, est le point de départ. Se tenant pour mort au péché, et **ayant la vie en Christ**, il peut servir Dieu. Quelle grâce merveilleuse !

(v. 12) — Ici, nous trouvons **le baptême**, cérémonie chrétienne, qui est **aussi un signe d'une chose spirituelle**, et qui explique bien ce qui précède. Le baptême est **le signe** de notre entrée dans cette mort avec Christ : «**ensevelis avec lui dans le baptême**», c'en est **la déclaration**

publique. Être enseveli, c'est la disparition finale de l'homme de la scène présente, de même **être enseveli avec Christ** indique moralement **la fin de l'homme en Adam**, **aussi bien que notre fin**. Nous en avons fini avec **notre état dans la chair**. Mais on n'en reste pas là. Nous passons, ou plutôt nous **avons passé dans un état nouveau**. Christ n'est pas seulement mort, et n'a pas été seulement enseveli. Il est aussi **ressuscité**, passant ainsi dans **cette nouvelle vie** sur laquelle **la mort n'a plus de puissance** (Rom. 6:9). Nous sommes aussi **ressuscités ensemble avec lui**, nous sommes avec lui **dans cet état nouveau**, et le baptême est le signe à la fois de **notre mort** et de **notre résurrection avec Christ**. **Quel heureux renouvellement !** Être **morts** à **ce que nous étions dans la chair** et qui n'amenait pour nous rien que misère, et être **ressuscités** et **participants** de **cette nouvelle vie** de lumière, d'amour et de bonheur **où Christ se trouve**, sur un terrain où le **péché** et le **jugement** n'ont **plus de place** !

L'apôtre nous fait ensuite connaître **le moyen** par lequel ces choses deviennent en nous une vivante réalité, et ne restent pas une affaire d'intelligence. Ce moyen, c'est **la *foi***. **Elle s'approprie** ce qui nous est présenté et **le rend nôtre**. Mais ce qui produit et **la foi** et **cette nouvelle vie en Christ**, c'est **l'opération puissante de Dieu** qui a été manifestée dans **la résurrection de Christ**. C'est ainsi que nous lisons dans les Éphésiens : «**Pour que vous sachiez… quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers *nous qui croyons*, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts… Et nous, alors même que nous étions morts dans nos fautes, il nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble…**» (Éph. 1:19, 20 ; 2:5, 6).

(v. 13) — Ce verset contient en même temps la doctrine de l'épître aux Éphésiens et celle de l'épître aux Romains : nous y voyons **la mort morale dans laquelle nous étions dans nos péchés**, et **le poids de la condamnation** qui **pesait sur nous à cause de ces péchés**. **En Christ**, nous avons la réponse à ces deux choses. Il a pris sur lui **la condamnation due au péché**, **il est mort pour nous**, et nous avons ainsi **par lui le pardon de toutes nos fautes**, il n'y a **plus de condamnation** pour nous. De plus, **il est ressuscité**, et nous, **ressuscités avec lui**, **nous participons à cette vie** dans laquelle il est entré ; nous sommes **sortis de la mort où nous étions** et nous sommes **vivifiés ensemble avec lui**.

Remarquons que l'apôtre dit aux Colossiens : «**Vous étiez morts dans vos fautes et *dans l'incirconcision de votre chair***». Les Juifs étaient bien aussi par nature morts dans leurs fautes (Éph. 2:5) , mais ils étaient circoncis comme gage que l'alliance et les promesses leur appartenaient ; ils avaient un Dieu et une espérance (Éph. 2:11 12). Les pauvres gentils n'avaient rien de tout cela. Morts dans leurs fautes, ils l'étaient aussi dans l'incirconcision de leur chair : ils n'avaient aucun droit devant Dieu ; ils ne pouvaient être que **les objets de sa pure et souveraine grâce**, et **elle s'était exercée envers eux**. L'apôtre le rappelle aux Éphésiens (2:5, 8). Quel sujet de reconnaissance pour nous ! Mais l'apôtre dit ensuite : «***Nous* ayant pardonné toutes *nos* fautes**». Les Juifs avaient **tout aussi besoin** du **pardon** et de **la grâce** qui **vivifie** que les gentils eux-mêmes. Tout en reconnaissant leurs privilèges spéciaux, la Parole les place toujours, comme pécheurs, sur le même pied que les gentils. **Le péché** nous a placés **tous** dans la **mort** et sous la **condamnation** ; **en Christ mort et ressuscité**, tous peuvent trouver le **pardon** et la **vie**. Quel bonheur de **les *posséder***, et non pas seulement de ***savoir*** qu'ils sont **en lui**, **ces trésors précieux** ! Ce qui nous manque trop souvent, c'est de réaliser ces grâces dans notre âme par **une foi** qui **s'en empare** et **nous en fait jouir**. Remarquons encore que **le pardon** est à la base de **tout** dans **la vie chrétienne**, c'est le commencement. L'apôtre dit : «***nous ayant* pardonné toutes nos fautes**». C'est après ce pardon que vient la vivification avec Christ. Il a **laissé derrière lui**, **dans sa mort**, **la condamnation** qu'il avait prise sur lui, et **nous l'avons aussi derrière nous**, et **dans sa résurrection**, **nous avons la vie**. Enfin, faisons attention à ces

mots : «***Toutes* nos fautes**». Le pardon est **complet**, **rien ne reste à notre charge**. **Quelle sécurité pour l'âme croyante !** Dans cette **vie nouvelle *en Christ***, il n'y a **plus de condamnation**, car il n'y a **plus de fautes** (Rom. 8:1).

(v. 14) — Une autre grâce nous est présentée ici comme résultat de la mort de Christ sur la croix : «**Ayant effacé l'obligation qui était contre nous, laquelle consistait en ordonnances, et qui nous était contraire, et il l'a ôtée en la clouant à la croix**». **Une obligation**, comme nous le savons, est un écrit souscrit par quelqu'un et **qui l'oblige à un paiement**. N'y pas faire honneur entraîne une pénalité. Cette obligation qui était contre les Juifs (l'apôtre dit «***nous***»), consistait dans les ordonnances (*) de la loi, dont la non-observation entraînait la mort. Or les Israélites avaient mis, pour ainsi dire, leur signature à cette obligation, en disant : «**Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons**» (Exode 19:8). Tant qu'ils étaient sous la loi, ils étaient tenus à l'obéissance à ces ordonnances. Or les docteurs judaïsants voulaient placer les autres sous le joug insupportable (Actes 15:1, 10), sous **cette obligation que l'homme ne peut remplir**, et qui ainsi laisse la conscience oppressée sous un poids que les efforts de l'homme ne peuvent enlever. Tel est le cas encore maintenant pour bien des âmes qui sont sincères, qui veulent, par des oeuvres, se faire une position devant Dieu et se tranquilliser, mais qui se voient toujours bien au-dessous de ce qui peut satisfaire la justice de Dieu. Eh bien, que ces âmes lisent avec attention la précieuse déclaration de l'apôtre, destinée à prémunir les Colossiens contre un enseignement qui tendait à les placer sous cette obligation des ordonnances de la loi, déclaration que nous pouvons saisir aussi pour nous : «**Il (Christ) l'a ôtée en la clouant à la croix**». **Elle a été effacée**, **annulée**, **détruite**, **lorsque Christ a été cloué à la croix** ; **là** elle a **trouvé sa fin**, et le croyant **en est entièrement libéré**. **Vie**, **pardon** et **liberté**, nous avons **tout en Christ**.

(*) Ordonnances ou «décrets», selon le mot de l'original.

(v. 15) — **Une autre chose était contre nous**, c'étaient les «**principautés et les autorités**», **la puissance spirituelle de méchanceté** (Éph. 6:12) , dont le chef est **le diable** ou **Satan**. **Christ a triomphé d'elles en la croix**. **Chose merveilleuse !** C'était **la puissance des ténèbres** qui semblait avoir prévalu, **lorsque Christ avait été livré**, saisi par des mains iniques, dépouillé, injurié, et enfin cloué sur la croix. Les hommes et les démons assistaient là au triomphe apparent de Satan, et à la défaite de Christ. Mais en réalité, **aux yeux de Dieu**, pour sa gloire et celle de son Christ, pour notre salut et notre bonheur éternels, **dans cette ignominie et cette mort du Sauveur**, **éclatait sa victoire**. **Il vainquait** en subissant tout ce que la haine de l'homme, conduit par Satan, avait pu imaginer contre lui ; **il vainquait par la mort celui qui avait l'empire de la mort** (Héb. 2:14). Comme un **vainqueur**, il dépouillait de leur puissance et de leur force ces autorités et ces principautés malfaisantes pour l'homme et ennemies de Dieu ; **il les désarmait définitivement**, comme il avait montré précédemment qu'il pouvait le faire (voyez Matt. 12:29). Il les exposait publiquement devant les hommes et les anges (1 Tim. 3:16), à la honte de leur défaite ; et **ce triomphe glorieux**, **il le remportait sur la croix et par la croix** : **là brillait sa gloire**, **là s'accomplissait notre délivrance**. **Ô merveille de la sagesse et de l'amour de Dieu !** (1 Cor. 1:18, 24). Remarquons que, s'il s'agit des principautés et des autorités qui sont bonnes — les anges — Christ en est le Chef (v. 10) ; et que, quant aux puissances spirituelles de méchanceté, il les a vaincues.

C'est ainsi que les Colossiens avaient **tout** pleinement **en Christ**, et l'apôtre exalte ses gloires et déploie les trésors qui sont en lui, pour **dégager** les Colossiens des **pièges qui les menaçaient**, en les **ramenant à Celui** en qui réside **la plénitude de la Déité**, et **pour leur rendre la conscience et la puissance de leur union avec lui**. **La fin de l'homme dans la chair**, **la délivrance** de la **puissance du péché** et de la **condamnation**, le **pardon**, la **vie**, l'**affranchissement** de **la loi** et de **ses ordonnances**, et **l'anéantissement de la puissance de l'ennemi**, nous avons **tout** dans

cette Personne adorable, **Fils de l'amour du Père**, **Créateur tout puissant**, **Chef de l'Assemblée**, **Sauveur mort et ressuscité**, **vivant à jamais**, et auquel nous sommes **unis d'une manière indissoluble**. **À lui soit la gloire !**

(v. 16 et 17) — Du v. 9 au v. 15, l'apôtre a exposé de nouveau ce qui concerne la gloire de la Personne de Christ, en qui habite toute la plénitude de la déité corporellement, puis les résultats infiniment précieux de son oeuvre pour les chrétiens. Il revient maintenant à l'exhortation qu'il adressait aux Colossiens, au v. 8, en signalant les erreurs qui les menaçaient et qu'il **détruit** par **l'application des vérités qu'il vient d'exposer**. C'est comme s'il disait : Puisque **l'obligation**, qui consistait en ordonnances, **a été clouée à la croix**, que personne donc **ne vous juge** de **ce que vous n'observez pas ces ordonnances**. Et il entre dans le détail de ce à quoi elles se rapportaient. Il s'agit ici de prescriptions juives, comme le montre clairement le v. 17 ; les faux docteurs ne se bornaient pas à vouloir imposer celles que la loi de Moïse indiquait (comme la distinction des viandes pures et impures ; Lév. 11) ; **ils y ajoutaient celles qu'avaient établies les traditions**, comme ce qui concerne «**le boire**». Nous ne voyons pas qu'en effet, sauf le cas du voeu de nazaréat, il y eût rien de prescrit quant aux boissons dans la loi de Moïse. L'apôtre cite ensuite les différentes fêtes établies aussi par la loi mosaïque, et que les faux docteurs voulaient imposer aux chrétiens ; mais toutes ces choses préfiguraient ce dont **la réalité** — **le corps** — est **en Christ**. Et **puisqu'ils avaient Christ**, qu'avaient-ils besoin de ces ombres ? Remarquons que ce n'est pas le seul passage où se trouve combattue cette prétention des docteurs judaïsants. Les Galates s'y étaient laissé prendre. «**Vous observez**», dit l'apôtre, «**des jours, et des mois, et des temps, et des années**» (Gal. 4:10), et il appelle cela de **faibles et misérables éléments**. C'est **une tendance naturelle du coeur humain**, à laquelle l'Église chrétienne n'a pas échappé. Elle aussi a voulu avoir ses fêtes, sans que **rien dans la parole de Dieu l'y autorisât**. Au contraire, les passages que nous avons sous les yeux nous montrent clairement que c'est **retourner aux éléments du monde**. On vit dans le monde, on s'y mêle, on suit son train, mais **viennent ces fêtes**, on devient **chrétien pour un jour**, pour retourner ensuite à sa vie habituelle, ayant, comme on le croit, satisfait à ses devoirs envers Dieu. Le vrai chrétien a **Christ en tout temps**, **cela lui suffit**. Il **vit** avec **Christ**, sans qu'il soit besoin de **fêtes spéciales** pour lui rappeler que **sa vie est celle de Christ**, **cachée avec lui en Dieu**. Il a laissé les **ombres** ; il possède la **réalité**. Remarquons encore que le sabbat même, comme obligation légale, est mis de côté. C'est **le jour de repos** pour **le premier homme** ; mais c'est celui que **Christ**, mis à mort par l'homme, a passé dans le tombeau. Lui, **le second homme**, est **ressuscité** **le premier jour de la semaine**, et c'est notre privilège, **non une obligation légale**, de rappeler ses souffrances et sa mort, en ce premier jour, sur **le terrain de la résurrection**. Christ met de côté **tout ce qui est du premier homme**.

(v. 18) — Nous revenons ici aux doctrines erronées et aux enseignements pernicieux, que les faux docteurs mêlaient aux prescriptions judaïques, et **qui ne tendaient à rien moins qu'à séparer de Christ, le Chef, la Tête du corps**. Les ordonnances juives ramenaient aux ombres ceux qui possédaient le corps, les doctrines gnostiques **détruisaient la toute-suffisance de Christ** comme Médiateur, et plaçaient entre lui et les âmes des créatures. Tout cela reposait, non sur la parole de Dieu, mais **sur des imaginations de l'esprit orgueilleux de l'homme**.

«**Que personne ne vous frustre du prix du combat**», **ne vous enlève** **le prix vers lequel vous tendez** — allusion à un juge qui, dans les jeux des anciens, aurait ôté injustement le prix à qui avait combattu ou couru pour cela. Le combat chrétien se livre sur une ligne tout autre que celle des ordonnances juives et des folies des gnostiques. Les faux docteurs voulaient entraîner les chrétiens de Colosses en dehors de leur vraie course (Phil. 3:14), les faire tendre vers ce qui **les détournait de Christ**, et les priver ainsi du prix. **Paul pousse un cri d'alarme pour les**

ramener vers le Chef. Remarquons que, tandis que pour les ordonnances, l'apôtre dit simplement «**que personne ne vous juge**», de même que, dans l'épître aux Romains, chap. 14, il exhorte au support envers ceux qui, faibles en la foi, croiraient devoir faire encore des distinctions dans le manger et dans les jours, quand il s'agit des hérésies fatales, il dit : «**Que personne ne vous frustre du prix**». C'est qu'en effet il y avait là en jeu **la volonté propre** et **le vain orgueil** de l'homme **s'ingérant dans les choses que Dieu a réservées à sa connaissance**, et de plus **une prétendue humilité** et **une fausse spiritualité** conduisant à rendre à des créatures, si élevées fussent-elles, **un hommage qui ne leur appartenait pas**. Dieu avait-il montré les anges autrement que comme des serviteurs prompts à obéir à ses ordres ? (voyez Ps. 103:20 et Héb. 1:14). Les avait-il jamais présentés comme des objets d'adoration ? Loin de là. La loi même disait : «**Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul**» (Luc 4:8). C'était donc aller contre le clair enseignement de Dieu et montrer ainsi **sa propre volonté opposée à celle de Dieu**. Et cela dans une prétendue humilité, car c'était avoir l'air de s'abaisser devant des êtres supérieurs, et qui pouvaient servir de médiateurs entre l'homme et l'Être suprême. Nous savons hélas ! combien ces fatales erreurs ont pénétré et sont demeurées dans une grande portion de la chrétienté. N'est-il pas remarquable qu'en cela, comme pour d'autres doctrines erronées, ce qui se passait au temps de l'apôtre ait donné lieu à ces enseignements destinés à nous garantir et aussi à ramener les âmes engagées dans ces erreurs ?

De plus, c'était de l'**orgueil** et des **pensées toutes charnelles** que d'avoir la prétention d'entrer d'une manière quelconque, par des raisonnements ou des visions, dans un domaine que **Dieu ne leur avait pas ouvert par sa révélation**.

(v. 19) — De plus encore, et c'était la conséquence de leur fausse humilité qui cachait leur vain orgueil et les pensées de la chair, par ces doctrines **ils reniaient effectivement leur union avec le Chef**, **Christ** — «**ne tenant pas ferme le Chef**» (ou la Tête). Ce n'est pas qu'ils rejetassent Christ, mais, professant le christianisme, ils enseignaient **ce qui rabaissait le Seigneur**, en y ajoutant les ordonnances comme chose nécessaire, et **ce qui séparait de lui**, — c'est le propre de toute erreur, — **en détournant la pensée des chrétiens vers d'autres objets que Christ**. Si l'on tient ferme le Chef, si l'on a la conscience de son union avec lui, si l'on jouit de sa communion, **on ne place rien entre lui et soi**. Si l'on est un avec lui, on est bien au-dessus des créatures les plus élevées. Quelle grâce merveilleuse ! Quels privilèges précieux en découlent pour nous ! **Ne laissons rien se placer entre la gloire du Chef et nos âmes** ; ne souffrons **rien qui le voile à nos coeurs** ; ***tenons ferme le Chef***. Nous sommes **unis à lui**, **là où il est** ; **c'est un fait** : que Dieu nous donne d'en garder la conscience et la jouissance !

Et voici ce qui résulte de **cette union des membres** — du corps — **avec la Tête**. En opposition avec les prétentions des faux docteurs qui voulaient mener les chrétiens par un développement tiré de leurs raisonnements et de leur imagination, nous avons ici ***un accroissement de Dieu***, un **accroissement divin dans sa source et sa nature**, et **non humain**. Cet accroissement provient de ce que **les membres du corps**, **unis à la Tête**, **Christ**, reçoivent de lui **les trésors de vie et de grâce** qui sont **en lui**. Ce qui alimente ainsi le corps, tient les membres par toute la terre bien unis les uns aux autres, et **ainsi le corps prend sa force et son accroissement**. Les différentes parties du corps ne s'isolent pas ; elles subsistent ensemble et **vivent d'une même vie** : « **bien unis ensemble** », dit l'apôtre ; toutes ces parties sont nourries ensemble par la communication qu'elles ont entre elles : «**alimenté**», est-il dit. Cette réalité du corps de Christ, **un**, bien que composé de différents membres, qui sont les vrais chrétiens, **possédant la vie de Christ**, **unis à lui dans le ciel**, **cette réalité bénie doit être soigneusement maintenue**. C'est une **chose** qui **subsiste**, **en dépit de toute la ruine**. **Le Chef**, que nous avons

à tenir ferme, a **ses membres ici-bas**, **son corps** qui **croît d'un accroissement de Dieu**. La réalisation et la conscience de ce fait sont une autre chose, **mais il subsiste**. **Les Colossiens**, et nous aussi, **avaient à y être ramenés**.

(v. 20-23) — L'apôtre juge maintenant le système des faux docteurs au point de vue de notre position comme chrétiens. **Quelle est cette position ?** «**Vous êtes morts avec Christ**», est-il dit. Ce n'est pas toute notre position, car nous sommes aussi **ressuscités avec lui** et **unis à lui dans le ciel** ; mais c'est le fait de notre mort avec Christ que l'apôtre emploie pour montrer l'inanité du système des ordonnances. Elles sont pour **la terre**, pour **quelqu'un qui vit dans ce monde**, et qui **par elles** voudrait, dans cette vie-là, **entrer en relation avec Dieu**. Or, le chrétien est ***mort*** avec Christ, ainsi que l'expose le chap. 6 aux Romains. Il n'est donc **plus dans l'existence** à laquelle **s'adaptent les ordonnances**. Il est **mort aux éléments du monde**. Qu'est-ce qu'un mort a à faire avec cela ? N'étant plus en vie dans le monde, c'est-à-dire **ne vivant plus de la vie** qui dirige **les pensées et les principes du monde** dans les choses religieuses (et **même en tout**), pourquoi le chrétien agirait-il **comme s'il vivait encore de cette vie**, en établissant des ordonnances ? Ces ordonnances, Paul les résume en ces quelques mots : «**Ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas**». Elles étaient établies selon des enseignements et des commandements d'hommes. C'était **un joug** que l'on voulait imposer aux chrétiens, sous prétexte que leur abstention des choses que Dieu a créées (1 Tim. 4:3), **les conduirait à la sainteté**. Prescriptions méticuleuses qui, au contraire, **détournant les pensées des choses du ciel** et **les portant sur les choses qui périssent**, **sont destructives de la vraie sainteté. Que reste-t-il** pour l'âme qui s'est astreinte à ces ordonnances ? **Rien** ; «**elles sont destinées à périr par l'usage**». Il y a eu des ordonnances pour **un peuple terrestre**, mais elles ont fait leur temps, **elles ont trouvé leur fin à la croix** ; pourquoi les ramener pour les imposer aux chrétiens, et même les aggraver par des interdictions minutieuses ? Ce sont des choses **venant de l'homme** qui veut **se glorifier ainsi dans la chair**.

En effet, l'apôtre dit : «**Qui ont bien une apparence de sagesse en dévotion volontaire et en humilité, et en ce qu'elles n'épargnent pas le corps, ne lui rendant pas un certain honneur**». L'apôtre accorde bien qu'il y a, dans ces abstinences et ces macérations que prescrivaient les faux docteurs, **une *apparence de sagesse***. Ce culte ou dévotion volontaire, c'est-à-dire arbitraire, envers des êtres élevés au-dessus des hommes, je veux dire **les anges**, **cette humilité prétendue qui se montrait en affectant de ne pas tenir compte du corps**, **ne lui rendant pas un certain honneur** et ne l'épargnant pas, **se livrant à des privations volontaires de toutes sortes**, **tout cela faisait beau voir aux yeux des hommes**. Ces doctrines erronées ont pénétré plus tard dans l'Église, et on les a vus, ces ascètes, ces solitaires vêtus grossièrement, se laissant exténuer par la faim, et **acquérant ainsi un renom de sainteté**. Mais c'était **une sagesse apparente** ; bien qu'il pût y avoir chez quelques-uns de la sincérité, c'était ce qu'ils s'imposaient **de leur propre volonté**, c'était donc **la chair qui profitait** ; c'était **pour la satisfaction de la chair**, **non pour la gloire de Christ**. **Heureuse liberté** que celle **où le chrétien a été mis par sa mort avec Christ**. Elle le **délivre du joug des ordonnances**, non pas toutefois pour qu'il use de cette liberté comme d'une occasion pour la chair, car ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises. **Morts avec Christ**, **ils vivent à Dieu**. **Morts avec Christ**, ils sont **aussi ressuscités avec lui**, et c'est ce dont le chapitre suivant va nous entretenir.

Chapitre 3

[v.1-2] — Au v. 20 du chapitre précédent, nous avons, ainsi qu'il a été remarqué, la doctrine posée en Rom. 6, c'est-à-dire la vérité que le chrétien est mort avec Christ. Nous faisons maintenant un pas de plus ; nous voyons **notre union avec Christ dans la résurrection** : Nous avons

«**été ressuscités avec le Christ**». La puissance de résurrection et de vie qui a relevé Christ d'entre les morts, passe de lui dans ses membres (comp. Éph. 1:19, 20 ; 2:6). Voilà un second caractère de notre position. **Morts avec Christ**, et ainsi en ayant fini avec les ordonnances se rapportant à une vie terrestre ; mais **ressuscités avec Christ**, et étant entrés ainsi dans **une autre vie**, qui n'est pas celle de la terre, et qui a ses objets dans **une autre sphère** que celle d'ici-bas. Et si l'on demande : Quand est-ce que nous avons été ressuscités avec le Christ ? la réponse est : **C'est lorsque Christ a été ressuscité** ; tout comme c'est à la croix, quand il y a été **cloué** et qu'il y est **mort**, que notre **vieil homme** y a été **crucifié** et que nous y sommes **morts avec lui** (Rom. 6:6, 11). Les faits ont eu lieu, et le résultat subsiste, bien que la chose elle-même ne soit appliquée à nos âmes **que lorsque nous avons cru** et **que nous avons été vivifiés**.

Or quelle conséquence résulte pour nous du fait que ***nous avons été ressuscités*** avec le Christ ? Elle est simple. On n'est **pas ressuscité pour rentrer dans la vie à laquelle on était mort**. C'est dans **une vie nouvelle** que l'on se trouve — **celle de Christ ressuscité**. C'est donc une vie du ciel, d'en haut, et **dans le ciel, où est Christ**. La sphère de cette vie est donc le ciel, et c'est pourquoi il est dit : «Cherchez **les choses qui sont en haut, où le Christ (ressuscité) est assis à la droite de Dieu** ; **pensez aux choses qui sont en haut**, et **non pas à celles qui sont sur la terre**». Remarquons, en passant, que, dans l'épître aux Colossiens, le chrétien, bien que ressuscité avec Christ, est considéré comme étant encore sur la terre, tandis que dans l'épître aux Éphésiens, il est vu comme assis en Christ dans les lieux célestes. Mais bien qu'étant encore sur la terre, **sa vie n'y appartient pas**, et l'apôtre l'exhorte à agir comme entré dans une **nouvelle vie**, et à chercher les objets qui répondent à cette nouvelle vie et conviennent à un ressuscité : «**Cherchez les choses qui sont en haut**», qu'elles soient les objets de vos désirs. Ces choses qui sont en haut sont tous **les biens** et **les privilèges célestes** qui **actuellement** et **en espérance sont à nous en Christ** et par lui, ces biens, ces trésors spirituels de grâce et d'amour dont il est la source et le centre. Sa gloire nous est montrée : **il est assis à la droite de Dieu**. En le contemplant là, nous comprenons tout le prix, toute la valeur des choses qui sont en haut. Nous ne connaissons qu'en partie, mais nous sommes exhortés à croître dans **la connaissance** et **la grâce** du Seigneur. Nous avons à chercher, comme on creuse pour découvrir des trésors, à acquérir toujours plus la connaissance et la jouissance de ces biens célestes. Les doctrines que l'on apportait aux Colossiens les ramenaient, religieusement parlant, aux choses de la terre ; mais là-haut se trouvait Christ dont la Personne et les gloires sont présentées dans le chapitre premier : voilà ce qu'ils avaient à chercher. «Tous les trésors de la sagesse et de la connaissance» étaient là. Chercher les choses qui sont en haut, conduit le chrétien dans **la vraie sphère de sa vie**, en dehors des choses terrestres.

Mais il ne faut pas voir dans «les choses qui sont sur la terre» uniquement les ordonnances et pratiques religieuses auxquelles les faux docteurs voulaient assujettir les Colossiens, les détournant ainsi de Christ. «Les choses qui sont sur la terre» ont **un domaine plus étendu**. C'est tout ce qui se rapporte aux **pensées**, aux **désirs**, aux **mobiles**, aux **affections du vieil homme**. **On ne peut unir la recherche de ces choses, à la recherche des choses d'en haut**. **Ce sont ces dernières qui seules doivent occuper le coeur du chrétien**. Il a à passer dans le monde, il a à s'y occuper, il a à y combattre, mais avec le coeur en haut ; c'est ce qui **garde**, **console**, et **fortifie**.

En cherchant les choses qui sont en haut, on apprend à les connaître, à les apprécier, à les goûter. Que notre pensée y demeure. «Pensez (ou mettez votre affection) **aux choses qui sont en haut**» ; vous cherchez et trouvez ; mais pour garder, il y faut ***penser***. «Occupe-toi de ces choses ; **sois-y tout entier**» disait Paul à Timothée par rapport à ce

qui concernait son ministère. Il en est ainsi pour tous les chrétiens quant aux choses qui sont en haut. Oh ! combien cette exhortation est de saison pour nous, dans ces temps de **relâchement** et de **poursuite des choses terrestres** ! Avoir le coeur en haut, être occupé de Christ à la droite de Dieu, vivre dans cette atmosphère pure et paisible du ciel, au milieu de saintes pensées et d'affections célestes, quelle grâce, si nous comprenions que **c'est notre privilège** ! Où allons-nous, où espérons-nous nous trouver bientôt ? Dans le ciel, avec Christ, n'est-ce pas ? Et **nous pouvons déjà vivre là** ; et le ciel ne nous sera pas comme un lieu étranger, puisque nous y aurons déjà vécu et que nous aurons déjà eu quelques avant-goûts de ce qu'il est. «**Cherchons les choses qui sont en haut, pensons aux choses qui sont en haut**», et ces choses de la terre nous paraîtront ce qu'elles sont toujours, **un néant**, **des ordures**.

[v.3] — Nous avons dans ce verset le grand motif pour renoncer aux choses qui sont sur la terre et nous attacher à celles qui sont en haut ; c'est que «**nous sommes morts**» à cette vie de la chair à laquelle se rattachait notre culpabilité et la condamnation, parce que c'était la vie où dominait le péché et la puissance de l'ennemi. Mais **pour la foi**, de même que devant Dieu, **nous sommes morts**, **quant à cette vie-là**, morts en vertu de ce que Christ est mort pour nous. Mais la seconde partie du motif dont nous parlons est que **nous avons une autre vie, la vie de Christ lui-même**. Or cette vie est **là où il est** : «**cachée avec le Christ en Dieu**». C'est donc une vie spirituelle, céleste, impérissable, **la vie de Christ**, caractères qui la séparent nettement et absolument des choses de la terre. Les objets de cette vie doivent nécessairement répondre à sa nature, et ne peuvent ainsi être que les choses qui sont en haut. Christ, ayant accompli son oeuvre, a disparu du monde : «Le monde ne me verra plus», dit-il (Jean 14:19). Il a été glorifié en Dieu ; il est entré dans cette gloire divine comme l'Homme qui a accompli les desseins de Dieu, et il y reste caché aux yeux du monde jusqu'au jour de sa manifestation glorieuse. Or la vie que nous possédons, et qui est Christ lui-même, est cachée dans le lieu même où il est. Elle est nôtre — Christ qui est votre vie — et **nous l'avons sur cette terre**, mais par elle, nous sommes **rattachés au ciel**, **à Dieu lui-même**. Combien misérables apparaissent les choses de la terre, en comparaison de cette vie cachée avec le Christ en Dieu ! Et nous en jouissons, nous jouissons des objets célestes et divins de cette vie — Dieu et Christ. De quelle joie, de quelle paix, de quel bonheur est remplie l'âme qui a conscience de la vie qu'elle a en Christ ! Elle est ravie par la contemplation des choses qui sont en haut. Mais de même que Christ, notre vie est cachée. Le monde ne peut la connaître. Il ne nous connaît pas, comme il n'a pas connu Christ (1 Jean 3:1). Il ne peut pas comprendre les motifs et le ressort qui nous font agir, lorsque nous marchons comme morts et ressuscités avec Christ. **C'est pour lui une folie**, ainsi que Festus disait à Paul : «**Tu es hors de sens, Paul**» (Actes 26:24). Mais pour nous, nous jouissons de cette vie cachée, **en nous nourrissant de la «manne cachée»**, **de Christ lui-même** (Apoc. 2:17), et peu nous importe ce que pensera le monde.

[v.4] — Mais cette vie n'est pas destinée à être toujours cachée. Christ, maintenant caché dans le ciel, doit un jour être manifesté au monde ; il apparaîtra dans l'éclat de sa gloire, de la gloire dont le Père l'a couronné, entouré de la gloire des armées célestes (Luc 9:26). Et alors nous qui maintenant sommes déjà ressuscités avec lui, nous qui l'avons pour notre vie, nous serons manifestés avec lui en gloire. Il a dit lui-même : «**La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée**» (Jean 17:22). Et le monde, en nous voyant dans cette gloire de Dieu, comprendra pourquoi nous marchions n'étant pas de la terre ; il saura où était notre vie et quels étaient les motifs de notre séparation d'avec lui. La gloire qui est **la sphère propre de cette vie éternelle** que nous avons en Christ, sera celle dans laquelle nous paraîtrons avec lui.

[v.5-6] — Les versets précédents nous ont montré la position que nous avons comme morts et ressuscités avec Christ ; la vie qui répond à

cette position et que nous avons en Christ, et enfin le résultat dans l'avenir quand nous paraîtrons avec Christ dans la gloire. Maintenant viennent les conséquences pratiques.

«Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre», puis suit l'énumération de ces membres qu'il faut mettre à mort — ces membres qui appartiennent au **vieil homme**. Le fait que l'on a la vie, une vie dont les choses d'en haut sont les objets, rend capable de mortifier les membres qui sont sur la terre, qui appartiennent à **cette sphère** d'en bas **à laquelle nous sommes morts**. On doit les renier en pratique ; nous n'avons rien à faire avec eux. Ces membres sont, comme nous le voyons, les diverses convoitises et leurs fruits extérieurs. Les deux premiers sont **des actes** ; les trois suivants sont **des sentiments intérieurs** : d'abord, les affections déréglées qui se portent sur des objets illicites, ou qui, peut-être légitimes en elles-mêmes, se dérèglent et **dégénèrent en passions** auxquelles l'esprit n'a point de frein à opposer ; secondement, la mauvaise convoitise, ou les mauvais désirs, les désirs du coeur charnel vers des choses coupables, et enfin la cupidité, mot qui, dans son acception générale, signifie le désir illicite de s'approprier ce qui est à autrui, désir qui conduit à employer de mauvais moyens pour y parvenir. Ce mot s'applique aussi bien au désir de s'emparer de quelque chose contrairement à l'intégrité des moeurs (voyez 1 Thess. 4:5-7), qu'au désir de posséder de l'argent, à l'avarice. En un mot, c'est ce que comprend le dixième commandement. Si le coeur s'en va après les objets qu'il convoite, n'est-ce pas une idolâtrie, **puisque alors il se détourne de Dieu ?** De là ce que l'apôtre dit : «la cupidité qui est de **l'idolâtrie**».

On peut se demander quelle est la différence entre nos *membres*, en Rom. 6:13, et nos *membres*, en Col. 3:5. Dans le premier passage, le mot exprime nos facultés intellectuelles et nos capacités physiques, pour qu'elles puissent maintenant **servir d'instruments à notre nouvelle vie**, après avoir servi à l'ancienne ; on le voit aisément en comparant les versets 12, 13, 19. Le v. 1 du chap. 12, nous exhorte à offrir *nos corps* en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent.

Mais «nos membres qui sont sur la terre», en Colossiens, c'est **le péché positif dans la chair** et **ses manifestations**. C'est ce que quelqu'un a appelé «le for intérieur des convoitises», et leur accomplissement appelle la colère de Dieu sur ceux qui y sont assujettis et qui sont ainsi dans un état de rébellion ou de désobéissance envers Dieu. C'est cet état qui est exprimé par «fils de la désobéissance».

[v.7] — Les mots «**marché**» et «**viviez**» ne sont pas un répétition ; par le premier, il faut entendre **la conduite**, **les actes** ; le second exprime **la vie même** qui produit ces actes. Les Colossiens, comme gentils, avaient autrefois marché dans cette corruption morale qui est un des traits saillants du paganisme, et que l'on retrouve, hélas ! dans la chrétienté professante (comp. Rom. 1:29-31 avec 2 Tim. 3:1-5) ; c'était la manifestation de **la vie de la chair** dont ils vivaient alors, et ces choses étaient, pour ainsi dire, **la sphère de cette vie**. Mais **maintenant ils n'existaient plus dans la vie où ces choses se pratiquent**. Ils étaient **morts avec Christ** et y avaient ainsi échappé, et ils étaient **ressuscités avec Christ** et introduits dans une **nouvelle vie**. Le chrétien a à réaliser **cette nouvelle vie dans sa marche**, et pour cela suivre l'exhortation contenue dans les versets suivants : «**Renoncez, etc.**».

[v.8-9] — Il faut donc **renoncer** à «**toutes ces choses** : colère, courroux, malice, etc.», les renier, **les rejeter complètement de sa vie de tous les jours**. Ce sont les mouvements de la **propre volonté** et d'un **coeur sans frein**. Elles sont **incompatibles** avec la vie de Christ qui est la nôtre ; faisons-y une sérieuse attention et veillons, pour que **ces manifestations du vieil homme ne se produisent pas**. Où avons-nous jamais vu une seule de ces choses dans la vie de notre adorable Sauveur, lui la douceur et la patience constantes mêmes ? «**Je suis débonnaire et humble de coeur**» disait-il, et le prophète dit de lui : «**Il ne criera pas ;**

on n'entendra pas sa voix dans les rues». Lui, qui ne rendait pas l'outrage quand on l'outrageait, et qui était la vérité même. Nous avons à suivre ses traces et à marcher comme lui dans la vérité **en toutes choses** (1 Pierre 2:21-24 ; Matt. 11:29 ; 12:19).

Remarquons que, dans ces deux versets, nous avons :

1° ***la méchanceté extérieure***, qui se montre dans des actes et paroles, qui caractérise l'homme naturel et **à quoi le chrétien doit renoncer** (v. 8) ; et

2° ***le mensonge***, qui est un signe distinctif du vieil homme. Or le chrétien étant **mort avec Christ**, a, **par ce fait**, **dépouillé le vieil homme avec ce qui le caractérise**.

[v.10] — Mais si le chrétien a **dépouillé** le ***vieil homme*** — **c'est un fait** — et doit marcher en reniant tout ce qui s'y rapporte et en y renonçant, il a, d'un autre côté, revêtu ***le nouvel homme***, **résultat de sa résurrection avec Christ**. Nous ne trouvons pas l'expression «**le nouvel homme**» dans l'épître aux Romains, parce qu'il s'agit là de notre mort avec Christ. Ici, dans les Colossiens, **où le chrétien est ressuscité avec Christ**, lui dont **la vie est Christ**, le nouvel homme est introduit comme le caractérisant.

Il **a revêtu** le nouvel homme, non pas il ***doit le revêtir***.
C'est un fait acquis.

Or le nouvel homme «**est renouvelé en connaissance**» ; **il a ce qui n'avait pas été auparavant dans l'homme**, **l'intelligence** de **Dieu** et des **choses divines**. Ce n'est pas qu'il se renouvelle constamment : il ***est*** renouvelé. **Il est une chose toute nouvelle** ; ce qu'il est comporte une intelligence de **ce qu'est la nature de Dieu**, moralement parlant. Il possède **la lumière de Dieu**, et **Dieu dans sa nature** est pour lui **la mesure du bien et du mal**. Merveilleuse condition que **ce renouvellement** en ***connaissance*** **de Dieu**, **de sa nature**, **de Christ**, et **de notre participation morale à cette nature** ! Cet **état tout nouveau**, cette connaissance **toute nouvelle**, les justes de l'Ancien Testament ne pouvaient l'avoir, bien qu'ils fussent **nés de nouveau**, et qu'ils eussent ainsi **les dispositions du nouvel homme**, et aussi **la conscience** de celles du **vieil homme**.

Le nouvel homme est ***créé*** ; **c'est une oeuvre de Dieu dans l'âme**. Ce n'est pas un état auquel on parvient **ni de soi-même**, **ni en progressant**. Il est créé à ***l'image de Dieu***, image morale comprenant la **sainteté**, la **justice**, la **vérité**. Christ en est le modèle parfait, le type accompli. La nature du nouvel homme, **c'est Christ**.

[v.11] — Au vieil homme, à l'homme naturel dans la chair, descendant d'Adam, se rattachaient toutes sortes de distinctions : **Grec et Juif** — c'est-à-dire païens et ceux qui avaient, comme peuple choisi de Dieu sur la terre, la connaissance de ce Dieu ; «**circoncision et incirconcision**», c'est-à-dire **privilèges religieux ou non** (Éph.2:11,12) ; «**barbare, Scythe**», ceux qui étaient en dehors des limites de la civilisation grecque et latine, et dont les Scythes étaient considérés comme les plus reculés ; «**esclave et homme libre**», inégalités de position amenées dans la condition sociale par la violence et l'arbitraire. Dans **le nouvel homme**, toutes ces distinctions ont disparu ; le vieil homme n'est plus reconnu par le chrétien **que comme mort**. Il reste donc le **nouvel homme**. Là tous sont égaux ; **là Christ est tout** dans tous les croyants. Toutes les barrières qui séparaient les hommes tombent ; **le lien commun**, celui qui unit tous les croyants, **est Christ**. Il est toutes choses pour eux, et **en eux tous**. **Grâce précieuse ! Tous ensemble** ayant **Christ** pour unique objet, et **lui en tous**, c'est **lui seul** que l'on peut **voir** et **reconnaître**. **Voilà le nouvel homme**. Les doctrines que l'on apportait aux Colossiens maintenaient des distinctions entre les hommes ; **le vieil homme y avait sa place**.

[v.12] — «Revêtez-vous donc» ; ici commence l'application pratique d'avoir «revêtu le nouvel homme». On l'a revêtu ; c'est un fait.

C'est **un vêtement de perfection morale** qui a maintenant à se manifester, de même que l'on peut voir une robe richement ornée sur celui qui la porte. **Que servirait-il de la posséder, si on ne la portait pas ?** Non pour se glorifier, sans doute, mais pour glorifier Christ, en manifestant dans notre conduite **ce qu'il est**, **lui**, **notre vie** : «**Revêtez-vous donc**», que chaque chrétien fasse attention à cette exhortation qui commence **le résumé le plus complet** et **le plus beau de la vie chrétienne pratique**.

Mais remarquons que, comme le fait d'avoir ***dépouillé le vieil homme*** est **le point de départ** pour ***mortifier*** les membres qui sont sur la terre et qui appartiennent à la vie du vieil homme, renonçant à la convoitise, à la méchanceté et au mensonge, de même le fait d'avoir ***revêtu le nouvel homme*** est un **point de départ** pour en manifester pratiquement le caractère, qui est celui de Christ. De cette manière, **le nouvel homme** n'est **pas un état pratique de notre marche ici-bas**. Le nouvel homme, **sa vie**, **la vie de Christ**, est **la seule** où nous soyons reconnus de Dieu, **soit en haut**, **soit sur la terre**.

«Comme des **élus de Dieu**, **saints** et **bien-aimés**», tels sont les titres donnés aux chrétiens qui sont exhortés à revêtir le caractère de Christ.

- Premièrement, dans l'éternité passée, la pensée de grâce de Dieu à notre égard — «**élus de Dieu**» ;
- ensuite, notre mise à part avec le caractère qui convient à la nature de Dieu, et qu'il nous a aussi donné par grâce en vertu de notre élection — «**saints**» ;
- oui, des vases purifiés pour son service, et comme tels, les objets des délices de Dieu, **ses** «**bien-aimés**».

Oh ! **quels puissants motifs** pour nous **revêtir de tous ces traits qui vont être énumérés** et qui constituent **l'ensemble de la vie du nouvel homme sur la terre**, **y marchant à la gloire de Dieu et de Christ !**

«Voyez», a dit quelqu'un, «**à quelle hauteur** l'apôtre se place, et avec quelle tendre affection il nous exhorte ! Au lieu de nous presser et de nous pousser par des commandements et des lois, il nous attire par le souvenir de la grâce de Dieu, **afin d'obtenir les fruits de notre foi**, et que **nous portions ces fruits librement et joyeusement**».

«**Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté,** etc.». **Les chrétiens ont à se revêtir** «**d'entrailles de miséricorde**». La miséricorde est la compassion du coeur que l'on éprouve pour les faibles, les souffrants, les malheureux, et **même les coupables**. Les «**entrailles de miséricorde**» est un terme très fort qui indique que nous ne devons pas être miséricordieux **seulement à l'occasion**, mais que nous avons à posséder, à **revêtir ce caractère** dans le plus profond de notre coeur ; il doit émaner de **ce qu'il y a de plus intime** dans **notre être intérieur**. Nous avons eu besoin de la miséricorde divine envers nous, et **nous en avons constamment besoin** ; cette miséricorde, provenant des profondes affections de son coeur, **a caractérisé notre adorable Sauveur**, dans son passage sur la terre, alors qu'il s'inclinait avec amour vers tous ceux qui souffraient, soit dans leur corps, soit dans leur âme à cause du péché ; combien de fois nous le voyons «**ému de compassion**» ! Eh bien, nous avons comme caractère de la vie **que nous tenons de lui**, à avoir, comme lui, **des entrailles de miséricorde**. Remarquons le passage suivant des paroles de Zacharie, lorsque, rempli de l'Esprit Saint après la naissance de son fils Jean, il prophétisa et bénit Dieu qui **allait envoyer le salut à son peuple**, «dans la rémission de leurs péchés, par ***les entrailles de miséricorde*** de notre Dieu, selon lesquelles l'Orient d'en haut nous a visités» (Luc 1:77, 78). C'est **la compassion infinie de Dieu** envers des pécheurs coupables et perdus qui l'a porté à envoyer son Fils, l'Orient d'en haut, pour les **éclairer** et les **sauver**.

Du reste, les autres choses recommandées aux saints, c'est-à-dire la bonté, l'humilité, la douceur, la longanimité, doivent aussi sortir du

fond même de nos coeurs : ce sont les entrailles de miséricorde, de bonté, etc.

[v.13] — Ici, nous avons **deux autres caractères** de la vie de Christ dans le chrétien, **le support** et **le pardon mutuels**.

- **Le support** se rapporte **aux infirmités** qui résultent de notre condition actuelle, l'ignorance, l'erreur, par exemple ; aux difficultés de caractère, aux divergences de vue, à certaines différences d'habitude, etc. **À tous ces égards**, nous avons à supporter les autres, montrant **un esprit de patience**, comme Christ l'a montré si souvent envers ses disciples ; il ne s'agit pas ici du mal moral. **Celui-là nous n'avons pas à le supporter**, **mais à le reprendre**.
- Mais il se peut qu'on ait mal agi envers nous et qu'ainsi nous ayons **un réel sujet de plainte** ; alors il faut pardonner, **ne garder aucun ressentiment dans son coeur** : **Christ ne nous a-t-il pas pardonné ?**

[v.14] — Il semble que la réalisation de toutes les qualités qui précèdent, constitue la perfection morale pour celui qui les posséderait. Mais l'apôtre, dans ce verset, met quelque chose au-dessus : «Et **par-dessus tout cela**, revêtez-vous de ***l'amour*** qui est le lien de **la perfection**». L'***amour*** qui est **la nature même de Dieu**, et qui imprime un cachet divin à toutes les qualités énumérées, les réunissant et les tenant réunies comme en un faisceau, les animant de **sa vie** et de **sa chaleur**. N'est-ce pas là aussi **ce qui domina en Christ** et **donna à sa vie cette parfaite unité**, cet accord et cette harmonie parfaite dans **la manifestation de tous ces traits** ? **L'amour n'est-il pas aussi au fond la source dont ils dérivent ?** «**Si j'ai l'amour**», **ils se montreront** (voyez 1 Cor. 13).

Remarquons que l'on revêt ces qualités dans la conscience que l'on a de la place bénie devant Dieu qu'expriment ces paroles : «**Élus de Dieu, saints et bien-aimés**» . **C'est *comme* tels**, et **il n'en saurait être autrement**. C'est dans le sentiment de cette merveilleuse faveur, que la grâce se développe dans nos coeurs. Ainsi, en Éphésiens, il est dit : «Soyez imitateurs de Dieu ***comme*** de bien-aimés enfants».

Il se peut que l'on rencontre des **qualités naturelles** qui **ressemblent** à plusieurs de celles qui sont indiquées aux v. 12 et 13, et qui appartiennent à la vie divine. **Mais il est rare de les trouver réunies**, **comme lorsque l'amour divin est le lien qui en fait un ensemble**, et ensuite elles se présentent habituellement avec **un manque d'énergie** qui les fait dégénérer en défauts. La douceur s'unira **au laisser-aller** ; la bonté deviendra **de la faiblesse** ; le support et la longanimité subsisteront au **détriment de la sainteté et de la vérité**. Au contraire, dans **la vie divine** se trouve **l'énergie d'amour** qui provient de la **communion avec Dieu** et **qui maintient les caractères de Dieu**. Or c'est **ce qui manque** dans les dispositions naturelles. Lorsque **l'amour** est là, il y a **un caractère**, quelque chose de complet, **une justesse d'application**, **une perfection**, **une propriété**, et **une énergie** pour **la manifestation de ces qualités que l'amour seul peut donner**. Car c'est **Dieu qui est là**, **agissant dans sa nature qu'il nous a communiquée**, car «celui qui **demeure dans l'amour**, **demeure en Dieu**, et **Dieu en lui**» [1 Jean 4 v.16].

Nous trouvons de même, en 2 Pierre 1 : «Ajoutez à l'affection fraternelle **l'amour**». Car même chez le fidèle, s'il n'y a pas **la conscience de la présence de Dieu**, s'il n'y a pas **la communion avec Dieu dans l'amour**, les affections chrétiennes peuvent **dégénérer en sympathies humaines** qui **ne garantissent pas du mal**, et **conduiraient à l'excuser et à le supporter**. Ainsi, **l'amour** est **le lien de la perfection**, car la perfection c'est bien **l'ensemble harmonieux de toutes les qualités**, mais **cet ensemble n'existe que par l'amour**. Dans quelle perfection nous voyons **toute cette vie réalisée en Christ !** Mais **il est notre vie**, et **notre privilège** est de «**marcher comme lui a marché**» [1 Jean 2 v.6].

[v.15] — Nous avons ici, non plus une exhortation, mais un voeu que forme l'apôtre : «**Que la paix du Christ ... préside dans vos coeurs**».

La paix du Christ ! **Tout est rapporté à Christ dans cette épître** : **le pardon de Christ**, **la paix du Christ** et, plus loin, **la parole du Christ** (v. 16). La paix du Christ est cette **paix douce** et **ineffable** que **rien ne pouvait troubler en lui**, **bien qu'il fût éprouvé de toutes manières**, **car il marchait avec Dieu**. «**Je vous donne ma paix**», nous a dit Jésus (Jean 14:27). Le chrétien, en suivant **le sentier où Jésus a marché**, celui dont les traits sont indiqués plus haut, **jouira de cette paix** ; elle ***présidera*** ou **dominera dans son coeur** ; toute sa vie en portera l'empreinte. Quel **doux repos** dans ce monde agité, au milieu de tant de troubles ! Mais **c'est à cela** que Dieu — le Dieu de paix — **nous a appelés**. **Le Sauveur ne veut pas que notre coeur soit troublé**, **mais que sa paix y règne !**

L'unité du corps est introduite ici ; simplement quant **au fait** que les chrétiens sont **appelés à réaliser ensemble cette unité dans la paix du Christ**.

Régnant dans nos coeurs, elle présidera aussi à nos relations mutuelles et écartera toute aigreur, toute animosité. «**Bienheureux ceux qui**» — **jouissant de cette paix** — la procurent et la répandent autour d'eux, comme «**fils**» du **Dieu de paix** !

Ce v. 15 se termine par trois mots d'une grande signification et d'une haute importance : «**Et soyez reconnaissants**». L'âme qui jouit de **la paix du Christ** et de **toutes les grâces** qui découlent pour elle de l'amour de Dieu, et qui a conscience de l'activité constante de cet amour envers elle, est **remplie de reconnaissance**, **déborde d'actions de grâces**. **Pourquoi donc l'exhortation ?** Ah ! c'est que nous sommes enclins à **oublier**, à **perdre de vue**, c'est que **la conscience** de ce **qu'est Dieu** pour nous, **n'est pas toujours assez nette**, et l'apôtre, par ces paroles : «**Soyez reconnaissants**» **nous rappelle que nous recevons tout de lui**.

Mais nous ne devons pas oublier d'être aussi **reconnaissants** les uns envers les autres pour **tout ce que** nous recevons du Seigneur **les uns par les autres**. Et même, nous devons savoir être reconnaissants de **la bonne intention de quelqu'un**, quand même il se tromperait dans l'application de sa bonne volonté à notre égard. La reconnaissance est **un caractère du chrétien**, de même que l'ingratitude en est un de l'homme irrégénéré (2 Tim. 3:2). Être reconnaissant même pour les plus petites choses, pour un petit service, pour une bonne parole, **est une chose agréable à Dieu**. Lui-même estime la pite de la veuve, et un verre d'eau froide donné à un petit.

> **N'oublions donc pas d'être reconnaissants** ; que ce sentiment ne s'éloigne pas de nos coeurs ; il est **un des traits** qui doivent caractériser **notre vie chrétienne**.

[v.16a] — **L'activité de la vie de Dieu** dans le chrétien comporte deux choses :

- la jouissance de Dieu lui-même, et
- l'exercice de cette activité envers les autres selon la nature de la vie divine, **c'est-à-dire l'amour**.

Mais pour cela, l'âme a besoin,

- d'une part, de **ce que lui révèle Dieu**, et
- d'un autre côté, **d'une règle de son activité envers les autres**.

C'est ce que nous avons **dans « la parole du Christ »**.

Pourquoi cette expression : « ***la parole du Christ*** » ? C'est parce que, **selon le dessein de l'Esprit** dans cette épître, **tout est rapporté à Christ**. La parole du Christ est donc ce qui, dans la révélation, se rapporte **spécialement à lui**, c'est tout ce qui, dans les Écritures, **exprime Christ d'une manière quelconque**. Par exemple, le chrétien, le nouvel homme, possède l'intelligence **qui lui fait trouver Christ partout dans l'Ancien Testament**, en type ou prophétiquement, tandis que les justes de ce temps-là n'y voyaient que l'histoire de certains personnages, ou des ordonnances et des rites religieux. À plus forte raison le chrétien

trouve-t-il **Christ** dans **les évangiles** et **les autres écrits du Nouveau Testament**. On ne pourrait dire que la parole du Christ, c'est la Bible, bien qu'il soit le centre de tout ce que les saintes lettres nous présentent. **La parole du Christ** est essentiellement **ce qui nous le révèle**, et **en lui** les **pensées**, les **desseins** et les **voies de Dieu**.

Nous sommes donc exhortés à ce que cette parole «**demeure richement**» **en nous**, afin que notre coeur possède tout ce qui dans les Écritures est **l'expression de Christ**. C'est **la nourriture** aussi bien que **la joie** de l'âme ; c'est ce qui nous fait croître et nous fortifie pour l'action selon la vie de Dieu. **Garder sa parole** attire **l'approbation du Seigneur**, comme il l'exprime à l'égard de Philadelphie : «**Tu as gardé ma parole**». Ici l'exhortation est **non pas seulement de garder**, d'observer, mais il est dit «**que la parole du Christ *habite***», ou **demeure** «**en vous**». Il y a dans cette expression quelque chose de plus intime, de plus profond. C'est **la parole cachée dans le coeur** (Ps. 119:11), **y demeurant comme un hôte saint et béni dont l'influence se fait sentir partout dans l'intérieur de l'âme et dans la vie**. «Qu'elle demeure donc en vous, non pas comme un hôte qui y passe un jour ou deux, mais comme un habitant de la maison, qui y a **toujours son domicile**».

«**Richement**» exprime qu'elle doit être là **dans toute l'abondance de ses divins enseignements**, **pénétrant et réglant toute la vie**, **consolant et réjouissant le coeur en toute circonstance**, **en nous faisant toujours mieux et plus connaître Christ** et **Dieu par lui**, dans **tout son amour**, **toute sa grâce**, **toutes ses compassions**, **sa pleine suffisance** en tout et pour tout.

«**En vous**», dans **le coeur tout d'abord**. **Elle répond aux besoins du nouvel homme**, **le forme** et **le dirige selon Dieu**. Mais en même temps, cette expression a aussi le sens **d'**«**entre vous**», ainsi que le montre la suite du verset. Que **dans vos relations** comme chrétiens, **cette parole occupe pleinement la place qui lui est due**. Que dans les entretiens, dans les assemblées, **ce soit elle** qui **domine** et **règle tout**.

[v.16b] Lorsque cela est réalisé, que la parole du Christ habite effectivement en nous, nous sommes rendus capables de **nous enseigner** et de **nous exhorter** l'un l'autre **en toute sagesse**. Au verset 28 du chapitre premier, l'apôtre dit qu'il exhorte et enseigne tout homme en toute sagesse. Ici, les chrétiens les uns à l'égard des autres ont à accomplir cette même tâche bénie. C'est que **la parole du Christ** qui habite en eux, les conduit à la source même de la sagesse, **à Christ qui est la Sagesse incréée**. C'est cette sagesse, bien différente de celle du monde, car elle est «**premièrement pure, ensuite paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité, sans hypocrisie**», c'est cette sagesse qui vient d'en haut, qui règle et dirige la vie du chrétien. C'est **selon cette sagesse** que l'on s'enseigne et que l'on s'exhorte l'un l'autre. Chacun, lorsqu'il y a l'activité de la vie divine en lui, peut enseigner son frère. L'enseignement ne tombe pas nécessairement du haut d'une chaire, ni de la bouche d'un docteur ; les chrétiens nourris dans la parole, en occupant leurs pensées et y trouvant leur plaisir, **doivent être en état de communiquer aux autres ce qu'ils ont appris dans la communion du Seigneur** ; mais cela suppose **un coeur** que les **soucis de la vie** et **la préoccupation des choses de la terre n'absorbent point**, car alors la parole est comme reléguée dans un coin obscur de l'âme. Et **si elle ne m'a pas enseigné**, **comment aurai-je de quoi enseigner les autres ?** Tels étaient les Hébreux, à qui l'apôtre le reproche (Héb. 5).

[v.16c] À l'enseignement mutuel se joint l'exhortation : «**Vous exhortant l'un l'autre**», trouvons-nous dans cette même épître. C'est un **devoir d'amour**, qui doit être accompli dans l'amour, que celui d'avertir nos frères. Combien il est alors **besoin de la vraie sagesse**. Elle fait **discerner** ce qui demande l'avertissement, elle montre aussi **comment le faire d'une manière efficace**. Il est nécessaire pour cela de **vivre bien**

près du Seigneur. Il ne s'agit pas de reprendre rudement, il faut éviter de blesser : «**Je supplie Évodie**, et **je supplie Syntiche**», voilà le ton de l'exhortation dans la bouche de Paul. L'exhortation ne prévient pas seulement d'un danger à éviter, elle ne montre pas seulement une fausse route d'où il faut sortir, elle a aussi et surtout pour objet **d'encourager** l'âme, **de peur que** se laissant abattre, elle ne perde sa confiance et **ne donne prise à l'ennemi** ; elle l'encourage aussi à être ferme et à marcher avec joie dans les sentiers de Dieu, malgré les obstacles et l'opposition du monde. Nous trouvons bien des exemples de ces avertissements, de ces encouragements, de ces exhortations, dans les paroles du Seigneur et dans les écrits des apôtres. Nous avons à nous les rappeler les uns aux autres. Mais rappelons-nous que c'est **l'expérience que nous aurons faite en la présence de Dieu**, de **son amour**, de **ses soins**, de **sa sollicitude constante** pour **nous**, qui nous rendra **capables d'exhorter**. C'est « **dans sa lumière que nous voyons la lumière** » [Ps.36:9].

[v.16d] Le moyen pour s'enseigner et s'exhorter mutuellement est ici bien frappant : «par **des psaumes**, **des hymnes** et **des cantiques spirituels**, **chantant de vos coeurs à Dieu** dans **un esprit de grâce**». Sans rechercher ici ce que nous devons entendre par ces diverses sortes de chants, nous voyons que **les sentiments du coeur** produits par **la connaissance** et **la jouissance de l'amour de Christ** et de **la communion avec Dieu**, s'exprimaient par ces chants, qui devenaient ainsi **un moyen d'enseignement** et **d'exhortation**. Si nous éprouvons une certaine difficulté à comprendre cela, la cause n'en serait-elle pas en ce que **la présence de Christ en nous est faiblement réalisée**, **et qu'ainsi il y a dans nos coeurs peu de joie et peu de louanges ?** Lorsque **l'excellence du Sauveur** et **son amour** remplissent véritablement l'âme, **comment la louange n'en jaillirait-elle pas ?**

L'apôtre nous dit **la source** d'où coulent ces chants : c'est de «**nos coeurs**» ; il dit aussi **vers qui** ils montent : «**à Dieu**» ; et enfin, ils sont produits par «**la grâce**». C'est donc essentiellement ces **heureuses et saintes dispositions d'un coeur** en qui «**la grâce**» est connue, **en qui elle réside et agit**, que nous avons à **rechercher** et à **cultiver**. Le bonheur dont notre âme est alors remplie se communique à d'autres, et on est **à l'unisson** pour chanter à Dieu, pour le louer et le bénir. Qu'ils sont **rares** les **chrétiens heureux**, dans lesquels il y a constamment comme **un cantique de joie !** C'est pourtant notre privilège d'être «**toujours joyeux**», et **c'est une des choses qui glorifient le Seigneur**. **Mais tout découle de l'état du coeur**.

On voit, en 1 Cor. 14:14-16, que la **prière**, le **chant** et l'**action de grâces**, produits par l'Esprit et exprimés avec intelligence — une intelligence spirituelle — sont destinés, dans l'assemblée, **à édifier les autres**.

Écoutons l'exhortation de l'apôtre, et pour cela que nos coeurs soient davantage et plus constamment et plus entièrement occupés de **Celui** dont au ciel, autour du trône, nous chanterons, dans **un cantique nouveau**, **l'amour**, **les gloires** et **les perfections** !

[v.17] — «**Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout an nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père**». **Christ est** tellement **la vie** du chrétien, **le but** et **l'objet** de son coeur, qu'aucune chose, petite ou grande, ne se fait sans lui. Tout se fait en **sa présence** et en **son nom**, et cela imprime à la vie chrétienne son vrai caractère. En accomplissant même ce qui peut sembler des choses indifférentes, même manger et boire, **le coeur est préoccupé de lui**. **Tout se dit** ou **se fait en son nom**. Oh ! **quelle sauvegarde**, si cela est réalisé, pour ne tomber dans aucun excès, pour que **tout soit à sa gloire !** En est-il ainsi de nous ? Notre vie porte-t-elle ainsi le cachet de Christ ? Et c'est un immense privilège et une gloire de déployer ainsi en tout et partout **la bannière de Christ**. Si nous ne faisons pas ainsi, s'il n'est pas le but et le mobile de notre vie, **comment** et **par quel motif agissons-nous ?** N'est-ce pas **selon la chair** et **pour la chair** ? Il n'y a **pas de milieu**, **c'est** ou **Christ** ou **la chair**. **Prenons-y garde**.

«**Faites *tout* au nom du Seigneur Jésus**». Cela évidemment décide de **tout** ce que l'on **peut faire** ou **ne pas faire**. La règle n'est donc **pas** : Y a-t-il du bien ou du mal en telle et telle chose ? mais : Puis-je **y associer le nom du Seigneur Jésus**, **c'est-à-dire Christ lui-même ?** Il y a, en effet, des choses qui pourraient sembler indifférentes ou bonnes en elles-mêmes, mais dans lesquelles **le chrétien ne pourrait entrer au nom du Seigneur Jésus**. Mais quand la vie est ainsi réglée par le fait que Jésus en est **l'objet** et **le but**, lui, le Saint et le Véritable, quand on réalise que **lui vit en nous**, de sorte que **tout se fait en vue de lui**, alors aussi, dans la conscience de **son approbation** et la joie de **sa présence**, on rend «**grâces par lui à Dieu le Père**», parce que **rien ne gêne notre relation** avec ce Dieu, notre Père, à qui nous avons été amenés. Ces actions de grâces envers Dieu, le Père, par l'amour duquel nous avons été délivrés et reçus et introduits dans le royaume du Fils de son amour, ces actions de grâces pour la vie de Christ qui nous a été communiquée et dont nous vivons au milieu des circonstances de notre existence terrestre, **ces actions de grâces montent à notre Dieu et Père**, **par Jésus qui les lui présente avec tout le parfum exquis de sa Personne adorable**. Quelle vie que celle du chrétien ! De quelle grâce elle est comblée !

(v. 18-21) — Après ces principes généraux et d'une immense importance pour la vie chrétienne pratique, l'apôtre en vient aux devoirs des fidèles dans les diverses relations où ils se trouvent.

En premier lieu, nous avons les relations naturelles, établies de Dieu, comme nous le voyons dès le commencement, et auxquelles le Seigneur et l'Esprit Saint mettent leur sanction (voyez Matt. 15 et 19, et les exhortations en Éph. 5 et 6). Les chrétiens ont donc à manifester leur caractère comme tels dans ces relations, c'est-à-dire au foyer domestique. Remarquons la manière dont le Seigneur est partout introduit là, comme **Celui** qui a **l'autorité**, et qui est **la source de toute autorité**. Il est là, présidant au milieu de la famille chrétienne comme **le Seigneur**. Il convient que les devoirs s'accomplissent comme en sa présence, pour lui plaire en reconnaissant son autorité, car être chrétien c'est confesser que **Christ est le Seigneur**. Cette autorité du Seigneur est invoquée pour appuyer les préceptes adressés à ceux qui se trouvent dans une condition de subordination — les femmes et les enfants. Si les femmes doivent être soumises, cela «**convient *dans le Seigneur***» ; si les enfants doivent obéir, «**cela est agréable *dans le Seigneur***». C'est en harmonie avec la pensée du Seigneur, c'est en sa présence et sous son autorité que la soumission et l'obéissance doivent être rendues. Quel motif puissant pour agir selon ces préceptes : «***le Seigneur***», **Celui qui nous a acquis pour que nous soyons à lui !** Comment ne pas s'empresser de faire ce qui convient à son nom, ce qui est agréable à son coeur ! Pensez-y, femmes chrétiennes, enfants élevés sous les enseignements du Seigneur. De plus, le Seigneur mis ainsi en évidence comme motif de soumission et d'obéissance, fera que rien dans la personne ou les manières de faire de ceux à qui la soumission et l'obéissance sont dues, ne sera un obstacle à être soumis et obéissants. Nos devoirs sont envers le Seigneur ; leur accomplissement est indépendant de ce que sont ou font les autres. Chacun est responsable pour soi-même envers ***le Seigneur***.

La soumission envers son mari est donc réclamée de la femme. Le mari est le chef de la femme. Divers motifs en sont donnés dans l'Écriture (voyez Éph. 5:22, etc. ; 1 Tim. 2:11-15). C'est sa place, sans que cependant cela implique **rien de servile**. **La dégradation de la femme**, son rôle d'esclave chez tant de nations, est **le fruit du péché**. Elle ne cesse pas d'être la compagne et l'aide qui correspond à l'homme (Gen. 2:18-20). Mais sa place est celle de soumission, et tout ce qui tendrait à l'y soustraire, à lui donner, comme cela arrive toujours plus de nos jours, une position d'égalité avec l'homme, dans ce qui est du domaine de celui-ci, **va à l'encontre des pensées de Dieu**. **Spirituellement**, ***en Christ***, il n'y a ni homme, ni femme ; mais **là seulement**. Et remarquons encore que **cette position *convient***, est **convenable**. Le monde même juge quand une femme prend, en dehors de la soumission, la place qui ne lui

appartient pas. Combien plus la femme chrétienne ne doit-elle pas être heureuse de garder la sienne ?

Quant au mari, c'est **l'amour** qui lui est recommandé : «**Maris, aimez vos femmes**». C'est cet amour, cette tendresse de coeur, cette amabilité, ce support, ces égards (1 Pierre 3:7) qui découlent de l'amour, qui rendront facile la soumission. Tout sera en harmonie entre deux époux animés de ces sentiments ; **la paix régnera dans cet heureux ménage**. Nul motif, nul exemple, comme en Éph. 5, n'est donné aux maris. L'amour, caractère de la vie de Dieu, est rappelé comme ayant à s'exercer dans cette relation particulière.

Remarquons la suite bien nécessaire de l'exhortation : «**Ne vous aigrissez point contre elles**». La femme a tout particulièrement besoin d'être entourée d'affection, et son coeur sait la rendre. Mais elle est dans sa nature faible, «**un vase plus faible**», plus délicat, non seulement quant au corps, mais quant aux sentiments, qui aisément sont douloureusement froissés. Dans son corps aussi, elle est exposée à bien des souffrances qui peuvent agir sur son humeur. Maris, ayez soin que rien ne vous aigrisse contre elles ; traitez, supportez et soutenez avec amour ce vase plus faible. Gardez-vous de tout ce qui pourrait le froisser ou le blesser. Que toute aigreur en paroles soit écartée, quand même vous croiriez avoir quelque motif de plainte.

Vient maintenant l'exhortation adressée aux enfants et aux pères (v. 20, 21). Les enfants doivent être obéissants. C'est dans le cercle de la famille chrétienne que nous nous trouvons ici. C'est là qu'ils sont élevés dans **la discipline** et sous **les enseignements** du **Seigneur**. Mais comme la relation existe, même là où le christianisme réel, du coeur, ne se trouve pas, **l'obligation de l'obéissance** subsiste dans toute sa force partout où il y a enfants et parents. Le monde même le reconnaît. La désobéissance aux parents est un des traits de la corruption dans le paganisme (Rom. 1:30) , qui se retrouve dans **la corruption** qui envahit le christianisme (2 Tim. 3:2). Nous voyons, en effet, de nos jours, cette forme particulière du mépris général de l'autorité, **précurseur de la ruine sociale**. Raison de plus, raison très forte pour que, **dans la famille vraiment chrétienne**, où le Seigneur a la place qui lui est due, **le principe d'obéissance soit fermement maintenu**, et cela dès l'âge tendre des enfants. **La volonté propre** et **l'indépendance** se montrent de très bonne heure ; de très bonne heure, aussi, **il faut apprendre aux enfants l'obéissance**. Là où, dans la famille, la vie chrétienne est en activité, où l'on prie, où la Parole est lue, où **la marche**, en séparation d'avec le monde, est **vraiment selon Christ**, là, l'enfant apprend que l'obéissance envers ses parents **lui est imposée par le Seigneur**. **Il voit**, chez ses parents, **l'amour pour Christ** et **la soumission à sa parole**, et il **comprend** et **respecte** **l'autorité divine** qui lui dit : «**Enfants, obéissez en toutes choses**». Il désire, lui aussi, faire ce qui est agréable dans le Seigneur, ce qui est le vrai ornement de l'enfant. N'a-t-il pas l'exemple suprême de Jésus qui, de retour à Nazareth, était, **bien qu'il fût le Fils de Dieu**, soumis à Joseph et à Marie ? (Luc 2:51). Heureux ces enfants qui marchent dans l'obéissance. C'est une préparation salutaire pour le reste de leur vie.

Remarquons que ce n'est pas seulement envers leurs pères que les enfants doivent montrer leur obéissance. Certains enfants redoutent l'autorité paternelle, mais **n'auront pas**, à l'égard de **leur mère**, **la même obéissance**. Or ici nous avons : «**Obéissez *à vos parents***». L'obéissance doit être la même envers l'un qu'envers l'autre, et le père doit tenir à ce que **le respect dû à la mère de famille lui soit rendu**, et l'obéissance comme à lui-même. L'Ancien Testament insiste en plusieurs passages sur ce devoir des enfants envers leur mère (Lév. 19:3 ; Deut. 21:18-21 ; Prov. 6:20 ; 23:22 ; 30:17).

L'étendue de l'obéissance est aussi mise devant les yeux des enfants. C'est «**en *toutes choses***». Non seulement celles qui plaisent, mais aussi celles qui sont pénibles, pour lesquelles on n'a point de goût. Il est nécessaire que, de bonne heure, **la volonté soit brisée**. L'enfant obéira

peut-être volontiers en telle chose qui est en harmonie avec ses désirs, ou qui convient à ses dispositions naturelles. Il regimbera au contraire en d'autres. Il faut qu'il apprenne à **obéir en toutes choses**. Parfois il voudra raisonner, discuter le pourquoi, l'opportunité de ce qui lui est commandé ou défendu. Il doit **obéir simplement en toutes choses**. Dieu l'appelle à une obéissance implicite. C'est sa responsabilité comme enfant. Pères, vous avez à enseigner cette obéissance-là à vos enfants, sans faiblesse ; enfants, vous avez à obéir ainsi. La question si l'on commande quelque chose contre la conscience n'est pas soulevée. Il s'agit de **l'ordre normal** dans la famille chrétienne.

«**Cela est agréable dans le Seigneur**» **non *au Seigneur***, bien que ce soit vrai. C'est ici **le motif** qui doit encourager les enfants à être obéissants. La place des enfants comme des parents dans la famille chrétienne n'est pas dans le monde, mais **dans le Seigneur**. Il est selon sa pensée que les enfants obéissent, c'est pourquoi **ils doivent le faire**. Désobéir à leurs parents, n'est pas seulement agir contre ceux-ci, mais c'est **sortir de la relation bénie** qui unit parents et enfants dans **le Seigneur**. Comment être heureux en dehors du Seigneur, privé de son approbation, loin de sa bénédiction ? Au contraire, en marchant dans la voie de l'obéissance, l'enfant éprouvera de la satisfaction, il aura **une conscience** sur laquelle ne pèse aucun fardeau, il sentira que c'est **un sentier agréable** et où le coeur est réjoui, comme tout ce qui est dans le Seigneur. «**Il est bon à l'homme de porter le joug dans sa jeunesse**» (Lam. 3:27).

(v. 21) — À ce qui concerne les enfants, correspond l'exhortation adressée aux pères. Ceux-ci doivent maintenir leur autorité comme chefs dans la famille. Ils ont à instruire leurs enfants, à les diriger, à les reprendre, à les châtier même, si cela est nécessaire (Éph. 6:4 ; Gen. 18:19 ; 1 Sam. 2:23, 24 ; Prov. 13:24 ; 19:18 ; 22:15 ; 23:13, 14). Ici, dans les Colossiens, nous ne trouvons pas ces préceptes, mais l'esprit dans lequel les pères ont, en les appliquant, à agir envers leurs enfants, un esprit de sagesse et d'amour, semblable à celui avec lequel Dieu, notre Père, nous traite aussi. «**Pères, n'irritez pas vos enfants, afin qu'ils ne soient pas découragés**» . Une sévérité excessive, non pondérée, qui ne distingue pas entre faute et faute selon la gravité de chacune, qui ne tient pas compte du caractère de l'enfant, de son tempérament plus ou moins sensible, ou bien des accès de sévérité mêlés d'excès d'indulgence, ou encore châtier avec colère, comme si l'on avait une injure personnelle à venger, et non une juste discipline à exercer pour le bien de l'enfant et de telle sorte que l'enfant ne puisse douter que, même en châtiant, nous l'aimons, sont toutes choses qui sont de nature à irriter l'enfant. Ses affections pour ses parents se refroidissent ainsi ; il se décourage dans les efforts que peut-être il a faits pour les satisfaire, et il est porté à **chercher au-dehors**, **dans le monde**, **un bonheur qu'il ne trouve pas dans le cercle de famille**. **L'amour**, l'amour vrai, sans faiblesse, mais tendre, tel qu'il convient à l'enfant chez lequel tout est à former, qui est une plante délicate qui a besoin de soins, et surtout de la chaleur du coeur chez ceux qui s'occupent de lui ; **voilà ce qui doit présider dans l'éducation chrétienne**. N'est-ce pas ainsi que Dieu agit, lui dont en tout nous avons à être les imitateurs ? S'il nous châtie, c'est pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté. C'est donc dans l'amour et selon sa sagesse, pour notre vrai bien. Pères chrétiens, vous avez à montrer à la fois la tendresse, la sollicitude, le discernement, la sagesse, la fermeté, pour élever vos enfants. Comment réaliser une tâche aussi grande, aussi belle mais aussi difficile ? C'est essentiellement en vivant **près de Dieu**, **près de Christ**, dans **sa communion**, pour garder toujours le calme qui convient à l'exercice de votre devoir paternel. «Si Christ est reconnu, la famille est un précieux foyer de douces affections, où le coeur est élevé dans les liens que Dieu lui-même a formés, et qui, en nourrissant les affections, préservent des passions et de la volonté propre».

Remarquons que, tandis que les enfants sont exhortés à obéir à ***leurs parents***, ici l'exhortation s'adresse **aux *pères* seulement**. **Pourquoi ?** C'est qu'il y a naturellement, dans le coeur des mères, une tendresse pour leurs enfants qui rendrait cette exhortation superflue à leur égard. Mais que les mères chrétiennes se souviennent que cette tendresse ne doit jamais dégénérer en une indulgence qui les porterait à pallier les fautes, ou qui les conduirait à cacher au chef de la famille ce qui doit être repris ou châtié chez l'enfant. Qu'elles soient les premières à montrer leur respect pour **l'autorité** que **Dieu a établie** dans la famille.

Qu'elle est heureuse la famille chrétienne qui se meut dans cette atmosphère d'amour, de paix, de tendresse ; où le Seigneur domine dans sa grâce, où vraiment il demeure. Combien grand et puissant sera son témoignage au milieu du monde !

[v.22-25] Nous arrivons maintenant aux devoirs des esclaves envers leurs «**maîtres selon la chair**». Cette position de subordination ne provenait pas d'une institution divine à la création, mais était **une conséquence de l'entrée du péché dans le monde**. Les pauvres esclaves étaient la propriété de leurs maîtres ; mais ceux d'entre eux qui étaient à Christ étaient **les affranchis du Seigneur** (1 Cor. 7:22-23). S'ils pouvaient recouvrer leur liberté, ils devaient en profiter, sinon, ne pas se mettre en peine de leur basse condition, puisqu'elle était pour eux **une occasion de servir le Seigneur** (le Maître) Christ.

Il est touchant de voir comment l'apôtre, par l'Esprit Saint, encourage les saints qui se trouvaient dans cette triste et malheureuse condition. Il élève leurs pensées de leurs «maîtres selon la chair», à leur Seigneur ou Maître selon l'Esprit. Toutes leurs responsabilités et leurs motifs d'action étaient ainsi transformés, et là aussi ils trouvaient **leur encouragement** et **leur consolation**.

(v. 22) — Derrière leurs maîtres, ils pouvaient voir le Seigneur. C'est parce qu'ils avaient dans leurs coeurs **sa crainte** — **crainte dans l'amour** — qu'ils avaient à obéir en toutes choses à leurs maîtres. C'est parce qu'ils craignaient ce **Maître invisible**, qui sondait tous leurs actes et leurs pensées, qu'ils avaient à servir leurs maîtres, non seulement quand ils étaient présents — non seulement sous leurs yeux — mais **toujours**, en toutes circonstances avec un coeur simple, **sans calcul**, qui **ne cherchait pas à plaire aux hommes** pour en obtenir quelque avantage, **mais s'efforçant de plaire au Seigneur**. **Quel mobile élevé et puissant pour régler la vie !**

(v. 23) — Ainsi, **agissant pour le Seigneur** et non en vue des hommes, ils pouvaient **tout faire de bon coeur**, même si leur service était **pénible**, **dur**, ou encore **répugnant**. Ils avaient à se soumettre sans murmures, sans raisonnements, en se disant : **C'est pour le Seigneur** qui **m'a aimé**, **à qui j'appartiens**, dont je suis l'affranchi. Remarquons ces points : **obéir en toutes choses**, **sous les yeux du maître ou non**, **avec simplicité de coeur et de bon coeur**. Ce sont les traits d'une **vraie obéissance**. Le mobile, c'est **le Seigneur et sa crainte**.

(v. 24, 25) — Et voici maintenant **deux motifs** que leur présente l'apôtre pour les encourager dans cette voie d'obéissance.

- En premier lieu, ces pauvres esclaves
  - n'avaient droit, de la part du monde, à **aucune récompense**. Ce qu'ils faisaient, ils étaient obligés de le faire.
  - Ensuite, leur humble condition ne comportait pas qu'ils eussent **aucun héritage terrestre**.

  Leurs corps, leur temps, leur gain, tout était à leur maître. Mais, de la part de **leur Maître céleste**, ils devaient recevoir une **récompense** et un **héritage**. L'héritage que tous les saints partageront avec Christ, leur est compté, à eux, comme **une *récompense*** relative à leur état présent de sujétion. **Celui qu'ils servaient**, en obéissant à leurs maîtres selon la chair, **était Christ**. Et lui n'oublierait pas de **rémunérer** leur foi, leur **patience** et leur **fidélité**.

- Mais, en second lieu, **le principe du gouvernement de Dieu**, est aussi rappelé aux esclaves, comme **motif à leur obéissance**.
  - Premièrement, c'était le Seigneur, le Sauveur qui les aimait : **motif pour le coeur**.
  - Mais ici, c'est un **motif pour la conscience** : «**Celui qui agit injustement, recevra ce qu'il aura fait injustement**», c'est-à-dire recevra la peine de son injustice ; il en subira les conséquences. Devant Dieu, il n'y a point d'acception de personnes.

S'il se montre plein de tendresse et de compassion pour ceux qui sont dans une condition malheureuse, abaissés et méprisés, cette condition **ne peut le faire passer par-dessus l'injustice**. Être pauvre, dénué, esclave même, **n'excuse pas l'injustice**. À cet égard, **tous sont égaux** devant **le saint gouvernement de Dieu**. Les esclaves devaient s'en souvenir.

Remarquons que les exhortations adressées aux esclaves, présentent **aux serviteurs chrétiens d'aujourd'hui** la ligne de conduite qu'ils ont à suivre (voyez 1 Pierre 2:18, etc).

Chapitre 4

[v.1] L'apôtre s'est étendu sur ce qui concerne les esclaves, dans le but surtout de les encourager à être fidèles dans leur position difficile. Il s'adresse maintenant brièvement **aux maîtres**. Ils doivent envers leurs esclaves être **justes** et **équitables**. **La position d'autorité** où l'on se trouve, et surtout d'une autorité presque sans limites, comme l'était celle des maîtres à l'égard de leurs esclaves, pouvait aisément conduire à exercer cette autorité d'**une manière capricieuse et arbitraire**. C'est ce que l'on voyait souvent d'une façon odieuse et parfois cruelle chez les païens qui n'avaient aucun frein. Les maîtres chrétiens en avaient un tout-puissant. Ils avaient eux-mêmes **un Maître souverain dans les cieux**, duquel ils dépendaient, **auquel ils avaient à se soumettre**, et qui, à l'égard de leurs esclaves, qui **chrétiens eux-mêmes** étaient **ainsi leurs frères** (Philémon 16), demandait d'eux **l'exercice de la justice et de l'équité**. Les esclaves, bien que dans cette condition d'infériorité, étaient des hommes ; ils avaient comme tels des besoins de **corps**, de **coeur** et de **conscience**. Les maîtres avaient à leur accorder à ces différents égards, ce qui était **juste et équitable**.

- Il y avait des **limites** à leurs **forces** et à leurs **capacités** ; les maîtres devaient veiller **à ne point les dépasser**.
- Ils avaient besoin de **patience**, de **douceur** et d'**indulgence**, comme aussi d'**encouragement** ; il était juste de ne pas les en laisser manquer.
- Il ne fallait **pas** que le service fût comme celui des Israélites en Égypte — «**tout... avec dureté**» (Ex. 1:14).

Et si les exhortations de l'apôtre aux esclaves conviennent aux serviteurs de nos jours, n'en est-il pas de même de son injonction aux maîtres ?

(v. 2) — Après tous les préceptes donnés aux saints dans les diverses conditions où ils se trouvaient, l'apôtre leur adresse d'**importantes exhortations générales.** Et, en premier lieu, il les exhorte à **la prière**, à **la vigilance** et aux **actions de grâces**. La prière suppose la communion de pensées avec Dieu, en même temps qu'elle entretient aussi cette communion. Par elle, on est en rapport intime et heureux avec lui ; on s'approche avec joie de lui, pour lui exposer les besoins de son âme. Cela suppose encore un esprit de dépendance ; on sait que c'est de lui seul qu'on a à attendre et qu'on peut attendre toutes choses. L'âme vient avec confiance à ce Dieu plein d'amour qui a bien voulu entrer en relation avec nous. On lui parle comme l'enfant à son père ; il répond, et de là naissent les actions de grâces. **Communion**, **proximité de Dieu**, **dépendance** et **confiance**, voilà ce qui caractérise la vraie prière.

Mais l'apôtre veut que l'on ***persévère*** dans la prière. Nos besoins sont constants, notre faiblesse toujours la même, le mal nous entoure, l'ennemi est toujours là, **quel motif pour persévérer dans la prière**, pour ne point nous dessaisir de cette arme, puissante justement parce qu'étant le signe et la confession de notre faiblesse, **elle fait appel à Dieu**.

«***Veillant en elle***». Pierre exhorte à veiller ***pour prier*** (1 Pierre 4:7). Si la vigilance manque, on ne prie pas, on est indépendant. Ici, non seulement nous sommes exhortés à persévérer dans la prière, mais comme quelqu'un l'a dit : «**À nous tenir éveillés en priant**». La sentinelle veille pour ne pas se laisser surprendre ; le danger est-il là, **elle s'écrie pour que le secours vienne**. **Tel est le chrétien**. Si nous veillons en priant, si nous sommes éveillés de coeur et d'esprit en présentant nos requêtes, nous saurons ce que nous avons à dire, et ce que nous disons **; nos prières** seront de **vraies demandes** et **non des formules** plus ou moins exactement récitées, ni non plus des expositions de doctrines ou des répétitions banales. **Nous parlerons vraiment à Dieu**.

Mais à la prière persévérante, ils joignent **les actions de grâces**. En effet, on sait que Dieu exauce et **n'abandonne pas les siens qui prient** ; on a éprouvé et l'on éprouve qu'**il répond aux prières**, et on a le coeur rempli d'actions de grâces pour tout ce qu'il a fait et fait encore pour nous. N'est-ce pas déjà **un grand sujet de reconnaissance**, que de pouvoir **nous approcher de lui** pour **lui exposer nos requêtes** ? (voyez Phil. 4). **L'action de grâces** est ce en quoi le chrétien, qui a conscience de sa relation avec Dieu, se meut avec délices. **L'amour de Dieu** répand sur lui ses grâces précieuses, et **son coeur y répond en bénissant**.

(v. 3, 4) — Mais la prière ne doit **pas se borner** à ce qui concerne **nos besoins particuliers**. **Le coeur s'élargit** en pensant **aux besoins des autres** et en **les présentant à Dieu**. Et ce qui doit attirer spécialement nos coeurs, ce sont les ouvriers du Seigneur dans l'accomplissement de leur tâche difficile, soit au milieu d'un monde ennemi, soit dans les assemblées. L'apôtre Paul sentait vivement combien lui était nécessaire cette collaboration et ce combat des saints **pour lui** par **leurs prières**. Maintes fois, il les demande et compte sur elles. Et n'en est-il pas de même maintenant des serviteurs de Dieu ? Oui, nous avons à nous souvenir d'eux et de l'oeuvre qu'ils accomplissent, soit en notre particulier, soit dans les réunions de prières.

Il y avait un sujet spécial pour lequel l'apôtre demandait aux Colossiens le secours de leurs prières pour lui et ses compagnons d'oeuvre. C'était le grand sujet qui lui tenait toujours tellement au coeur, et auquel sa vie entière était dévouée, en captivité, aussi bien qu'en liberté. «**Afin**», dit-il, «**que Dieu nous ouvre une porte pour la parole, pour annoncer le mystère du Christ, pour lequel aussi je suis lié, afin que je le manifeste comme je dois parler**». Remarquons que Paul, en prison, ne demande pas qu'une porte lui soit ouverte pour en sortir, mais que des occasions soient données pour **prêcher l'Évangile** qu'une porte soit ouverte dans les coeurs pour que **la parole de Dieu y pénètre**, et qu'il puisse annoncer **ce merveilleux mystère de Christ** dont il était le révélateur, et qui consistait en ce que **les gentils** étaient «**coparticipants** (avec les Juifs) **de la promesse de Dieu dans le Christ Jésus, par l'évangile**» (Éph. 3:6) ; «**Christ en eux l'espérance de la gloire**» (Col. 1:27). C'était **pour cela qu'il était lié**, mais dans sa captivité même il pouvait **en parler**, **le manifester**, comme nous le voyons en Actes 28:30, 31, car **la parole de Dieu n'était pas liée** (2 Tim. 2:9). Paul éprouvait **le besoin de ce secours divin et tout-puissant** qui **ouvre les portes et les coeurs**, et qui **donne aux serviteurs de Dieu d'annoncer l'Évangile de la manière qu'il faut**, **l'adaptant aux divers besoins et circonstances des auditeurs**, aux Juifs comme à des Juifs, aux gentils comme à des gentils, etc (voyez Rom. 1:14). C'est ce qu'il faisait, comme nous en voyons le témoignage dans les Actes, mais pour cela, il demande les prières des

saints. Combien il est à désirer que les serviteurs de Christ **aient ces sentiments d'humilité et de dépendance** qui étaient dans le grand apôtre des gentils ! Quelque excellemment qu'un ouvrier du Seigneur soit doué, **il ne sera béni** qu'en raison de **son entière dépendance de Dieu**. «**Notre capacité vient de Dieu**» (2 Cor. 3:5) ; nous n'avons à nous glorifier de rien, et **si Paul désirait ardemment les prières des saints**, **combien plus encore ceux qui maintenant**, dans une grande faiblesse, **sont appelés à travailler dans l'oeuvre du Seigneur !**

(v. 5) — Voici maintenant une exhortation d'une haute importance. Il s'agit de **notre conduite** vis-à-vis de **ceux de *dehors***. Ce qui précède concerne la vie individuelle et celle de l'Église. Le ***dedans*** et le ***dehors*** sont comme **deux camps nettement distingués dans la parole de Dieu** (voyez 1 Cor. 5:12 ; 1 Thess. 4:12). **Le dedans** est le cercle de ceux qui appartiennent à Dieu, qui composent sa famille, son Église ; **le *dehors***, c'est le monde, ce sont ceux qui n'ont **point la vie de Dieu**. **Le monde** est **hostile** ouvertement ou non à **la vérité** et à **ceux qui la professent** ; **le dehors est opposé au dedans**. Le monde a les yeux sur **ceux de dedans**, **afin de les trouver en faute**, si possible. Il s'agit donc pour les chrétiens de se conduire avec sagesse envers ceux de dehors, pour ne donner aucune prise à leur blâme et leur ôter toute occasion de mal parler d'eux, même dans des choses qui sembleraient indifférentes (voyez 1 Pierre 4:14-16). **La sagesse** est prudente et vigilante, elle discerne ce qui convient ou non, elle ne se précipite point ; **le chrétien doit la posséder**, cette vraie sagesse, puisqu'**il a la vie de Dieu** et qu'**il est conduit par l'Esprit Saint**. Ici, il s'agit de **l'appliquer à sa marche** au milieu du monde. Elle ne consiste pas à bien faire ses affaires, à réussir ici-bas, comme on dit : cela, c'est la sagesse du monde. Elle consiste à **marcher constamment selon Dieu** et **avec Dieu**, l'esprit éclairé de la lumière d'en haut.

Mais elle n'exclut pas l'amour envers ceux de dehors. Au contraire, en évitant de donner occasion de blâmer sa conduite, le chrétien est d'autant plus propre à **manifester cet amour** envers ceux qui ne connaissent pas Dieu. Une marche sans sagesse dans ses transactions avec le monde, une marche dans laquelle il y aurait à reprendre, **lui fermerait la porte** auprès de ceux à qui il voudrait faire connaître la grâce de Dieu, et **il n'aurait pas la liberté de le faire**. Mais s'il marche dans la sagesse, le coeur rempli de cet amour de Christ qui a pour objet le salut des âmes ainsi que la gloire de Dieu, il saisira l'occasion **là où elle se présente**, et toutes les fois qu'elle se présente, pour inviter les autres à **venir au Seigneur** afin de **jouir de sa grâce**. Qu'elle est belle et agréable au Seigneur, **cette marche d'un chrétien sage**, qui poursuit toujours «**ce qui est bon**», soit au milieu des fidèles, soit «**à l'égard de tous les hommes**» ! (1 Thess. 5:15).

(v. 6) — À cette exhortation de «***saisir l'occasion***», se rattache celle que renferme ce verset : «**Que votre parole soit toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun**». Combien elle est importante ! Notre vie extérieure, celle que le monde voit, se compose d'actes et de paroles, qui devraient toujours être l'expression de notre vie intérieure et rendre témoignage qu'elle se passe **dans la communion de Dieu**. Ici, il s'agit de notre parole, de ce qui sort de notre bouche. Elle doit être «**dans un esprit de grâce**». **La grâce** dont le chrétien a été l'objet et qui remplit son coeur, ou du moins qui devrait *toujours* le remplir, se montrera dans ses paroles, empreintes de douceur et de bonté, communiquant la grâce divine, et propres à attirer les coeurs vers Celui qui en est la source. La grâce est patiente, la grâce console, la grâce relève le coeur abattu et l'encourage ; tels seront les effets bénis de la parole du chrétien, s'adressant aux autres «**dans un esprit de grâce**». **Et cela**, dit l'apôtre, «***toujours***». Elle exclura donc toute amertume, toute plainte, toute médisance, toute légèreté. Les paroles vaines et oiseuses seront bannies de la conversation de celui qui a pris l'exhortation de l'apôtre

au sérieux (Éph. 4:29 ; 5:4). Nous serons ainsi les imitateurs de Celui duquel il est dit : «**La grâce est répandue sur tes lèvres**» (Ps. 45:2), de Celui aux paroles de grâce de qui ses auditeurs rendaient témoignage (Luc 4:22).

Mais la douceur de la grâce **n'exclut pas la saveur de la sainteté et de la vérité divine** ; elle doit être accompagnée de **cette énergie qui juge le mal** et **s'en sépare absolument**. La parole doit être «**assaisonnée de sel**». Si notre âme est en la présence de Dieu, elle goûte sa grâce et elle la communique dans ses paroles ; mais cette même présence nous **éloigne du mal** qu'elle **nous fait discerner**, et **notre parole sérieuse peut être parfois sévère et indignée**, **ne transigeant pas avec le mal**, **ne l'atténuant pas**, et faisant sentir aussi aux autres **l'effet de la présence de Dieu** et **de la sainteté qui lui convient**.

Muni ainsi de la **grâce** et du **sel** qui assaisonne la parole dictée par la grâce, on peut répondre à chacun selon **les besoins** qui lui sont propres. Combien n'en rencontrons-nous pas sur notre route ! Besoins du coeur et de la conscience, afflictions et détresse, égarement dans de mauvaises voies, abattement et découragement, incrédulité et doutes, les états d'âme sont extrêmement différents. La même parole ne peut pas convenir à chacun, bien qu'elle doive toujours sortir du même fond d'amour. **La sagesse divine** doit nous éclairer pour parler à propos, et cette sagesse ne manque pas à qui vit avec Dieu. **Quel parfait modèle** nous avons sous ce rapport dans notre précieux Sauveur ! Quelqu'un a dit à ce sujet : «Le chapitre 15 de Matthieu m'a frappé par la manière dont il fait ressortir cette perfection sous des aspects divers de beauté et d'excellence. Le Seigneur y est appelé à répondre tour à tour **aux pharisiens**, **aux foules**, **à la pauvre Syrophénicienne affligée** et **à ses propres disciples**, selon qu'ils manifestent leur ignorance ou leur égoïsme ; et nous pouvons remarquer la différence qu'il y a dans le **caractère** de sa réprimande ou de son raisonnement, dans la **manière** dont il **enseigne** avec patience, ou dont il **cherche à nourrir** une âme fidèlement avec **sagesse** et avec **grâce**. Nous ne pouvons que reconnaître combien **tout chez lui** **vient à propos**, et **est adapté** au **lieu** ou à l'**occasion** qui fait appel à son activité».

* * *

L'enseignement doctrinal et **les exhortations pratiques** qui en découlent **se terminent ici**. Ce qui suit renferme quelques détails sur des compagnons d'oeuvre de Paul, et les salutations soit de quelques-uns d'entre eux, soit de Paul lui-même. Mais ces détails et ces salutations sont pleins d'intérêt, en ce qu'ils montrent le coeur brûlant d'amour de l'apôtre, comme aussi le zèle de plusieurs de ceux qui l'entouraient et la vie de Christ, qui circulait dans ces serviteurs du Seigneur et les unissait les uns aux autres. Entrons dans l'examen de ces derniers et précieux versets.

(v. 7-9) — **Tychique**, qui était de la province d'Asie, où étaient situées Éphèse, Laodicée et Colosses, est mentionné pour la première fois en Actes 20:4, comme l'un des compagnons de Paul dans son voyage à Jérusalem. Les titres qui lui sont donnés par l'apôtre, soit ici, soit dans l'épître aux Éphésiens, sont un beau témoignage rendu à son caractère comme engagé dans l'oeuvre du Seigneur, et montrent l'affection de Paul pour lui. Il était pour l'apôtre un frère bien-aimé, voilà pour le coeur ; son dévouement se manifestait en ce qu'il servait fidèlement Paul comme servant le Seigneur (voyez Éph. 6:21 ; en Actes 13:5, nous voyons aussi que Marc était serviteur de Paul et Barnabas (*)), et il était aussi compagnon de service de Paul dans l'oeuvre de l'Évangile. C'est ainsi que nous le voyons envoyé à Éphèse par Paul prisonnier pour la seconde fois à Rome (2 Tim. 4:12), et devant être envoyé à Tite, sans doute avec un message de l'apôtre (Tite 3:12). Dans nos versets, nous voyons ce bien-aimé serviteur, envoyé aux Colossiens pour leur porter la lettre de l'apôtre captif, en même temps qu'il devait aussi porter celle aux Éphésiens (Éph. 6:21, 22). En même temps, il devait faire connaître

aux Colossiens ce qui concernait Paul. Celui-ci ne doutait pas de l'affection et de l'intérêt que les chrétiens de Colosses lui portaient, surtout vu qu'il était alors prisonnier pour avoir annoncé l'Évangile aux nations. Il devait leur être précieux de savoir ce qui se passait autour de l'apôtre, ce qu'il lui était donné d'accomplir, bien que captif, pour le Seigneur ; quelles étaient les perspectives, les dangers qu'il pouvait courir et les privations qu'il endurait, comme aussi les consolations que le Seigneur lui donnait. Nous pouvons comprendre cela. Ne sommes-nous pas intéressés à ce qui concerne les serviteurs de Christ, surtout dans les contrées lointaines ? Tout au moins devrions-nous l'être.

(*) L'expression de «serviteur» désigne ici celui qui remplit un service spécial. On comprend comment des jeunes chrétiens pouvaient rendre aux apôtres des services de diverses sortes.

Mais Paul avait dans l'envoi de Tychique **un autre but** : «**Je l'ai envoyé vers vous *tout exprès***», dit-il. Il y avait là **une raison sérieuse pour le coeur de Paul**. Il portait un vif intérêt au **bien-être spirituel** des saints à Colosses, qui étaient en danger de la part des faux docteurs, et il leur envoyait tout exprès, dans ce but, un fidèle serviteur, un homme en qui il avait confiance dans le Seigneur, pour connaître «**l'état de vos affaires**», dit-il. On comprend que ces affaires qui préoccupaient Paul pour les Colossiens, n'étaient en rien celles de ce monde, de leur commerce ou de leur industrie, mais, comme nous le disions plus haut, ce qui concernait les saints quant à **leur témoignage**, **l'état de leurs âmes** et **le service du Seigneur**. Mais en même temps, Tychique devait consoler leurs coeurs par les bonnes nouvelles qu'il leur apporterait, et les encourager aussi (car c'est aussi ce que comporte le mot consoler ; voyez 2 Cor. 1:3, 4) **à tenir ferme contre l'erreur**. C'est ainsi qu'il y avait un courant d'amour entre Paul et les saints, se manifestant par l'intérêt mutuel qu'ils se portaient.

Tychique n'était pas seul. **Onésime**, dont nous connaissons la touchante histoire, est envoyé avec lui. Onésime, cet esclave qui s'était enfui de chez son maître Philémon, s'était rendu à Rome, le rendez-vous des gens de cette espèce. Là, il avait entendu l'évangile de la bouche de Paul, le prisonnier du Seigneur, et avait été converti (Philém. 10). L'apôtre avait conçu pour lui une tendre affection (v. 12) ; le pauvre esclave, autrefois inutile, était devenu un «frère fidèle et bien-aimé», utile à l'apôtre dans le service de l'Évangile (v. 11, 13) , et Paul le renvoyait à son maître pour qu'il fût aussi utile à celui-ci, non plus seulement comme un esclave, mais «au-dessus d'un esclave, comme un frère bien-aimé» (v. 16). Telle est la puissance de la grâce du Seigneur, telles sont ses voies merveilleuses envers un pauvre pécheur, et tel est aussi son amour pour son serviteur Paul dans les liens : il lui donne de voir ce fruit de son travail. «**Onésime, qui est des vôtres**», dit Paul, non seulement de leur ville, mais maintenant des «**leurs**» comme chrétien (Actes 4:23). **Lui** donc, porteur de la lettre à Philémon, et **Tychique**, porteur de celles aux Éphésiens et aux Colossiens, devaient informer ces derniers «**de toutes les choses d'ici**», c'est-à-dire de Rome ; non pas assurément des choses politiques et du monde, mais de celles qui regardaient **Paul**, **les serviteurs du Seigneur** et **l'assemblée**.

(v. 10 et 11) — Trois compagnons de Paul, mentionnés ici, envoient leurs salutations aux Colossiens. Le premier est **Aristarque**, de Thessalonique en Macédoine, qui partageait la captivité de Paul. Nous ne savons pas à quel moment il s'était joint à l'apôtre, mais nous le trouvons avec lui, à Éphèse, lors du tumulte qui eut lieu dans cette ville (Actes 19:29). Puis, lorsque Paul quitte la Grèce et la Macédoine pour se rendre à Jérusalem, Aristarque et d'autres vont en avant et attendent l'apôtre en Troade (Actes 20:4, 5). Et enfin, on le voit, toujours fidèle compagnon de Paul, le suivre quand celui-ci, prisonnier, s'embarque pour Rome (Actes 27:2). Combien cet attachement pour le grand serviteur de Christ est touchant !

Il ne l'est pas moins de voir mentionné ici **Marc**, neveu ou cousin de Barnabas, comme compagnon d'oeuvre de l'apôtre. Nous savons que Marc était fils de cette Marie chez qui les disciples étaient assemblés, afin de prier pour l'apôtre Pierre alors en prison et devant être mis à mort. Le vrai nom de Marc était Jean ; Marc était un surnom qui prévalut plus tard pour le désigner (Actes 12:12). Lors du départ de Barnabas et Paul pour l'oeuvre à laquelle l'Esprit Saint les appelait, Marc les avait accompagnés pour les servir. Mais les difficultés et les labeurs de l'oeuvre l'avaient bientôt découragé ; **il avait abandonné les apôtres pour s'en retourner à Jérusalem** (Actes 13:5, 13 ; comp. 15:38). Lorsque, pour un second voyage, Barnabas, son parent, veut le reprendre avec eux, Paul s'y oppose ; les deux apôtres se séparent, et Barnabas, accompagné de Marc, s'en va en Chypre, son pays natal (Actes 15:37, 39 ; 4:36). Nous voyons sans doute ici l'influence des liens naturels chez Barnabas, et ce n'est pas toujours une chose profitable dans le service du Seigneur. Sa patrie l'attire, et il veut prendre avec lui son proche parent, **sans avoir peut-être pesé suffisamment si celui-ci était propre pour la tâche**. Un mot dans les Actes semble nous dire que, dans cette occasion, l'assemblée donna raison à Paul, bien que peut-être il se fût aussi laissé aller à l'irritation. Quoi qu'il en soit, on est heureux de voir ici et en d'autres passages, comme la grâce du Seigneur avait agi à l'égard de Marc. Le voici à Rome, près de Paul, et celui-ci le recommande comme un compagnon de service, aux Colossiens, dans le cas où il se rendrait auprès d'eux : «**Recevez-le**», dit-il. On ignore d'ailleurs quels ordres les Colossiens avaient reçu touchant Marc, mais ils devaient le recevoir. Plus tard, l'apôtre, écrivant à Timothée, rend à Marc un témoignage encore meilleur : «**Amène-le avec toi**», dit-il, «**car il m'est utile pour le service**» (2 Tim. 4:11). On le voit, **la grâce de Dieu n'abandonne pas un faible serviteur**. Elle l'instruit et le forme peu à peu pour le service. C'est Marc probablement que nous retrouvons encore à Babylone auprès de l'apôtre Pierre (1 Pierre 5:13), et enfin, c'est lui qui écrivit l'évangile qui porte son nom. Nous pouvons voir aussi combien **tout ressentiment était étranger au coeur de Paul**. Si autrefois il avait refusé de s'associer Marc, c'était pour ne pas compromettre le service et la gloire du Seigneur par une nouvelle défaillance de sa part ; mais Marc, ayant été éprouvé, il l'accepte sans arrière-pensée. Bel exemple encore que l'apôtre donne à ceux que le Seigneur occupe dans son oeuvre. Ce qui en toutes choses régissait le coeur de Paul, c'était **la gloire de son Maître**, et **non ses sentiments personnels**.

Le troisième compagnon de Paul, **Jésus**, appelé **Juste**, qui, dans ces versets, salue les Colossiens, ne nous est connu que par cette mention. Il était Juif, ainsi que Marc, et reçoit avec celui-ci le beau témoignage d'avoir été seuls d'entre les Juifs, les compagnons d'oeuvre de Paul pour le royaume de Dieu qui lui fussent en consolation et encouragement. Nous voyons, en effet, d'après Phil. 1:15-17, qu'il y en avait à Rome qui s'éloignaient de lui.

(v. 12, 13) — **Épaphras**, fidèle serviteur de Christ, cher au coeur de Paul, qui était de Colosses, «**des vôtres**», est-il dit, et par qui les Colossiens avaient entendu l'Évangile, la grâce de Dieu en vérité (Col. 1:7), était, comme nous l'avons vu, à Rome, près de l'apôtre. Il saluait aussi les Colossiens. Bien qu'éloigné d'eux, il ne les oubliait pas. Leur état spirituel préoccupait son coeur. Il les savait exposés aux plus grands dangers de la part des faux docteurs qui, par leurs raisonnements et leurs subtilités, cherchaient à les entraîner dans l'erreur, et à les séparer de Christ. Il combattait donc toujours pour eux par des prières instantes, ainsi que pour les saints des localités avoisinantes, Laodicée et Hiérapolis, où il avait probablement aussi travaillé. L'arme puissante du chrétien contre Satan et ses ruses, c'est la prière, soit qu'il l'emploie pour lui-même ou pour les autres. L'ennemi ne peut tenir contre cette arme, car la prière fait appel à la puissance même de Dieu. Mais c'est la prière de la foi, la prière instante, la prière persévérante, la prière qui nous engage tout entiers avec Dieu. Épaphras «**combattait**», voilà l'énergie,

«**toujours**», voilà la persévérance (voyez Jacq. 1:6, 7 ; 5:17, 18). **La prière a un objet déterminé**. Si nous prions pour les autres, c'est en vue de **leur état**, de **leurs besoins**. Épaphras demandait pour les Colossiens qu'ils demeurassent «**parfaits et accomplis dans *toute* la volonté de Dieu**». L'apôtre avait demandé pour les Colossiens qu'ils fussent «**remplis de la connaissance de la volonté de Dieu**» (1:9) ; il les avait enseignés en toute sagesse, pour les présenter «**parfaits en Christ**» (1:28), arrivés à **cet état d'hommes faits**, état spirituel où **Christ est connu** selon toute la révélation donnée de **lui** et de **la perfection de son oeuvre** et de **la position du croyant en lui** ; où l'on est ainsi transformé à son image, et où l'on **reflète cette image moralement dans sa vie** ; Paul avait encore dit aux Colossiens qu'ils étaient accomplis devant Dieu en Christ (2:10). C'était là la volonté de Dieu. Et maintenant Épaphras, dans sa vive sollicitude pour eux, **demande qu'ils demeurent, qu'ils restent fermes dans ces choses**, pour échapper aux faux docteurs. Là, rien ne leur manquait, et ils pouvaient fermer l'oreille à ces enseignements qui prétendaient les «mener en avant», en dehors du Christ qui était pleinement suffisant. Oh ! que les serviteurs du Seigneur portent ainsi les âmes devant Dieu ! Enseigner et exhorter est bien, **mais prier**, **combattre**, être dans ce grand travail de coeur pour les saints (bel éloge donné à Épaphras), est la chose qui **devrait venir toujours en première ligne**.

(v. 14) — **Luc**, le médecin bien-aimé, l'auteur du troisième évangile et du livre des Actes, était aussi avec l'apôtre et salue les Colossiens. Il était probablement païen de naissance, puisqu'il n'est pas nommé avec «ceux de la circoncision compagnons d'oeuvre de Paul» ; mais nous ne savons pas quand et comment il fut converti. Dans les Actes, nous voyons qu'il se joint à Paul dans la Troade, et devient son fidèle compagnon (Actes 16:10 ; le mot «nous» l'indique). Il resta sans doute à Philippes, après que Paul en fut parti, car on ne le retrouve qu'au chap. 20:6, où il part de Philippes avec l'apôtre et l'accompagne à Jérusalem (Actes 21, jusqu'au v. 18). Puis, quand il eut été décidé que Paul irait à Rome, Luc va avec lui dans ce voyage difficile et plein de dangers, exemple touchant de dévouement (Actes 27:1). Nous le retrouvons donc là auprès de l'apôtre. Et quand les derniers jours du bienheureux apôtre sont arrivés, qu'il n'attend plus que la couronne du martyr ici-bas, et celle de justice là-haut, «**Luc seul est avec lui**» (2 Tim. 4:11), quand **tous l'ont abandonné**. Quelle touchante histoire de fidélité nous est donnée dans ces quelques traits épars de la vie du médecin bien-aimé ! **Dieu l'a honoré ainsi**, ce compagnon d'oeuvre de Paul (Philém. 24).

Bien différente est l'histoire de **Démas**. La lettre à Philémon le mentionne au nombre des compagnons d'oeuvre de Paul (v. 24) , mais ici son nom seul est mentionné. Il salue les Colossiens. Il y a dans cette expression «**et Démas**», quelque chose de froid qui fait pressentir ce que l'apôtre dut écrire plus tard à son sujet : «**Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle**». Hélas ! combien n'y a-t-il pas de ces serviteurs du Seigneur qui, après une course plus ou moins longtemps fidèle, ont fait comme Démas, **ont aimé le présent siècle** et **ont cherché ce qu'il donne**. Qu'est devenu leur service ? C'est un avertissement bien sérieux que celui qui est donné par l'exemple de ce pauvre Démas.

(v. 15, 16) — À ces salutations, Paul joint les siennes pour les frères qui étaient à **Laodicée**, ville située à environ trente-cinq kilomètres de Colosses, et sans doute en rapports fréquents avec cette dernière. Paul salue en particulier un certain **Nymphas**, chez lequel se réunissait une assemblée, de même qu'à Colosses, il y en avait une chez Philémon (Philém. 1,2) , et à Rome, chez Priscilla et Aquilas (Rom. 16:3-5), qui avaient déjà l'assemblée chez eux à Corinthe (1 Cor. 16:19). On ne connaissait pas, dans ce temps-là, les temples splendides et les vastes cathédrales avec leurs riches ornements. Quelque membre de l'assemblée était heureux d'avoir un local où l'assemblée pût se réunir.

Ensuite l'apôtre donne l'ordre que la lettre qu'il écrivait aux Colossiens fût, après qu'ils l'auraient lue, communiquée à l'assemblée des Laodicéens. De leur côté, les Colossiens devaient lire celle qui leur viendrait de Laodicée. Il ne semble pas que celle-ci fût une lettre spécialement adressée à l'assemblée des Laodicéens. En effet, si Paul leur avait écrit directement, pourquoi les faire saluer dans l'épître aux Colossiens ? L'expression aussi «qui viendra de Laodicée» n'implique pas que ce fût une lettre spécialement pour cette assemblée. Peut-être était-ce celle aux Éphésiens qui, comme nous l'avons remarqué autre part, a un caractère général. Quoi qu'il en soit, on voit que les lettres de l'apôtre, ces enseignements que l'Esprit de Dieu donnait par son moyen aux saints, circulaient dans les assemblées, même là où il n'était pas connu de visage (2:1). Nous pouvons encore remarquer en passant, que l'assemblée des Laodicéens ne sut pas profiter des exhortations de l'apôtre à trouver en Christ seul leur trésor, à s'attacher à lui comme morts avec lui, ressuscités avec lui, ayant en lui seul leur vie, et, par conséquent, à ne pas chercher les choses de la terre. Nous savons qu'elle en vint à se trouver riche par elle-même de ce qu'elle avait acquis, et à n'éprouver pour Christ que de la tiédeur qui la fit vomir de la bouche du Seigneur (Apoc. 3:14, etc). L'abondance de connaissance religieuse ne suffit pas, elle est même un grand danger, si l'intelligence seule est en jeu. **Christ veut le coeur et le veut tout entier**.

(v. 17) — Paul n'oublie pas les personnes à qui un avertissement peut être salutaire, vu la place qu'elles occupent. **Archippe** est nommé, dans la lettre à Philémon, comme étant compagnon d'armes de l'apôtre. Il était donc aussi employé dans l'oeuvre du Seigneur. Comme tel, il avait reçu du Seigneur un service spécial (nous ignorons lequel) qui demandait ses soins. Il devait y prendre garde pour l'accomplir fidèlement. Les services sont variés.

Le Maître dispose comme il lui plaît de ses serviteurs. Quoiqu'il leur donne à faire, **ils ont à** «**l'accomplir**» **avec sérieux et dévouement**. Pourquoi cet avertissement solennel donné à Archippe ? Solennel, car c'est dans une lettre adressée à l'assemblée tout entière qu'il se trouve. Serait-ce qu'il laissait à désirer dans son service, ou qu'étant au début de ce ministère, **il avait besoin de sentir toute sa responsabilité devant l'assemblée** ? Dans l'un et l'autre cas, nous voyons ici une parole de Paul assaisonnée de ***sel***, et bonne à méditer pour tous ceux qui, de même qu'Archippe, ont reçu un service dans le Seigneur. «**Ce qui est requis dans des administrateurs, c'est qu'un homme soit trouvé fidèle**» (1 Cor. 4:1, 2).

(v. 18) — Enfin, l'apôtre met la salutation finale de sa propre main. C'était le signe de l'authenticité de ses épîtres (2 Thess. 3:17), et cela était devenu nécessaire, **parce que des hommes mal intentionnés faisaient usage de lettres venant soi-disant de lui** (2 Thess. 2:2). Nous voyons par l'épître aux Romains que Paul n'écrivait point toujours lui-même ses lettres, mais les dictait à quelque frère (Rom. 16:22). Il insiste auprès des Galates sur ce qu'il leur a tout écrit de sa propre main (Gal. 6:11), afin de leur mieux montrer toute sa sollicitude pour eux, et cela vient corroborer la pensée qu'en général il n'écrivait pas lui-même. En tout cas, il prenait des précautions, pour que l'on n'abusât point de l'autorité de son nom, triste nécessité qui montre combien de bonne heure **la fausseté et la fraude furent employées**, hélas ! **dans des choses religieuses**.

Ce n'est qu'en terminant que l'apôtre, dont on voit en cela l'absence complète d'égoïsme, réclame le souvenir des Colossiens dans la position douloureuse où il se trouvait. Il n'y a **pas une plainte** : il **souffrait pour le Seigneur** ; mais il éprouvait dans son coeur si aimant **le besoin de la sympathie des saints**. **Quel appel touchant !** Il devait bien aller jusqu'au coeur des Colossiens. Oh ! pensons aux serviteurs de Dieu dans leurs difficultés et leurs peines. Pour lui, il leur souhaite que la grâce soit avec eux, cette grâce pour les accompagner, les soutenir, les

garder et les encourager jusqu'au terme de la route, **grâce dont nous avons tous et toujours un si grand besoin !**

Commentaires J.N. Darby

1 2 3 4

Introduction

L'épître aux Colossiens considère le chrétien comme **ressuscité avec Christ**, mais non tel que l'épître aux Éphésiens nous le présente, comme assis dans les lieux célestes en Christ. Une espérance est réservée pour lui dans les cieux ; il doit penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre. Il est mort avec Christ et ressuscité avec Lui, mais non pas assis dans les lieux célestes. Nous avons dans cette épître une preuve de ce que d'autres épîtres démontrent, savoir de la manière précieuse dont notre Dieu, dans sa grâce, fait tourner toutes choses au bien de ceux qui l'aiment.

Dans **l'épître aux Éphésiens**, le Saint Esprit a développé **les conseils de Dieu à l'égard de l'Assemblée** — les privilèges de celle-ci. Il n'y avait rien à reprocher aux chrétiens (*) d'Éphèse, et ainsi l'Esprit pouvait saisir l'occasion que ce troupeau fidèle lui offrait, pour développer tous les privilèges que Dieu avait ordonnés pour l'Assemblée en général, en vertu de l'union de celle-ci avec son Chef (sa Tête) Jésus Christ, ainsi que les privilèges individuels des enfants de Dieu.

(*) Combien il est pénible de voir cette chère assemblée d'Éphèse prise plus tard pour exemple de l'abandon du premier amour (Apoc. 2) ; mais tout tend à sa fin.

Il n'en était **pas de même quant aux Colossiens** ils étaient quelque peu déchus de cette position bénie, et **avaient perdu la conscience de leur union avec la Tête du corps** ; du moins, s'il n'en était pas réellement ainsi, ils étaient assaillis par le danger et exposés à l'influence de ceux qui cherchaient à les détourner et à les assujettir à l'influence de la philosophie et du judaïsme, de sorte que **l'apôtre devait s'occuper du danger** et non pas simplement de leurs privilèges. Cette union avec notre Tête, grâce à Dieu, ne peut être perdue ; mais nous pouvons la perdre comme vérité dans l'Église, et individuellement **nous pouvons en perdre la conscience**. Nous ne le savons que trop dans l'Assemblée d'aujourd'hui. Cela donnait toutefois à l'Esprit l'occasion de développer toutes les richesses et toute la perfection qui se trouvaient dans **la Tête** et dans **son oeuvre**, afin de ramener de leur affaiblissement spirituel les membres du corps ou de les maintenir dans la pleine jouissance pratique de leur union avec Christ, et dans la puissance de la position qui leur était acquise par cette union. Pour nous, cette épître aux Colossiens est d'une instruction perpétuelle à l'égard des trésors qui se trouvent dans la Tête.

Si l'épître aux Éphésiens nous expose les privilèges du corps, celle aux Colossiens nous révèle la plénitude qui est dans la Tête et le fait que nous sommes accomplis en Christ : ainsi dans la première de ces deux épîtres, **l'Assemblée est la plénitude de Celui qui remplit tout en tous** ; tandis que dans celle aux **Colossiens toute la plénitude de la déité habite en Christ corporellement**, et nous sommes accomplis en Lui. Il y a toutefois une autre différence qu'il est important de signaler. Dans l'épître aux Colossiens, à part l'expression «amour dans l'Esprit», nous ne trouvons aucune mention du Saint Esprit, qui est pleinement en vue dans celle aux Éphésiens. Mais d'autre part, nous avons **Christ** comme **notre vie**, développé beaucoup plus en détail, ce qui est d'égale impor-

tance à sa place. Dans les Éphésiens, nous trouvons davantage le contraste du paganisme avec les privilèges et l'état des chrétiens. La manière dont l'âme est formée à la ressemblance vivante de Christ est très développée dans les Colossiens. Il s'agit plutôt, selon les expressions bien connues, **de Christ en nous** que de **nous en Christ**, quoique les deux choses ne puissent être séparées. Une autre différence importante est que, dans les Éphésiens, le sujet de l'unité du Juif et du Gentil en un seul corps occupe beaucoup de place. Dans les Colossiens, les Gentils seuls sont en vue, quoique en connexion avec la doctrine du corps de Christ. À part ces différences, nous pouvons dire que les deux épîtres ont une grande ressemblance dans leur caractère général.

CHAPITRE 1

[v.1-8] Elles commencent à peu près de même (*), étant écrites toutes deux de Rome lorsque l'apôtre y était prisonnier, et envoyées par le même messager et à la même occasion (comme aussi probablement celle de Philémon), ce dont les noms et les salutations qu'on y trouve font foi. L'adresse aux **Éphésiens** met peut-être les saints d'Éphèse plus immédiatement en rapport avec Dieu lui-même, au lieu de les placer comme ceux de **Colosses** dans la communion fraternelle sur la terre ; les saints d'Éphèse ne sont pas appelés frères (Éph. 1: 1) mais seulement «**saints et fidèles dans le Christ Jésus**». Ils sont envisagés dans les **Colossiens** comme marchant sur la terre, bien que ressuscités. C'est pourquoi l'on y trouve une longue prière pour **leur marche**, bien qu'ils soient sur un terrain saint et élevé en tant que délivrés. L'épître aux **Éphésiens** commence par tout le propos et tout le fruit des conseils de Dieu. Dans cette épître, le coeur de l'apôtre s'épanouit aussitôt, dans le sentiment de la bénédiction dont les Éphésiens jouissaient. **Ils *étaient bénis* de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ**. Pour les **Colossiens**, il y avait **une *espérance* réservée dans les cieux**. Une préface de plusieurs versets concernant l'Évangile qu'ils avaient ouï sert d'introduction à sa prière pour leur marche et leur état ici-bas. Ceci nous amène au même point qu'Éphésiens 1:7, mais avec **un développement beaucoup plus étendu de la gloire personnelle de Christ** ; nous y trouvons aussi davantage l'historique des voies mêmes de Dieu. Parmi les adresses à des assemblées, celle aux Colossiens a un caractère plus personnel que celle aux Éphésiens.

(*) Le nom de Timothée ne se trouve pas dans l'adresse aux saints d'Éphèse.

[v.3-8] Mais considérons plus particulièrement ce qui est dit dans celle aux **Colossiens**. Ce fleuve de **privilèges glorieux** dont l'apôtre parle dans le premier chapitre de l'épître aux Éphésiens (vers. 3-10), et **les privilèges de l'héritage** (v. 11-14) **manquent ici** ; **ressuscités** mais sur la terre, ils ne sont pas assis dans les lieux célestes, toutes choses devenant ainsi leur héritage. Ici, ce ne sont **pas eux en Christ**, mais **Christ en eux**, ***l'espérance*** de la gloire, et la prière mentionnée plus haut remplit le chapitre jusqu'à ce que nous arrivions au terrain commun de la gloire de Christ (Col. 1: 15) ; et même ici la gloire divine de Christ est présentée, tandis que, dans les Éphésiens, c'est le simple fait du propos de Dieu quant à Christ. Non seulement, dans les Colossiens, nous ne trouvons **pas l'héritage de Dieu comme étant à nous**, mais **il n'y est pas parlé de l'Esprit comme arrhes**. Ceci, comme nous l'avons vu, est caractéristique des Colossiens. Il n'y est pas parlé de l'Esprit, mais de **la vie**. Il y est insisté davantage sur la personne et la gloire divine de Christ, et sur notre état comme accomplis en Lui ; mais pas de la même manière sur la position des saints auprès de Dieu. De plus, le saint étant envisagé comme sur la terre, et non en Christ dans les lieux célestes, il est question de sa responsabilité (1: 23). Le verset 3 du chapitre 1 de l'épître aux **Colossiens** répond au verset 16 du chapitre 1 de celle aux **Éphésiens** ; seulement on sent qu'il y a plus de plénitude dans la joie d'Éphésiens 1: 16. La foi en Christ et l'amour pour tous les saints se retrouvent, comme occasion de la joie de l'apôtre, dans les deux exordes.

Le sujet de la prière de Paul est tout autre dans l'épître **aux Éphésiens**, où il avait pu développer les conseils de Dieu à l'égard de l'Assemblée ; l'apôtre demande que **les saints comprennent ces conseils**, ainsi que la force par le moyen de laquelle ils y participaient. Ici, dans l'épître **aux Colossiens**, il demande que **la marche** soit dirigée par l'intelligence divine ; mais ceci tient à une autre cause, savoir au point de vue auquel il envisage les saints dans son discours. Nous avons vu que dans l'épître aux **Éphésiens**, l'apôtre les considère comme assis dans les lieux célestes : leur héritage par conséquent, c'est «**toutes choses**», car toutes choses doivent être réunies sous Christ comme Chef. Ici dans l'épître aux **Colossiens**, une **espérance** est réservée pour les saints dans le ciel ; **la prière de l'apôtre** donc, dans cette épître, s'occupe de **la marche des saints**, afin que celle-ci soit **en harmonie avec le but** qu'ils se proposent. Étant sur la terre et ne s'étant pas tenus collés à la Tête, les fidèles de Colosses étaient **en danger de s'éloigner de ce but**. Paul priait donc pour eux en vue de cette espérance céleste. Ils avaient entendu parler de cette espérance parfaite et glorieuse : l'Évangile l'avait annoncée partout.

C'était cet Évangile, prêché en vue d'une espérance réservée dans les cieux, qui avait produit des fruits parmi les hommes, des fruits caractérisés par leur source céleste. La religion des chrétiens, ce qui gouvernait leur coeur dans ces relations avec Dieu, était céleste. Or les Colossiens étaient en danger de rentrer dans le courant des ordonnances et des **habitudes religieuses** d'hommes vivant dans le monde, et ayant une religion en rapport avec le monde où ils demeuraient, **une religion qui n'était pas éclairée et remplie de la lumière céleste**. Il n'y a que **l'union consciente avec Christ** qui puisse **nous y tenir en sûreté**. Des ordonnances pour parvenir à Lui **ne peuvent trouver place là où nous, sommes unis à Lui** ; la philosophie des pensées humaines, pas davantage, là où par **l'énergie de la vie** nous sommes en possession des pensées divines.

Combien cependant n'est-il pas précieux, si même nous ne sommes pas à toute la hauteur de notre vocation, qu'un objet, qui nous délivre de ce monde et des influences qui nous cachent Dieu, soit placé devant nos coeurs. Tel est le but de l'écrit de l'apôtre : Il dirige les yeux des Colossiens vers le ciel pour qu'ils y **voient Christ** et retrouvent cette conscience qu'ils avaient un peu perdue ou étaient en danger de perdre, de leur union avec la Tête. Cependant ils n'avaient pas perdu le fondement, savoir **la foi en Jésus** et **l'amour pour *tous* les saints**. Il ne leur manquait que **la foi pratique de leur union avec le Chef**. **Cette foi seule**, toutefois, pouvait les maintenir dans l'élément céleste au-dessus des ordonnances de la religion humaine et terrestre.

L'apôtre, dans le but de les relever, prend comme de coutume son point de départ là où il trouvait du bien chez les saints auxquels il écrit. Cette **espérance céleste** leur était parvenue et avait produit des fruits. C'est ce qui distingue le christianisme d'avec toute autre religion, et en particulier d'avec le système judaïque, qui (lors même que, par la grâce, des individus soupiraient après le ciel), cachait Dieu derrière un voile et **enveloppait la conscience loin de lui dans une série d'ordonnances**.

[v.9-10] Or, fondé sur cette espérance, qui plaçait la vie intérieure du chrétien en rapport avec le ciel, l'apôtre demande que les Colossiens soient remplis de la connaissance de la volonté de Dieu en toute sagesse et intelligence spirituelle. C'est le fruit de la relation avec Dieu d'un homme ressuscité sur la terre. Ceci est tout autre chose que des commandements et des ordonnances. C'est le résultat de **la communion intime avec Dieu** et de **la connaissance** de **son caractère** et de **sa nature** en vertu de cette communion ; et, bien que les bénédictions que l'apôtre demande se rapportent toutes à la vie pratique, le genre d'intelligence qui fait le sujet de sa prière, comme tenant à la vie intérieure, laisse les ordonnances complètement en arrière. L'apôtre a dû commencer par ce bout, pour ainsi dire, par la vie chrétienne. Peut-être les

Colossiens, de prime abord, n'ont-ils pas compris la portée de l'instruction, mais cette instruction renfermait un principe qui, déjà planté et capable d'être réveillé dans leur coeur, devait les conduire là où l'apôtre désirait en venir, et était en même temps un très précieux privilège dont ils étaient à même de saisir la valeur. Telle est la charité. L'apôtre développe, avec force et clarté, **les privilèges des chrétiens**, au point de vue qui le préoccupe, et il le fait comme quelqu'un qui sait ce que c'est qu'une telle marche, au reste avec la puissance de l'Esprit de Dieu. Ils ne sont pas au ciel mais sur la terre, et c'est le chemin qui convient à ceux qui sont ressuscités avec Christ et qui ont les yeux tournés de la terre vers le ciel. C'est la vie divine sur la terre, non le Saint Esprit plaçant l'âme du croyant au centre des conseils divins, comme en Éphésiens 3, en vertu de ce que **Christ habite par la foi dans le coeur**.

Le premier principe de cette pratique de la vie céleste est **la connaissance de la volonté de Dieu** ; c'est d'**être rempli de cette connaissance**, non de courir après elle comme après une chose en dehors de nous, ni avec indécision ou incertitude quant à ce qu'elle est, mais d'**en être rempli** par un principe d'intelligence qui **vient de Dieu**, et qui **produit cette intelligence** et la sagesse du chrétien dans l'âme elle-même. Le caractère de Dieu se traduit ainsi vitalement, dans la manière dont le chrétien apprécie tout ce qu'il fait. Et remarquons ici que la connaissance de la volonté de Dieu a pour base **l'état spirituel de l'âme** — **la sagesse et l'intelligence spirituelle**. Ceci est de toute importance dans la pratique. Des commandements humains particuliers quant à la conduite ne sauraient aucunement le remplacer : tout au plus pourraient-ils nous empêcher d'éprouver le besoin de l'intelligence spirituelle. Sans nul doute un esprit plus spirituel peut m'aider à discerner la volonté de Dieu (*) ; mais **Dieu a lié la connaissance du sentier** qui est selon sa volonté, de son sentier à Lui, **avec l'état intérieur de l'âme**, et il nous fait traverser des circonstances — la vie humaine ici-bas — **afin** de **mettre cet état à l'épreuve**, de nous révéler à nous-mêmes **quel est cet état** et de **nous y exercer**. **Le chrétien doit**, par **son état spirituel**, **connaître les voies de Dieu**. Le moyen à employer c'est **la Parole** (comp. Jean 17: 17, 19). Dieu a un chemin à Lui que l'oeil de l'aigle n'a pas aperçu, **connu seulement de l'homme spirituel**, lié à la connaissance de Dieu, procédant de cette connaissance et y conduisant (comp. Ex. 33: 13). Ainsi, quant à sa conduite, le chrétien marche d'une manière **digne du Seigneur** ; il sait ce qui *convient* au Seigneur (**), et il marche ainsi pour Lui plaire en toutes choses, portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la *connaissance de Dieu* (vers. 10).

(*) C'est une des séductions du coeur que, **lorsque nous connaissons parfaitement la volonté de Dieu**, **nous allions demander avis à quelqu'un qui n'est pas plus spirituel que nous**.

(**) Il est donné trois mesures de la marche du chrétien. Elle est ainsi qualifiée :

1) digne de **Dieu** qui nous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire ;
2) digne du **Seigneur**, ici et
3) digne de **l'appel** dont nous avons été appelés, c'est-à-dire du Saint Esprit habitant dans l'Église (Éph. 2), thème qui est ensuite développé à la fin du chapitre 3.

[v.11-12] Ce n'est toutefois pas tout que la vie ait ce caractère ; **elle porte du fruit** à mesure qu'elle croît, et cela en rapport avec **la connaissance croissante de Dieu**. Mais cette relation du chrétien avec Dieu nous conduit à une autre bien précieuse considération. Non seulement le caractère et l'énergie vitale du chrétien se rattachent à la connaissance de Dieu, mais **la force du Seigneur** (*) s'y développe aussi. **On puise de la force en Lui**. Il en donne aux fidèles pour marcher ainsi — «**fortifiés, dit-il, en toute force, selon la puissance de sa gloire**». Telle est la mesure de la force du chrétien, pour une vie en harmonie avec le caractère de Dieu ; ainsi le caractère de cette vie est révélé dans la gloire céleste en haut, en Jésus Christ ; sur la terre sa manifestation, ainsi que cela a eu lieu en Jésus Christ, se réalise en toute patience et constance avec **joie**, au milieu des peines et des afflictions de la vie de Dieu dans

ce monde. Cette forme de la vie est aussi très frappante : toute force divine, selon la gloire de Dieu, est accordée en sorte que **le chrétien soit patient et endure**. Quel caractère sa vie revêt ainsi dans ce monde ! De plus, il y a un généreux support des autres que ce caractère nous met à même de montrer en tout temps. Aucun fruit de la puissance n'est plus évident que celui-ci. La volonté se trouve aussi vaincue. Ainsi, malgré tout ce que nous avons à endurer, nous jouissons d'une joie constante devant Dieu. C'est un tableau précieux de la manière dont **la vie divine se manifeste**.

(*) L'antécédent est, je crois, ici le Seigneur ; mais la pensée du Seigneur et celle de Dieu n'en forment guère qu'une ici.

Or ici l'apôtre rattache cette vie de patience à **ce qui est sa source**, **son but**, et à **ce qu'elle possède actuellement par la foi**. Nous sommes **pleins de joie en marchant ainsi**, et nous rendons grâces au Père, qui **nous a rendus capables** (*) **de participer au lot des saints dans la lumière** (vers. 11, 12). Voilà les saints établis dans leurs relations propres avec Dieu (leur Père), dans le ciel — dans la lumière : or Dieu est lumière et il habite en elle. Nous avons donc ici l'état de l'âme, le caractère de la marche et la force par laquelle nous marchons. Quant à la capacité d'être reçus devant Dieu dans la lumière, nous la possédons. En outre, nous sommes transportés dans le royaume du Fils de son amour.

(*) Remarquez bien ici que Paul ne dit pas : «nous rendra capables», comme d'une chose à accomplir et dans laquelle on ferait du progrès.

[v.13-14] Le moyen employé pour nous placer dans la lumière, et le caractère pratique de l'oeuvre qui nous y introduit, sont ensuite présentés, nous faisant connaître (dans les limites de cette épître) les conseils de Dieu, mais d'une manière pratique — dans leurs résultats à venir ou actuels — non point dans Sa pensée ou comme étant le mystère de sa volonté.

Le Père nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour. Ce n'est point au moyen d'une règle judaïque pour un homme : c'est une opération de la puissance de Dieu, qui nous traite comme étant tous ensemble, et, par nature, esclaves de Satan et des ténèbres, et nous place, par un effet de cette puissance, dans une **toute nouvelle relation avec Lui-même**. On retrouve bien ici, si l'on examine les principes à leur origine, ce qui est exprimé dans Éphésiens 1: 4-5 et 2: 1-6, quant à notre position précédente ; mais il est évident que la plénitude et la netteté d'une nouvelle création manquent (*). «Le lot des saints dans la lumière», et «le royaume du Fils de son amour», nous rappellent Éphésiens 1: 4, 5 ; mais il n'y a pas ici la chose même, telle qu'elle est dans la pensée de Dieu, mais le fait que déjà ici-bas nous avons été rendus capables d'y participer ; on n'y trouve pas non plus par conséquent le développement d'une position avec laquelle on est familier, comme étant celle dans laquelle on se trouve. La puissance et l'amour du Père nous ont donné le droit d'y être. Le caractère de Dieu, comme lumière et amour, se trouve nécessairement révélé dans cette grâce, selon sa relation avec son Fils ; toutefois, ce qui est dit dans ces versets ne se rapporte pas à notre relation avec Dieu Lui-même, en laissant de côté la question de l'état dont il nous a tirés, mais à l'oeuvre en général qui nous place dans cette relation en contraste avec notre position précédente. Il nous a délivrés du pouvoir des ténèbres et transportés dans le royaume de son Fils bien-aimé ; nous avons part au lot des saints dans la lumière mais où est le «saints et irréprochables devant lui en amour» ? où est notre relation avec Dieu, selon les conseils de Celui qui ne voyait que le bien qu'il se proposait dans son propre coeur — ou l'adoption pour lui par Jésus Christ, par sa prédestination éternelle dès les temps des siècles ?

(*) Nous verrons aussi plus bas que la base ou point de départ de l'épître aux Colossiens est un peu différente et, bien qu'il y ait quelque allusion aux vérités fondamentales de celle aux Éphésiens, se rapporte davantage à l'homme tel qu'il est trouvé de fait vivant

dans le péché, et moins absolument aux pensées de Dieu Lui-même, qui trouve l'homme déjà mort dans ses péchés, et le forme de nouveau d'après ses propres conseils. Mais de ceci nous parlerons plus tard. En outre, en Éphésiens 1: 6, notre position est la grâce parfaite en Christ ; en Colossiens 1, nous sommes déjà réellement délivrés du pouvoir des ténèbres et transportés dans le royaume du Fils de son amour ; on n'y trouve pas χαρις (grâce) ou χαριτωσις εν τω ηγαπημενω (acceptation dans le Bien-aimé).

Dans l'épître aux Éphésiens la délivrance est introduite comme une conséquence de la position dans laquelle se trouvent les héritiers, objets des conseils éternels de Dieu (*). Ici la délivrance est le sujet principal. Qu'il est dangereux, désastreux, de s'éloigner de la Tête, et de perdre la pleine conscience, dans la lumière, de notre union avec Lui ! Qu'elle est parfaite et précieuse, **cette grâce** qui **s'adapte à notre état**, pour nous ramener à Dieu et nous faire jouir, selon **sa puissance** et **sa grâce**, de la position inestimable qu'il nous a faite **en Christ** !

(*) Ceci tient au principe mentionné plus haut. Dans l'épître aux Éphésiens, tout est envisagé au point de vue des conseils éternels de Dieu, avant qu'il y eût du mal, au point de vue du bien qu'il se proposait en Lui-même, quoique la rédemption fût nécessaire quand une fois le mal était entré, et qu'elle fût aussi à la gloire de Dieu Lui-même et fût la base de notre gloire dans l'accomplissement de ses conseils. Dans l'épître aux Colossiens l'homme dans le mal est l'objet de la grâce.

Le moyen que l'Esprit emploie ici pour accomplir cette oeuvre de grâce, c'est le développement de la gloire du Seigneur, «**du Fils de son amour**».

Ici seulement, à ma connaissance, le royaume est appelé «**le royaume du Fils**», et ce n'est, je le crois, que parce que ce passage introduit la personne du Fils, comme centre de tout, et nous donne la mesure de la grandeur de notre bénédiction. C'est le royaume de Celui à qui appartient cette place, le royaume du Fils de son amour, dans lequel nous sommes introduits. C'est bien **son royaume** ; et pour que nous saisissions le caractère actuel de ce royaume pour nous, et notre relation intime avec Dieu comme y ayant part, il est appelé **le royaume du** «**Fils de son amour**». Ce titre constitue maintenant le fondement de la relation avec Dieu de ceux qui sont vraiment dans le royaume et y appartiennent, et il caractérise cette relation. Le royaume du **Fils de l'homme** est la manifestation de ce même royaume plus tard, en gloire et en gouvernement. Ici il est caractérisé par **la relation personnelle du Fils lui-même avec le Père**, en ajoutant ce qui nous donne plein droit d'y avoir part, savoir «**la rédemption par son sang, la rémission des péchés**».

[v.15-17] Maintenant l'apôtre, ayant introduit le Fils dans sa relation avec le Père, comme l'objet central et puissant qui devait attirer le coeur des Colossiens et les affranchir du joug des ordonnances, développe les diverses parties de la gloire de cette personne du Fils. Si la gloire propre de l'Église manque donc ici, celle de Jésus est d'autant plus en relief à nos yeux. C'est ainsi que Dieu tire le bien du mal et nourrit de toute manière ses bien-aimés.

Le Seigneur Jésus est «**l'image du Dieu invisible**». C'est **dans le Fils de son amour** que nous voyons **ce que Dieu est** (comp. Jean 1:18, et aussi 1 Jean 1:2). C'est le premier caractère de la gloire personnelle du Sauveur et le centre essentiel de tout le reste. Or, à la suite de ce caractère propre de sa personne, le Christ prend de droit une position qui lui est propre dans la création, comme représentant Dieu. Adam était créé en quelque sorte à l'image de Dieu, et placé comme centre d'une création qui lui était assujettie ; mais il n'était après tout qu'une image du Christ, de Celui qui devait venir. Le Fils, dans sa personne même, dans sa nature (et pour nous comme dans le sein du Père), est Celui qui fait connaître Dieu, parce qu'il le présente dans sa propre personne, et dans une pleine révélation de **son être** et de **son caractère**, devant les hommes et dans tout l'univers, car toute la plénitude de la déité habite en lui corporellement. Toutefois il est homme ; c'est sous cette forme

qu'il est vu des anges. Nous, nous l'avons vu des yeux ou par la foi. Ainsi il est **l'image du Dieu invisible**. On a vu le parfait caractère et **la présentation vivante** du Dieu invisible en Lui. Merveilleuse vérité pour nous, eu égard à la personne de notre Sauveur !

Mais alors quelle place donc doit-il avoir dans la création, quand il y est entré selon les conseils éternels de Dieu ? Il ne peut y en avoir qu'une seule, savoir **celle d'une suprématie** sans contestation et sans controverse : il est «**le premier-né de toute la création**» ; c'est là pour lui un nom de relation et non pas de date à l'égard du temps. Il est dit de Salomon : «Je ferai de lui le premier-né, le plus élevé des rois de la terre». Ainsi le Créateur, quand il prend place dans la création, est nécessairement le Chef de celle-ci. Il n'a pas encore fait valoir ses droits, parce que, en grâce, Il voulait accomplir la rédemption : mais nous parlons ici de **ses droits**, droits que **la foi reconnaît**.

Il est donc l'image du Dieu invisible et le premier-né de toute la création, quand il prend sa place dans celle-ci ; et la raison pour cela mérite qu'on y fasse attention : elle est simple, mais merveilleuse : **Il l'a créée !** C'est dans la personne du Fils que Dieu a agi, quand par sa puissance il a créé toutes choses, soit dans les cieux, soit sur la terre, visibles, invisibles. Tout ce qui est puissant et élevé n'est que l'oeuvre de sa main ; tout a été créé par Lui (le Fils) et pour Lui. Ainsi quand il prend ce tout, il le prend comme son héritage de droit. Merveilleuse vérité que celle-ci : Celui qui nous a rachetés, qui s'est fait homme, l'un de nous quant à la nature, pour accomplir ce rachat, c'est le Créateur ! Mais telle est la vérité.

En rapport avec cette admirable vérité, c'était une partie des conseils de Dieu, que l'homme dominât sur toutes les oeuvres de ses mains ; ainsi Christ homme possède de droit cette domination, et de fait en prendra possession plus tard. Cette partie de la vérité dont nous parlons est traitée dans le chapitre 2 de l'épître aux Hébreux ; nous y reviendrons plus en détail en nous occupant de cette épître ; mais je l'introduis ici seulement, pour que nous comprenions les circonstances dans lesquelles **le Fils prend possession de son héritage**. L'Esprit parle de Celui qui est homme, mais de Celui qui est, en même temps, **le Créateur de toutes choses**, **le Fils de Dieu**. Toutes choses ont été créées par Lui ; elles ont donc aussi été nécessairement créées pour Lui.

Jusqu'ici donc nous avons trouvé la gloire de la personne de Christ, et **sa gloire dans la *création***, en rapport avec sa personne : en Lui on voit **l'image du Dieu invisible** ; il a tout créé, tout est pour Lui, et il est premier-né de tout ce qui est créé.

[v.18] Un autre genre de gloire, une autre primauté se présente maintenant : il prend une place spéciale en relation avec **l'Assemblée** dans **la puissance de la résurrection**. C'est l'introduction de la puissance divine, non pas dans la création, mais dans le domaine de la mort, pour que d'autres participent à la gloire du Christ, par **la rédemption** et par **la puissance de la vie en Lui**. La première gloire était, pour ainsi dire, naturelle — celle-ci spéciale, et acquise (quoiqu'en vertu de la gloire de sa personne) en traversant la mort et toute la puissance de l'Ennemi dans la mort : aussi se lie-t-elle, ainsi que nous venons de le dire, à la rédemption, et à l'introduction d'autres personnes dans la participation aux mêmes privilèges. Il est le Chef (Tête) du corps qui est l'Assemblée, le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il ait la première place. Il est premier-né de la création ; il est premier-né (*), **selon la puissance de sa résurrection**, dans ce nouvel ordre de choses selon lequel l'homme est prédestiné à une **position toute nouvelle**, acquise par la rédemption, et dans laquelle il participe à la gloire de Dieu (autant que **ce qui est créé le peut**) et cela, en participant à la vie divine en Jésus Christ, **le Fils de Dieu** et **la vie éternelle** — et pour ce qui regarde l'Assemblée, comme **membre de son corps**. Le **Christ** est **premier-né de la création**, **premier-né d'entre les morts**, **Créateur**, et **victorieux** sur **la mort** et **la puissance de l'Ennemi** : ce sont

là les deux sphères du déploiement de la gloire de Dieu. La position spéciale de l'Assemblée, corps de Christ, fait partie de la dernière. Christ doit avoir cette gloire de résurrection, la primauté et la supériorité universelles aussi (comme étant homme), car toute la plénitude (la plénitude de la déité, voyez 2: 9) s'est plu à habiter en Lui. Quelle autre place pouvait-il avoir que la première, **en toutes choses** ? Mais avant de nous occuper de ce qui suit, quelques remarques importantes restent à faire sur ce que nous avons déjà parcouru.

(*) L'une de ces primautés dépend de ses droits divins comme Créateur ; l'autre de son oeuvre et de la puissance déployée dans son humanité, dans l'acte de la résurrection. Il possède tout comme homme, et tout par la puissance divine, mais on peut dire, en quelque sorte, qu'une partie de sa gloire dépend de sa divinité, l'autre de sa victoire comme homme.

Le Fils nous est ici présenté comme **Créateur** ; non pas sans doute en excluant la puissance du Père, ou l'opération de l'Esprit : les trois sont un ; mais c'est le Fils qui nous est présenté ici. Au chapitre 1 de l'évangile de Jean, c'est **la Parole**, le Verbe, **qui crée tout**. Ici, et dans l'épître aux Hébreux, chapitre 1, c'est sous le nom de Fils que Celui qui est aussi la Parole nous est révélé. Il est la Parole de Dieu, l'expression de la pensée de Dieu et de sa puissance ; c'est **par Lui que Dieu opère et se révèle**. Il est aussi **le Fils de Dieu**, et en particulier **le Fils du Père**. Il révèle Dieu, et celui qui l'a vu a vu le Père. En tant que né dans ce monde par l'opération de Dieu, par le Saint Esprit, il est **Fils de Dieu** (Ps. 2:7 ; Luc 1: 35) ; mais ceci est dans le temps, quand la création est déjà la scène de la manifestation des voies et des conseils de Dieu. Mais le nom de Fils est aussi le nom qui exprime la relation propre de sa glorieuse personne avec le Père, **avant que le monde fût**. C'est dans ce caractère qu'il a créé toutes choses. **Le Fils doit être glorifié comme le Père**. S'il s'humilie Lui-même, ainsi qu'il l'a fait pour nous, tout doit être remis entre ses mains, afin que sa gloire soit manifestée dans la même nature qu'il a prise, s'étant abaissé jusqu'à la prendre. Déjà, **la puissance de la vie et de Dieu en Lui** a été manifestée par la résurrection ; de sorte qu'il est **déterminé Fils de Dieu en puissance** par la **résurrection**. C'est là la preuve de cette puissance.

[v.19] Ici, dans l'épître aux Colossiens, ce qui nous est présenté, c'est **la gloire propre de sa personne** comme **Fils** avant que le monde fût. Il est **Créateur** comme **Fils** : il est important de le remarquer. Ensuite l'Écriture ne sépare pas les Personnes dans leur manifestation. Si le Fils a opéré des miracles sur la terre, il a chassé les démons par l'Esprit, et le Père qui demeurait en Lui (Christ) a fait les oeuvres. Il faut aussi se souvenir que ce qui est dit de Christ dans le Nouveau Testament est dit de lui lorsqu'il a été manifesté en chair ; de **sa personne complète**, de **Lui**, **homme sur la terre** ; non pas que nous ne séparions la divinité et l'humanité en pensée ; mais même en les séparant, nous avons à penser à **la seule personne**, à l'égard de laquelle nous faisons ainsi. Nous disons : Christ est Dieu, Christ est homme, mais **c'est Christ** qui est l'un et l'autre. Je dis cela ici, non pour faire de la théologie, mais pour attirer l'attention du lecteur sur l'expression remarquable : «**En Lui, toute la plénitude s'est plu à habiter**» (vers. 19). Toute la plénitude de la déité se trouvait dans le Christ. Les gnostiques, qui plus tard tourmentèrent tant l'Église, employaient ce mot de «plénitude» dans un sens mystique et particulier, pour donner l'idée de la somme et source (tant soit peu locale cependant, car elle avait un ορος des bornes, qui la séparaient de toutes ,autres choses) de divinité, qui se développait dans quatre paires d'êtres (ou émanations) dont Christ n'était que l'un (*). Il n'est pas nécessaire d'entrer plus avant dans ces rêveries, à moins que ce ne soit pour faire remarquer qu'avec diverses nuances de vues, ces gnostiques attribuaient la création à un dieu soit inférieur, soit mauvais, qui était aussi l'auteur de l'Ancien Testament ; la matière, disaient-ils, ne procédait pas du Dieu suprême. Ils ne mangeaient pas de viande, ni ne se mariaient ; en même temps ils se livraient à toutes sortes de turpitudes et

à la dissolution, et chose étrange, s'associaient avec le judaïsme, pratiquaient le culte des anges, etc.

(*) Ajouté même aux quatre, comme supplémentaire.

L'apôtre était souvent en lutte avec ces instruments du diable dont Pierre aussi parle : ici il constate par la parole de Dieu **la toute plénitude de la déité de Jésus Christ**. Loin d'être quelque chose d'inférieur, une émanation ; loin de tenir une place dans ces généalogies sans fin, quelque élevée que fût cette place, **toute la plénitude elle-même habitait en Lui**. Glorieuse vérité à l'égard de la personne du Seigneur notre Sauveur ! Nous pouvons laisser dans l'ombre toutes les folles rêveries des hommes, pour jouir de la parfaite lumière de cette glorieuse plénitude de Dieu dans notre Chef et Seigneur. **Toute la plénitude se trouvait en Lui**. Nous connaissons bien Dieu le Père, mais révélé par Lui — nous possédons bien l'Esprit, mais **la plénitude en était en *Lui*** : et parce que, ayant accompli notre rédemption et notre purification, **il a reçu cet Esprit pour nous**. Et Dieu Lui-même dans toute sa plénitude a été, sans réserve aucune, **révélé dans la personne du Christ** — et ce Christ est le nôtre, **notre Sauveur**, **notre Seigneur**. Il a été manifesté à nous et pour nous. Quelle glorieuse vérité !

C'est pour sa propre gloire, sans doute, qu'il doit être connu tel qu'il est, comme *amour* ; mais il n'en est pas moins vrai que cette révélation a été faite en rapport avec nous. Ce n'est pas seulement le Fils révélant le Père, quelque doux et précieux que soit ce fait ; c'est la plénitude de la déité comme telle, qui se trouve révélée et mise en évidence en Christ. Le bon plaisir de la plénitude était de demeurer *là*.

[v.20] Or Christ n'était pas seulement Chef de la création en vertu de la gloire divine de sa personne, et Chef de l'Assemblée comme ressuscité d'entre les morts et vainqueur de la puissance de l'Ennemi. La création, et tous ceux qui devaient former l'Assemblée étaient également éloignés de Dieu, et ces derniers dans leur volonté même : pour être en relation avec Dieu, ils devaient être réconciliés avec Lui. Cette oeuvre de réconciliation est la seconde partie de la gloire de Christ. Ce n'était pas seulement le bon plaisir de la plénitude de la déité d'habiter en Lui, mais de tout réconcilier avec elle ***par* Lui**, ayant fait la paix par le sang de la croix. Cette réconciliation de toutes choses, tant dans les cieux que sur la terre, n'est pas encore accomplie : **la paix est bien faite par le sang**, mais la puissance n'est pas encore intervenue pour faire tout rentrer, de fait, en relation effective avec Dieu, selon la valeur de ce sang.

[v.21-23] Ainsi en Israël le sang était mis sur le propitiatoire, et l'expiation, la paix, était faite ; mais outre cela, on faisait aspersion du sang sur tout, et les péchés du peuple étaient confessés. Pour ce qui est de la création et d'Israël cela n'est pas encore accompli : tout ce qui est en dehors de la vie spirituelle reste encore loin de Dieu, quoique la paix soit faite. Nous savons que le bon plaisir de Dieu est de réconcilier avec Lui-même toutes choses, dans les cieux et sur la terre, **par la vertu de ce sang**. Tout rentrera dans l'ordre, sous un nouveau régime. Les coupables, restés dans leurs péchés, seront en dehors de cette scène de bénédiction ; mais les cieux et la terre seront complètement libérés de la puissance du mal, et, durant le millénium, délivrés de toute manifestation extérieure du mal — plus tard, **absolument de sa présence même**. Le mal sera exclu par la vertu de ce sang, qui a *tranché* entre le bien et le mal, selon le caractère de Dieu Lui-même, et a glorifié Dieu de telle sorte que la paix est faite. Dieu peut agir librement pour bénir. Mais ici l'oeuvre de réconciliation est double, comme aussi la gloire de la personne de Christ, et en relation avec les mêmes objets que cette gloire. Il est dans les conseils de Dieu de réconcilier toutes choses avec Lui-même, dans les cieux et sur la terre, par Christ ; mais il a déjà réconcilié les chrétiens. Ceux-ci, autrefois, non seulement souillés comme la créature, mais ennemis dans leur entendement, il les a déjà réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort. **L'oeuvre parfaite** que Christ a accom-

plie dans son corps, en **effaçant nos péchés**, et en **glorifiant parfaitement Dieu** son Père, nous a mis en relation avec Dieu dans sa sainteté, **selon l'efficace de cette oeuvre** ; c'est-à-dire que cette oeuvre est efficace pour **nous présenter** parfaitement **réconciliés**, **saints**, **sans tache**, et **sans reproche** devant sa face, ayant conscience de tout cela, ainsi que de **l'amour** qui l'a opéré et de **la faveur** dans laquelle nous sommes introduits, de sorte que dans le sentiment de ces choses **le coeur est ramené à Dieu** : **nous sommes réconciliés avec Dieu**. Cela suppose qu'on demeure ferme dans la foi jusqu'au bout.

La position des Colossiens donnait lieu à cet avertissement, car ils sont considérés comme marchant sur la terre (*). Nous avons vu qu'ils s'étaient un peu éloignés ou étaient en danger de s'éloigner en perdant la conscience de leur union avec Christ.

(*) Lorsque le chrétien est considéré comme étant en Christ, il n'y a point de «si» : nous *sommes* en Lui. Lorsqu'il est considéré comme pèlerin ici-bas, il est en route pour la gloire même, et doit tendre vers le but : alors viennent des «si» et des dangers, et le besoin d'être gardé. Mais alors le chrétien a la plus entière assurance qu'il sera gardé et ne périra jamais, qu'il sera fortifié jusqu'au bout et que la bonne oeuvre sera achevée. **L'âme sauvée est ainsi maintenue dans la dépendance de Dieu et dans la confiance en sa fidélité**.

On remarquera aussi que l'apôtre parle de ***son*** évangile, comme répandu dans tout le monde. La grâce avait dépassé les étroites limites du judaïsme et de l'attente du Messie, pour répandre le témoignage du parfait amour de Dieu, dans toute la création sous le ciel, ce dont Paul était l'instrument comme apôtre des Gentils (*).

(*) Remarquez comme tout est ici clairement dit et richement développé : verset 14, **la rédemption et le pardon** ; verset 21, **la réconciliation avec Dieu** ; verset 13, **la délivrance et l'introduction dans le royaume** ; verset 12, nous **sommes rendus capables d'avoir part au lot des saints dans la lumière**. Tout cela nous l'avons, et en conséquence nous sommes appelés à marcher d'une manière digne du Seigneur.

[v.24-29] Jusqu'ici donc, l'Esprit de Dieu nous a présenté les deux primautés de Christ : sur la création et sur l'Assemblée : et les **deux réconciliations qui leur correspondent**, savoir :

1° la réconciliation des choses au-dessus desquelles Christ est placé, comme Chef de tout dans les cieux et sur la terre ;

2° celle des chrétiens eux-mêmes : celle-ci déjà effectuée ; la première, encore à venir.

Or, maintenant **le ministère de l'apôtre** a **le même double caractère**. Sans doute il n'a pas à prêcher dans le ciel, mais son ministère s'exerce en tous lieux, sous le ciel, où il y a une âme pour entendre : il est serviteur de cet évangile-là ; puis il est serviteur de l'Assemblée, service ou ministère distinct, qui fait connaître la vraie position de celle-ci et ses privilèges, service lié d'ailleurs avec l'autre, en ce que l'Évangile a aussi été porté aux Gentils pour les faire entrer (vers. 23 et 25). Par cette seconde partie de son enseignement, **l'apôtre complétait la Parole de Dieu** — principe important pour ce qui concerne l'autorité exclusive de la Parole écrite, et qui montre que la totalité de cette Parole est déjà devant nous, totalité démontrée par les sujets qu'elle renferme. Tous les sujets que Dieu a voulu traiter dans sa Parole sont entièrement complétés, à l'exclusion de tout autre sujet qu'on pourrait prétendre y introduire. **Le cercle des vérités** que Dieu avait à traiter, pour nous **révéler la gloire de Christ**, et nous **donner un enseignement parfait** selon sa sagesse, est **complet** lorsque la doctrine de l'Assemblée est révélée : **il n'y en a pas d'autres à ajouter** (*).

(*) Il ne s'agit pas ici des dates des livres, mais du cercle des sujets. La loi, le royaume, la personne du Christ, la rédemption et les voies de Dieu avaient déjà été mis en avant. **Il restait à révéler la doctrine de l'Assemblée** pour rendre les communications de Dieu complètes en ce qui concerne les sujets auxquels ces communications se rapportaient.

Mais cette doctrine de l'Assemblée, en particulier, exposait l'apôtre à des persécutions et à des souffrances, que les Juifs par-dessus

tout, et l'Ennemi de toute manière, cherchaient à lui faire subir ; mais il s'en réjouissait comme d'un privilège, parce que Christ avait souffert à cause de son amour pour l'Assemblée, pour les siens. L'apôtre parle ici, non de l'efficace de la mort du Sauveur, mais de l'amour qui l'a porté à souffrir. À ce point de vue, l'apôtre peut avoir part à ces souffrances, et dans notre petite mesure, nous aussi, mais l'apôtre le pouvait d'une manière particulière, comme témoin spécial de cette vérité. Si Christ avait voulu accepter la position du Messie selon l'homme, il aurait été bien reçu ; si Paul avait prêché la circoncision, le scandale de la croix aurait cessé : si la religion de Dieu avait reconnu l'homme, dans la chair, l'homme aurait pu avoir sa part à lui dans la religion de Dieu. Mais si Dieu est révélé, si sa grâce s'étend aux Gentils, et si, sans tenir plus compte du Juif que du Gentil, Dieu forme, par cette grâce, une Assemblée, corps de Christ, qui partage la gloire céleste de son Fils — **voilà ce que la chair ne saurait supporter**. Être ainsi exclue comme ne valant rien devant Dieu, même dans sa religion, quelle que soit la peine qu'elle se donne, est insupportable à la chair. Dans ce fait se trouve la source de l'inimitié de l'esprit judaïque qui est fondé sur la chair, sur l'homme, et qui reparaît constamment dans l'histoire de l'apôtre, soit comme excitant la haine des païens, soit comme corrompant la doctrine de Christ et la simplicité de l'Évangile. La religion de la chair se glorifie de ses privilèges particuliers (voir Phil. 3).

Ainsi nous avons trouvé un double ministère, comme une double primauté de Christ, et une double réconciliation, dans chacun desquels se retrouvent les deux mêmes sujets, qui correspondent mutuellement l'un à l'autre :

- Christ Chef de toutes choses dans les cieux et sur la terre, Chef de l'Assemblée ;
- toutes choses dans les cieux et sur la terre doivent être réconciliées : les chrétiens sont réconciliés ;
- Paul exerce son ministère dans toute la création sous le ciel ; il est serviteur de l'Assemblée.

Naturellement le ministère de Paul se bornait à la terre ; sous tous les rapports, l'étendue et la portée de la gloire de Christ et du ministère dépassaient les limites du judaïsme et contrastaient avec ce système tout entier.

L'apôtre insiste ensuite sur la seconde partie de son ministère dont il vient de parler, en s'arrêtant cependant plus particulièrement sur ce qui répondait aux besoins des Colossiens, et en le développant, pour affermir les coeurs de ceux-ci dans la jouissance de l'ensemble de ces précieuses vérités. Il complétait la Parole de Dieu en annonçant ce mystère, qui avait été caché dès tous les siècles et dès toutes les générations, mais était maintenant manifesté aux saints. Aucun déploiement des voies de Dieu depuis la création, eu égard aux vérités sur lesquelles il était fondé, dans la révélation de Dieu — de sa puissance ou de ses pensées (qui en formaient la base et lui donnaient son caractère), n'avait renfermé le mystère contenu dans la doctrine de l'Assemblée : il n'avait été communiqué à aucun de ceux qui faisaient partie des systèmes qui l'avaient précédé, ou qui éclairaient les autres comme instruments de la révélation de la lumière de Dieu. Les anges, les hommes, Israël, les prophètes l'ignoraient tous également. L'Assemblée, **ce corps uni au Fils de Dieu fait homme et glorifié**, et **l'appel des Gentils à cette unité** leur restaient cachés à tous.

Maintenant que Christ, Chef de l'Assemblée, Tête du corps, était glorifié, le mystère de ce corps était mis en évidence. L'apôtre insiste ici sur un côté particulier de ce sujet, qui, après la personne de Christ, forme le centre de toutes les voies de Dieu : ce côté, c'est **Christ *en nous*** (surtout en tant que Gentils), **l'espérance de la gloire**. Et en ceci encore nous voyons que les croyants sont considérés, comme étant sur la terre, bien que dans la puissance de la résurrection. L'aspect du mystère est ici Christ en nous **ici-bas**, non pas l'union avec Lui dans la gloire,

quoiqu'on ne puisse séparer les deux choses. De fait, ce mystère était de toute manière une pensée nouvelle, **une vérité nouvelle**. On avait bien la connaissance d'un Messie qui devait être manifesté parmi les Juifs, l'*accomplissement* de la gloire au milieu d'eux, les Gentils tout au plus ayant part à la bénédiction comme subordonnés au peuple de Dieu. Mais selon la doctrine de l'Assemblée, Christ d'une manière invisible demeurait au milieu des Gentils (*), et **même en eux** : et quant à la gloire, il n'était **que l'*espérance* de celle-ci**. **Un Christ** demeurant dans le coeur des hommes, d'hommes autrefois rejetés et étrangers aux promesses, et remplissant ce coeur de joie et de gloire, dans la conscience de leur union avec Lui, **voilà le mystère merveilleux préparé de Dieu** pour la bénédiction des Gentils. C'était ce Christ, **un tel Christ**, que Paul prêchait, exhortant tout homme, et enseignant chacun, selon le plein développement de la sagesse de Dieu. Cette sagesse opérait avec puissance par l'Esprit dans l'apôtre, pour présenter tout homme dans un état spirituel qui répondît à cette révélation du Christ, comme **en étant aussi le fruit**. Ce n'est pas que chacun voulût le recevoir, mais il n'y avait **plus de limite à la sphère du témoignage** ; **toute distinction était effacée** également par le péché et par la grâce : il n'y avait qu'une chose à faire et à chercher, savoir que **tout homme**, par la puissance de la Parole et de l'Esprit, **reflétât Christ** et **crût** jusqu'à la stature de sa plénitude, révélée dans la doctrine confiée à l'apôtre. Paul travaillait à atteindre ce but, selon le travail de Christ en lui ; car Christ n'était pas seulement l'objet, mais **la puissance** qui agissait pour former les âmes d'après **son image**.

(*) J'ai déjà fait remarquer que dans les Colossiens les Gentils sont surtout en vue, non pas l'union du Juif et du Gentil en un seul corps.

CHAPITRE 2

[v.1-5] Or, cette puissance [ch.1 v.29] opérait dans la faiblesse de l'apôtre, dans un coeur humain qui sentait comme un homme, quoique selon Dieu, les nécessités des hommes et les difficultés qui se présentaient sur le chemin ; et **cette puissance était le fruit de l'amour de Dieu**. Il voulait que les Colossiens comprissent bien quel combat il avait pour eux et tous ceux qui ne l'avaient jamais vu, afin qu'ils fussent encouragés et bien unis en amour ; en sorte que, dans toute la richesse d'une pleine assurance, ils comprissent le mystère de Dieu.

L'apôtre sentait bien que c'était là ce qu'il leur fallait, ce qui serait un moyen de bénédiction pour eux. Il savait que **l'union avec Christ**, connue dans le coeur, était **ce qui garantissait des ruses de l'Ennemi**, auxquelles les Colossiens étaient exposés ; il savait quel était le prix indicible de cette union, et même de sa réalisation par la foi. Il travaillait, combattait dans ses prières, car c'est bien un combat, pour que la pleine conscience de cette union avec le glorieux Chef fût opérée dans leurs coeurs, de sorte que **le Christ qui est en haut fût en eux par la foi**. Dans le mystère étaient renfermés **tous les trésors de la sagesse et de la connaissance**. Les fidèles de Colosses n'avaient pas à les chercher ailleurs ; la science faussement ainsi nommée pouvait prétendre leur fournir des hauteurs, auxquelles la simplicité de la doctrine de Christ n'atteignait pas ; mais de fait, la sagesse de Dieu, et la profondeur de ses conseils, laissaient ces nuageux efforts de l'esprit humain à une distance infinie ; aussi étaient-elles vérité, réalité, au lieu de n'être que les créations de l'imagination inspirées par l'Ennemi.

C'est pourquoi l'apôtre avait mis en avant ces révélations merveilleuses de Dieu quant à la double gloire de Christ et quant à sa personne. Il en parlait afin que personne ne séduisît les Colossiens par des paroles persuasives ; il se prévalait de l'ordre qui se trouvait parmi eux, de leur foi, pour les mettre en garde contre les dangers auxquels les eussent exposés des pensées qui pouvaient se glisser subrepticement, inaperçues, dans leurs esprits, tandis que tout allait bien, et que la conscience de la foi demeurait encore sans être atteinte. C'est ce qui arrive souvent : on a la foi en Christ, on marche bien, on ne s'aperçoit pas que

certaines idées renversent cette foi ; on admet ces idées, en maintenant toujours la profession de la foi à côté d'elles ; mais **la force de la vérité**, **la conscience de l'union avec Christ** et **la simplicité qui est en Lui** **sont perdues**. L'Ennemi a, dans cette mesure, atteint son but. Ce qu'on a reçu n'est **pas le développement de *Christ***, mais **quelque chose en dehors de Lui**.

[v.6-7] C'est pourquoi l'apôtre dit : «**Comme vous avez reçu le christ Jésus, le Seigneur, marchez *en Lui*, enracinés et édifiés *en Lui*, et affermis dans la foi, selon que vous avez été enseignés**» (vers. 6 et 7). Quand on a reçu Christ, tout le reste n'est qu'un développement de ce qu'Il est, et de la gloire que les conseils de Dieu ont attachée à sa personne. Les connaissances, ou prétendues connaissances en dehors de cela, ne font que nous détourner de Lui, ne font que soustraire nos coeurs à l'influence de sa gloire, **nous jettent dans le faux**, et placent nos âmes en rapport avec **la création sans Dieu**, et sans posséder la clef de ses desseins. Ainsi, puisque l'homme est incapable de sonder ce qui existe et de s'en rendre compte, ses efforts pour le faire le poussent à inventer une masse d'idées sans fondement, et à essayer de remplir le vide qui se trouve dans ses connaissances **à cause de son ignorance de Dieu**, par des **spéculations** dans lesquelles, parce qu'il est loin de Dieu, **Satan**, sans qu'il s'en doute, **joue le plus grand rôle**.

L'homme, enfant d'Adam, n'est pas le centre du système immense des voies de Dieu. **Hors de Christ**, et **sans Christ**, il ne connaît pas ce centre ; il spécule sans fondement et sans fin, pour **s'égarer toujours davantage**. Sa connaissance du bien et du mal, l'énergie de ses facultés morales, ne font que l'égarer davantage, parce qu'il s'occupe de questions plus élevées que celles qui ont purement trait à l'ordre physique : et elles produisent en lui le besoin **de concilier des principes en apparence incompatibles** **qui ne se concilient pas sans Christ**. Au reste, la tendance de l'homme est toujours de faire de lui-même, tel qu'il est, **le centre de tout** : **dès ce moment tout est déjà faux**.

Les chrétiens doivent donc marcher avec simplicité dans **les voies du Seigneur**, tel qu'ils l'ont reçu, et leurs progrès doivent s'accomplir dans **la connaissance de Christ**, **vrai centre et plénitude de toutes choses** (vers. 6).

Lorsque l'homme s'occupe philosophiquement de tout, l'insuffisance de ses propres ressources le jette toujours dans les mains d'un **meneur intellectuel** et dans **les traditions** ; et lorsqu'il s'agit de religion, dans des traditions qui développent **la religion de la chair**, et s'adaptent aux forces et aux tendances de celles-ci.

Au temps où l'apôtre écrivait, le judaïsme avait les prétentions les plus élevées dans ce genre de religion. Il s'alliait avec des spéculations humaines et les adoptait ; il les poursuivait même assidûment, offrant en même temps des preuves de son origine divine, que rendaient croyables l'absence des grossièretés de la mythologie païenne et les besoins qui satisfont la conscience de l'homme en l'existence d'un être divin. Cette pureté relative tendait à ôter, pour les esprits éclairés, ce qu'il y avait de dégoûtant dans le système païen. **Le judaïsme** avait, **par la mort de Jésus**, **perdu tout droit** à la prétention d'être le vrai culte de Dieu, et **ainsi était propre**, par les avantages qu'il offrait en vertu de la pureté comparative de ses dogmes, **à servir d'instrument à Satan**, **pour s'opposer à la vérité**. En tout temps, il avait été **adapté à la chair** et avait été fondé sur les éléments de ce monde, parce que, lorsqu'il était reconnu de Dieu, **Dieu éprouvait l'homme par son moyen**, dans la position où il se trouvait. Maintenant Dieu n'était plus avec le judaïsme ; les Juifs, mus par l'envie, poussaient les Gentils à la persécution, et le judaïsme s'alliait aux spéculations païennes pour **corrompre et miner le christianisme**, et pour **détruire son témoignage**.

En principe, il en est toujours ainsi. **La chair** peut paraître, pour un temps, mépriser les traditions, mais ce qui est purement intellectuel **ne se maintiendra jamais** au milieu de l'humanité, **sans quelque chose de religieux**. La chair n'a pas la vérité, ni le monde **ce qui appartient à la**

foi ; et pour l'immense majorité, il faut la superstition et les traditions, c'est-à-dire **une religion** que **la chair puisse saisir**, et qui **lui convienne**. Dieu peut conserver encore, par sa puissance, **une partie de la vérité**, ou laisser tout se corrompre ; mais dans l'un ou l'autre cas, **la vraie position chrétienne** et **la doctrine de l'Assemblée** **sont perdues** (*).

(*) Il y avait dans le système gnostique de très belles légendes contenant des vérités partielles ; mais **les gnostiques avaient perdu Dieu et la vérité**, ainsi que la réalité de la conscience devant Dieu.

[v.8-15] On peut bien trouver la philosophie séparée de la religion de la chair, et celle-ci séparée de la philosophie ; mais dans ce cas la philosophie est impuissante et athée ; **la religion de la chair, étroite, légale, superstitieuse et, si elle le peut, persécutrice**.

Dans notre chapitre nous trouvons la philosophie et le vide de la sagesse humaine, réunis avec la tradition des hommes, caractérisés comme «**les éléments du monde**», en opposition avec «**le Christ**» : car, en effet, nous avons un Christ céleste, qui forme un parfait contraste avec la chair dans l'homme vivant sur la terre ; **un Christ** en qui se trouvent toute sagesse et toute plénitude, et **la réalité de tout ce que la loi prétendait nous donner**, ou qu'elle présentait en figure : et en même temps **une réponse à tous nos besoins**. C'est ce que l'apôtre développe ici, en montrant **la mort** et **la résurrection** **avec le Christ** comme **le moyen** d'y avoir part.

[v.9-10] Et 1 premièrement, «**en Lui habite toute la plénitude de la déité corporellement**» (vers. 9). En lieu et place des spéculations nuageuses des hommes et des éons fantastiques, nous avons la plénitude de Dieu, corporellement, dans un vrai corps humain, et ainsi efficacement pour nous, **dans la personne de Jésus Christ**. 2 En second lieu, **nous sommes** «**accomplis en Lui**» : nous n'avons besoin de rien qui soit hors de Christ (*).

(*) Ces expressions se rapportent au **double caractère de Christ** déjà mis devant nos yeux au chapitre 1. Elles nous présentent ce que nous avons en Christ d'une manière positive, comme ce qui suit s'applique à tout ce qui ici-bas peut nous empêcher d'en jouir. En Christ est la plénitude de la déité, objet de nos délices aussi, car **en lui nous possédons tout**. Nous avons aussi en Lui une position au-dessus de toute créature selon la perfection qui l'a placé dans cette position suprême. Nous sommes **accomplis** (rendus complets, pleins) en Lui, qui est le Chef de toute principauté et de toute autorité. Quant à la phraséologie, le remplacement d'un mot par un autre, qui toutefois n'est pas meilleur en lui-même, fait saisir la pensée de l'apôtre : En Lui habite toute la perfection de la déité corporellement, et nous sommes complets en Lui

- D'un côté nous avons, **en Lui**, Dieu parfaitement présenté dans toute sa plénitude ;
- de l'autre nous possédons **en Lui** **la perfection** et l'avons complètement devant Dieu : **rien ne nous manque** quant à notre position devant Dieu. Quelle vérité !

Quelle position Dieu, dans sa parfaite plénitude, **en Christ homme** nous **en Lui** devant Dieu dans **la perfection de ce qu'Il est** ; **en Lui**, Chef de toutes les principautés et autorités, devant lesquelles l'homme, dans son ignorance, serait disposé à fléchir le genou ! Nous **en Lui**, en qui, quant à sa personne, la plénitude de la déité habite ; **en Lui** qui, quant à sa position et à ses droits comme homme élevé en haut, **est au-dessus de toute autorité et de toute principauté** !

[v.11-15] Ensuite l'apôtre entre dans des détails d'application, pour démontrer que **les fidèles ont tout en Christ**, envisagé selon la position qu'il avait prise, **sans avoir rien à chercher ici-bas**.

La circoncision, signe divin de **l'alliance de Dieu avec les Juifs** et du **dépouillement de la chair**, **exigée** pour faire partie du peuple de Dieu, **avait sa réalité en Lui**. Les chrétiens, rendus participants de l'efficace de sa mort, par la puissance de la vie qui est en Lui, et qui est la leur, se tiennent pour morts, et **ont dépouillé le corps du péché par la foi**. C'est **la vraie circoncision de Christ**, faite sans main. La circoncision faite de main n'était que le signe de ce dépouillement du corps de la chair, qui

est le privilège du chrétien en Christ. Ayant **une nouvelle vie en Christ**, il **a** **dépouillé efficacement** le **vieil homme**.

Nous sommes **ensevelis avec Christ** par le baptême (car c'est **la signification** de cette cérémonie), dans lequel aussi **nous sommes ressuscités avec Lui**, par la foi dans cette opération de la puissance de Dieu, par laquelle il a été ressuscité d'entre les morts. Le baptême était **le signe** et **l'expression** de **cela** (*) ; **la foi** dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité, **le moyen** par lequel s'effectue en nous **cette merveilleuse résurrection avec Christ** pour entrer dans **un nouvel état** et **une nouvelle scène** — cette heureuse mort, ou plutôt cette précieuse participation à la mort de Celui qui a tout accompli pour nous. Et quand je dis «**la foi**», c'est **la puissance de l'Esprit de Dieu opérant en nous**. Mais c'est **la puissance de Dieu Lui-même**, **telle qu'elle a agi en Christ**, qui **opère en nous**, pour **nous donner** **la nouvelle position dans la vie**. Considérée en rapport avec notre résurrection avec Christ, cette vie implique, par le fait même que nous la recevons, **que nous sommes pardonnés parfaitement et pour toujours**. Nous étions sous le poids de nos péchés, et morts dans nos péchés : Christ s'est placé sous ce poids, et il est **mort** pour nous, accomplissant l'oeuvre qui a ôté nos péchés par le fait qu'il est descendu dans la mort. **Ressuscités** avec Lui, en tant que participants de la vie dont **il jouit comme ressuscité d'entre les morts**, nous avons, comme Lui et avec Lui, **laissé tout ce poids de péchés et de condamnation derrière nous**, **avec la mort dont nous avons été délivrés**. C'est pourquoi l'apôtre dit : «**Nous *ayant* pardonné toutes nos fautes**».

(*) Quelques-uns ne lient pas «ressuscités» avec le baptême. Dans ce cas, il me semble que le passage doit se lire : «En qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair par la circoncision du Christ», ayant été ensevelis avec Lui dans le baptême, en qui aussi vous avez été ressuscités ensemble (dans le sens de avec Christ) par la foi, etc. Le baptême signifie clairement la mort et ce n'est pas le fait d'être baptisé, mais celui de sortir de l'eau qui peut s'appliquer à la résurrection. Le sens du baptême, même comme figure, n'est aucunement le don de la vie. mais le fait de quitter la vie d'Adam par la mort (la mort de Christ) et d'entrer par cette porte dans une position entièrement nouvelle.

Christ, en ressuscitant, a laissé derrière Lui l**a mort et le poids de la condamnation** sous laquelle nous étions ; nous aussi, **nous avons été ressuscités avec Lui**. Il est de toute évidence que Dieu, en nous ressuscitant ainsi de l'état où nous étions, **ne nous a pas ressuscités pour nous condamner**, ou nous laisser sous une condamnation attachée à cette nouvelle vie qui est Christ même. Car Il avait déjà porté la condamnation, satisfait à la justice de Dieu et aboli le péché dans **sa mort**, avant de **nous communiquer la vie**. Il nous fait sortir de la mort et de la condamnation, **avec Christ qui l'a portée pour nous**. Mais ceci se lie à un autre aspect de cette oeuvre de grâce dont il est parlé ici, comme aussi dans les Éphésiens et même en Jean 5 et 2 Corinthiens 5. **Celui qui est vivant dans les péchés est, devant Dieu, mort dans les péchés.** Si je le considère comme vivant dans les péchés, **il faut que la mort intervienne**, et **elle est intervenue à la croix** (voir Rom. 6). Ce côté n'est pas mis en avant dans les **Éphésiens** ; la mort seule l'est dans les **Romains** ; dans les **Colossiens**, la mort et la résurrection en Christ, dont nous avons parlé. Il n'en est nullement question dans les **Éphésiens** ; nous y sommes envisagés comme morts dans nos péchés, **morts devant Dieu**, et tout ce qu'il y a de bon c'est **une nouvelle création** selon les conseils de Dieu. Nous sommes vivifiés ensemble avec Christ lorsque nous étions morts dans nos péchés. Ceci est aussi présenté dans les Colossiens, mais n'est pas mentionné comme étant **une nouvelle création**. Toutefois, dans les deux épîtres, il y a **une nouvelle vie donnée** lorsque nous étions morts ; seulement les Éphésiens commencent par cette vie en Christ ressuscité et exalté, et par la même puissance en nous. Dans les Colossiens elle est présentée comme complément à l'enseignement sur l'administration de cette doctrine de notre mort dans le baptême et de notre résurrection par la foi dans l'opération de Dieu en Christ. Dans les

Éphésiens, **la grâce** nous trouve **morts** et **nous vivifie avec Christ**. Dans les Colossiens, elle nous trouve **vivants dans nos péchés**, introduit **la mort** et **la résurrection**, et complète cette oeuvre en **nous vivifiant avec Christ**.

De même **toutes les ordonnances**, qui appartenaient aux éléments de ce monde et **s'appliquaient à l'homme dans la chair**, et pesaient comme un joug insupportable sur les Juifs (ordonnances auxquelles ils voulaient assujettir les autres), **ces ordonnances** — qui plaçaient la conscience sous le poids continuel d'un service non accompli par l'homme, d'une justice non satisfaite en Dieu — **étaient effacées**. Le Juif, dans ces ordonnances, avait, pour ainsi dire, apposé sa signature à sa culpabilité ; mais **l'obligation** a été **détruite et clouée à la croix du Christ**. **La liberté** nous est donnée, comme **la vie** et **le pardon**.

Ce n'est pas tout. Nous avions contre nous **la force des principautés et des autorités** — **la puissance spirituelle de méchanceté** : **Christ** les a **vaincues** et **dépouillées sur la croix**, ayant **triomphé sur elles**. Il a mis de côté **tout ce qui était contre nous**, afin de nous introduire **parfaitement délivrés de tout**, **dans notre nouvelle position**. Ici on remarquera que l'apôtre, dans ce qu'il dit de l'oeuvre de Christ, ne va pas au-delà de ce que Christ a fait **pour nous délivrer**, et dans le but de **nous placer dans les lieux célestes**. Il parle au vers. 10 des droits de Christ, mais non comme assis dans les lieux célestes ; ni comme ayant mené captifs les ennemis ; il ne nous voit pas assis en Lui dans les lieux célestes. Christ a fait tout ce qui était nécessaire pour nous y introduire, mais les Colossiens sont envisagés comme étant **sur la terre**, bien que ressuscités, et comme, pour le moins, **en danger** de **perdre le sentiment de leur position** **en vertu de leur union avec Christ**, et de **retomber sous les éléments du monde et de la chair**, de **l'homme vivant dans la chair**, qui n'est **ni mort ni ressuscité avec Christ**. L'apôtre cherche à les ramener en leur montrant **comment Christ avait accompli tout ce qui était exigé**, et **avait ôté du chemin tout ce qui les empêchait d'arriver** : mais il ne peut leur parler de **la position elle-même** ; les Colossiens n'y étaient pas d'une manière consciente. Dans les choses de Dieu on ne comprend pas une position **sans y être**. Dieu peut **la révéler** et **nous en montrer le chemin**. L'apôtre le fait ici pour ce qui est de la personne de Christ : cela seul pouvait y rappeler les Colossiens. En même temps il développe **l'efficace de son oeuvre** pour **affranchir les saints** des liens qui les retenaient, et leur **montrer** que **tout obstacle était ôté**. Mais, en détail, il est obligé d'appliquer sa doctrine aux dangers dans lesquels les Colossiens se trouvaient, plutôt que d'en développer les glorieux effets dans le ciel.

[v.16-19] Les ordonnances juives n'étaient que des ombres ; **Christ était le corps** (vers. 17). En introduisant les anges comme objets d'hommage, et en les plaçant ainsi entre Christ et eux, on séparait les membres du corps de la Tête qui était au-dessus de toute principauté. La simplicité de la foi chrétienne retenait ferme la Tête, de laquelle **tout le corps tirait directement sa nourriture**, et ainsi croissait de l'accroissement de Dieu. Il pouvait sembler que c'était de l'humilité que de se placer ainsi en rapport avec les anges, comme avec des êtres supérieurs et élevés, et qui pouvaient servir de médiateurs ; mais il y avait **deux vices** d'une immense portée dans cette apparente humilité.

1° C'était **un véritable orgueil** que la prétention de pénétrer dans les secrets du ciel, dont on ne sait rien. Que savaient-ils d'une position des anges, qui rendrait ceux-ci les objets d'un pareil hommage ? C'était la prétention de monter au ciel pour mesurer, par eux-mêmes, leur relation avec les créatures de Dieu sans Christ et se placer même à son propre gré en relation avec elles.

2° C'était **renier leur union avec Christ**. S'ils étaient un avec Lui, il ne pouvait **rien y avoir entre eux et Lui** ; s'il y avait quelque chose entre eux et Lui, ils étaient morts et deux fois morts. De plus, par leur union avec Christ, ils étaient **un avec Lui**, qui est au-dessus des

anges. Unis à Lui, ils recevaient, ainsi que nous avons vu, la communication par le moyen de tous les membres du corps, des trésors de grâce et de vie qui étaient dans la Tête. Les liens mutuels entre les membres du corps même étaient partant fortifiés, et ainsi le corps prenait son accroissement.

Deux applications de la doctrine qu'ils étaient **morts avec Christ** et **ressuscités avec Lui** suivent (chap. 2: 20). L'apôtre applique le principe de la mort à toutes les ordonnances, et à l'ascétisme qui traitait le corps comme une chose vile en elle-même, et qu'on devait rejeter. Au chap. 3, vers. 3, il emploie la résurrection pour élever les coeurs des Colossiens dans une sphère plus élevée et les ramener à Christ, en les poussant à regarder en haut, eux-mêmes étant morts quant au vieil homme (*).

(*) Ces applications sont la conséquence du chapitre 2: 11, 12. Il est bon de remarquer que **l'épître aux Romains**, depuis le chapitre 5: 12, traite de **la mort au péché** dans laquelle l'homme, comme enfant d'Adam, était vivant. Dans **les Éphésiens**, l'homme est envisagé comme **mort dans ses péchés devant Dieu**. **Les Colossiens** traitent **les deux sujets** ; le chapitre 2: 11, 12, ajoute **la résurrection avec Christ**. Le verset 13 fait suite à la doctrine des Éphésiens. Les chapitres 2: 20 et 3: 1, font suite au chapitre 2: 11, 12, et nous présentent les exhortations en rapport avec le fait que le vieil homme a été dépouillé et le nouvel homme revêtu.

Pour rendre ces instructions plus claires, en montrant leur suite, nous pouvons remarquer que l'apôtre signale **le double danger**, savoir la philosophie et les traditions humaines, en contraste avec Christ (chap. 2: 3 ; voir versets 9 à 15). Tout en nous identifiant avec Christ, il parle de **la portée de l'oeuvre de Christ Lui-même** plutôt que de cette identification. Dans les vers. 16 à 19, il applique cette oeuvre :

1° au vers. 16, à l'assujettissement aux ordonnances, c'est-à-dire, au côté juif de leur danger ;

2° au vers. 18, à la philosophie gnostique (*) la science «**faussement ainsi nommée**», qui se liait au judaïsme (ou à laquelle le judaïsme s'alliait) au sein duquel elle se reproduisait sous une nouvelle forme.

(*) Bien que ce mot ait l'apparence du savoir et ne paraisse peut-être pas scripturaire, il n'en est pas ainsi. La science, faussement ainsi nommée, dont l'apôtre parle ailleurs, est appelée en grec *gnôsis* et de là vient le nom de «gnostique», qu'on a donné à cette philosophie présomptueuse et corruptrice ; et de «gnostiques» qu'on a donné à ses sectateurs. Ce système joue un immense rôle dans l'histoire de l'Église, avec laquelle je n'ai rien à faire ici — mais ses principes se retrouvent constamment dans le Nouveau Testament, mis en avant par les apôtres pour les combattre. Les Juifs s'étaient beaucoup laissés aller à croire à la médiation des anges, quoique pas exactement sous la même forme que la philosophie gnostique.

Depuis le verset 20, l'apôtre applique notre mort et notre résurrection avec Christ, aux principes dont nous venons de parler, ou à la délivrance des Colossiens, en élevant leurs pensées en haut.

Mais les Colossiens ne sont pas les seuls qui aient à courir ce danger. Au fond ces mêmes principes ont été **la ruine de l'Église en tout temps**, ce sont ceux du **mystère d'iniquité** (*) qui a tant mûri dès lors et a produit des effets si variés, avec des modifications si diverses par suite d'autres principes qui y ont aussi agi, et sous la Providence souveraine de Dieu. Dans les versets qui suivent, nous verrons le principe profond, simple et décisif, qui se trouve engagé dans le raisonnement de l'apôtre sur la question qui nous occupe.

(*) Ce mystère d'iniquité était à l'oeuvre aux jours des apôtres. Paul y résista avec l'énergie du Saint Esprit. Après son départ, cette puissance fit défaut. **L'Église historique n'a jamais eu les deux grands principes fondamentaux du christianisme** :

1° **la perfection en Christ** («**par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité**»), et

2° **la présence** et **la puissance directrice du Saint Esprit ici-bas**.

Ces principes ont été supplantés par les sacrements et le clergé.

Les versets déjà cités, jusqu'au 20°, avaient jugé tout ce système judéo-philosophique, au point de vue de l'oeuvre de Christ et de sa résurrection, ainsi que de l'union des croyants avec Lui, dans sa position céleste.

[v.20-23] Ce qui suit juge ce même système d'après **notre position actuelle**. Les versets qui précèdent le verset 20 avaient démontré que le système était faux, parce que Christ et son oeuvre étaient tels qu'ils sont dépeints dans ces versets ; ce que nous allons étudier montre que **ce système est absurde** et **ne peut s'appliquer à nous** d'aucune manière, **à cause de notre position**. D'un côté ce système est faux et nul dans toutes ses parties, si Christ est vrai et s'il est dans le ciel ; d'un autre, le système est absurde dans son application à nous, si nous sommes chrétiens ; et voici pourquoi : ce système suppose **la vie dans ce monde** et **des relations avec Dieu à acquérir**, relations qui auraient leur fondement dans **cette vie**, **tout en prétendant mortifier la chair** ; et néanmoins il s'adresse à des personnes qui, **pour la foi**, **sont des morts**. Nous sommes, dit l'apôtre, ***morts*** aux éléments de ce monde, à **tous les principes** selon lesquels **la vie de ce monde se dirige** ; pourquoi donc, comme si **nous y *vivions* encore**, comme si **nous étions encore en vie dans ce monde**, nous assujettissons-nous à des **ordonnances** qui s'adressent à **cette vie** et **la supposent**, à des **ordonnances** qui s'occupent des **choses qui périssent** tandis que nous nous en servons, et n'ont **aucun rapport** avec ce qui est **céleste et éternel** ? Elles ont, il est vrai, une apparence d'humilité et d'abnégation, pour ce qui regarde le corps, mais elles n'ont aucun lien avec **le ciel**, **sphère de la nouvelle vie**, de tous ses motifs, et de tout son développement ; de plus, elles ne reconnaissent pas l'honneur de la créature comme sortie de la main de Dieu, et qui, comme telle, a toujours sa place et son honneur à elle. Elles placent l'homme **dans la chair** et **sous la chair**, **tout en prétendant le délivrer de la chair**, et elles **séparent le chrétien de Christ** en plaçant les anges entre l'âme, **sa position et sa bénédiction célestes**, tandis que nous sommes **unis à Christ**, qui est au-dessus de toutes ces puissances et **nous sommes en Lui**. Ces ordonnances s'occupaient des choses purement corruptibles ; elles ne se rattachaient **pas à la nouvelle vie**, mais à **l'homme vivant de sa vie charnelle sur la terre**, vie à laquelle **le chrétien est mort moralement** ; et pour ce qui regardait cette vie, elles ne reconnaissaient pas le corps comme créature de Dieu, comme cela doit se faire.

Ainsi ce système d'ordonnances **ne possédait pas Christ**, qui en était la substance. Il se rattachait à **l'orgueil** qui **prétendait pénétrer dans le ciel**, pour se mettre en relation avec des êtres qu'on ne connaît pas de manière à pouvoir entrer en relation avec eux — orgueil qui, en faisant ainsi, **se séparait de la Tête du corps**, **de Christ**, et reniait ainsi **toute relation avec la source de la vie**, et **la seule vraie position de l'âme devant Dieu**. Ce système faussait également la position du chrétien sur la terre, en le traitant comme **vivant de la vie du vieil homme**, tandis que **le chrétien est mort** ; et il déshonorait la créature comme telle, au lieu de la reconnaître, en tant que sortant de la main de Dieu.

Ce qui était un danger pour les chrétiens du temps de l'apôtre caractérise **la chrétienté du temps où nous vivons**.

Ainsi **la position du chrétien** est constatée ici, mais en appliquant la vérité de cette position plutôt à écarter les dangers qu'à développer les privilèges célestes du chrétien. Mais ainsi la grâce nous a pourvus de **tout ce dont nos âmes ont besoin**. Elle s'étend sur nos privilèges, en se servant de la foi des uns ; elle nous fournit des avertissements et des instructions inappréciables, en mettant à profit les fautes des autres.

CHAPITRE 3

[v.1-4] Maintenant commencent les exhortations directes, fondées sur la vérité qui a été développée, et adaptées à l'état dans lequel sont

envisagés les Colossiens, c'est-à-dire **comme ressuscités avec Christ**, mais non comme assis dans les lieux célestes.

Ressuscités avec Christ, ils devaient penser aux choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu, et non pas à celles qui sont sur la terre. Les choses célestes et les choses terrestres ne peuvent aller ensemble. Regarder en haut et en bas, avoir nos motifs dans le ciel et sur la terre en même temps est impossible ; être tenté par les choses terrestres, avoir à les combattre, oui bien ; mais ce n'est pas là les avoir pour objets. La raison toutefois de cette abnégation des choses d'ici-bas se trouve dans notre position : nous sommes morts, et **notre vie est cachée avec le Christ en Dieu**. L'apôtre ne dit pas qu'il nous faille mourir : l'homme ne le peut pas par la volonté de l'homme ; il ne peut renier la volonté par la volonté ; de plus, la volonté de la chair ne le fera jamais ; quand elle agit, elle n'abdique pas. Nous sommes **morts** : telle est la précieuse et consolante vérité, à l'égard du chrétien, **en vertu de ce que Christ est mort pour lui**. Il a reçu **la vie de Christ**, et tout ce que Christ a fait pour lui dans cette vie lui appartient. Ainsi il est mort, car **Christ est mort pour lui** ; **la vie**, à laquelle la force de la tentation, la culpabilité, les attaques du péché se rattachaient, **n'existe plus pour la foi**. Par la mort, tout ce qui se rattachait à cette vie a pris fin. Or, ce qui se rattachait à **la vie du vieil homme**, c'était **le péché**, **la condamnation**, **la faiblesse**, **la crainte**, **l'impuissance contre les attaques de l'Ennemi** : **tout cela est passé !** Nous avons une **vie**, mais c'est **en Christ** ; cette vie est **cachée avec Lui en Dieu**. Nous ne sommes pas encore manifestés dans sa gloire, tels que nous serons manifestés devant les yeux de tous dans les cieux et sur la terre ; notre vie est cachée, mais **en sûreté**, dans son **éternelle source**. Elle a le sort **de Christ** **en qui** nous **la possédons**. Il est caché en Dieu, ainsi aussi est notre vie : quand Christ apparaîtra, nous apparaîtrons aussi avec Lui.

On remarquera que l'apôtre ne parle **pas** ici de **notre union avec Christ**, mais de **notre vie**, du fait que nous sommes **morts** et que ***notre vie*** est cachée avec Lui en Dieu. Il ne parle pas de l'Assemblée pour ce qui est de notre position, il parle sans doute ***de Christ*** comme en étant **le Chef**, par rapport à **sa gloire personnelle**, mais non par rapport à nous. Il parle de nous individuellement. Chacun a sa vie en lui, en Christ sans doute, mais chacun l'a comme sienne : ce n'est pas l'union avec d'autres chrétiens qui occupe l'apôtre. Nous avons cette vie en Christ, mais cela ne constitue pas notre union en un seul corps avec Lui. Ce qui nous est présenté, c'est le caractère individuel du chrétien, pour lequel **Christ**, Chef dans le ciel, **est tout**.

Ce qui est aussi très important à remarquer, en rapport avec cette vérité, c'est que, dans l'épître qui nous occupe, **il n'est nulle part question du Saint Esprit**. L'apôtre parle aux Colossiens d'une manière pratique de leur amour dans l'Esprit, mais dans l'enseignement de l'épître, **il ne nomme pas l'Esprit**. Quand il dit même qu'il n'y a ni Juif, ni Grec, etc., c'est dans le nouvel homme, non parce que nous sommes un en Christ. **L'individu** devait tenir ferme la Tête : il n'était plus vivant dans ce monde, mais **mort**, et **sa vie cachée avec Christ en Dieu** ; mais cette vérité était pour lui une vérité personnelle, ce qu'il devait connaître et tenir ferme pour lui-même, comme vérité nécessaire, pour être **garanti des ruses de l'Ennemi**. En un mot, **la vie en Christ** est la grande vérité qui nous est présentée : ailleurs bien des choses dont l'apôtre parle ici seront mentionnées comme fruits de l'Esprit, par lequel la communion et l'union sont maintenues ; mais ici elles se rapportent simplement à **la nature de la vie**, dans laquelle ces fruits trouvent leur source. Il est tout naturel, par conséquent, que la portée et le rassemblement en un de toutes les relations spirituelles en Christ, qui fait partie de l'instruction divine quand le Saint Esprit est introduit, **nous manquent ici**.

Dans l'épître aux Éphésiens, l'opération du Saint Esprit se retrouve partout, et caractérise l'ensemble de ce qui est développé en communion avec la Tête, Christ, avec lequel nous sommes unis en un corps par l'Esprit : ainsi nous sommes individuellement scellés de l'Esprit de la

promesse, arrhes de notre héritage ; nous avons tous accès auprès du Père par un seul Esprit ; nous sommes aussi édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit ; l'union des Gentils et des Juifs en un seul corps est révélée maintenant par l'Esprit ; les saints sont fortifiés par l'Esprit dans l'homme intérieur ; il y a un seul corps et un seul Esprit ; on ne doit pas contrister l'Esprit ; on doit en être rempli ; la Parole même est l'épée de l'Esprit. L'union du corps avec Christ, notre résurrection avec Lui, le fait que nous sommes assis avec Lui en haut, en un mot, tout ce qui découle de cette union est pleinement développé ; mais en même temps, le Saint Esprit qui nous unit à Lui et tous ensemble en un seul corps — **le Saint Esprit qui ici-bas caractérise la présence de Dieu dans l'Assemblée** — le Saint Esprit qui agit en nous nous assure notre avenir et devient notre force pour le temps présent ; le Saint Esprit, dis-je, se retrouve partout dans l'épître, pour compléter la vérité et lui donner sa force actuelle pour nous ici-bas.

Plusieurs des exhortations de l'épître aux Éphésiens sont à peu près les mêmes que celles adressées aux Colossiens ; mais dans l'épître aux Éphésiens, elles se rattachent à l'Esprit, dans les Colossiens, à l'action de la Parole et de la grâce dans le coeur. Cela donne une immense portée, et beaucoup d'ensemble à la doctrine de l'épître aux Éphésiens pour ce qui regarde notre position ici-bas, parce que l'apôtre introduit Dieu Lui-même, et Dieu demeurant par l'Esprit en nous, et nous remplissant comme individus ou dans l'unité du corps. Il y est aussi donné à connaître l'étendue tout entière des conseils de Dieu.

Mais **la possession de la vie** est, d'autre part, aussi importante que la présence du Saint Esprit et le fait qu'il habite dans le chrétien. Elle fait que la bénédiction reçue c'est nous-mêmes ; ce n'est pas simplement une opération en nous, et, comme nous l'avons vu, le caractère de la vie divine est beaucoup plus pleinement développé dans les Colossiens, tandis que les Éphésiens font voir davantage le contraste avec l'état précédent.

Dans l'épître aux Romains, nous trouvons, au chap. 8, l'action et la présence du Saint Esprit présentées d'une manière très remarquable quant à l'individu. L'Esprit nous caractérise vitalement dans le principe de notre résurrection ; il est le témoin en nous que nous sommes enfants, nous remplissant de joie et de l'espérance de la gloire comme héritiers ; il est l'appui de notre faiblesse et la source de nos prières et de nos soupirs. Dans l'épître aux Romains, l'Esprit est en rapport avec **notre relation personnelle avec Dieu**. Dans celle aux Éphésiens, il est présenté comme la présence de Dieu en nous, en rapport avec **notre union avec Christ en un seul corps**.

Il y a encore une chose à remarquer ici, qui jette de la lumière sur **l'intention de l'Esprit dans ces épîtres**. Le point de départ dans celle qui s'adresse aux **Éphésiens**, ce sont **les conseils de Dieu** : l'homme y est envisagé tel qu'il est, sans un mouvement de vie à l'égard de Dieu ; il est mort dans les fautes et dans les péchés, et, de sa nature, enfant de colère : Dieu est riche en miséricorde, Il le ressuscite avec Christ qui est descendu en grâce dans la mort et le place, selon ses conseils, dans la même position où Christ se trouve. Nous sommes **son oeuvre**, **créés de nouveau en Christ Jésus**. Dieu veut nous placer devant sa face, selon ses propres conseils, et selon sa nature. Il n'est pas dit que nous sommes morts avec Christ ; l'homme n'est pas envisagé comme vivant dans la chair, de sorte que d'une manière ou d'une autre, il ait dû mourir ; il n'était pas nécessaire de développer cette partie de la vérité. Les Éphésiens étaient dans le cas de saisir, d'un côté, le plein contraste entre Dieu et l'homme selon ses conseils, et de l'autre, l'état de péché où l'homme se trouvait selon la nature. Dans l'épître qui leur est adressée, tout est l'oeuvre de Dieu Lui-même, selon le dessein originel de son propre coeur, de sa nature et de sa volonté (*). L'homme est déjà mort, et Christ même n'est pas présenté en rapport avec sa place dans la gloire avant d'avoir été vu d'abord comme mort, puis ressuscité et élevé dans les hauts lieux.

(*) C'est pourquoi nous ne trouvons pas la justification dans les Éphésiens. **Cette épître traite d'une nouvelle création**.

Les Colossiens étaient disposés à s'assujettir aux ordonnances, et partant, étaient dans le cas d'avoir égard à l'homme, **comme *vivant* dans le monde**. L'apôtre leur fait sentir que nous sommes morts avec Christ il était forcé de les suivre en grâce là où ils étaient car le danger pour eux était de prendre l'homme en considération, comme vivant sur la terre ; son but était de leur montrer cependant que **le chrétien est déjà mort avec Christ**, et qu'il est vivant sur la terre en tant **que ressuscité avec Lui**.

Dans **les Éphésiens**, l'homme ne meurt pas avec Christ ; il **est** mort dans ses péchés, lorsque Dieu commence à agir à son égard ; nul homme n'est vivant au point de vue de Dieu ; le chrétien est ***vivifié*** ensemble avec Christ, Christ Lui-même étant d'abord vu comme mort.

Pour nous tous cependant, le point de vue de l'épître aux Colossiens a sa valeur et une grande valeur, parce que la vie, la nouvelle nature, et la grâce opérant en elle, sont beaucoup moins mises en avant dans l'épître aux Éphésiens. Dans cette dernière, il s'agit de l'énergie de Dieu qui crée des hommes en Christ et les unit à Christ, remplit le fidèle et l'Assemblée ; ici, de la nature et du caractère du nouvel homme, et partant, de Christ ; oui, de Dieu Lui-même (*). Nous aurions pu supposer qu'il n'y avait que le Saint Esprit agissant dans la plénitude de sa force, et remplissant l'individu et l'Assemblée ; mais dans l'épître aux Colossiens, nous trouvons qu'il y a une nouvelle nature, un changement intrinsèque, non pas de la chair assurément, mais de l'homme. Car nous sommes envisagés, non pas simplement comme vivifiés par le Fils, mais comme morts et ressuscités avec Christ, l'Homme qui est mort, de sorte que nous sommes sortis de l'ancienne position d'enfants d'Adam pour entrer dans celle **d'hommes ressuscités avec Christ** — nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau. Ceci est à la fois une position et un état devant Dieu, une source de dispositions, de sentiments, de désirs, de raisonnements et de capacités morales, qui sont en rapport avec la nature de Dieu elle-même, et cette nature la fait jaillir dans le coeur. Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés ; mais cette source est une vie, qui a besoin que le Saint Esprit lui révèle les objets qui y répondent, réveille ces dispositions et ces sentiments, les satisfasse et les fasse croître. Nous avons besoin que l'Esprit de Dieu agisse dans cette vie, pour lui donner de la force ; mais **c'est une véritable vie**, une nature qui a ses dispositions attachées à son existence même (**). Cette vie, étant éclairée par le Saint Esprit, a la conscience de son existence, dans laquelle nous sommes enfants de Dieu, étant nés de Lui.

(*) Cette différence est d'un profond intérêt, et fait ressortir, d'une manière remarquable, **la portée de l'épître aux Éphésiens** — épître où tout se ressent du point de vue élevé auquel se place l'Esprit, et où tout découle des desseins originels et éternels de Dieu et de son opération pour amener à la perfection ses desseins, et le propos arrêté de son propre coeur. **Dieu veut avoir quelque chose selon son cœur**. Il le crée dans le but de montrer les immenses richesses de sa grâce. Il a pris les morts et les hommes perdus ; mais ils ne sont rien que des objets de ses opérations, propres à mettre ces opérations en évidence, à cause de l'état dans lequel ils se trouvaient. Dieu n'opère pas sur la nature de l'homme, parce qu'elle est contraire à la sienne ; et, pour détruire cette contradiction, **Il vivifie de la mort et crée**. **Dans les Colossiens**, il s'agit de la mort du vieil homme qu'il était nécessaire de prendre en considération. Dieu soit béni, on a le droit de considérer **le vieil homme comme étant déjà mort**, puisque **Christ est mort pour nous**.

Je puis ajouter ici à ce que j'ai dit du Saint Esprit que lorsque, dans cette épître aux **Colossiens**, l'apôtre parle de la force de l'espérance en nous, il ne parle pas des arrhes de l'esprit : c'est encore ***Christ* en nous**, l'espérance de la gloire. Partout c'est Christ, et **Christ comme vie**.

(**) À cette différence **entre l'action du Saint Esprit** et **l'existence de la nouvelle vie** se rattache **l'affranchissement de l'âme**. Lorsque nous sommes nés de Dieu, nous avons nécessairement le désir de la sainteté ; l'amour agit en moi, la justice selon Dieu me réjouit ; mais en

raison de ces sentiments, quoique mon coeur apprécie l'amour en Dieu, et que cet amour m'attire et m'inspire une certaine confiance, **ma conscience me condamne, et je sens que je ne suis pas ce que j'aimerais être**. Je suis sous la loi et incertain de ma relation avec Dieu. Quand j'ai appris la valeur du sang de Christ, quand j'ai appris que Christ est ma justice, le Saint Esprit, demeurant et agissant en moi, me donne conscience de ma relation avec Dieu. J'en ai conscience dans mon âme et le Saint Esprit m'en rend témoignage. Il y a la liberté.

[v.5-11] Quant à la vie de la chair, lorsque nous pensons à cette vie, il n'est pas non plus sans importance pour nous d'apprendre que nous sommes morts, bien que ce soit le côté négatif de la vérité ; que Dieu ne reconnaît rien de ce qui provient du vieil homme, et qu'Il prend plaisir dans une nature nouvelle qui est bien la nôtre par la grâce, mais qui est de Dieu Lui-même et le reflet moral de la sienne.

Nous sommes donc morts, et **notre vie est cachée avec Christ en Dieu**. Nous avons sur la terre des membres — point de vie reconnue — et nous avons à **mettre à mort** (*) **tous ces membres du vieil homme**. Le chrétien doit **les renier en pratique**, comme appartenant au vieil homme, **tandis que sa vie à lui est là où est Christ**. Ce que produisent ces membres attire la colère de Dieu sur les fils de la désobéissance (vers. 6). Les chrétiens marchaient dans ces choses, ils y avaient leur vie : mais **il n'en est plus ainsi** ; non seulement ils renient les péchés grossiers, fruits de convoitises positives (vers. 5, 6), mais **tous les mouvements d'une volonté non brisée** et **d'un coeur indompté**, tous les indices de l'opération de la volonté de cette nature qui **ne connaît pas Dieu** et **n'agit pas dans sa crainte**, toute **colère**, toute **malice** et tout **mensonge** résultant de l'égoïsme ou de la crainte de l'homme (vers. 8). La vérité règne dans le coeur qui a dépouillé le vieil homme, selon la simplicité du nouvel homme (**), qui aussi est renouvelé en connaissance, selon l'image de Celui qui l'a créé (vers. 9, 10). **Le nouvel homme marche dans la lumière**. Ce n'est pas seulement qu'il ait une conscience qui juge le bien et le mal, selon ce que l'homme devrait être, selon sa nature comme créature responsable ; il y a **un nouvel homme** qui **juge le vieil homme tout entier**, jugeant du bien et du mal **selon la connaissance de Dieu**. **C'est là le sens de dépouiller**.

(*) **Mettre à mort** et mourir au péché sont deux choses très différentes. La seconde suppose le mal dans la chose qui meurt (sauf, cela va sans dire, dans le cas de Christ qui mourut pour ceux qui avaient le mal en eux) ; tandis que mettre à mort est **un acte de puissance accompli par ce qui est bon** — **le nouvel homme**.

(**) Ces trois choses composent tout le caractère du mal dans l'homme : en général la **violence** et la corruption, cette dernière prenant la double forme de la **convoitise** et du **mensonge**. Ainsi, avant le déluge, la terre était corrompue devant Dieu et pleine de **violence**. Le **mensonge** est la forme de corruption de Satan, et la violence le caractérise aussi. Le Seigneur déclare qu'il est menteur et meurtrier (Jean 8: 44). L'homme ajoute la **convoitise** à cause de la chair.

Avant le christianisme, qui est la pleine révélation de Dieu, il y avait bien, cela va sans dire, **des âmes nées de nouveau** ; mais leur règle, lorsqu'il eut été définitivement donné une règle, était **la responsabilité de l'homme** (quoi que pussent inspirer la piété et la grâce) et la loi qui était la mesure parfaite de ce que l'homme, comme **être responsable envers Dieu**, devait être. Les saints d'alors ne distinguaient pas un vieil homme et un nouvel homme, quoique au fond ils eussent nécessairement, dans une certaine mesure sous beaucoup de rapports, les dispositions du nouveau, et la conscience de l'ancien. Le sentiment, par exemple, du mal qu'il y a dans le mensonge n'avait nullement la place qu'il a pour le chrétien. ***Maintenant*** le nouvel homme est renouvelé en intelligence, ***selon l'image de Celui qui l'a créé*** (*). Dieu Lui-même, dans sa nature, est **la mesure du bien et du mal**, parce que **le nouvel homme** a **l'intelligence** de **ce qu'est cette nature de Dieu** : il en est rendu participant, et il a la lumière de Dieu. C'est la participation intelligente, par la grâce, à la nature de Dieu, qui est le merveilleux et précieux privilège du chrétien. Dieu opère dans cette nature, mais en la communiquant, il

a placé l'homme dans cette position. **Christ** est le parfait modèle de cette image, **le type du nouvel homme**.

(*) Remarquons ici **la différence de la phrase correspondante dans les Éphésiens**. Là le chrétien est créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité. Ici ce sont les perceptions nouvelles de **la vie divine** qui **connaît Dieu**. C'est **notre état**, non pas l'acte créateur de Dieu. Ce n'est pas qu'il y ait contradiction avec la pensée dans les Éphésiens ; au contraire, «renouvelé» est ici un autre mot que dans les Éphésiens, c'est ce qui est entièrement nouveau, ce qui n'a jamais été auparavant (ανακαινουμενον). Dans les Éphésiens, «renouvelé», c'est ce qui est maintenu neuf et frais.

[v.12-15] Les autres différences ont disparu : il ne reste que **le vieil homme**, reconnu par le chrétien comme étant **mort**, et **puis le nouvel homme**. Pour celui-ci **Christ est tout**, de sorte qu'il n'y a **que Lui** qu'on **voie** et qu'on **reconnaisse**, et Christ est dans tous les croyants. Le chrétien *revêt* donc comme tel, comme élu, saint, bien-aimé (**Christ étant sa vie**), **le caractère de Christ**, la tendresse, la bonté, l'humilité, la douceur, la patience (*) ; il supporte, il pardonne aux autres s'ils l'ont offensé, comme Christ lui a pardonné. Enfin il revêt l'amour, lien de la perfection, ce qui donne un caractère divin à toutes les qualités énumérées, et qui ont été manifestées en Christ, et donne aussi une pierre de touche qui empêche de confondre une nature aimable avec la grâce divine ; car **l'amour divin est saint**.

(*) Remarquons ici que la patience, le déploiement de la grâce et de la longanimité caractérisent le chrétien. Il est remarquable que ce soit le cas partout. C'est ce qui doit être dans un monde tel que celui-ci. Il en était ainsi en Christ. C'est ainsi qu'en 1 Corinthiens 13 les traits de l'amour sont tous subjectifs et ont ce même caractère ; non que ce soit là une définition de l'amour, mais c'est ce qui le caractérise. Où ces traits manquent, l'amour manque.

Remarquons ici qu'en revêtant ces qualités, le saint le fait ayant conscience de la position bénie devant Dieu qu'expriment les mots «**élus de Dieu, saints et bien-aimés**». C'est ***comme* tel**. Il ne saurait le faire autrement. C'est dans le sentiment de cette merveilleuse faveur que la grâce se développe dans nos coeurs. Il en est de même dans les Éphésiens : «**comme de bien-aimés enfants**».

On trouve dans la nature humaine des dispositions qui peuvent ressembler à plusieurs de ces qualités ; mais l'énergie, les traits, le lien d'amour divin qui opère dans la conscience de la communion avec Dieu manquent totalement aux premières. Cela donne à la manifestation de ces qualités un caractère, un ensemble, une justesse d'application, une perfection, une convenance et une énergie que **l'amour seul peut donner**. C'est bien **Dieu Lui-même qui est là**, agissant dans **sa nature**, qu'il **nous a communiquée** : car «**celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui**». Il y a, quant à l'état de l'âme, une couronne qui est le plus bel ornement du chrétien quand il suit continuellement cette marche : **la paix de Christ règne dans le coeur**, cette paix ineffable et douce que rien n'a pu troubler, **bien que son esprit ait traversé toutes les épreuves possible**s, **car Il marchait toujours avec Dieu**. Dieu nous a aussi appelés à cette paix : il est «**le Dieu de paix**». Ici l'apôtre introduit **l'unité du corps**, non quant à ses privilèges en Christ, mais **quant au fait** que les chrétiens sont appelés à être ensemble dans l'unité, de laquelle **la paix** est **le sceau** et **le lien**. Et alors il y aura actions de grâces ; car l'âme est dans la conscience de l'amour et de l'activité de Dieu, et pour elle tout découle de cet amour.

[v.16-17] Mais comme il y a la paix et les actions de grâces envers Dieu, il y a aussi le **développement de la vie dans la connaissance de ce qui est révélé**, sa **nourriture** et sa **joie**. L'âme en jouit en outre dans l'activité de **la vie** et de **l'amour à l'égard des autres**. **La jouissance de Dieu** et de ce qui se trouve auprès de Lui **conduit à cette activité de l'âme**. Quand celle-ci est réelle, elle est la liberté joyeuse d'une vie qui est en santé en elle-même, l'activité de l'amour qui est naturelle à cette vie et qui **reçoit son énergie de la communion de Dieu**, selon la nature divine. La parole de Christ expose tout ce qui est révélé à l'âme comme ce en quoi elle vit et s'épanouit librement ; elle est ainsi la «norme» et

la puissance agissante et directrice, parce qu'elle est l'expression de cette nature, et la révélation de toutes ses voies et de son énergie active en Lui dans l'amour.

L'apôtre exhorte donc les Colossiens, afin que **la parole de Christ habite en eux richement**. Cette parole réalisée dans l'homme est le développement, selon la perfection de Dieu, du **nouvel homme**, et la sagesse de Dieu pour le former et le diriger. L'apôtre veut que ce développement et cette sagesse se réalisent pleinement dans le chrétien. C'est dans la communion du Seigneur, en s'entretenant avec Lui, que ce développement de vie s'accomplit ; la Parole étant ce en quoi on trouve la sagesse ; c'est aussi dans la mesure où ce développement a lieu que **les saints peuvent s'enseigner et s'exhorter l'un l'autre**. Mais alors ce n'est pas seulement la sagesse qu'on apprend et qui se déploie en nous, mais **les affections**, en rapport avec Celui en qui nous avons trouvé cette sagesse, de sorte que **la manifestation de la vie de Christ**, comme vraie sagesse dans le monde, **trouve son expression dans nos coeurs**, en louange, en actions de grâces : **on chante avec joie l'excellence du Sauveur**. Toutes les affections intimes, dans lesquelles la vie spirituelle se développe, s'expriment selon ce que nous avons appris : **elles découlent de l'Esprit de Christ**, et sont l'expression des rapports de l'âme avec Lui, et des sentiments qui sont **le fruit de ces rapports dans le coeur**. **La personne du Christ**, dans la conscience de sa présence, comme **objet de nos pensées**, et dans les fruits moraux qui découlent de cette présence, **entretient les relations et les communications de l'âme occupée de ses louanges**.

Mais cette conscience de relation avec Christ dans la vie qui est de Lui en nous **s'applique à tout** : **rien ne se fait sans Lui**. **Il est la vie** : tout ce que cette vie fait **l'a Lui-même** pour **but**, pour **objet quant au coeur** ; il est présent comme **le premier mobile** et ce qui imprime à nos actes leur vrai caractère, et le coeur est préoccupé de Lui en les accomplissant. **Tout se rapporte à Lui** : nous ne mangeons pas sans Lui (comment ferions-nous autrement, puisqu'il est notre vie ?) ; nous ne buvons pas sans Lui ; ce que nous disons, ce que nous faisons est **dit et fait au nom du Seigneur Jésus**. La conscience de sa présence, le sentiment que tout se rapporte à Lui, **qu'on ne peut rien faire**, **sinon charnellement**, **sans Lui**, parce que la vie que nous avons de Lui agit **avec Lui** et **en Lui**, **ne se sépare pas de Lui** et **l'a Lui-même pour objet en tout**, de même que l'eau s'élève à la hauteur d'où elle est descendue — **voilà le vrai caractère de la vie du chrétien**. Et quelle vie ! Par Lui, demeurant dans la conscience de l'amour divin, nous rendons grâces à notre Dieu et Père.

Remarquez ici que la vie chrétienne n'est pas caractérisée seulement par de certaines qualités subjectives, qui découlent de Christ, mais par le fait qu'elle a **Christ Lui-même** pour **but** et pour **objet** du coeur et de la pensée, dans tout ce qu'elle fait à tous égards. Christ personnellement domine, et est présent au coeur en toutes choses.

La nature se confond souvent avec la grâce, aux yeux inexpérimentés des hommes, mais la conscience intelligente qu'on a de Christ comme objet du coeur, la conscience de sa présence, du sceau de son approbation quand on pense à Lui, **ne se confond avec rien** : **rien n'y ressemble, aucune belle apparence n'en peut prendre la place**. Quand il se révèle au coeur, et que le coeur **marche avec Lui** et **s'entretient avec Lui**, ne cherchant que **le regard de sa face**, **le sceau de sa faveur** sur l'âme en toutes choses : **alors Christ est connu**, **bien connu**. Il n'y a que Lui qui se communique ainsi en grâce à l'âme qui **marche dans les voies de sa volonté exprimée dans sa Parole**.

[v.18-Ch4 v.1] Après ces grands et importants principes de la nouvelle vie, l'apôtre (vers. 18 et suiv.) entre sur le terrain des **diverses relations de la vie**, et nous avertit de ce qui serait un danger pour ces relations, en montrant **le caractère du chrétien dans chacune d'elles**. De la femme il réclame «**l'obéissance**» : l'affection lui est naturelle ; «**ton désir sera tourné vers ton mari**». À l'homme, il demande l'affection et la douceur : son coeur peut être indifférent et dur. Les enfants

doivent être obéissants ; les pères doux, afin que les affections des enfants ne se refroidissent pas et qu'ainsi ils n'en viennent pas à chercher dans le monde un bonheur qu'ils devraient trouver dans le sanctuaire du cercle domestique, formé de Dieu comme sauvegarde pour ceux qui grandissent dans la faiblesse. Si Christ est reconnu, la famille est un précieux foyer de douces affections, où le coeur est élevé dans les liens que Dieu Lui-même a formés, cela en rapport avec le Seigneur, liens qui, en nourrissant les affections, **préservent** des **passions** et de la **volonté propre**. La famille, là où sa force est justement développée, a une puissance qui, malgré le péché et le désordre, réveille la conscience, et engage le coeur à **se tenir loin** du **mal** et de **la puissance propre de Satan**. C'est **Dieu Lui-même** qui **a formé ces liens**.

Je sais bien qu'il faut une autre puissance pour délivrer le coeur du péché et l'en préserver. La nature, même telle que Dieu l'a formée, ne donne pas la vie éternelle, ne nous rend pas l'innocence, ne purifie pas la conscience. On peut, par l'énergie de l'Esprit, se consacrer à Dieu en dehors de ces relations, les rompre même, si Dieu nous appelle par de plus puissantes obligations, ainsi que Christ nous l'enseigne dans l'Évangile. **Les droits de Christ** sur l'homme perdu par le péché sont souverains, absolus et complets : **il a racheté l'homme** ; **le racheté n'est plus à lui-même**, **mais à Celui qui s'est donné pour lui**. Là où les relations naturelles existent, **le péché a tout perverti et a corrompu la volonté** ; les passions entrent en jeu : mais les relations elles-mêmes sont **de Dieu**, et **malheur à celui qui les méprise comme telles** ! Si la grâce a agi, **si la nouvelle vie est là**, le coeur reconnaît ce que Dieu a formé : il sait qu'il n'existe pas de bien dans l'homme, il sait que le péché a tout gâté ; mais **ce qui est gâté n'est pas péché en soi**. Et **là où ces relations existent**, l'abnégation de la volonté, la mort au péché, **l'intervention de Christ**, **l'opération de la vie en Lui**, rendent la force à ces relations ; et si elles ne peuvent pas leur rendre le caractère d'innocence perdu à tout jamais, **elles font des relations établies de Dieu** une scène où la grâce opère, où la douceur, la tendresse, le secours mutuel et l'abnégation de soi-même, au milieu des peines et des difficultés que le péché a introduites, prêtent à ces relations un charme et une profondeur (au reste, c'est ce que Christ a fait à l'égard de toutes choses) **que l'innocence même n'aurait pu offrir à nos regards**. C'est **la grâce**, opérant dans la vie de Christ en nous, qui **s'y déploie**.

Être sans **affections naturelles** est un signe de l'apostasie sans espoir, de l'éloignement de Dieu et de l'égoïsme complet des derniers jours.

Je ne fais ici ni faux tableau, ni poésie, comme si le beau côté était tout ce qui est nécessaire ; je dis seulement que Dieu a formé ces relations, et que ceux qui ont la crainte de Dieu **les respectent**. Il faut la grâce. Elles offrent, par leur intimité même, l'occasion de manifester **tout ce qu'il y a de plus pénible dans la nature humaine**, **si la grâce n'y agit pas**. **L'apôtre avertit ici les saints de ce danger**. **Si**, dans ces relations, **le Seigneur forme le lien**, **si notre lien encore plus étroit avec Lui** fait **la force de nos relations selon la nature**, alors **la grâce domine ici** comme ailleurs, et ces relations forment pour ceux qui s'y trouvent **la scène du doux déploiement de la vie de Christ**.

On remarquera comment par conséquent **l'apôtre introduit Christ**, spécialement à l'égard de ceux qui sont soumis, femmes et enfants, pour sanctifier, par **un motif aussi élevé**, **l'obéissance qui convient à leur position**. Il le fait encore davantage là où les liens ne sont pas naturels, mais ont **leur origine dans un monde de péché** et ont été **formés par le péché** ; savoir dans **les rapports des esclaves avec leurs maîtres**. La grâce ne s'occupe pas à changer l'état du monde et de la société, mais à conduire les âmes au ciel, en **les renouvelant selon l'image de Dieu**. Je ne doute pas qu'elle n'ait beaucoup amélioré l'état social des hommes, parce qu'en plaçant la conscience immédiatement devant le seul vrai Dieu qu'elle a révélé dans ses propres perfections, et en établissant par l'autorité de Dieu l'autorité des relations naturelles de la

famille humaine, elle agit sur cette conscience, là même où le coeur n'est pas converti, et lui donne une règle de morale. Mais le christianisme, quant à sa doctrine à lui, traite le monde comme **éloigné de Dieu** et **gisant dans le mal** ; **l'homme**, comme **enfant de colère** et **perdu**.

Christ, le Fils de Dieu, qui, s'il avait été reçu, **aurait pu tout rectifier**, et qui plus tard établira par son règne la justice et la paix, **a été rejeté du monde**, et **l'amitié du monde est inimitié contre Dieu**. L'état de l'homme est traité, dans l'Évangile, d'une manière plus profonde qu'au point de vue de l'état social de l'homme : il est envisagé au point de vue de la relation de l'âme avec Dieu, et par conséquent en rapport avec **ce qui est éternel**. Dieu nous communique **une nouvelle vie**, afin que nous jouissions avec Lui des **nouvelles relations** qui nous sont acquises **par la rédemption**. Or, comme Christ, de son vivant, était l'expression de l'amour et de la bonté toute-puissante de Dieu, au milieu de la création déchue — maintenant que le monde l'a rejeté et s'est condamné en le faisant, **Christ**, demeurant par sa grâce dans le coeur de celui qui a reçu la vie, est pour ce coeur **une source de bonheur** dans **la communion de l'amour de Dieu**, laquelle l'élève et le place **au-dessus des circonstances**, quelles qu'elles soient. **L'esclave**, en **possédant Christ**, est **libre dans son coeur** ; il est **l'affranchi de Dieu Lui-même** ; **le maître sait** qu'il a, lui aussi, **un maître**, et la relation dans laquelle il se trouve vis-à-vis de son esclave prend la forme de **la grâce** et de **l'amour** régnant dans le coeur de celui qui, dans cette relation, exerce l'autorité.

Mais, ainsi que je l'ai dit, pour le pauvre esclave, **Christ** est spécialement présenté comme **sa ressource**. L'esclave peut servir son maître, bon ou mauvais, avec **fidélité**, **douceur** et **dévouement**, parce qu'en le faisant **il sert le Seigneur Lui-même** et qu'**il en a conscience** : il aura sa récompense là où rien de ce qui est fait pour glorifier Christ **n'est oublié**, et **où tous**, maîtres et esclaves, sont devant **Celui** qui **ne fait pas acception de personnes**.

Deux principes agissent dans le coeur de l'esclave chrétien : dans toute sa conduite, **sa conscience est devant Dieu** ; **la crainte de Dieu** le gouverne, et non l'oeil de son maître ; il a **la conscience** de **sa relation avec Christ**, de **la présence de Christ**, qui le soutient et l'élève au-dessus de tout. C'est un **secret** que rien ne peut lui ôter, qui domine tout, parce que **cette présence est au-dedans de lui**, en même temps qu'en haut dans le ciel : **Christ en lui**, **l'espérance de la gloire**. Oui, de quelle manière admirable la connaissance de Christ élève tout ce qu'elle pénètre, et de quelle manière consolante elle descend vers tout ce qui est désolé, abattu, vers tout ce qui soupire, vers tout ce qui est abaissé, dans ce monde de péché.

Trois fois dans ces deux versets, l'apôtre, tout en plaçant leur conscience en la présence de Dieu, **introduit le Seigneur**, le Seigneur Christ, pour **en remplir le coeur de ces pauvres esclaves**, et leur faire sentir **qui ils servaient**. **Tel est le christianisme !**

CHAPITRE 4

L'apôtre termine son épître par quelques importantes exhortations générales.

[v.2-4] Il veut que les saints se maintiennent par la prière dans **la communion avec Dieu**, et dans **le sentiment de leur dépendance de Lui**, dans **la conscience** de **sa proximité**, et de **sa disposition à les exaucer** ; car ce qui s'adresse au coeur ne suffit pas pour la marche : il faut que l'âme connaisse ses propres rapports avec Dieu, en s'exerçant dans ces rapports, et qu'elle reçoive directement de Lui ce qui l'assure de son amour. On doit persévérer dans la prière. Si nous n'avons pas la force de Dieu, nous sommes en lutte avec le mal, qui a prise sur nos pauvres coeurs : il faut donc s'entretenir avec Dieu. On y veille avec propos arrêté du coeur ; ce n'est pas par occasion seulement : chacun peut crier quand il est dans le besoin, mais notre coeur, séparé du monde et de tout ce qui y tient, **s'occupe avec Dieu** de tout ce qui regarde la gloire

de son nom, selon la mesure dans laquelle nous nous y intéressons. On combat dans la prière avec un esprit de grâce et détaché de tout, **n'ayant pour but**, dans sa marche individuelle et dans l'Assemblée, **que la gloire de Dieu**. Ainsi on comprend que Dieu agit et ne nous abandonne pas, et les actions de grâces se retrouvent toujours dans les prières que nous lui adressons.

Paul sentait qu'il dépendait ainsi de Dieu pour cette bénédiction, et il demandait d'avoir part aussi aux prières des Colossiens, pour que Dieu lui ouvrit la bouche et qu'il annonçât l'Évangile comme il devait le faire.

[v.5-6] Or, nous sommes dans un monde hostile, où l'hostilité se réveille facilement quand elle n'existe pas déjà ouvertement, et où l'on se scandalise vite des choses dans lesquelles peut-être le chrétien ne veut ni ne voit aucun mal. Il faut ôter l'occasion à ceux-là mêmes qui en cherchent une ; il faut que **les saints marchent dans la sagesse à l'égard de ceux qui sont dehors**.

Combien le dehors et le dedans sont nettement distingués ici ! **Le dedans** que Dieu reconnaît, c'est sa famille, son Église ; ce sont les siens. **Le dehors** c'est le monde, ceux qui ne se sont pas joints au Seigneur. La distinction est nettement tracée, mais l'amour est actif envers ceux de dehors ; et **jouissant de la communion de Dieu**, il est soigneux de ne rien faire qui puisse empêcher les autres de jouir de cette communion.

Mais il y a plus que cela : **on doit** «**saisir l'occasion**» (vers. 6). L'homme naturel, préoccupé de ses affaires et peu disposé à s'occuper des choses sérieuses, n'offre guère l'occasion à l'amour chrétien de lui présenter la grâce et la vérité, et de l'engager à s'occuper de son âme, servant ainsi le Seigneur et usant de l'occasion en son nom. Mais le coeur de l'homme ne peut se soustraire toujours à l'influence des circonstances qui l'entourent. Souvent celles-ci rendent témoignage à sa conscience et à son coeur qu'il est sous la domination du péché ; elles lui montrent qu'il mange déjà ici-bas ses fruits amers ; **ces circonstances rappellent à sa conscience un Dieu trop oublié**, **et parlent avec la puissante voix de l'affliction à un coeur brisé**. Alors du moins, ce coeur est heureux d'avoir une ressource en Dieu, **quand le roseau cassé sur lequel il s'appuyait lui perce la main**. Dieu Lui-même agit sur l'homme par ces occasions et dans toutes les circonstances de la vie. Quand le chrétien marche avec le Seigneur, il sait **profiter des occasions qui lui sont ainsi offertes**. Satan peut bien tromper l'homme, mais il ne peut empêcher Dieu de parler au coeur. On est heureux de marcher assez avec Dieu pour **lui servir de voix** en parlant aux pauvres pécheurs ; aussi notre parole doit-elle être **toujours l'expression** de **cette séparation du mal**, de **la puissance de la présence de Dieu** qui nous éloigne du mal intérieurement, en sorte que **notre conversation** fasse sentir aux autres **la force de cette présence de Dieu**, et que — dans toutes les questions soulevées dans le coeur de l'homme égaré de son chemin dans la confusion et les ténèbres, et même par là égarant les autres — nous sachions donner **une réponse** qui **vienne de la lumière**, et qui **apporte cette lumière avec elle**.

[v.7-15] Tychique devait assurer les Colossiens de l'intérêt que l'apôtre portait à leur bien-être, et de sa confiance dans l'intérêt qu'eux aussi lui portaient. Paul aime à rendre témoignage à l'amour des autres et à l'intérêt qu'eux aussi portent aux progrès de l'Évangile et au bonheur des fidèles.

Marc, qui autrefois avait reculé devant les difficultés de l'oeuvre, reçoit ici un témoignage de la part de l'apôtre ; plus tard, lorsqu'il eut su se rendre utile à Paul lui-même, il en reçut un meilleur encore (2 Tim. 4: 11) ; **telle est la grâce**. Le secret de l'intérêt que Barnabas prenait à Marc (Actes 15: 37-40) perce ici : Marc était son proche parent ; ce cher serviteur de Dieu était de Chypre comme lui ; il y alla et prit Marc avec lui. **La chair et le judaïsme pénètrent partout**. Il faut **la puissance de**

l'Esprit de Dieu pour nous élever **au-dessus des liens de la chair**, et nous placer **en dehors de son influence**.

Démas ne reçoit aucun témoignage particulier ; l'apôtre fait part aux Colossiens de ses salutations, mais se tait sur lui. Dans la seule épître à Philémon il est nommé parmi d'autres comme coouvrier de l'apôtre ; plus tard, Démas a quitté Paul. C'était un frère ; l'apôtre reconnaît ses droits, mais ne dit rien : il n'a rien à dire. Les mots «**et Démas**» sont d'une singulière froideur, si on les compare avec le style ordinaire de Paul.

[v.16-18] On peut remarquer que l'épître aux Éphésiens a été écrite en même temps que celle qui nous occupe et envoyée par le même Tychique, dont il est fait mention ici. **L'épître** «**de Laodicée**» (vers. 16) est, je n'en doute pas, une épître écrite par Paul et qu'on devait recevoir dans cette assemblée de Laodicée, épître dont ceux de Colosses devaient profiter — **peut-être l'épître aux Éphésiens**, qui pouvait avoir été communiquée à l'assemblée de Laodicée. Quoi qu'il en soit, tout ce qui est dit à ce sujet, c'est que cette épître était celle dont l'assemblée de Laodicée était en possession, et **nullement qu'elle lui eût été adressée directement**, mais bien plutôt le contraire. Il est très possible qu'une lettre, que cent lettres aient été adressées par Paul à d'autres personnes ou à d'autres assemblées, lettres qu'il n'était pas dans les desseins de Dieu de conserver pour l'Église universelle ; mais ici il n'y a aucune preuve qu'une lettre ait été écrite à l'assemblée de Laodicée. Tychique était chargé de deux lettres ; il *se peut* qu'il en ait porté trois, dont l'une ne différait que dans quelques détails d'application et qui servait pour les Colossiens de confirmation à celle qu'ils avaient eux-mêmes reçue, sans que ce fût au fond une autre communication divine, profitable pour d'autres temps. Mais, je le répète, il ne paraît pas qu'il en soit ainsi, d'après ce qui est dit ici. On peut dire «une lettre venant de Laodicée» en parlant d'une lettre adressée à Laodicée et apportée de cette ville, mais ce n'est pas ainsi qu'on s'exprime en général. Nous avons vu que la lettre aux Éphésiens est une autre communication de l'Esprit de Dieu. Elle nous a été conservée : nous ignorons si celle venant de Laodicée était la même, communiquée seulement aux chrétiens de cette ville, ou bien si c'était une autre lettre dont les Laodicéens devaient faire part à l'assemblée des Colossiens qui était dans leur voisinage, lettre qui, n'ajoutant rien aux révélations divines, ne nous a pas été conservée.

Il paraît que les chrétiens n'étaient pas très nombreux à Laodicée. L'apôtre salue les frères de cette ville. Il y en avait quelques-uns qui se réunissaient chez un certain Nymphas ; ils n'étaient pas dans le cas de recevoir une lettre, qui leur fût adressée à eux en particulier, mais l'apôtre ne les oublie pas ; toutefois ce qu'il dit ici est une preuve presque certaine que l'apôtre ne leur avait adressé aucune épître. Il n'aurait pas envoyé, par l'entremise des Colossiens, des salutations aux frères de Laodicée s'il eût adressé, en même temps, une épître spéciale à ceux-ci. Le fait parait assez clair : il y avait des frères à Laodicée, mais ils étaient peu nombreux et ne se trouvaient pas dans un état distinct qui donnât lieu à une épître. Mais cette petite assemblée chez Nymphas ne devait pas être oubliée et devait profiter des épîtres adressées à d'autres assemblées plus considérables, dont l'état exigeait une épître ou fournissait l'occasion d'en écrire une ; et ces épîtres, d'après les ordres de l'apôtre, étaient transmises à Laodicée.

Quant à l'épître aux Colossiens, ceci n'est pas une supposition : l'apôtre ordonne expressément aux chrétiens de Colosses de la faire lire à l'assemblée de Laodicée. Celle-ci avait reçu une autre épître encore d'une autre assemblée, et les Colossiens devaient profiter de cette épître-là aussi, de la même manière ; les deux assemblées, qui étaient voisines, devaient jouir mutuellement des grâces spirituelles qui leur étaient accordées.

L'apôtre n'oublie pas même des personnes particulières dont la charité devait se souvenir : Archippe reçoit une exhortation solennelle

de penser au ministère que le Seigneur lui avait confié, et d'accomplir son oeuvre.

L'apôtre n'avait pas vu ces assemblées de Colosses et de Laodicée (voyez chap. 2, vers. 1).

Commentaires W. Kelly

1 2 3 4

Chapitre 1

Le lecteur le plus superficiel ne peut manquer de remarquer la similitude entre la vérité exposée dans cette épître et celle de l'épître aux Éphésiens. **L'union avec Christ**, Tête de son corps, qui est l'assemblée, y occupe une place plus importante que dans toute autre portion des Écritures. La première épître aux Corinthiens présente bien la même doctrine (chap. 12), mais il est évident qu'il y est question de l'assemblée de Dieu sur la terre, dans laquelle le Saint Esprit opère activement, distribuant à chacun de ses membres en particulier, comme il lui plaît, plutôt que des saints vus en Christ dans le ciel, comme dans les Éphésiens, ou **de Christ vu en eux ici-bas**, comme dans les **Colossiens**.

Néanmoins des traits distinctifs d'une grande importance et pleins d'intérêt caractérisent ces deux épîtres ; la principale différence est que dans **les Éphésiens** nous avons les privilèges du Corps de Christ, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous, tandis que dans **les Colossiens** nous avons **les gloires de la Tête**, en qui toute la plénitude de la Déité habite corporellement. Cette différence, comme les autres d'ailleurs, résulte, selon la sagesse de l'Esprit, de la condition morale de ceux auxquels l'épître était adressée. Dans le premier cas (les Éphésiens), l'apôtre présente **les conseils de Dieu**, qui a béni les saints de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. Dans le second cas (Colossiens), la philosophie et les traditions juives avaient quelque peu entraîné les saints non sans doute à un abandon de Christ, mais à **un certain mélange avec ces éléments étrangers**, dans lesquels l'apôtre voyait une redoutable menace ; aussi importait-il de ramener leurs âmes à Christ, et **à Christ seul**, dans tous les droits de sa personne et de son oeuvre.

En raison de cet état, l'épître aux Colossiens n'embrasse pas les conseils divins dans leur immense portée et dans leur développement, ni la gloire des saints vus en Christ et unis à Christ. Tandis que, lorsque l'apôtre écrivait aux Éphésiens, rien dans leur état ne venait arrêter ou limiter l'épanchement de son coeur, et l'Esprit le rendait capable de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, et de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance. Ici, dans l'épître qui nous occupe, il est surtout question **d'exhortations** propres à **restaurer leurs âmes** et à **les avertir sérieusement**. Aussi l'élément humain y est-il plus en relief. En écrivant aux Éphésiens, l'apôtre ne s'associe personne dans la salutation ; Éphèse était pourtant la capitale de l'Asie proconsulaire et elle était bien connue des compagnons d'oeuvre de l'apôtre ; elle lui était attachée, ainsi qu'à eux, par mille liens d'affection. L'assemblée de Colosses, comme telle, était au contraire parmi celles qui n'avaient jamais vu le visage de l'apôtre. Il est d'autant plus remarquable qu'il s'adjoigne Timothée dans cette épître.

[v.1-2] «**Paul, apôtre du Christ Jésus par la volonté de Dieu, et Timothée, le frère, aux saints et fidèles frères en Christ qui sont à Colosses : Grâce et paix à vous, de la part de Dieu notre Père**» (v. 1, 2). Quant à lui, il n'était pas sans mandat, et son titre n'avait **rien d'humain** ; il était **apôtre**, non pas de l'assemblée, mais **du Christ Jésus par la volonté de Dieu**. Timothée est nommé avec lui, simplement comme

«**le frère**». De plus, l'assemblée à Colosses est qualifiée non seulement par l'expression : «**saints et fidèles**», comme l'étaient les Éphésiens, mais par : «**saints et fidèles frères**». Il est évident que là de nouveau, alors que toutes choses sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Jésus Christ, ce mot «**frères**» établit leurs relations les uns avec les autres, de même que les autres termes supposent la grâce de Dieu et leur foi, sinon leur fidélité. Sa propre position apostolique est mentionnée avec une calme dignité et en relation évidente avec tout ce qui suit.

[v.3-8] Il a été remarqué à juste titre que l'apôtre omet complètement tout ce qui aurait pu correspondre à la magnifique introduction de son épître aux Éphésiens (chap. 1:3-14). Il avait un poids sur son esprit ; il sentait le danger qui menaçait les Colossiens. Comment aurait-il pu alors donner d'emblée libre cours à des accents de bénédiction ? Le Saint Esprit est **l'Esprit de vérité** ; il s'occupe des coeurs et des consciences. Pourtant, si cette note élevée d'adoration ne pouvait proprement prendre place ici, il y a tout de suite une action de grâces : «**Nous rendons grâces au Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ…**».

L'apôtre avait entendu parler de la foi au Seigneur Jésus qui était dans les Éphésiens, et de leur amour pour tous les saints, et cela avait porté son coeur aux actions de grâces et à la prière. Il les connaissait bien et personnellement, ayant travaillé avec une grande bénédiction au milieu d'eux ; mais il était doux d'entendre parler de l'opération de l'Esprit parmi eux. Quant aux Colossiens, bien qu'il ne les connût pas de la même manière, il avait d'eux des nouvelles semblables et **il pouvait ainsi toujours rendre grâces à Dieu dans ses prières pour eux**.

Mais ne sommes-nous pas frappés par la différence dans la manière dont l'espérance est présentée dans les deux épîtres ? Dans les Éphésiens, c'est l'espérance de l'appel de Dieu, les richesses de la gloire de son héritage dans les saints. Qu'est-ce qui peut être plus profond ou plus étendu ? Aux Colossiens, il pouvait difficilement en dire moins qu'il ne fait. Leur espérance était réservée, elle était assurée, elle était «dans les cieux», et **non pas sur la terre** (en dépit de la philosophie ou des ordonnances ascétiques). Ils devaient être sur leurs gardes quant à toutes ces choses, quoi qu'elles pussent paraître ou promettre. Il voulait leur rappeler leur propre espérance, ramenant leurs regards vers les cieux **où est le Christ**, vraie et seule **délivrance** de toutes les activités de l'esprit humain dans les choses divines et de **toute religiosité terrestre**.

Cette espérance céleste, si bénie qu'elle fût, n'était rien de nouveau pour eux ; ils en avaient déjà entendu parler dans la parole de vérité de l'évangile. L'enseignement de l'apôtre n'allait pas affaiblir ni saper, mais plutôt confirmer ce dont ils avaient entendu parler dans la bonne nouvelle par laquelle ils avaient été convertis au début, ou (comme il l'exprime ici pour lui donner tout le poids possible face à leur recherche de nouveautés) «**dans la parole de la vérité de l'évangile**». Ce n'était pas du tâtonnement intellectuel, mais «**la parole**», qui leur avait été envoyée, à eux expressément, la révélation de Dieu ; ce n'était pas de l'amateurisme dans les formes légales, mais «**la vérité**», **celle de l'évangile**. La loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ. L'évangile était venu à eux, il était même là, présent au milieu d'eux, et il ne changeait pas plus que Celui qui en est la somme et la substance. La vérité actuelle, même si elle est nouvelle, ne met jamais de côté l'ancienne, mais au contraire **apporte les liens qui faisaient défaut**, **affermit les fondements** et **élargit la sphère** dans laquelle pénètre l'esprit. Est-ce que leur philosophie, est-ce que leurs nouvelles ordonnances (ch. 2) avaient accru le sentiment qu'ils avaient de la valeur de l'évangile ? **Ces choses avaient-elles exalté Christ ?** Il ne faisait aucun doute que ce fût là, au contraire, ce que produisait l'enseignement de Paul, soit en général, soit dans cette épître en particulier.

En outre, puisque l'évangile était la manifestation de la bonté de Dieu en Christ et non pas **la mesure du devoir humain**, ni un système d'ombres religieuses, son domaine selon les intentions de Dieu n'est pas

un seul pays ni une seule famille, mais «**tout le monde**» (v. 6) ; et son opération n'est pas de condamner le monde et de le mettre à mort, mais de **porter du fruit** et de **croître**, comme aussi il en était parmi les saints à Colosses. Ce fruit et cette croissance avaient-ils pu être constatés depuis que les Colossiens avaient adopté **des conceptions nouvelles et suivi des voies légales ?** Car l'évangile non seulement porte du fruit, mais croît, il possède une force de propagation. Certes, les deux traits étaient évidents dès le jour où ils avaient entendu et réellement connu la grâce de Dieu en vérité. Et cela donne au bien-aimé apôtre l'occasion de fortifier, selon son habitude, les mains de celui qui était un serviteur de Christ pour eux et qui s'employait fidèlement à ce service, «**Épaphras, notre bien-aimé compagnon de service**», comme il l'appelle ici avec affection. Les spéculations philosophiques et les formes judaïsantes avaient sans doute leurs défenseurs qui cherchaient à gagner la faveur des Colossiens aux dépens d'un serviteur fidèle. Nous comprenons aisément combien ces paroles de recommandation à l'égard d'Épaphras étaient **nécessaires à Colosses**.

Nous avons vu plus haut comment l'apôtre pouvait parler des effets de l'évangile depuis le jour où des Colossiens l'avaient entendu et où ils avaient connu la grâce de Dieu en vérité. **La grâce n'est pas comme la loi**. Les dix commandements sont principalement **négatifs**, la loi traite la plupart du temps de ce qui est mal, et le condamne ; tandis que **l'évangile révèle Christ** comme **puissance vivifiante**, une puissance qui **fortifie** et qui **produit du fruit**. Étant **un principe de vie**, il s'étend et croît, et porte aussi du fruit, comme l'apôtre le dit : «**et... porte du fruit et croît, comme aussi parmi vous, depuis le jour où vous avez entendu, etc.**».

[v.9-12] Ceci étant, il poursuit : «**C'est pourquoi nous aussi, depuis le jour où nous en avons ouï parler** (entendu parler de ce témoignage vivant de la puissance de l'évangile), **nous ne cessons pas de prier... pour vous**» (v. 9). Quelle magnifique expression de l'amour de l'apôtre ! Les craintes justifiées qu'il nourrissait quant aux tendances de ces saints à Colosses ne faisaient que l'inciter à prier d'autant plus pour eux... «**Et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté**». Ils avaient plutôt montré l'inverse. Ils avaient éprouvé un vide dans leurs coeurs, et ils avaient cherché à le combler par des ordonnances légales et par la philosophie, mais vainement. Seule une **connaissance** intelligente et croissante de **Christ** peut **satisfaire le coeur renouvelé**. Même la miséricorde qui délivre une âme **devient un danger si Christ lui-même** ne reste pas **l'objet constant du coeur !** Hélas ! **la liberté qu'apporte l'évangile** peut conduire à prendre les choses divines à la légère et à mondaniser plus ou moins ; mais alors, il est rare que l'âme possède une grande mesure de jouissance spirituelle et **cela ne va jamais de pair avec une paix solide**. L'âme est ainsi rendue inconstante et indécise. Cette instabilité peut durer un certain temps, jusqu'à ce que Dieu opère plus profondément dans le coeur. C'est dans cet état que se trouvaient les Colossiens ; ils n'avaient pas progressé avec persévérance dans une connaissance plus complète de la volonté de Dieu, de sorte que **Satan avait trouvé le moyen de les troubler**. Ils avaient goûté la première manifestation précieuse de la grâce ; c'était réel, mais **non pas profond** ; car connaître la grâce de Dieu en vérité n'est pas la même chose qu'**être rempli de la connaissance** — ou **de la pleine connaissance** — **de Sa volonté**.

La loi ne donne jamais cela, dans la moindre mesure ; elle est un juste frein à la volonté de l'homme. Aussi n'y a-t-il qu'un seul commandement — je pense à celui qui concerne le jour du sabbat — qui n'a pas distinctement ce caractère. Ce qui est **négatif** ne peut **jamais former les voies d'un chrétien**. Ce qu'il lui faut moralement, c'est **l'attachement à tout ce qui est bon**. Comment cela s'effectuera-t-il ? De même que la communication de la vie est en Christ, c'est **de lui aussi** que vient **la capacité** d'être **rempli** de **la connaissance de la volonté de Dieu**, en toute sagesse et intelligence spirituelle. Le croyant n'est pas traité par Dieu

«**comme un cheval ou un mulet qui n'ont pas d'intelligence**» (Ps. 32:9), mais comme un être intelligent et aimant qui est **amené en communion avec Dieu**. Il ne serait **pas un homme affranchi** si sa propre volonté le dirigeait, c'est bien plutôt l'opposé du fait d'être rempli de la connaissance de la volonté de Dieu, et c'est pourquoi l'apôtre prie pour eux, demandant qu'ils le soient.

Dans l'épître aux Éphésiens, bien qu'il soit parlé en termes magnifiques de la volonté de Dieu (ch. 1), l'apôtre n'avait pas besoin comme ici de demander pour eux la connaissance de cette volonté. Leur coeur avait saisi cette vérité de sorte qu'il n'était pas nécessaire que Paul priât ainsi à leur égard. Il désire pour eux à la fois une connaissance plus profonde de **leur position** et une jouissance plus riche de Christ afin qu'ils soient remplis de la plénitude de Dieu — fortifiés en puissance par son Esprit. Mais être rempli de la connaissance de sa volonté, comme nous l'avons ici, a évidemment affaire avec **la marche pratique** : «**Pour marcher d'une manière digne du Seigneur**».

En d'autres termes, dans les Colossiens l'accent est fortement mis sur la marche ; c'est davantage **la formation de l'enfant** : il s'agit de **fortifier**, **guider** et **aider** celui qui ne sait encore marcher que faiblement. Dans les Éphésiens, il s'agit de la communication du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ à ses enfants, qui **ne sont plus des nouveau-nés**, mais **des hommes faits**. Aussi, les relations, les sentiments, l'héritage, les intérêts, les responsabilités de la famille nous sont-ils présentés là d'une manière très complète. Les Colossiens avaient été **égarés** par les pensées de docteurs qui eux-mêmes erraient. Bien que les saints fussent sérieux, **quelque chose les aveuglait**. «Si donc ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière». S'ils n'avaient pas été gouvernés par leurs propres pensées, ils auraient certainement rejeté ces fausses notions. C'est une vérité simple, mais qu'il est très important de retenir, que **l'esprit** et, par conséquent, **la marche** d'un chrétien sont **nécessairement formés** par ce qui lui est présenté comme **la volonté de Dieu**. Si donc je suis induit en erreur quant aux pensées et aux buts de Dieu, **l'effet pratique sera des plus pernicieux** ; et **plus on est sincère plus on s'écartera**. Mais l'apôtre avait prié pour les Colossiens, et il continuait à demander qu'ils fussent **remplis** de **cette connaissance de la volonté de Dieu** (v. 9).

Dans ce passage, il y a contraste avec la marche d'une personne qui, si bien disposée soit-elle, **se trouve encore sous la loi**. Plus le chrétien a connaissance de la volonté de Dieu, qui est pleine de grâce autant qu'elle est sainte, plus son bonheur s'accroît, et aussi sa force ; tandis que la loi opère de manière à produire la misère morale et à convaincre de faiblesse totale. Sans doute, s'il y avait un profond sentiment de la présence de Dieu, peu importerait avec qui nous pourrions nous trouver, hommes du monde ou enfants de Dieu. Naturellement nous nous comporterions différemment avec eux, suivant leur relation avec Dieu ou leur ignorance de Lui ; de fait cependant, nous sommes toujours profondément influencés par les personnes que nous fréquentons ; nous sommes affectés par ceux auxquels nous sommes mêlés et nous les affectons en retour. Il est évident, par conséquent, que si Christ était devant l'âme du croyant comme une personne révélée, la marche de celui-ci s'en ressentirait, dans la proportion même où il réaliserait sa vraie relation avec Lui. Si je connais ma position comme étant uni à Lui, et que je le connaisse, Lui, comme mon chef et mon époux, si je l'ai comme objet de mon coeur, il est clair qu'une marche toute différente en résultera. La mesure et le caractère de **la marche** parmi les enfants de Dieu sont déterminés par **la mesure de notre intimité avec Christ**, là où **la chair** est **suffisamment jugée** pour que **nous jouissions de cette intimité**.

Mais remarquez que jusqu'ici, l'apôtre n'aborde pas les points dans lesquels les Colossiens avaient pu manquer. Il ne le fera même qu'un peu plus loin, au milieu du chapitre 2, et il leur dira alors clairement en

quoi ils étaient à blâmer. Il est très important pour nous d'y faire attention ; car si notre but est réellement le bien des âmes, leur délivrance et leur aide, il nous faut considérer de quelle manière Dieu nous conduit à les rencontrer pour **les rendre capables d'éviter le piège**. Et nous ne pouvons mieux l'apprendre qu'en observant et en nous attachant à suivre les directions que le Saint Esprit nous donne dans des passages de l'Écriture tels que ceux-ci. Nous sommes repris dans la façon dont nous agissons trop souvent envers nos semblables, en considérant la grâce admirable de l'apôtre et **sa lenteur à en venir au fait**. **Importante leçon pour nous !** D'après le début de cette épître, nous pourrions presque penser que ces Colossiens se trouvaient en très bonne condition spirituelle. L'apôtre met le plus grand soin à n'introduire que graduellement ce qui le peinait et devait les peiner aussi. Il sape et mine, pour ainsi dire, la citadelle, afin de la prendre ; mais c'est un **long travail**, quoique **sûr**.

Une autre expression mérite ici notre attention : «**Pour marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards**». Il n'est pas dit : digne de l'évangile, ni digne de notre appel, etc. Telle n'est pas la forme de l'exhortation ici. Les Éphésiens étaient suffisamment libérés de ces mauvaises influences et ils pouvaient être instruits en toute liberté de l'appel de Dieu auquel ils avaient été appelés ; aussi leur est-il enjoint de «**marcher d'une manière digne de l'appel**». Mais aux Colossiens, l'apôtre écrit : «**digne du Seigneur**». Il ne serait pas tellement facile pour eux de **se débarrasser** de l'emprise de la **philosophie** et des **ordonnances**. Les Éphésiens avaient été entièrement préservés de cette erreur ; aussi sont-ils exhortés à marcher d'une manière digne de **ce qu'ils savaient être leur position**.

Le Seigneur Jésus étant placé devant nous, comme il l'est ici, la mesure est : «**pour lui plaire à tous égards**» ; ce n'est **pas pour nous plaire à nous-mêmes** ou **aux autres**, **mais pour Lui plaire**. Quelle différence complète avec la loi qui se contentait de demander telle ou telle chose et rien de plus ! Les voies de la grâce devaient être illimitées : «**d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards**». Aussi est-il immédiatement ajouté : «**portant du fruit en toute bonne oeuvre**». Tout est positif et non simplement négatif comme les exigences de la loi. «**Croissant par la connaissance de Dieu**» semble être ici **la pensée principale**. Cela fait allusion aux moyens de **la croissance chrétienne**. Je pense que les expressions «**sagesse et intelligence spirituelle**» parlent de la perception de ce qui est bon et sage aux yeux de Dieu, **indépendamment d'un commandement exprès de sa part**. Je pourrais faire une chose simplement parce que quelqu'un d'autre le désire, et certes cela est tout à fait à sa place là où il y a une autorité reconnue. Par exemple, mon père peut m'ordonner de faire telle ou telle chose, et je la fais peut-être sans savoir pourquoi ; mais là c'est **Dieu mon Père** qui, en même temps, **m'en montre l'importance**.

Ainsi **la** «**sagesse**» **selon Dieu** discerne-t-elle la **beauté** et la **valeur** d'une vérité donnée, et **l'**«**intelligence spirituelle**» en fait-elle **la juste application**. L'une saisit **la cause**, l'autre s'occupe de **l'effet**. **En cela donc, l'évangile différait de la loi**. Qu'une personne entrât ou non dans la signification de la loi, elle obéissait simplement parce que Dieu l'ordonnait. Cela ne s'élève pas à la nature de l'obéissance chrétienne, qui **jouit de la pensée de Dieu révélée en Christ** ; on n'y voit donc **pas seulement l'autorité de Dieu**, on admire **la perfection du caractère de cette autorité** et **ses effets en grâce**. Il est tout à fait convenable qu'un subordonné, un serviteur, un enfant, apprenne à obéir ne serait-ce que pour établir solidement l'obéissance. Mais **ce n'est pas là le principe chrétien**. L'obéissance d'un chrétien n'est pas la passivité d'un aveugle conduit par un aveugle, ni même par un voyant, elle est plutôt le fait **d'un voyant conduit par un voyant**. Bien plus que cela : il ne s'agit pas seulement que des personnes soient vivifiées et portent du fruit, mais qu'en outre **elles croissent par et dans une connaissance plus profonde de Dieu lui-même**. Cet approfondissement de leur **connaissance de**

Dieu, qui va de pair avec la **connaissance de sa volonté**, **est chose essentielle dans le sentier de l'obéissance**. Dieu est **mieux connu**, on **entre mieux dans son caractère**, on apprend à **le connaître intimement**. Un autre point de grande importance, c'est que **non seulement la connaissance augmente**, mais que l'**on est** «**fortifié en toute force, selon la puissance de sa gloire**». Cela suppose que **la gloire de Christ** a un effet décisif sur la manière dont la force est formée dans l'âme ou lui est communiquée.

Si je considère Christ sur la terre, je le vois dans la faiblesse, rejeté, sous l'opprobre, mais en même temps rempli de la grâce la plus profonde, et nulle part autant que sur la croix. Nous ne pouvons pas nous passer de cette grâce, et le pourrions-nous que nous ne le voudrions pas (en vérité Christ est partout infiniment précieux et nous est absolument nécessaire) ; toutefois pour le chrétien, la position de force consiste à **regarder à Christ ressuscité et glorifié**. Sans doute cette pensée de Christ comme celui qui a passé dans ce monde éveille les affections, de même que la croix répond aux besoins de la conscience ; mais ni l'une ni l'autre ne donnent la force en elle-même, ni ne sont le moyen prévu par Dieu pour donner tout ce dont nous avons besoin.

Ceux donc qui connaissent quelque peu Christ trouvent sûrement en Lui la vie et la bénédiction, mais ils ne seront jamais fortifiés si leur coeur n'est occupé que de la marche du Seigneur sur la terre. **Qu'est-ce alors qui supplée à ce besoin ?** Il convient de peser ce qui est dit en 2 Cor. 3:18 : «**Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire**». **Voilà ce qui donne pratiquement la force**. De même ici la question de **la puissance** est liée **à la gloire de Christ**. S'il s'agit de sympathie, c'est toujours en rapport avec sa vie ici-bas : dans l'épître aux Hébreux par exemple, bien que Christ nous y soit présenté à la droite de Dieu, il est pourtant celui qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché, et qui est ainsi capable de sympathiser à nos infirmités. Cela est du plus grand réconfort quant à la puissance de sympathie. La vie éternelle et la force sont deux choses très différentes.

La seule idée chez plusieurs croyants est de suivre Christ comme modèle. Certes c'est admirable ; mais **qu'est-ce qui en donnera la force ?** Je dois d'abord être en relation avec Dieu, **posséder la vie éternelle** et **ensuite ce qu'il me faut c'est de la force**. Je ne suis dans la position qui est celle du croyant que **lorsque je connais la rédemption par le sang de Christ** ; et quant à **la puissance**, je ne la trouve **qu'en Christ ressuscité et glorifié**. **La source de la puissance** n'est **pas dans la contemplation de ce qu'il était ici-bas**, mais dans la conscience **de la gloire qui est en lui**, la puissance de cette gloire réalisée remplissant mon coeur et **me donnant l'assurance d'être avec Lui**. Je ne redouterai pas alors d'être rejeté comme Christ l'a été ici-bas, **étant fortifié**... «**pour toute patience et constance, avec joie**». C'est un monde mauvais que celui que nous traversons ; mais nous avons ce précieux secret : **la conscience** des bénédictions meilleures que **nous possédons en Christ**. C'est pourquoi, laissez-moi le souligner, nous devrions traverser l'épreuve tout autrement qu'un homme courbant la tête mais seulement résigné. Que ce soit dans la puissance de sa gloire, avec joie, «**rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière**».

C'est **une capacité présente**. Participer au lot des saints dans la lumière est une faveur merveilleuse ; l'apôtre n'hésite pas à la reconnaître à ces Colossiens qu'il va pourtant reprendre solennellement dans le chapitre suivant. Il affirme encore que le Père nous a qualifiés pour participer au lot des saints **dans la lumière**. «**Dans la lumière**» est ajouté à dessein pour montrer combien l'effet de l'oeuvre de Dieu en Christ est absolu. Ce n'est pas simplement l'héritage, parce que celui-ci ne comporte pas en lui-même l'idée d'une sainteté sans compromis, **comme le fait la lumière**. De plus, le lot des saints dans la lumière n'est pas sur la terre ou simplement dans les cieux, mais dans **la lumière** où **Dieu habite**

comme tel. Place merveilleuse pour nous ! Notre Père *nous en a* rendus capables. L'effet de la loi est toujours de tenir Dieu à distance. C'est pourquoi ici le Père est mis en avant.

[v.13-14] Bien des personnes, tout en possédant la vie en Christ, ne regardent à Dieu **qu'en tant que Créateur et Juge** ; **elles ne sont pas à l'aise avec le Père**. Elles font de Christ ce que les catholiques romains font de la vierge Marie. C'est une erreur complète. D'où la nécessité de mettre le Père particulièrement en évidence. Il n'y avait pas cette nécessité à l'égard des Éphésiens ; ils étaient intelligents dans la vérité. Ici, bien que le grand objet soit de présenter Christ et sa gloire illimitée comme excluant les ordonnances, l'apôtre introduit le Père, et le montre agissant dans son amour. L'amour parfait est associé au fait que nous avons été rendus propres dès maintenant pour **la lumière**, et c'est là une vérité magnifique. Quant à la lumière, le chrétien s'y trouve en permanence, mais il se peut qu'il ne marche pas toujours en accord avec elle. Un chrétien, s'il pèche, **pèche dans la lumière**, et c'est ce qui donne à son péché un caractère si offensant. Il peut être lui-même, pratiquement, dans un état de ténèbres ; il est néanmoins toujours dans la lumière, et **son péché** est **rendu grave** précisément parce qu'il est **commis dans la lumière**. Il le commet en présence de **l'amour parfait** comme de **la lumière**. Il n'a donc **aucune excuse**.

Cette bénédiction d'avoir part au lot des saints dans la lumière dépend de deux choses : d'abord de **la vertu du sang de Christ** qui a complètement expié nos péchés, et ensuite du fait que **la vie de Christ nous a été communiquée** et **nous rend capables d'être en communion avec Dieu dans la lumière**. Ces deux dons de grâce sont absolument vrais pour tout chrétien. Il a **le sang de Christ** qui le purifie autant qu'il peut jamais l'être, et il a **la vie de Christ** communiquée à son âme autant qu'elle peut jamais l'être. Dans la suite on acquiert, après l'expérience de ces choses (car je ne parle pas ici du service et de tout ce qui s'y rattache, mais de croissance en intelligence), **une appréciation plus profonde** de ce que le sang de Christ a fait et de ce que Christ est lui-même, lui qui nous a manifesté une telle faveur illimitée et qui a tant fait pour nous.

Notre Père a fait plus encore. L'apôtre montre en effet aussitôt comment nous sommes qualifiés en vue de cette faveur : **Il** «**nous a délivrés du pouvoir des ténèbres**». Il ne s'agit pas simplement de mauvaises oeuvres, mais **du pouvoir des ténèbres**. **Comment donc être arrachés à Satan ?** L'apôtre déclare aux Colossiens qu'ils ont été non seulement délivrés, **mais bien plus que cela**, «**transportés dans le royaume du Fils de Son amour**» . Tout a été accompli en perfection. La délivrance du pouvoir de l'ennemi de Dieu est complète, et pareillement **notre introduction dans le royaume du Fils de son amour**. «**En qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés**». Certaines versions, à la suite du texte reçu, ajoutent «par son sang» ; mais en fait cette expression appartient à l'épître aux Éphésiens, d'où il est probable que des copistes l'ont transportée ici à tort. Il y a une plénitude plus grande dans l'épître aux Éphésiens que dans celle aux Colossiens : la première nous montre comment nous pouvons être si richement bénis en dépit de la mention de nos péchés au cours de l'exposé ; mais ici, nous avons le simple sommaire de la bénédiction : «**Christ... en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés**». Et aussitôt l'apôtre enchaîne : «**qui est l'image du Dieu invisible**». Son but n'est manifestement pas tant d'insister sur l'oeuvre de Christ que de souligner sa gloire personnelle.

[v.15-17] Il n'est jamais dit de Christ qu'il fût la *ressemblance* du Dieu invisible parce que cela impliquerait qu'il n'était pas réellement Dieu. Ce serait une erreur fatale, car **il *est* Dieu** (sinon la gloire de Dieu et la rédemption seraient vaines) ; toutefois il est ***l'image* du Dieu invisible**, car il est la seule Personne de la Déité qui ait fait connaître Dieu (voir Jean 1:18). Le Saint Esprit ne manifeste pas Dieu. Certes il manifeste sa puissance, mais pas Dieu lui-même ; tandis que **Christ est** «**l'image du Dieu invisible**». Il a présenté Dieu en perfection ; il est la

vérité objectivement. Celui qui l'a vu a vu le Père. Il était toujours la Parole, Celui qui manifestait Dieu. Le mot «**image**», comme cela a été remarqué, est constamment employé dans l'Écriture pour «**représentation**». Telle est la pensée première. **Christ est l'image du Dieu invisible**.

La gloire suivante, c'est qu'il est **le premier-né de toute la création**. Cela paraît évidemment en opposition avec le fait qu'il est l'image du Dieu invisible. Christ est devenu homme aussi véritablement qu'il **était** et qu'il **est Dieu**. **Il *devint* chair**. Il n'est jamais dit et il ne pourrait jamais être dit qu'il devint Dieu. Il a participé au sang et à la chair dans le temps, **mais de toute éternité il est Dieu**. Après avoir montré qu'il était l'image du Dieu invisible, l'apôtre le présente comme **le Premier-né de toute la création**. Comment cela pouvait-il être ? **Adam** était le prototype ; nous aurions pu penser qu'***il*** était le premier. Mais ici, comme ailleurs (par exemple au Ps. 89:27), **le titre de premier-né** est pris dans le sens de dignité plutôt que de simple **priorité dans le temps**.

Adam était le premier homme, mais il n'était pas ni ne pouvait être le premier-né. Comment a-t-il pu être dit de Christ, venu si tard quant à sa naissance ici-bas, qu'il était le premier-né ? La vérité est que si Christ est devenu un homme et a pris place dans les rangs de la création (*), il ne pouvait rien être d'autre que le premier-né. **Il est le Fils et l'Héritier**. De la même manière, nous sommes maintenant par grâce appelés l'assemblée «des premiers-nés», bien qu'il y ait eu des saints avant l'assemblée. C'est une question de rang, non pas de date. Christ est véritablement le premier-né de toute la création ; jamais il n'a pris la place d'une créature avant de devenir homme, et alors nécessairement il doit être le premier-né. Fût-il né en fait le dernier, il n'en serait pas moins le premier-né ; car cela n'a rien à voir avec l'époque de sa venue, mais avec sa dignité intrinsèque. Tous les autres n'étaient que les enfants d'Adam, l'homme déchu, et **aucun ne pouvait en aucun sens être le premier-né**. Jésus était aussi véritablement homme qu'eux, mais avec une gloire totalement particulière. Ce qui rend la chose d'autant plus manifeste c'est qu'ici il est déclaré être le premier-né de toute la création «***car* par lui ont été créées toutes choses**». Le motif est ainsi parfaitement clair. Celui qui entrait dans la sphère de la création humaine était le Créateur et, par conséquent, devait nécessairement être le premier-né. Telle est la signification simple et sûre de ce passage, qui confirme de la manière la plus absolue la déité de Christ au lieu de l'affaiblir le moins du monde, comme quelques-uns l'ont pensé par suite d'un étrange manque de compréhension, au point de changer fautivement le texte en «né avant toute création». Aucun autre passage, en réalité, ne souligne davantage Sa dignité.

(*) Christ n'est pas et ne pourrait pas être appelé créature (Ktisma) ; car ce serait dérogatoire au fait qu'il est le Créateur. Il est appelé le premier-né de toute la création (Pases Ktiseos) et aussi le commencement de la création (Ktiseos) de Dieu.

Il est donc d'abord dit de Lui qu'il est **l'image du Dieu invisible**. Puis nous avons sa place comme homme, dans laquelle il était **le premier-né** parce que, étant Dieu, il ne pouvait en être autrement. Dans les Hébreux, il est dit qu'il a **été fait héritier de toutes choses**, en tant que Fils de Dieu. Mais ici nous lisons : «**Toutes choses ont été créées *par* lui**» c'est-à-dire en vertu de sa propre puissance divine.

«**Car par lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou seigneuries, ou principautés, ou autorités : toutes choses ont été créées par lui et pour lui**» (v. 16). Tout cela touche à des sujets que nous connaissons peu ou qui nous dépassent. Après avoir considéré les effets de sa puissance, nous voyons les effets de ce qu'il est, Christ agissant à la fois en vertu de son propre droit divin, et comme instrument pour la gloire de Dieu le Père. Toutes choses ont été créées par Lui. Le mot «créées» est différent d'un cas à l'autre : au début de verset, c'est une action passée, à la fin, c'est l'effet présent d'une action passée, le premier cas exprimant la puissance qui a amené à l'existence,

le second, davantage le résultat présent de cette puissance. «**Et lui est avant toutes choses**» (non seulement avant toutes les choses, mais **avant *tout***, — Dieu excepté, naturellement). Et ce n'était pas simplement que toutes choses ont été créées, mais qu'elles l'ont été pour son plaisir : «**Et toutes choses subsistent par lui**» (ou : en vertu de lui — expression qui donne une idée plus claire et plus intime). Le but ici est de ne rien laisser d'imprécis dans l'exaltation de Christ.

[v.18-20] Mais encore : «**Il est le chef du corps, de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, lui, la première place**» (v. 18). Nous en trouverons une raison dans ce qui suit. Il est intéressant de lui reconnaître deux primogénitures très distinctes : il est **le premier-né de toute la création**, ***parce qu'il* est le Créateur** ; et **le premier-né d'entre les morts**, comme état de fait nouveau, simple et important. Ainsi Christ n'est pas seulement le Chef de la création comme homme, mais il est le premier-né d'entre les morts **en tant que ressuscité**. C'est en rapport avec cela qu'il est **le Chef de l'Assemblée**. Il n'était pas dans une telle relation sur la terre ; il n'était pas tel simplement en devenant homme. L'incarnation est une vérité absolument distincte du fait qu'il est la Tête de l'Assemblée, fait qui implique l'union. Il est évident que s'il est le Chef du corps, de l'assemblée, c'est **en vertu** de **sa résurrection d'entre les morts** et de **la place qui lui a été donnée dans les cieux**.

Mais l'épître aux Colossiens ne commence pas d'emblée par la place céleste de Christ. L'épître aux Éphésiens le présente clairement comme ressuscité et assis, en tant que Chef. Ici, c'est plus général ; il n'est pas parlé du fait qu'il est dans les cieux. Il est «**le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, lui, la première place**». Plusieurs confondent union et incarnation ; **l'union** ne réside pas dans sa participation au sang et à la chair ici-bas, mais dans le fait que nous sommes devenus membres de son corps **maintenant qu'il est ressuscité et glorifié**. Aucune union avec lui n'aurait été possible avant sa mort et sa résurrection et avant que le Saint Esprit n'ait été donné pour nous unir à lui **dans cette condition de résurrection**. ***Alors seulement*** nous avons le corps, l'assemblée, et **non pas auparavant**. Le Seigneur avait un corps humain, naturellement, mais le corps mystique est formé par le Saint Esprit envoyé sur la terre **après que le Seigneur fut ressuscité d'entre les morts**. L'un, comme né de femme, est en relation avec **la terre** ; **l'autre l'est avec le ciel**.

Avec la primauté de Christ en toutes choses (v. 18), deux grandes considérations sont placées devant nous.

1) D'abord, «**en Lui toute la plénitude s'est plu à habiter**». Il ne s'agissait pas d'une manifestation de Dieu, partielle ou si complète qu'elle fût ; il aurait pu en être ainsi en n'importe quel homme ; mais ici, toute la plénitude **s'est plu** à habiter en Lui. Telle est la vérité de la personne de Christ, la gloire du Seigneur Jésus dans **son incarnation**. «Celui qui m'a vu a vu le Père». «Si moi je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, alors le royaume de Dieu est parvenu jusqu'à vous». «Le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres» ; nous savons cependant que c'était toujours par **la puissance du Saint Esprit** que tout était fait et dit. Tant il est vrai que toute la plénitude s'est plu à habiter en Lui.

   Nous avons relevé dans un verset précédent que c'est parce qu'il était une personne divine qu'il pouvait être appelé le premier-né de toute la création. Cela reposait sur le fait qu'il était le Dieu qui a tout créé et qui soutient toutes choses. **Mais ici il y a davantage**. Que toute la plénitude se soit **plu à habiter en Lui**, ce n'était pas seulement une question d'activité, **mais de demeure**, qu'il agît ou non. Par là, n'est-il pas vrai, cette affirmation est d'une grande richesse dans sa précision.

2) Puis, au verset 20, nous trouvons un autre développement de **la vérité qui présente la gloire de Christ**, une autre raison donnée à sa prééminence indiscutable. ***Par*** lui, le Christ, **la réconciliation** est effectuée. «**En Lui**, toute la plénitude s'est plu à habiter, et **par lui**, à **réconcilier** toutes choses avec elle-même». La phrase me paraît construite de manière à accentuer le fait que ***toute*** **la plénitude habite en Christ** : il n'y avait pas là une personne de cette plénitude divine agissant à l'exclusion des autres, toutes avaient un seul conseil, non pas simplement des conseils similaires, comme un certain nombre de créatures pourraient en avoir, **mais un seul et même conseil**. Le propos, bien loin de mettre une personne en opposition avec une autre, est d'établir que la plénitude est une à se plaire à habiter en Lui. Cela est intentionnellement exprimé sous cette forme générale, et l'Esprit de Dieu passe alors (v. 20), par une transition à peine perceptible, de l'existence de Christ comme Dieu-homme, **à l'oeuvre que Dieu a accomplie par Lui**. La forme même employée (eis auton = à — ou envers, avec — elle-même) ne permet pas de séparer explicitement les deux pensées. **Après** comme **avant** l'oeuvre, la Personne de Christ est **distincte** et mise en relief.

Mais l'homme était **entièrement perdu**, **hostile**, **mort**. Aucune gloire morale, pas même celle de la Déité en Christ, **n'avait le pouvoir de le ramener**. **Une oeuvre plus profonde était nécessaire**. «La plénitude s'est plu... **par lui**, à **réconcilier** toutes choses avec elle-même, ayant **fait la paix** **par le sang de sa croix**». Toute la création a été ruinée par la chute ; et ici pour la première fois le vaste plan de Dieu est esquissé devant nous : **la réconciliation de toutes choses**, non des hommes mais des choses. C'était le **bon plaisir** de la Déité. Or même la Parole faite chair, même toute la plénitude habitant en Lui, **ne pouvait répondre à ce que le cas avait de désespéré**. Il y avait rébellion, il y avait guerre. **La paix devait être faite** — **elle ne pouvait l'être que par le sang de la croix de Christ**. En un mot, la réconciliation n'est **pas le fruit de l'incarnation**. Aussi bénie qu'elle soit, l'incarnation était tout à fait impuissante à cet égard. Elle place devant nous **la grâce et la vérité en Christ** — Dieu lui-même dans le déploiement le plus précieux de son saint amour. Rien n'est en soi plus important pour quelqu'un qui a reçu Christ que de trouver ses délices en lui, de méditer sur lui et sur ses voies morales ici-bas. Tout en lui était dans une harmonie parfaite ; une grâce incomparable brillait partout où il se mouvait. **Tout était parfait** et **pourtant tout aurait été vain** ; car l'homme était aussi stérile que le sable.

C'est pourquoi nous avons **une autre étape tout à fait distincte** — «... et, **par lui**, à **réconcilier** toutes choses avec elle-même». Que toute la plénitude habitât en lui ne suffisait pas ; elle approchait **Dieu de l'homme**, mais **non pas l'homme de Dieu**. Elle s'est plu à habiter en Lui, et non d'une manière passagère. Il y avait là quelque chose de tout à fait indépendant de l'onction du Saint Esprit au temps convenable. C'était le délice constant de toute la Déité d'habiter en Lui comme homme. Mais l'homme en Adam était dans un tel état de perdition que **cela ne pouvait le délivrer** ; il ne pouvait en être fini ainsi avec le péché. Ni Dieu lui-même, descendant sur la terre dans la personne de Christ, ni sa bonté désintéressée, ni son amour inlassable et patient, **rien de ce qui se trouvait en Christ**, ni le tout ensemble, **ne pouvait ôter le péché** ou **restaurer en justice le pécheur**. C'était devenu désormais une question de **réconciliation** «**par le sang de sa croix**» .

Ainsi, comme nous l'avons vu, toutes choses doivent être réconciliées ; **la paix a été faite** «**par le sang de sa croix**». Il est doux et réconfortant de penser que tout a été fait pour assurer **le rassemblement de toutes choses autour de Christ**. Ce n'est plus maintenant qu'une question du temps, mesuré par la sagesse de Dieu, pour la manifestation de Christ à la tête de tout. Quant à l'efficace de l'oeuvre, rien de plus n'est à faire. Entre-temps **Dieu appelle les saints** qui auront tout en partage avec Christ. Comme cela est dit en Rom. 8, toute la création soupire,

attendant la révélation des fils de Dieu. Ils sont les prémices. Tout a été assujetti à la vanité par le péché ; mais maintenant Celui qui est descendu, Dieu manifesté en chair, a pris sur lui **le fardeau du péché** et a **fait la paix par le sang de sa croix**. Il a ainsi accompli tout ce qui est nécessaire et pour Dieu et pour l'homme. Le prix est payé, l'oeuvre est acceptée ; de sorte que là aussi nous pouvons dire que «**tout est prêt**». Dieu pourrait maintenant en justice ôter de la face de la création toute trace de misère et de ruine ; s'il attend, **ce n'est que pour sauver un plus grand nombre d'âmes**. **Sa longue patience est salut**. Les ténèbres et la faiblesse disparaîtront lorsque notre Seigneur viendra avec ses saints. Pour le monde, son apparition avec eux en gloire sera le moment critique. La révélation du ciel de Christ et de l'Église n'a pas lieu lors de l'enlèvement, lequel doit la précéder. La révélation est la manifestation devant le monde de l'Époux et de l'Épouse alors glorifiée.

[v.21-23] Ayant ainsi introduit la réconciliation universelle des choses créées, l'apôtre se tourne vers ce à quoi elle était si intimement liée : «**Et vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a toutefois maintenant réconciliés**». Je ne doute pas que le contraste soit voulu. La réconciliation de toutes choses n'est pas encore accomplie. Le fondement en est posé pour *toutes* sans exception, mais ce n'est pas réalisé. En attendant, c'est réalisé pour ***nous* qui croyons**. Nous qui étions dans cette terrible condition, **il nous a** «**maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort**». Remarquez de nouveau que le corps de sa chair, l'incarnation en elle-même, ne suffisait pas, ne pouvait pas suffire et pas davantage toute la plénitude de la Déité habitant en lui corporellement. Pour l'homme coupable, **il fallait que ce fût** «**par la mort**». Ce n'était pas par la naissance ou la vivante énergie de Christ, mais «**par la mort**» — **non par ses actes**, si bénis fussent-ils tous, mais **par ses souffrances**. «**Le sang de sa croix**» [v.20] introduit bien davantage l'idée d'un **prix payé** pour la paix. **Sa** «**mort**» semble être plus appropriée comme **le fondement de notre réconciliation**. En tout cas «**dans le corps de sa chair, par la mort**», contredit la pensée selon laquelle l'incarnation aurait été le moyen de la réconciliation. Cela introduit des considérations morales et montre, de la manière la plus solennelle, le maintien des droits de Dieu, le juste fondement de notre pardon et de notre paix ainsi que notre délivrance de tout le fardeau et de **toutes les conséquences du péché**.

«**Pour vous présenter saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui**». Aussi bénie que soit la mort de Christ — au point que Dieu lui-même ne peut trouver aucun défaut en nous, ni supporter aucune accusation contre nous, telle est la signification ici — quelque parfaite que soit l'efficace de cette mort de Christ en notre faveur, cela suppose néanmoins que nous tenions ferme : «**... si du moins vous demeurez dans la foi, fondés et fermes, et ne vous laissant pas détourner de l'espérance de l'évangile**». Je tiens positivement ce mot «**si**» pour **une condition** et rien d'autre. Il en est autrement au chapitre 3 : «**Si** donc vous avez été ressuscités avec le Christ, etc». . Le mot est le même, mais il a là le sens de «**puisque**». Il convient toujours en effet de considérer le contexte. Notre verset implique, à mon avis, **une condition**, tandis qu'au chapitre 3 l'apôtre raisonne et exhorte simplement en partant d'un fait établi, ce qui n'aurait aucun sens au chapitre 1.

À peu d'exceptions près, chaque homme avant sa conversion est naturellement disposé à bâtir sur sa propre justice. Mais lorsqu'on s'est reconnu perdu, et néanmoins justifié par la foi en la pure grâce de Dieu en Christ, **on a souvent tendance à tomber violemment dans l'extrême opposé**. Puis, à mesure qu'on avance dans la vérité, les vues particulières font place à ce qui est infiniment plus vaste : la pensée de Dieu telle qu'elle est révélée dans sa Parole. Cette Parole contient des **déclarations inconditionnelles**, qui sont à prendre dans tout leur absolu ; elle en contient d'autres qui comportent des **conditions**, et elles doivent

être présentées elles aussi dans toute leur force. Ce n'est **pas à la justification** que l'apôtre pose ici une **condition** : sur ce terrain, la grâce justifie l'impie, aucune condition ne peut intervenir, ce serait une négation de la grâce. Il n'en existe pas moins des **conditions incontestables**, mais à propos de quoi ? Dieu ne nous permet pas de savoir avec certitude quels sont, parmi ceux qui professent le nom de Jésus, ceux qui croient réellement en Lui. Même dans ces premiers jours du christianisme, il se trouvait des gens qui ne suivaient la vérité que pour un temps et qui l'abandonnaient ensuite ; d'autres délaissaient peu à peu le pur évangile pour la philosophie et les ordonnances, ou, tout au moins, étaient enclins à les ajouter à l'évangile. Aussi l'apôtre dit-il : «***si du moins*** **vous demeurez dans la foi**» (v. 23). Il avertit **ceux qui sont nés de Dieu** afin qu'ils persévèrent dans la foi ; mais en même temps il est d'autres choses à ne pas perdre de vue : est-ce que de **vrais enfants de Dieu** ne peuvent pas vaciller et **même glisser pour un temps dans l'erreur ?** Eh bien je ne **puis pas dire** de **quelqu'un qui abandonne la foi**, qu'il est **saint et irréprochable** devant Dieu. On peut avoir de l'espoir en raison de faits précédents ; mais tant qu'une âme est ainsi détournée par l'ennemi loin de la vérité fondamentale, je ne peux pas, ni ne dois parler d'elle avec trop de confiance comme étant de Dieu. Ce serait méconnaître la gravité d'une telle incrédulité et accroître le danger pour son âme que de la traiter avec légèreté. C'est pourquoi l'apôtre dit : «**Si du moins vous demeurez**». Un principe similaire s'applique à celui qui vit à l'ombre d'un péché non jugé.

C'est ainsi qu'en 1 Cor. 5, nous voyons qu'un homme coupable d'un péché grossier et par la suite retranché doit être traité comme un «méchant» bien que le Saint Esprit, dans le même chapitre, affirme que le but recherché est que son esprit soit sauvé. Et la seconde épître prouve que malgré tout, il était un vrai croyant et que, une fois qu'il s'était repenti, il devait être réintégré dans la communion. Naturellement le Saint Esprit connaît tout d'une manière parfaite, tandis que, en ce qui nous concerne, nous ne pouvons juger que de **ce que Dieu estime bon** de **manifester clairement devant nos yeux**. Cela a une valeur pratique pour nos âmes, car il est souvent difficile de se comporter équitablement envers **une personne hors de communion**. Nous sommes enclins à passer trop légèrement sur de tels cas, et **quel est le résultat d'un tel traitement à leur égard ?** Ils traînent dehors. À l'intérieur la puissance de restauration est faible. **Le péché est jugé superficiellement**. Si nous ressentons la chose profondément, **nous désirons avec ardeur ramener la personne**. Cela devrait être une douleur, une peine profonde, chaque fois que des âmes sont retranchées de la Table du Seigneur. Notre désir devrait alors être toujours de savoir qu'elles se sont jugées elle-mêmes, et de les voir restaurées.

Il n'est pas dit : si du moins vous demeurez dans votre foi, mais «**dans *la* foi**». Lorsque Paul parle de la foi commune, il pense à ce qui est cru. Ainsi lorsqu'il parle de la «**seule foi**», il ne fait pas allusion à la réalité de ***notre*** foi, mais à **la vérité objective reçue**. Vrais croyants ou non, s'ils abandonnaient la foi, comment pouvaient-ils être reconnus comme tels ? Dans les temps modernes on a beaucoup rejeté les gens en fonction de critères intérieurs ou subjectifs, tandis que «**la foi**» est **la révélation** offerte à la foi **en dehors de l'homme**. C'est une grande grâce que dans ces derniers jours, une place aussi éminente ait été donnée à la vérité, la vérité dans la personne de Christ. On ne peut se prononcer d'une manière absolue sur la foi de quelqu'un, mais nous pouvons juger **si ce qu'il professe** est **bien la vérité** ou **non**. Si un homme professe la foi et que rien ne vienne la contredire, dans ses paroles et dans ses voies, l'amour reconnaîtra qu'il s'agit d'une foi réelle. Une personne peut être **sincère dans ce qui est faux** ou **peu sincère dans ce qui est juste** ; mais **la vérité est une pierre de touche inflexible**. Si l'on jugeait sur la base du coeur d'un individu, on ne pourrait jamais se prononcer ; car qui peut le sonder sinon Dieu ? Si l'on agit sur **le terrain de la *vérité***

que **saisit la foi**, aussitôt qu'un homme **marche contre elle**, **abandonnant ce qu'il a professé**, **nous sommes tenus de juger cela**, laissant la question de **la foi de son coeur** **entre les mains de Dieu**.

L'apôtre exhorte aussi : «**Ne vous laissant pas détourner de l'espérance de l'évangile**» . Les saints de Colosses étaient en danger de s'écarter, car ils s'efforçaient de parvenir à une plus grande sainteté par l'ascétisme ou d'autres efforts, au lieu de **recourir à Christ** pour **se juger eux-mêmes**. Mais **non**, dit l'apôtre ; c'est dans le corps de sa chair, **par la mort**, que vous êtes présentés **saints et irréprochables**, si du moins vous demeurez dans la foi... **ne vous laissant pas détourner de l'espérance de l'évangile** que vous avez ouï. Qu'est-ce que «**l'espérance de l'évangile**» ? Elle est en **un Christ céleste mort pour nous** et nous donnant l'assurance d'être avec Lui. **L'espérance d'Israël** (on ne peut guère dire de la loi) était **la terre** ; l'«**espérance de l'évangile**», elle, est **céleste**. Les Colossiens, en grande partie à leur insu, mais en fait, perdaient de vue leur espérance céleste, car la pensée d'ajouter à Christ la philosophie ou des ordonnances charnelles **tend à priver l'âme de Christ**.

Paul parle de l'évangile qui avait été prêché dans toute la création en ajoutant : «**duquel moi, Paul, je suis devenu serviteur**». L'apôtre met en avant ce dont quelques-uns, alors comme aujourd'hui, faisaient bon marché — **le fait d'être un serviteur de l'évangile** ! Il ne regarde pas à ce qui l'exalterait aux yeux des professants, mais à ce qui donne gloire à Dieu et à sa grâce en Christ. C'est pourquoi l'accent est mis ici sur «**moi**» (cf. 1 Tim. 1:13, 14).

Il me semble que certains de ceux qui exerçaient une mauvaise influence à Colosses méprisaient l'évangile. Ils l'estimaient peut-être bon à sa place pour éveiller les inconvertis ; **mais en quoi concernait-il des chrétiens ?** L'apôtre insiste non seulement sur la dignité mais aussi sur **le côté complet de l'évangile**. Sans doute, un chrétien n'en a pas besoin de la même manière que l'inconverti ; car le croyant est quelqu'un qui a trouvé le repos, qui a la rémission des péchés, la justification, l'adoption, etc., alors que l'incrédule n'a aucun lien réel avec Dieu. Aussi un croyant n'écoute-t-il pas l'évangile comme s'il s'agissait d'une voix étrangère ou comme s'il ne l'avait pas véritablement reçu. Mais il se réjouit toujours en lui et y admire avec un émerveillement croissant le déploiement incomparable de la grâce de Dieu. C'est pourquoi l'apôtre prend un soin particulier à dire que lui, Paul, est devenu un serviteur de l'évangile. Il ne le considérait pas comme une partie négligeable de son apostolat, mais se déclare expressément **serviteur**, non seulement de l'Église, mais de la bonne nouvelle annoncée à toute créature sous le ciel. Il était alors évident que si quelques-uns à Colosses avaient été induits à considérer ce message comme une chose **trop élémentaire pour que les saints s'en occupent**, l'apôtre ne sympathisait pas avec de tels sentiments. Il servait l'évangile et se glorifiait en lui.

Il est manifestement faux pour moi de me placer sur le même terrain qu'une personne inconvertie, comme si j'avais besoin de l'évangile ; mais c'est aussi me priver de beaucoup de bénédiction que de ne pas me réjouir en lui, par amour pour lui pour ainsi dire, car il satisfait à tous les droits de Dieu lui-même. Aucune autre partie de la vérité ne présente un tel déploiement de la grâce et de la justice divine que l'évangile. En ce qui concerne le témoignage aux âmes, il peut être davantage ce qui répond à leurs besoins en tant que pécheurs perdus ; mais pour les chrétiens il n'est pas sans importance d'avoir le coeur occupé de sa grâce active, l'esprit rempli de sa vaste portée, et la conscience fortifiée par la vérité qui proclame la perfection avec laquelle le sang de Christ purifie de tout péché. Il est impossible de voir combien l'évangile ***satisfait*** aux droits de Dieu **avant que l'âme ait la paix avec Lui**. C'est important en pratique. Une personne qui découvre la grâce de Dieu en Christ est soulagée, a le remède pour le péché ; mais un tel remède ne donne pas toujours la vision d'un Dieu pleinement satisfait. C'est davantage l'idée du bouc azazel que celle du bouc qui était égorgé.

Dans l'évangile, nous ne voyons pas seulement la ressource pour nos péchés, mais **la vérité**, **la majesté**, **l'amour**, **tous les caractères de Dieu glorifiés**. Non seulement le mal est jugé et les péchés pardonnés, mais nous y admirons **sa riche grâce en Christ**.

[v.24-25] «Maintenant — poursuit l'apôtre — je me réjouis dans les souffrances pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste encore à souffrir des afflictions du Christ pour son corps qui est **l'assemblée**, **de laquelle moi je suis devenu serviteur**» (v. 24, 25). Ce verset semble indiquer l'existence de **deux ministères**, leur relation et la liaison de l'apôtre avec les deux. Quant à **l'évangile**, il dit : «**Duquel moi, Paul, suis devenu serviteur**» [v.23]. Il en est de même ici ; toutefois comme il s'agit de quelque chose de plus intime, il est ajouté : «**selon l'administration de Dieu**». L'évangile dont il était devenu serviteur le conduit aussitôt à mentionner, non pas précisément ses souffrances pour l'évangile, **mais ses souffrances pour eux**. [« … qui m'a été donnée envers vous » (v.25)]

Ensuite, il parle d'accomplir ce qui reste encore à souffrir des afflictions du Christ pour son corps, l'assemblée. Sans doute il y a des afflictions qui concernent exclusivement le Sauveur, comme notre Substitut. Mais à tous autres égards, Christ, si parfaitement qu'il souffrît, n'a pas souffert de manière à exclure autrui, ses saints, **de la communion avec lui dans ses souffrances**. Ses souffrances ont été d'une perfection absolue en tant que témoin de la justice, homme sur la terre et témoin de la grâce, comme de la part de Dieu. Seulement il y avait, **sur la croix**, **bien plus** qu'**un témoignage**, lorsqu'il fut fait péché pour nous, et **que tout ce que Dieu était**, **en jugement**, **s'abattit là sur lui**. **La justice** et **la grâce** ont été la cause de ses souffrances dans sa vie ici-bas ; le saint jugement du péché a caractérisé **ses souffrances sur la croix**, afin que Dieu puisse avec justice manifester sa grâce envers nous qui croyons, sans qu'il soit plus question de jugement.

L'apôtre donc peut se réjouir dans ses souffrances **plutôt que de les estimer dures ou de reculer devant elles**. Quel contraste avec Pierre à la fin de Matthieu 16 ! Christ n'a pas monopolisé, pour ainsi dire, les souffrances. Il en a laissé pour d'autres. Les souffrances mentionnées ici sont principalement des souffrances par amour pour **l'assemblée**, pour **les saints de Dieu** ; mais elles comprennent aussi celles que l'apôtre a endurées comme témoin pour Christ dans ce monde. C'étaient de vraies souffrances physiques, infligées par des ennemis, car il dit : «**dans ma chair**», et pas seulement des souffrances morales, bien que, si celles-ci n'avaient pas accompagné les épreuves de l'apôtre, ces souffrances physiques auraient été sans valeur pour Dieu. Mais il ne prenait pas la chose à la légère, même quant à son corps. Certains à Colosses, nous le savons par la fin du chapitre 2, s'efforçaient d'introduire des pratiques ascétiques mortifiant le corps, ce qui, leur fait remarquer l'apôtre, est tout à fait compatible avec **une enflure totale de la chair**. Mais, quant à lui, il accomplissait ce qui restait encore à souffrir des afflictions de Christ pour Son corps. Paul était avant tout serviteur de l'assemblée dans un sens où **les autres ne l'étaient pas**. Sans doute, le mystère a été révélé par l'Esprit aux saints apôtres et prophètes, mais **Dieu l'avait confié à Paul** pour qu'**il complète Sa parole**.

[v.26-27] Ce mystère longtemps caché mais maintenant manifesté comporte **deux grandes parties**.

1) La première est que **Christ doit être placé dans les cieux** **au-dessus de** **toutes principautés et autorités**, tout l'univers lui étant donné en tant que Chef sur l'héritage en vertu de la rédemption ; **Lui-même est exalté comme Chef** sur toutes choses dans les cieux et sur la terre, **avec l'Église unie à lui comme son corps**, et lui donné ainsi comme **Chef *sur* toutes choses *à* l'assemblée**.
2) L'autre côté du mystère, c'est **Christ dans les saints ici-bas**, et de telle sorte que **les Gentils** (les nations) **soient introduits avec la liberté la plus complète** : **«… ses saints, auxquels Dieu a voulu donner à connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère parmi les nations, c'est-à-dire Christ en vous l'espérance de la gloire**» (v. 27).

L'espérance de la gloire est l'espérance de toute la gloire qui découle de la place que Christ occupe maintenant dans le ciel à la droite de Dieu.

Dans les Éphésiens, l'apôtre insiste davantage sur le premier de ces aspects ; dans les Colossiens, sur le second. Aussi le sujet n'est-il pas ici **notre position en Christ** comme Chef sur toutes choses, mais **Christ en nous**, l'espérance de tout. Dans les deux cas toutefois, il y a contraste avec les choses juives. Le règne du Messie ici-bas sur Israël, les nations participant aussi à la joie, est l'objet d'une réelle attente enseignée par les prophètes de l'Ancien Testament. Dans ce v. 27, c'est **Christ maintenant en nous**, mais la gloire n'étant pas encore venue. **Christ en nous** est **l'espérance de la gloire** qui va bientôt venir lorsque nous serons glorifiés et que nous apparaîtrons avec Christ. Cet état de choses était tout à fait étranger aux espérances juives : Christ dans les cieux, les saints encore sur la terre attendant d'être avec Lui et entre temps **Christ en eux l'espérance de la gloire**, mais d'une gloire pas encore venue. Il n'y avait rien de semblable chez les anciens prophètes. Comment ceux-ci auraient-ils pu penser que Christ serait dans les cieux, et qu'un peuple y serait un avec Lui, **combien moins encore que Christ serait en eux**, Gentils ou non, **dès ici-bas** ?

[Compléter la parole de Dieu]

Il est bon de peser l'expression : «**compléter la parole de Dieu**» (v. 25). Ce n'est pas la simple idée d'écrire un livre ; car Jacques, Pierre et Jean l'avaient fait et pourtant on ne pouvait pas dire d'eux qu'ils avaient «complété la parole de Dieu». Ce n'était pas seulement exposer des vérités déjà connues, mais ajouter certaines portions qui n'étaient **pas encore révélées**. Même l'Apocalypse ne complète pas la Parole dans le même sens, car elle nous donne un développement plus complet de ce qui avait déjà été évoqué auparavant, apportant des révélations supplémentaires quant à la prophétie, mais tout cela n'était pas compléter la parole de Dieu. Cette expression ne veut pas davantage dire que Paul a été le dernier des écrivains inspirés ; car même eût-il écrit avant les autres auteurs du Nouveau Testament, le fait serait demeuré vrai qu'il a complété la parole de Dieu.

Il est dit de Christ qu'**il est en nous** ici, non pas demeurant dans nos coeurs par la foi, mais **réellement l'espérance de la gloire**. ***L'espérance*** de la gloire est mise en contraste avec l'attente des Juifs que le Christ régnât sur eux en Palestine, introduisant une gloire manifestée. L'apôtre parle des saints comme maintenant sur la terre, **Christ étant en eux l'espérance de la gloire** qu'ils auront bientôt avec lui en haut. C'est **la vie de Christ en nous** dans le plein déploiement de son caractère de résurrection. L'épître aux Colossiens ne va jamais au-delà.

On a remarqué qu'il n'est guère parlé du Saint Esprit dans cette épître. Dans leur état d'alors, introduire doctrinalement le Saint Esprit n'aurait pas été une bonne chose pour eux ; ils se seraient servis du Saint Esprit **indépendamment de Christ**, comme d'un objet propre à détourner les yeux de Christ. Une religion toute de formes fait grand cas du Saint Esprit, mais elle place le Saint Esprit dans le clergé, dont on fait le dispensateur de la bénédiction, en sorte que **Christ est déshonoré**. Mais, aussi, il y a des chrétiens qui n'ont point de formes du tout et qui par conséquent font grand cas du Saint Esprit, mais indépendamment de Christ. L'ancien sentiment légal s'était largement introduit à Colosses, aussi l'apôtre place-t-il devant eux la vérité **des richesses de la gloire de ce mystère parmi les Gentils**. Dieu n'a pas révélé ce mystère lorsque l'Église était à Jérusalem ; en fait il n'a été entièrement manifesté que parmi les Gentils. C'est-à-dire que son plein caractère céleste n'est véritablement connu que lorsque les Gentils sont au premier plan. C'est pourquoi Paul, l'apôtre des Gentils, est celui qui traite spécialement ce sujet. **Le plein évangile** n'est pas simplement le pardon, mais la délivrance, la liberté et **l'union avec Christ en haut**, en **Esprit**.

[v.28-29] «**Lequel nous annonçons, exhortant tout homme et enseignant tout homme en toute sagesse, afin que nous présentions tout**

homme parfait en Christ». Parfait en Christ signifie qui a atteint **sa pleine croissance.** Un homme peut être très heureux, peut jouir du pardon de ses péchés, mais s'il n'a pas la connaissance de **ce secret céleste** (savoir, Christ dans les saints et la gloire céleste qui est liée à ce grand fait), il peut difficilement être qualifié de parfait en Christ. Ce «**tout homme**» est très frappant ici ; cette individualisation répétée est d'autant plus belle qu'elle est en rapport avec le corps. Les deux vérités sont singulièrement caractéristiques du christianisme, qui unit les choses les plus opposées d'une manière à nulle autre pareille. Dans le Millénium, les individus n'auront pas une place aussi importante que maintenant ; il n'y aura pas non plus «le corps» sur la terre. Maintenant «celui qui a des oreilles» est là, comme aussi «ce que l'Esprit dit aux assemblées». La plus riche place de bénédiction est donnée aussi bien à l'individu qu'à l'Église, le corps de Christ ; et à tous deux en plénitude. Dans les choses de la terre au contraire, lorsque le côté public et corporatif est fortement mis en relief, l'individu en pâtit, et vice versa.

Le christianisme donne **à chaque individu** une valeur éternelle pour Dieu, et montre aussi **la place de l'Assemblée**, avec ce qui lui est propre : larges aspirations de l'âme, sacrifice de soi et recherche du bien de l'ensemble. Paul qui donne une telle place à l'Église dit significativement «**tout homme**». «**Exhortant tout homme et enseignant tout homme en toute sagesse, afin que nous présentions tout homme parfait en Christ**». «**À quoi *je travaille*»** se rapporte à **un besoin**. «**Combattant selon son opération qui opère en moi avec puissance**». Des expressions fortes sont employées ici, pour montrer ce qu'il lui en coûtait. Tout cela suppose de grandes difficultés et **le besoin d'une puissance entièrement au-delà de lui**, confirmant l**a nécessité que Christ opère en tout**. Et cela non seulement pour ceux qui avaient vu son visage, mais pour d'autres aussi, comme nous le voyons au chap. 2:1. Si l'apôtre aimait ceux qu'il avait vus, on ne voit chez lui ni oubli ni insensibilité à l'égard de ceux qu'il n'avait jamais rencontrés. C'était pour l'Église qu'il éprouvait ces sentiments, pour les saints comme tels, connus ou inconnus ; et plus que cela, il avait un grand combat pour eux **à cause de leurs difficultés**.

Chapitre 2

[v.1-5] L'apôtre va maintenant montrer aux Colossiens **le danger qui les guettait**, mais il voulait d'abord qu'ils sachent quel combat il avait pour eux et pour ceux qui étaient à Laodicée, et pour tous ceux qui n'avaient point vu son visage en la chair et cela «**afin que leurs coeurs soient consolés**» (v. 1). Ils n'étaient pas heureux à ce moment-là ; ils étaient oppressés ; des nuages venaient obscurcir leurs pensées et leur faisaient perdre la clarté de vue qu'ils auraient eue «**étant unis ensemble dans l'amour et pour toutes les richesses de la pleine certitude d'intelligence, pour la connaissance du mystère de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance**» (v. 2, 3). **Des obstacles les empêchaient de saisir ce mystère**. Le grand désir de l'apôtre était pourtant qu'ils le comprennent bien. On peut être un chrétien, discerner la grâce de Dieu en Christ, et cependant n'entrer que faiblement dans l'intelligence des conseils et des voies de Dieu. On peut ne jamais avoir été conduit à la connaissance complète de ce mystère. Or c'est **dans ce mystère** que **se trouvent cachés** «**tous les trésors de la sagesse et de la connaissance**». Cela nous introduit dans une autre atmosphère en quelque sorte. Le manque de compréhension trahit souvent un empêchement moral. «Si ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière».

Certains esprits peuvent éprouver de la difficulté en présence d'une part des **fortes expressions d'approbation** qu'emploie l'apôtre lorsqu'il parle de la foi et de l'ordre des Colossiens, et d'autre part des avertissements solennels qui abondent dans cette épître. Il pourrait sembler, à première vue, difficile de concilier **la fermeté de leur foi en Christ** avec **l'avertissement** qui leur a été adressé : «**Si du moins vous demeurez dans la foi, fondés et fermes**» [1:23]. Tout ce que nous avons

à faire est de **recevoir les deux**. Cela prouve simplement que **ni l'ordre ni la fermeté**, si bénis soient-ils, **ne peuvent garantir une âme** qui accepte des **pensées fausses** et des **principes corrompus**, lesquels ne font que **cacher**, **affaiblir** ou **abaisser la gloire de Christ**. Ainsi cette contradiction apparente rend le danger plus manifeste et plus frappant. Pas plus leur **ordre** que la **fermeté de leur foi en Christ** (v. 5) ne constituaient un rempart efficace contre **le mal** qui **les menaçait**. L'apôtre sentait et voulait leur faire savoir que, **malgré toutes les bénédictions dont ils jouissaient**, s'ils admettaient les paroles par lesquelles d'autres tâchaient de les séduire, **leurs âmes subiraient un préjudice et seraient affaiblies**. Nulle âme, quelle que soit sa bénédiction passée ou présente ne peut se permettre de jouer avec ce qui porte atteinte à la personne ou à la gloire de Christ. Les Colossiens avaient été remarquablement favorisés, et l'apôtre se réjouissait en voyant leur ordre et la fermeté de leur foi en Christ ; pourtant dans le verset qui précède, il les met en garde «**afin, dit-il, que personne ne vous séduise par des discours spécieux**» (v. 4).

[v.6-7] Ce qu'il place devant eux, c'est que, comme ils avaient reçu le Christ Jésus, le Seigneur, **ils devaient marcher en Lui** (verset 6), continuant comme ils avaient commencé. Ils avaient à être en garde contre des **spéculations cachées sous un langage séduisant**. Aussi, quoique absent de corps, l'apôtre ajoute qu'il était avec eux en esprit, se réjouissant et voyant leur ordre, etc. C'est pour cela même qu'ils devaient être avertis de ce qui **risquait de ternir la gloire du Sauveur** dans leur témoignage. **Le plus beau fruit est le plus facilement endommagé**. Les Colossiens perdraient ainsi pratiquement Christ. L'apôtre ne met pas le moins du monde en doute la bénédiction réelle dont ils avaient joui jusque-là. Au contraire, il la leur rappelle et leur dit de **marcher en Christ** «**enracinés et édifiés en lui, et affermis dans la foi, selon que vous avez été enseignés**» ; non point abattus à cause des dangers, mais «**abondant en elle avec des actions de grâces**» (v. 7). La tâche était sérieuse, il s'agissait de **rejeter les discours persuasifs d'hommes pervers**, discours qui, s'ils étaient reçus, **les détourneraient imperceptiblement de Christ**.

Quand nous nous reposons en Christ devant Dieu, nous pouvons comprendre et contempler de la manière la plus bénie, la manifestation de lui-même en Christ. Il est très important de **voir Christ** non seulement dans son oeuvre de réconciliation, mais **comme révélant le Père**. «**Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître**». Certes, le Saint Esprit exalte Christ, mais **jamais le Fils n'est exalté pour ainsi dire aux dépens du Père**, **pas plus que le Père ne peut accepter d'être honoré là où le Fils est méprisé**.

La chose importante pour les chrétiens est d'être **vrais** dans ce qu'ils **croient** et **confessent**, ou plutôt **dans ce que Dieu a révélé** comme objet de leur foi et de leur confession. Tout ce qui nous détourne de la grâce et de la vérité qui vinrent par Christ tend toujours à renverser Christ lui-même. Jusqu'ici les Colossiens avaient été heureux et réellement fermes dans leur foi en Christ ; mais maintenant ils admettaient parmi eux des doctrines qui, si elles n'étaient pas extirpées, **les éloigneraient infailliblement de Christ**. C'est là que résidait pour eux le danger. On peut s'étonner de la rapidité et de la facilité avec lesquelles certains chrétiens sont prêts à accepter quelque chose de nouveau. L'apôtre fait ici allusion à ce qui semble avoir été introduit à Colosses : spéculations philosophiques d'une part, éléments judaïques d'autre part, si même ils n'étaient pas combinés.

Il n'était pas suffisant pour eux d'avoir Christ ; ils devaient marcher en lui, enracinés et édifiés en lui, affermis dans la foi et non pas entraînés par ces rêveries nouvelles, qu'elles fussent intellectuelles ou religieuses. Cette pensée que la philosophie peut être unie au christianisme afin de rendre la révélation divine plus attrayante pour des esprits sérieux et réfléchis, était, nous le voyons, **une erreur qui a surgi de bonne heure**.

Selon ces personnes, on avait bien fait de commencer par prêcher simplement Christ ; **mais maintenant** qu'il n'était plus seulement question de quelques humbles Galiléens, **pourquoi ne pas s'adresser aux grands et aux sages de la terre** dont beaucoup étaient dégoûtés du paganisme et repoussés par le froid judaïsme ? Et alors, **pourquoi ne pas les rencontrer**, dans la mesure du possible, **sur leur propre terrain** ? Pourquoi **ne pas greffer sur le christianisme** quelques préceptes généraux d'Aristote, quelques pensées élevées de Platon ou, mieux encore, quelques beaux et nobles sentiments tels que Philon (*) les présente dans ses Essais bibliques ?

(*) Philon d'Alexandrie, un Juif, contemporain de Jésus et des premières prédications de l'Évangile, a été le plus remarquable représentant d'une philosophie qui mêlait l'Ancien Testament à l'enseignement hérité des grands philosophes grecs, dont Platon et Aristote (Réd.).

[v.8] La philosophie est un **grand poison** pour le christianisme aujourd'hui comme alors. Tout le plan de la vérité et des voies de Dieu est effacé dans l'enseignement de la philosophie, ou il ne lui est laissé aucune place. On ne fait aucun cas de la création ni de la chute. On méconnaît la conscience, que l'homme a acquise par la chute. On ignore **le péché** et **le jugement de Dieu à l'égard du péché**. De sorte que **la grâce de Dieu** est également **inconnue**, de même que son fruit, **l'expiation**. Les rationalistes voudraient réduire la vérité divine à un simple ensemble de déductions tirées par les hommes. Mais **la vérité n'est jamais une conclusion**. Dès le moment où je tire une conclusion, je suis sur le terrain de la science. **Le propre de la logique**, qui n'est autre qu'une science naturelle, la servante, pourrait-on dire, de toutes les autres, **est de soumettre les faits à elle-même** ; mais **qu'est-ce que cela a affaire avec la soumission à la vérité de Dieu ?** La révélation peut se prononcer sur ce qui est dans l'homme, et elle nous donne les choses comme elles sont **par rapport à Dieu** ; elle ne nous montre pas seulement que telle ou telle chose ***doit* être**, ce qui relève du raisonnement humain ; la vérité nous révèle que cette chose **est**. Une âme simple pourrait avoir de la peine à comprendre ce qui ***doit* être**. Mais lorsque **Dieu** déclare que tel fait, ou telle personne, est, quiconque entend son témoignage ne peut faire autrement que, ou de le recevoir, ou de le rejeter. **D'où l'immense importance de la foi.**

Les Colossiens commençaient à se laisser prendre à deux pièges :

- un esprit raisonneur, et
- certaines mortifications ascétiques du corps.

L'un était en relation avec la philosophie, l'autre avait ses racines dans le judaïsme. C'étaient les deux grandes erreurs qui s'introduisaient alors, et ces croyants n'en apercevaient ni le véritable caractère ni la source. L'apôtre les avertit (v. 8) quoiqu'il vienne de leur dire qu'il se réjouissait de leur foi et de leur ordre. Quelle tristesse qu'ils glissent ainsi ! Mais ce n'est pas tout. Paul semble dire : prenez garde à ce que vous faites en abandonnant ce qui a produit en vous de tels fruits, pour les belles promesses que vous font certains. Ils vous disent que ces pensées et ces voies nouvelles peuvent aller de pair avec Christ ; mais laissez-moi vous dire que vous embrassez et acceptez ce qui, tôt ou tard, vous frustrera de la vérité que vous professez maintenant. L'effet invariable en est le suivant : ceux qui ne sont **pas réellement nés de Dieu** reçoivent ces rêveries intérieures et ces formes extérieures à la place du christianisme, tandis que **les vrais croyants** sont sérieusement atteints et perdent **leur joie en Christ** et **leur témoignage pour Lui**. La première de ces erreurs convient aux esprits spéculatifs ; l'autre répond davantage à ceux qui ont une tournure d'esprit plus pratique. Il n'est alors pas étonnant que l'apôtre les exhorte à être «**enracinés et édifiés dans le Christ Jésus, le Seigneur, et affermis dans la foi, selon** — ajoute-t-il — **que vous avez été enseignés, abondant en elle avec des actions de grâces**» [v.7]. Cette dernière expression mérite d'être bien pesée. Je sup-

pose que leurs actions de grâces étaient en voie de s'affaiblir, car lorsque d'autres objets viennent prendre la place de Christ, **tel est l'effet immédiat**.

«**Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ**» (v. 8). La terre donne des nuages et non de la lumière. L'homme promet et entreprend beaucoup, mais il ne peut en réalité donner rien d'autre que **les illusions trompeuses** du maître dont il est l'esclave. L'impérieuse nécessité de ces avertissements apparaît clairement. Les spéculations sur les origines ou sur l'éternité de la matière, par exemple, tant prisées par les Orientaux, les gnostiques, etc., pouvaient sembler ne pas être immédiatement dangereuses. Les gens sont assez prompts à dire : notre philosophie est une chose, notre religion en est une autre. Ils pouvaient prétendre alors, comme on le fait encore aujourd'hui, que le monde doit avoir été fait à partir de quelque chose qui existait depuis toujours. Cela peut paraître plausible à certains esprits, mais **pour le croyant** ce raisonnement présente **une grande lacune** ; **il ne tient aucun compte de Dieu** et **fait mentir sa Parole**. La matière devient l'élément principal devant l'esprit, et **Dieu est mis au niveau de l'homme** — un simple esprit actif, une puissance élaboratrice.

Combien les écrits du pêcheur galiléen qu'était Jean l'évangéliste, reprennent tous les rêveurs de cette sorte : «**Toutes choses furent faites par elle** (la Parole), **et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait**». Avec quel à-propos l'erreur n'avait-elle pas déjà été dénoncée au chap. 1:16 de notre épître. «**Car par lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou seigneuries, ou principautés, ou autorités, toutes choses ont été créées par lui et pour lui**». L'idée de l'éternité de la matière introduit d'emblée quelque chose qui est en dehors de Dieu, d'indépendant et d'antagoniste ; car telle était la déduction à laquelle on arrivait d'après l'état actuel du monde.

Puis ils raisonnaient sur les deux «principes premiers», l'un bon, l'autre mauvais. C'était là l'erreur si largement reçue par la philosophie païenne et surtout en Orient, intimement liée à elle, comme elle l'est encore. Il est évident que le principe de l'éternité de la matière, une fois admis, conduit à un abîme de fausseté et de mal moral ; et celui qui raisonne à partir de ce faux point de départ, s'expose à tomber d'autant plus vite **dans les excès intérieurs ou extérieurs** que signale l'apôtre. **La foi rejette la philosophie**, non seulement en tant que rivale mais même comme alliée ; **la foi** repose **sur la Parole de Dieu seule** ; elle reçoit cette Parole comme **absolue et exclusive**. Aussi l'apôtre avait-il la meilleure raison de les mettre en garde contre la philosophie et les vaines déceptions, «**selon les éléments du monde et non selon Christ**». Procédant de l'homme, elles sont imprégnées de celui-ci et **non de Christ** ; elles conviennent au monde, **non pas au ciel**, **ni à ceux qui appartiennent au ciel** tout en étant encore sur la terre. «**Car en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement**» (v. 9).

[v.9] Rien ne donne une vue plus merveilleuse de Christ que **cette vérité** *[en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement]* **connue du croyant le plus simple**, ou qui devrait l'être, même s'il est peu capable de l'expliquer. Rien n'est comparable. **Là seulement** nous avons **la vérité**. Nous connaissons Dieu maintenant, et comment ? non pas en raisonnant, comme si nous pouvions ainsi parvenir à le découvrir. Nous le connaissons en Christ comme une personne vivante qui a vécu une fois corporellement dans ce monde, et qui a encore son corps en dehors du monde, en haut où Il est maintenant. Nous savons par Dieu, par sa Parole, que dans **la personne de Christ** «**habite toute la plénitude de la déité corporellement**», non pas seulement dans son esprit, mais **véritablement en lui corporellement**, bien qu'il soit maintenant glorifié. Il

eut un corps réel, véritable, dès son incarnation ; mais il avait **toute la plénitude de la Déité habitant ainsi en lui**.

[v.10-11] Et ce n'est pas tout ! L'apôtre ajoute : «**Vous êtes accomplis en lui**» (v. 10) ; ainsi, vous n'avez pas besoin de philosophie, même si elle devait contenir quelque chose de bon ; et encore moins **puisqu'elle est positivement mauvaise**. Ce qu'il nous faut, c'est jouir davantage de Christ et marcher davantage selon lui — non pas grappiller d'autres choses chez l'homme, comme si elles pouvaient enrichir Christ, alors qu'elles ne font que corrompre la vérité. L'homme déchu est loin de Dieu et sous la puissance du diable. Voilà le fait qui rend ces notions humaines **si fausses** et **si pernicieuses**. Les principes philosophiques procèdent de la mort et **ne peuvent produire que la mort**. Dans tout le paganisme (et peut-être pourrait-on en dire autant de la chrétienté), il n'y a rien de plus mortel que sa philosophie. Seulement elle est moins fallacieuse que la religion du monde. Elle semble raisonnable, et **l'homme se laisse séduire** par la beauté ou l'audace de la pensée, de l'imagination et du langage.

La foi détruit aussi bien la superstition que l'incrédulité par la vérité de Dieu, et cela par **la révélation de Christ**. **La plénitude de la Déité** n'a jamais habité dans le Père corporellement, ou dans le Saint Esprit, mais **seulement en Christ**. Il était le seul au sujet duquel cette merveilleuse réalité pouvait être affirmée. Toute la plénitude a habité et habite encore en lui. «**Le Père qui demeure en moi** (a-t-il dit alors qu'il était ici-bas), **c'est lui qui fait les oeuvres**» (Jean 14:10). Et encore : «**Si moi je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, alors le royaume de Dieu est parvenu jusqu'à vous**» (Matt. 12:28). Nous avons ici non seulement le Fils, mais en lui et par lui les trois personnes de la Déité agissant en grâce dans ce monde mauvais. Et la foi reçoit ce que **l'Écriture dit** au sujet de ce qui ne se voit pas et qui est éternel ; la foi agit selon **la pensée révélée de Dieu** quant au présent. L'incrédule refuse ce qui est au-dessus de lui et tire des conclusions à partir de **ce qu'il sait ou ne sait pas** ; mais Dieu mettra à néant et lui et ses déductions. Ce n'est pas simplement que toute la plénitude de la Déité demeure en Christ, mais nous sommes non pas cette plénitude, mais «**accomplis**» (ou remplis) **en Lui**. Nous pouvons être, et sommes déclarés être, **la plénitude de Christ** (Éph. 1), **mais jamais, évidemment de la Déité.**

Ainsi, nous sommes «**accomplis en lui, qui est le chef de toute principauté et autorité, en qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair par la circoncision du Christ**» (v. 10, 11). Cela est expressément en contraste avec l'ordonnance extérieure de la circoncision. C'est «le dépouillement du corps de la chair», non pas du corps «des péchés» de la chair, selon une traduction défectueuse. Le texte correct en fait une opération plus complète. Ce n'est pas une question de péchés, mais plutôt du péché dans la nature. L'expression «des péchés» serait difficilement en harmonie avec le but du passage ou de la phrase. Il ne fait pas allusion à l'acte littéral de circoncire, mais à **la mort de Christ**. Lorsque nous croyons en Christ, **toute la valeur de sa mort** nous est **imputée**. Cela est appelé ici une circoncision qui n'a pas été faite de main, en contraste avec l'ancienne ordonnance. La signification et la pensée spirituelle de la circoncision est **la mortification de la nature humaine**, **l'homme en tant que tel étant traité comme une chose morte**. C'est **la mort de Christ** qui nous donne ce privilège. Quand nous Le recevons par la foi, nous sommes associés à sa mort, et **en recevons toute l'efficace** qui en finit avec **notre propre condition de ruine**, appelée **le** «**corps de la chair**». Cette circoncision annule toute autre qui, en aucun cas, n'ôtait notre état de péché en tant qu'homme dans la chair.

[v.12-15] «**Étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts**» (v. 12). Ceci introduit non pas tant la gloire personnelle de Christ que son oeuvre. Le premier chapitre nous présente principalement **sa gloire personnelle** ; et bien qu'il y soit

parlé de son oeuvre, il s'agissait alors de la réconciliation de toutes choses, celle des saints en attendant que la gloire soit révélée. Le chapitre 2 place **son oeuvre** devant les saints. Je ne doute pas que la sagesse du Saint Esprit ne soit manifestée en cela ; nous avons d'abord Lui-même et son oeuvre en général, puis la valeur spécifique et le résultat de son oeuvre **pour nous** et **en nous**. Là, sa suprématie est développée nettement d'une double manière ; ici est seulement mentionné le fait qu'il est le chef de *toute* principauté et autorité, pour mettre l'accent sur le fait que nous sommes accomplis en lui.

L'allusion à la circoncision est clairement liée à la mort de Christ — non pas à l'acte légal auquel il s'est soumis ; il ne s'agit pas non plus de sa Personne, mais de **son oeuvre dans son application à nous**. Cela est pleinement confirmé par la déclaration que rous sommes **ensevelis avec lui** dans le baptême, dans lequel aussi, dit-il, vous avez été **ressuscités avec lui**. **Le grand point est notre union avec Christ**. Par lui seul l'oeuvre a été accomplie ; mais nous en avons le bénéfice lorsque nous croyons en lui, et nous acquérons par grâce une position commune avec lui. Ce n'est pas seulement en vertu de sa Personne, mais **c'est lui** qui a accompli cette grande oeuvre par laquelle nous avons une place **en lui** et **avec lui**. Le baptême, institution initiative du christianisme, présente cette immense bénédiction caractéristique du chrétien. Nous y reconnaissons que nous sommes, par la mort de Christ, **morts à la condition dans laquelle nous vivions naturellement** ; et maintenant nous sommes ressuscités avec lui par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. Nous avons été ainsi introduits dans un état nouveau, (non pas, évidemment, encore quant à nos corps, mais quant à nos âmes). L'apôtre nous montrera bientôt l'application pratique tant de la **mort** que de la **résurrection** de Christ.

Bien que l'Esprit de Dieu révèle beaucoup de la puissance vivifiante de Christ dans cette épître, il ne va jamais jusqu'aux conséquences ultimes ou les plus élevées de l'oeuvre de Christ. Vivifiés ou ressuscités par lui, ou plutôt ressuscités ensemble avec lui est le point extrême que nous trouvons ici ; il s'arrête là. De nouveau au chapitre 3, bien qu'il dise «***Cherchez* les choses qui sont en haut**», **il ne dit pas que *nous* sommes là** ; au contraire, il considère les saints comme étant **sur la terre**, mais **cherchant** les choses qui sont en haut. Ainsi cette épître ne va jamais aussi loin que celle aux Éphésiens ; nulle part elle ne mentionne que nous sommes assis dans les lieux célestes. Comme nous l'avons vu, et cela apparaît clairement, le courant des communications de grâce a été interrompu ; il y avait **un obstacle devant l'apôtre**. Le Saint Esprit ne peut pas exposer librement aux saints ce qui concerne Christ alors qu'il est obligé de leur montrer ce qui les concerne eux. Il s'arrête pour s'occuper de **la vérité pratique**, et **la leur appliquer**, ce qui n'est jamais le signe que les âmes sont vraiment en bon état ; car rien ne devrait venir arrêter l'épanchement de la grâce et de la vérité. Dans l'épître aux Éphésiens, au contraire, l'oeuvre de Christ est présentée dans toute l'étendue de ses conséquences ; le bon état du saint est manifesté et des exhortations suivent pour qu'il marche à ce niveau.

Nous avons ici un exemple de la manière dont l'apôtre, après avoir introduit un principe général, s'adresse aux Colossiens pour ajouter : «**Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes**» (v. 13) ; puis, au v. 14, il s'écarte pour montrer combien l'oeuvre de Dieu sépare expressément et complètement de la chair et de la loi — «**Ayant effacé l'obligation qui était contre nous..**».. Pourtant **vous voulez de nouveau avoir des ordonnances ! Le seul effet de cette obligation doit être contre vous** ; cela est exprimé très fortement, et l'apôtre le répète sous une double forme.

Ces saints de Colosses ne s'étaient pas égarés dans le légalisme au point de placer les chrétiens sous les dix commandements comme règle de vie. Même l'introduction d'ordonnances n'était pas aussi pernicieuse, car au moins tiraient-elles toute leur valeur de la vérité de Christ,

caché sous ses figures et sous ses ombres. En revanche il n'y a rien de tel que de faire de la loi une règle de vie, **pour éveiller l'esprit de propre justice dans celui qui a confiance en soi**, et **l'esprit de doute et de désespoir** dans les âmes plus hésitantes ; c'est **exactement l'opposé des voies de la grâce** pour les uns comme pour les autres. L'apôtre affirme que même le seul fait d'introduire maintenant le principe des ordonnances implique **le renoncement à la vérité fondamentale de la mort et de la résurrection** (c'est-à-dire du christianisme), car elles supposent des hommes **vivants dans le monde** et **non pas morts et ressuscités en Christ**. Il se peut que ceux qui sont ainsi entraînés ne mesurent pas la portée de ce qu'ils font, mais **l'Ennemi** qui les induit en erreur **le sait parfaitement**. Agir ainsi c'est revenir à des manières de faire qui étaient propres à un temps préparatoire, **retourner à la chair et au monde**, et c'est en fait **abandonner les privilèges glorieux de Christ**.

L'apôtre ne s'attarde pas ici, comme dans l'épître aux Galates, sur les conséquences, à savoir que si nous nous plaçons à quelque degré que ce soit sous la loi nous sommes tenus d'accomplir celle-ci tout entière. Mais il montre que **c'est renier** ***Christ tel que nous le connaissons*** que de consentir à retourner à la loi, sous n'importe quelle forme, ordonnances ou autres. C'est aussi insensé que si des adultes se faisaient un mérite de retourner aux disciplines de leur enfance, à la verge, aussi bien qu'à l'alphabet ou à des jouets pour récompense !

Il est évident que dans la manière d'agir des hommes aux penchants philosophiques, le rite de la circoncision pouvait avoir une portée beaucoup plus spirituelle que ce que n'importe qui aurait pu tirer de la loi comme règle de vie. Car ils pouvaient prétendre, comme on l'a dit, que la circoncision n'était imposée que comme emblème de ce que nous avons en Christ, un signe ancien et divin, extérieur bien entendu, de grâce spirituelle. Mais **le pas était fatal** ; car s'ils admettaient ce signe, **c'était un retour aux ombres**, alors que la substance («le corps») était venue ; c'était aussi **un abandon de la grâce** pour revenir au principe de la loi. Certes les pères avaient la circoncision, avant Moïse ; elle était alors spécialement liée à la promesse. Pourtant, bien qu'à l'origine elle ait existé avant que la responsabilité de la nation envers la loi ait été engagée à Sinaï, la circoncision a été par la suite si intimement liée à la loi qu'on ne peut séparer l'une de l'autre. Recevez la circoncision maintenant, et vous aurez beau ne pas vous placer vous-même sous la loi, c'est **elle** qui vous placera sous tout son système et **vous séparera en principe de Christ comme Tête céleste**, exalté après avoir accompli la rédemption.

Ainsi, s'il y avait une ordonnance qui, plus que toute autre, pouvait symboliser la promesse et la grâce, c'était bien la circoncision ; pourtant l'apôtre est si catégorique, qu'il dit aux **Galates** que l'admettre, c'était se placer sous **l'obligation d'accomplir toute la loi**. Dans l'épître aux **Colossiens**, il va plus loin ; il montre comment **cela contredit et met de côté l'oeuvre de Christ** ainsi que **la place d'association avec lui** dans laquelle cette oeuvre nous introduit devant Dieu. C'est pourquoi il donne à connaître ici **quelle sorte de circoncision nous avons déjà en tant que chrétiens** ; il s'agit d'une **opération divine** et **non pas humaine** : «**En qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair... ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble**» (v. 11).

Dans l'épître aux Galates, la loi est considérée par rapport à la justification ; dans l'épître aux Colossiens, à Christ ressuscité d'entre les morts et élevé dans les cieux. Christ, de toute manière, est dans les cieux ; et bien que nous n'y soyons pas vus en lui, son exaltation à la droite de Dieu **décide réellement** de notre place comme **morts avec lui** et **ressuscités avec lui**. La soumission aux ordonnances est **la négation de toutes ces immenses et riches bénédictions** ; car se peut-il que

Christ ait affaire avec la loi maintenant ? Et c'est **avec Christ** **tel qu'il est**, non pas tel qu'il était sous la loi, que nous sommes associés.

Dans l'épître aux Hébreux, nous avons autre chose ; ce n'est pas notre mort et notre résurrection avec Christ, mais Christ paraissant maintenant dans la présence de Dieu pour nous en gloire, en vertu de la perfection de son oeuvre, de sa seule offrande qui a ôté pour toujours le péché. Il est là à la droite de Dieu, parce qu'il a fait **par lui-même** **la purification de nos péchés**. La loi, comme code ou système pour nous, est incompatible avec la place de Christ dans la gloire comme manifestation éclatante de notre triomphe par la grâce de Dieu ; et **c'est ainsi que le chrétien regarde à Christ**. Nous ne trouvons pas, il est vrai, dans l'épître aux Hébreux, notre association avec Christ mort ou ressuscité ; nous y avons encore moins la présentation de notre union avec lui en haut ; pas davantage la justification, comme dans les épîtres aux Romains et aux Galates, mais **la valeur de son oeuvre** mesurée par sa position dans le ciel brille dans cette épître avec un éclat particulier. Toute adjonction d'ordonnances se révèle alors être **un démenti** à **son œuvre** et à **la gloire** qu'il a dans les cieux, et **risque de conduire à l'apostasie**.

[v.13] Ensuite, dès le v. 13, l'apôtre s'applique à placer devant les saints de Colosses **leur condition** **autrefois sans Christ** et **maintenant avec Christ**. «**Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes... il vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes.**» **La vie** même que nous avons reçue comme croyants est le signe que **nos fautes sont ôtées**. Que Dieu nous ait vivifiés de la vie de Christ, implique qu'il nous a pardonné toutes nos fautes. Il est impossible que la vie de Christ mort et ressuscité ait quelque chose contre elle. Tout était contre le croyant autrefois ; mais **la possession de la vie** dans **un Sauveur ressuscité** atteste nécessairement qu'à **celui qui croit**, **tout est pardonné avec justice**. C'est une manière remarquable d'exposer le sujet ; vous trouverez difficilement un cas exactement parallèle à celui-ci dans toute autre partie des Écritures.

[v.14] En général, comme nous ne le savons que trop bien, on a eu recours aux ordonnances pour parer aux manquements, pour aiguiser l'appétit spirituel, etc. Ce n'est jamais, dans la chrétienté, **le rejet ouvert ou méprisant de Christ**, mais **l'adjonction de compléments pour «aider» la foi ou les sentiments, à côté de Christ**. C'est précisément ce que l'apôtre déclare être **si mauvais** et **si opposé à la foi**. «**Ayant effacé l'obligation qui était contre nous**»... remarquez : non pas **contre *vous***, mais **contre *nous***. Lorsque l'apôtre en vient à parler de l'opération de la loi, il ne dit **pas** «**vous**», **mais** «**nous**» ; de même encore : «**qui *nous* était contraire, et il l'a ôtée en la clouant à la croix**». Le fait est que les saints de Colosses, étant des Gentils, **n'avaient jamais**, en aucune manière, **été sous la loi** ; aussi ne dit-il **pas** : «**vous**» ; mais lorsque, juste auparavant, **il a parlé des péchés**, il dit : «**vous**» ; «**et *vous*, lorsque vous étiez morts dans vos fautes**», etc. Cela rend la distinction très frappante. Au v. 13, nous trouvons «**vous**», parce que cela s'applique maintenant à tout pécheur, **Juif ou Gentil** ; tandis que c'est «**nous**» au v. 14, parce que **seuls les Juifs**, à strictement parler, **étaient sous la loi**. L'allusion à l'obligation est également très remarquable ; car les Gentils ne s'étaient jamais engagés, **tandis que les Juifs avaient affirmé** : «**Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons**» et il avait alors été **fait aspersion du sang sur eux**, comme **sceau de l'alliance légale** [Ex.24:8] qu'ils avaient **signée**, **sous peine de mort**.

L'apôtre déclare que cette alliance légale leur était contraire et n'introduisait, comme nous le savons, que la condamnation, les ténèbres et la mort. Qu'est-ce que Christ a fait à l'égard de cette obligation ? **Il l'a effacée**, **enlevée du chemin**. Voulez-vous, comme les Colossiens, l'introduire à nouveau ? **Christ l'a clouée à sa croix** — expression d'un triomphe entier sur ce qui nous condamnait. «**Ayant dépouillé les**

principautés et les autorités, il les a produites en public, triomphant d'elles en la croix» [v.15].

[v.15] Il est très intéressant de considérer la manière dont la puissance du mal est envisagée en rapport avec la place où nous nous trouvons. Lorsque l'Église apparaît, il n'est pas tellement question de **la puissance de Satan sur la terre** (c'était la façon dont **les Juifs** l'éprouvaient principalement) ; mais nous avons la révélation spéciale qu'il est le chef de l'autorité de l'air et que les mauvais esprits sont dans **les lieux célestes** (Éph. 2 et 6). Cela n'est pas du tout en contradiction avec ce que nous avons dans l'Ancien Testament ! Seulement maintenant, nous en avons une manifestation plus complète et la révélation de la position dans laquelle ces esprits se trouvent comme **opposés au chrétien**. En Apoc. 12, nous les voyons (le dragon et ses anges) **précipités du ciel**. Ils voulaient rester dans les lieux célestes ; **ils voulaient entraver l'Église et déshonorer Dieu dans ses saints**, afin d'avoir, en quelque sorte, un juste droit sur eux. Il leur était intolérable que des êtres qui s'étaient mal conduits sur la terre, soient finalement **avec le Fils de Dieu**, dans **les lieux célestes**.

Hélas ! combien de ceux qui se réclament ici-bas de la race même que la grâce de Dieu distingue d'une telle manière trahissent qu'en fait ils sont de leur père, le diable, par leur amour de la fausseté ou par leur haine de la grâce et de la vérité de Dieu. Ici, nous avons **l'effet de l'oeuvre de Christ sur ces puissances** — **il les a produites en public**, **triomphant d'elles en la croix**. Ce n'est pas une note de triomphe aussi élevée qu'en Éph. 4, où il est dit que **Christ a emmené captive la captivité** [v.8]: les puissances qui menaient les croyants en captivité ont été elles-mêmes vaincues. La raison en est évidente. Dans l'épître aux Éphésiens, c'était en relation avec le fait que **Christ est monté en haut**. **Ici** nous apprenons ce qui a été fait sur la croix, **la puissance de la croix** ; mais **là**, c'est **la manifestation publique de la victoire**, Christ étant monté en haut. La grande bataille était gagnée. Christ avait pour toujours défait les puissances de méchanceté **en faveur de ses cohéritiers**. Ce fait d'être monté en haut et d'avoir emmené captive la captivité est le témoignage que **ces puissances sont sans pouvoir contre le chrétien**. Le langage est toujours adapté au point de vue que prend le Saint Esprit — qu'il s'agisse de la terre ou du ciel, d'Israël ou de l'Église. Plus encore, il dépend de la manière dont les saints sont considérés, comme aussi **du lieu où ils se trouvent**. S'ils sont vus comme étant dans le désert, l'Esprit emploie un style et des images différents. Satan est appelé un «lion rugissant», ce qui convient au désert ; et ainsi, ce n'est pas de cette façon qu'il est parlé de lui dans l'épître aux Éphésiens, mais bien en 1 Pierre.

[v.16-19] Nous arrivons maintenant à **l'application pratique** que l'apôtre fait de ce qui précède. «**Que personne donc ne vous juge en ce qui concerne le manger ou le boire, ou à propos d'un jour de fête ou de nouvelle lune, ou de sabbats, qui sont une ombre des choses à venir ; mais le corps est du Christ**» (v. 16, 17). Un chrétien qui connaît la victoire de Christ pour nous n'aurait certainement pas l'idée de retourner à ces formes élémentaires. Tenez ferme votre place actuelle en Christ, agissez en conformité avec elle. Quant au manger ou au boire ou aux ordonnances relatives à l'année, au mois et à la semaine (et l'apôtre prend un soin particulier à ne pas parler seulement de jour de fête ou de nouvelle lune, mais de sabbats) souvenez-vous que **ces choses ne font que préfigurer le corps ou la substance qui ne se trouve réellement qu'en Christ seul**. En fait, ces temps et saisons indiquent avant tout ce que Dieu donnera bientôt à son peuple. La nouvelle lune était un type remarquable d'Israël renouvelé après avoir disparu, de même que le sabbat préfigurait le repos dont Dieu jouira encore et qu'il partagera avec les siens. Toutefois, qu'il s'agisse des sacrifices de prospérités, des libations ou des fêtes en général, tout cela est l'ombre des choses à venir ; mais le corps est du Christ. **Cela**, **nous le possédons**. Le Juif avait l'ombre, et il aura bientôt, par la grâce de Dieu, les

choses à venir sous la nouvelle alliance. À nous est donnée «**la substance**» **de Christ** maintenant déjà. Il est ici question des solennités juives, et **le jour du Seigneur n'a rien affaire avec le judaïsme** ; il n'est pas seulement en dehors de ce système, mais **en contraste avec lui**.

Le jour du Seigneur est aussi distinctement une institution chrétienne que **la Cène du Seigneur** ; le Juif n'a affaire avec aucun des deux. Il est très important de voir que **Dieu a honoré ce jour de résurrection et de grâce**. Lorsque les hommes sont radicalement relâchés **ou qu'ils commencent à s'écarter du Seigneur**, un des premiers symptômes est **l'indifférence quant à ce jour**. Nous devrions avoir des consciences exercées à son sujet, non seulement pour nous-mêmes, mais aussi envers ceux qui dépendent de nous soit dans nos maisons, soit au-dehors. Il est de toute importance que le sentiment de liberté et de grâce qui nous convient **ne prenne pas même l'apparence de relâchement ou d'égoïsme**.

Il n'est pas dit exactement que le corps est Christ mais «**du Christ**» ; on trouve ailleurs que «**le Seigneur est l'esprit**». «**Le corps**» est employé en contraste avec l'«**ombre**». Il n'y a pas de substance dans une ombre (*), mais nous avons le corps qui est du Christ. La double pensée est que **si la substance est *de* Lui**, **Lui est l'esprit de tout**.

(*) Mais il y a une ombre parce qu'il y a un corps (Réd.).

Le v. 16 s'occupe principalement d'un caractère judaïsant du mal. Le v. 18 va plus loin et montre une espèce d'intrusion dans ce qui est invisible, non pas tellement l'usage ou l'abus religieux des choses qui se voient — ce qui était le piège juif — mais **le contact avec la philosophie**, spécialement **celle des Orientaux**. Il y avait une grande apparence d'humilité en tout cela, comme c'est souvent le cas dans les systèmes faux. Le culte des anges paraissait d'autant plus légitime qu'on n'employait pas à leur égard les termes réservés au culte divin. Mais quelle qu'en soit la forme, l'apôtre en parle sévèrement : «**Que personne ne vous frustre du prix du combat, faisant sa volonté propre dans l'humilité et dans le culte des anges, s'ingérant dans les choses qu'il n'a pas vues, enflé d'un vain orgueil par les pensées de la chair**». Les Orientaux se livraient à d'innombrables spéculations sur les anges. Il est vrai que ces êtres existent ; mais c'est le fait de s'ingérer dans de tels sujets qui est si mauvais. Ils ont affaire avec nous, mais **non pas nous avec eux** : **notre relation est avec Dieu**. Il semblait raisonnable de déduire que si les anges avaient affaire avec nous, nous devions avoir affaire avec eux ; et puisque eux avaient affaire directement avec Dieu, pourquoi n'aurions-nous pas recours à eux dans nos rapports avec Lui ? Ce n'était pas une pensée illogique : **qu'est-ce donc qui en fait une erreur si grave ?**

C'est **la mise de côté de Christ** qui est **le Chef de tout** et par conséquent qui est au-dessus des anges. **Christ** est celui qui détermine **notre relation devant Dieu** ; et pour tous nos besoins par rapport à Dieu, **nous avons Christ**, le **grand souverain sacrificateur**. Ainsi, mettre les anges à cette place est **un double déshonneur fait à Christ**. Celui qui s'adonnait à de telles spéculations était «**enflé d'un vain orgueil par les pensées de sa chair**». Se livrer à ces pensées pouvait paraître une bonne chose, toutefois cela portait préjudice non seulement à la jouissance que l'âme avait de Christ, mais **aussi à Sa nature et à Sa gloire**. «**Et ne tenant pas ferme le chef, duquel tout le corps, alimenté et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît de l'accroissement de Dieu**» (v. 19).

C'étaient de faux docteurs qui privaient ainsi les saints de leur bénédiction. De tels hommes cherchent toujours instinctivement à s'insinuer parmi les enfants de Dieu, que leur simplicité sans méfiance expose à être entraînés par eux. Le culte des anges était l'une des formes où le mal se laissait apercevoir et manifestait son caractère de mensonge. Le Saint Esprit est venu ici-bas pour glorifier Christ, non pas les anges. Quiconque allait au-delà de ce que dit l'Écriture, à la recherche des anges, ne tenait certainement pas ferme le Chef. L'allusion faite ici à l'édification n'est pas du tout la même que dans l'épître aux

Éphésiens où l'apôtre développe abondamment le sujet et montre les dons spirituels dans leurs formes principales, du plus élevé au moindre, dons par lesquels le Corps produit l'édification de lui-même en amour. Si donc des âmes se rassemblaient d'une manière très simple, cela pouvait néanmoins être pour l'édification. Dans l'épître aux Colossiens tout est présenté ensemble, et non pas développé et spécifié comme dans l'épître aux Éphésiens.

Si des croyants ont été conduits par Dieu dans le lieu où la seigneurie de Christ (et je puis ajouter la présence du Saint Esprit) est reconnue et mise en pratique, comment attendraient-ils la moindre bénédiction de ceux qui ne voient ni ne reconnaissent cette seigneurie ? Ces vérités sont fondamentales pour l'Église, le ministère, etc. Nous devons nous en tenir à la volonté de Dieu ; or Dieu a sa volonté précise quant à tout cela, et sa sagesse et ses voies propres devraient avoir de la valeur à nos yeux. Ici, il nous est parlé de jointures et de liens — les divers moyens dont Christ se sert pour la bénédiction spirituelle et le profit des siens. Ils permettent au corps de mieux opérer, **resserrent les saints autour de Christ**, et **pour sa gloire**. Il est bon de chercher à porter la bénédiction à d'autres ; mais, pour les saints, la chose fondamentale est **la puissance d'assembler à Christ lui-même**. Non pas simplement d'envoyer des serviteurs, mais **d'assembler à Christ** comme Seigneur là où se fait sentir le besoin de puissance spirituelle pour tenir ferme ensemble. C'est là **croître** «**de l'accroissement de Dieu**». Il y a alors élargissement, réconfort et consolation. La puissance qui est déployée ne l'est pas seulement dans des conversions, mais elle opère intérieurement une bénédiction positive et **en jugement de soi**.

[v.20-23] Nous avons ici, spirituellement, l'application de ces deux grandes vérités : **la mort** et **la résurrection** de Christ. Elles avaient déjà été placées ensemble au v. 12 : «**Étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble**». «**Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes... il vous a vivifiés ensemble avec lui**» (v. 13). Maintenant, dans les v. 20-23, nous avons **les conséquences de notre mort avec Christ**, de même qu'au chap. 3 à partir du premier verset, nous avons **la signification de la résurrection de Christ** — ce qu'elle assure et ce à quoi le Saint Esprit nous appelle en tant que **ressuscités ainsi avec Christ**.

Notre mort avec Christ n'est pas mentionnée ici pour rappeler que nous sommes rachetés. À ce point de vue, c'est ***le sang*** de Christ qui est toujours mis en avant. Non pas que le pardon de toutes les fautes soit omis, mais **la mort de Christ** et **notre association avec lui** vont beaucoup plus loin ici et nous introduisent dans une tout autre ligne de la vérité. Nous pourrions avoir compris l'offrande de son corps et l'effusion de son sang sans qu'il ait été question de **mort avec lui**. Notre mort avec Christ sert ici de fondement au fait qu'en ce qui concerne les choses de Dieu, **nous n'avons plus rien à faire avec la nature ni avec le monde**. Le principe même de la religion du monde **nie la mort avec Christ** ; elle ne voit pas, ni ne veut admettre, **la ruine totale de l'homme tel qu'il est**. Ce que le monde recherche dans une religion, c'est ce qui conviendra à tous, **dans quelque condition que ce soit**. La sagesse humaine pourvoit, et pour chacun, à toutes les pratiques religieuses convenant à la population entière d'un pays. Ainsi, tous les gens honorables, tous ceux dont la conduite n'est pas scandaleuse sont traités en adorateurs ; ils pratiquent une religion adaptée à leurs pensées au sujet d'eux-mêmes et au sujet de Dieu, étant principalement occupés de **ce que l'homme cherche à faire pour Dieu**. C'est un mélange de paganisme et de formes judaïques, qui trouve son aliment dans certaines abstinences, lesquelles tiennent lieu de sainteté. Comme il ne peut y avoir **aucune jouissance positive de Christ**, le côté négatif doit être la caractéristique essentielle.

Dieu avait incorporé ces mêmes éléments dans le judaïsme, qui était une religion de la chair avec un sanctuaire terrestre. Il a lui-même, pour ainsi dire, **fait l'expérience** d'un vaste système de restrictions, ce

qui est le seul plan que **l'homme puisse concevoir** pour être saint au Seigneur. Ainsi trouvons-nous dans la loi lévitique, l'épreuve de cette sorte de culte, faite par Dieu dans les meilleures conditions possibles. À côté des restrictions d'ordre moral imposées à la volonté de l'homme par les dix commandements, certains aliments étaient interdits. Les enfants d'Israël ne devaient pas même toucher certains objets déclarés impurs. Tout cela avait affaire avec **l'homme dans la chair**, bien que, je n'en doute pas, toute ordonnance dans le système juif comportât une profonde signification en tant qu'ombre des choses meilleures en Christ ; de précieuses vérités étaient toujours cachées sous ces formes et ces cérémonies. La lettre tue (c'est-à-dire, la simple enveloppe extérieure du système), mais l'Esprit vivifie, partout où se trouve la foi pour s'emparer de la portée spirituelle.

Maintenant, si nous sommes «***morts* avec Christ**», comment s'appliquent pour nous les : «**Ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas**» ? De telles injonctions disparaissent complètement, parce que **si je suis déjà et réellement mort avec Christ**, je suis en dehors de cette sorte de langage et d'idées. Vous pourriez aussi bien exhorter un homme mort quant à ce qu'il aurait dû faire ou ne pas faire. L'ancien système religieux pour **l'homme dans la chair** est entièrement mis de côté pour le chrétien ; un tel système contredit en effet le fondement sur lequel le chrétien se tient, il contredit son propre baptême. **En Christ**, le chrétien est **mort au monde**. Aussi, un chrétien qui se compromet avec la religion du monde, perd-il invariablement le sentiment de **sa mort avec Christ**, ainsi que celui **du jugement véritable** du **monde** et de l'**homme**. Recourir à la loi est le seul moyen par lequel il est possible au monde de **prendre un caractère religieux**, comme nous le voyons dans tout système dit national, et en fait dans tout effort de se faire agréer par l'homme comme tel. Ce n'est rien d'autre qu'**abandonner Christ mort et ressuscité**, même si telle n'est pas l'intention.

L'apôtre semble faire allusion ici au système général de restrictions humaines en matière religieuse, plutôt qu'à quelque portion particulière de l'Ancien Testament. Lorsqu'un homme meurt, il laisse derrière lui ses biens, son rang, son confort, sa réputation, son énergie, ce qui constituait sa raison de vivre. C'est ce que fait d'emblée le chrétien, en vertu de la mort et de la résurrection de Christ : grande vérité selon laquelle il est appelé à agir pendant qu'il est encore sur la terre. En Christ, il est maintenant mort au monde. Beaucoup de chrétiens ignorent totalement cette vérité, soit en tant que privilège dont ils peuvent jouir, soit en tant que réalité à pratiquer. Pour eux la pensée d'être mort et ressuscité avec Christ n'est que pur mysticisme, et ils s'estiment trop humbles et respectueux pour la considérer ou la peser ! Permettez-moi d'ajouter qu'avoir la vie en Christ n'est pas la même chose, car cela était assurément vrai des croyants avant qu'il y eût ou pût y avoir une position telle qu'être mort et ressuscité avec Christ. Voilà le grand changement que la mort et la résurrection de Christ ont introduit.

Il est ainsi évident qu'**être mort avec Christ** fait sortir une personne non seulement du monde, en esprit, mais **de tout le système de sa religion**. «**Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous des ordonnances**». Telle avait été la condition des hommes, dans la position la meilleure, **avant Christ**. Ils en étaient pour ainsi dire, à l'alphabet ; les anciens rudiments ou éléments avaient eu leur place et avaient été mis à l'épreuve, mais maintenant, **le Fils de Dieu étant venu** et **nous ayant révélé Celui qui est vrai**, c'est **la substance** et **la plénitude** de **la vérité** que nous connaissons **en connaissant Christ**. L'oeuvre de Christ reçue par la foi qualifie maintenant le croyant pour cette place où les choses vieilles sont passées et toutes choses faites nouvelles. «Pourquoi, **comme si vous étiez encore en vie dans le monde**», est **une expression des plus remarquables**. Elle montre que nous ne sommes pas fidèles à notre position, **ni à Christ**, si nous nous comportons comme

des hommes **vivants dans le monde**. Nous avons **une vie nouvelle**, la vie de **Celui** qui est **mort et ressuscité** ; et cela nous a introduits maintenant dans la condition de **mort à tout ce qui est du monde**. Ainsi, quant à la religion du monde, le chrétien en a, en principe, **aussi réellement fini avec elle** que **Christ lui-même après sa mort**. Notre Seigneur, depuis sa croix, a-t-il eu affaire avec les jeûnes et les fêtes des Juifs ? En aucune manière ; et **nous**, j'entends les vrais chrétiens, **ne le devons pas non plus**. Le temps du support pour les Juifs devenus chrétiens a pris fin depuis longtemps ; il n'y a plus aujourd'hui la moindre excuse pour la chrétienté.

J'admets que la grande masse des chrétiens ne veut rien entendre d'une telle **rupture avec le monde** ; et ainsi ceux qui voient en elle une vérité fondamentale du christianisme sont sérieusement mis à l'épreuve. Ont-ils, en grâce, accepté à cause de Lui d'être traités de fanatiques, de fous, d'orgueilleux, de durs, d'étroits, remettant ces calomnies et d'autres encore à **Celui qui les aime** et qui connaît la fin dès le commencement ? Revenir aux éléments du monde est, redisons-le, en contradiction pratique évidente avec **notre mort avec Christ**.

Les Colossiens étaient en danger de tomber dans ce piège. Ils ne voyaient pas pourquoi, comme chrétiens, ils devraient abandonner ce qui semblait assez largement pratiqué parmi les Juifs ou les Gentils. Ils désiraient tenir ferme la vérité de Christ, mais conserver ou adopter en même temps des **formes religieuses** qui avaient été observées autrefois. Non, dit l'apôtre, c'est Christ et rien que Christ qui est tout notre bien ; **nous n'avons besoin de rien d'autre**. **Christ est tout**. Rien n'est aussi exclusif que **Christ** et **sa croix**, et pourtant **qu'y a-t-il d'aussi grand ?** «**En Lui habite toute la plénitude de la déité corporellement**». Mais **il a été rejeté**. Dès lors les formes et les principes judaïques ont perdu toute leur ancienne valeur.

Dans **l'épître aux Galates**, l'apôtre emploie un langage encore plus fort. Il accuse ceux qui observeraient des jours, des mois, des temps, des années, de **retourner au paganisme**. «**Mais alors, ne connaissant pas Dieu, vous étiez asservis à ceux qui, par leur nature, ne sont pas dieux**» (c'était leur ancienne condition en tant que Gentils), «**mais maintenant, ayant connu Dieu... comment retournez-vous de nouveau aux faibles et misérables éléments auxquels vous voulez encore derechef être asservis**» ? Les Galates pensaient qu'emprunter à la loi améliorait la simplicité première de l'évangile. Combien peu ils s'attendaient au reproche apostolique, qu'il est aussi mauvais pour les chrétiens d'adopter des éléments judaïques que de retourner à l'idolâtrie ! En fait, il est démontré désormais que c'est le même principe ; telle est la lumière dans laquelle **la croix de Christ** place **ces éléments du monde**. Avant peu, on verra un étrange amalgame non seulement entre les églises ainsi nommées, mais entre la chrétienté et le judaïsme. Déjà la perte des biens temporels du «Saint-Siège» n'est pas un fait négligeable dans la chaîne des événements (*). Dans l'avenir, au moment déterminé, **Rome sera abandonnée à la Bête** (**) qui y déploiera sa puissance, **Jérusalem devenant le centre de la religion vers laquelle la chrétienté se tournera**. Il n'y aura pas seulement de l'idolâtrie, mais l'abomination de la désolation ; l'homme de péché sera établi et adoré en son temps. **Tout travaille en vue d'un mal pire que le romanisme lui-même**.

(*) Écrit en 1866. La Papauté avait perdu la presque totalité de ses États en 1859-1860 et allait perdre le reste (la ville de Rome) en 1870 (Réd.).

(**) La puissance politique : le chef de l'Empire romain rétabli (Réd.).

Mais si la fin doit être telle, la tendance largement répandue est déjà de «**vivre dans le monde**» ; cela signifie que **le coeur est ici-bas**, que l'on s'est installé **dans la religion du monde**. Un chrétien, au contraire, est quelqu'un qui **appartient au ciel**. C'est ce qu'on renie pratiquement, et notamment le fait d'être **mort avec Christ**, si l'on accepte ces éléments judaïques. La seule manière sûre de juger de toute chose est d'**introduire Christ**. La question ici est : **quelle est la position de Christ** quant à la religion du monde ? Lorsqu'il vivait ici-bas, il allait

sans doute au temple, reconnaissant et pratiquant la loi (bien qu'il fût réellement le Fils unique du Père) car Dieu la reconnaissait ; il n'avait pas encore abandonné **Israël**, **l'homme**, **la terre**, **toutes les choses d'ici-bas**. Mais **où est Christ** **maintenant** et **comment y est-il allé** ? Encore une fois, on ne peut avoir et garder la vérité sans la pratiquer ; et Dieu ne veut pas que nous la possédions autrement. Il donne un témoignage ; la lumière brille ; mais la vérité ne remplit une âme que **si elle agit sur elle** ; sinon la lumière qui est à l'intérieur **devient ténèbres**, et alors combien grandes sont ces ténèbres ! Peut-on hésiter à qualifier de profondément malhonnête un homme qui après avoir professé comprendre ce que c'est qu'être mort avec Christ **persisterait néanmoins dans la religion du monde** ? C'est plus qu'un manque d'intelligence. Qu'y a-t-il de plus solennel que de sacrifier la personne de Christ ? Ceux qui paraissent avoir la vérité, mais **refusent de s'y conformer**, deviendront bientôt **les ennemis de cette vérité** qu'ils **ne suivent pas**.

La religion du monde a affaire avec **cette création** ; elle appartient à ces choses dont on peut dire : «**Ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas**». Prenez le principe des édifices consacrés, des lieux saints, des objets sacrés, toutes choses destinées à périr par l'usage ; **elles sont toutes en rapport avec le monde** ; et **la chair est capable d'y trouver satisfaction**. Dire que le lieu et la manière d'adorer Dieu importent peu est aussi mauvais que quelque mal que ce soit. Rien n'est pire que l'indifférence dans les choses de Dieu ; ceux qui sont ainsi négligents en ce qui concerne Dieu ne manquent généralement pas de vigilance quant à ce qui les concerne eux-mêmes. Je parle naturellement des faits généraux, non des individus. Si nous ne nous **savions pas** **associés** à **Christ mort et ressuscité**, notre culte ne serait qu'une espèce d'accommodation du judaïsme, qui était **la religion** d'un peuple «**en vie dans le monde**».

Maintenant, au contraire, toutes ces choses sont **entièrement jugées** dans **la croix** comme étant **inimitié contre Dieu** ; et les chrétiens sont appelés à ne rien avoir à faire avec elles. Il y a une bénédiction merveilleuse à réaliser **la place où nous met la mort de Christ**. Elle en a **entièrement fini** avec tout ce qui est «**en vie dans le monde**», avec tout ce qui a de la valeur aux yeux des gens du monde. Vivre dans le monde (religieusement parlant), revêt deux grandes formes, l'une **superstitieuse**, l'autre **séculière**, **le «moi» étant nécessairement à la base des deux**. **Être mort avec Christ** nous **délivre des deux**. On voit dans des églises issues pourtant de la Réforme la forme séculière en matière de religion ; leur seule idée est d'**être confortablement établies** même dans la dévotion. **La pensée d'adorer Dieu a disparu**. On n'a aucune notion de ce que c'est que d'être **mort avec Christ**. Un danger plus grand peut-être se trouve dans l'autre forme, la superstition, parce qu'elle a une belle apparence d'humilité, de piété et de révérence. Mais ceux qui sont vraiment et d'une manière si merveilleuse délivrés par la mort et la résurrection avec Christ ont à éviter tout reproche de légèreté et de négligence. Se comporter d'une manière inconvenante n'est nulle part plus affligeant que là où la position chrétienne est **connue** et où l'on se place sur le terrain de l'Église de Dieu.

L'apôtre nous donne ensuite un échantillon de ce que sont ces ordonnances. Ce n'est pas la puissance de l'Esprit de Dieu révélant les choses de Christ, mais **une mise en avant du «moi»**, d'un caractère généralement négatif. Telle était autrefois la manière d'agir de la loi avec la chair dans un monde mauvais. **La foi** est maintenant en droit de **regarder à Christ dans les cieux**. «**Choses.. (qui ont bien une apparence de sagesse en dévotion volontaire et en humilité, et en ce qu'elles n'épargnent pas le corps, ne lui rendant pas un certain honneur), pour la satisfaction de la chair**». Ce n'est **pas la volonté de Dieu**, mais **celle de l'homme** **imaginant ses propres moyens de plaire à Dieu**. Tout

cela se revêt d'une apparence de grande humilité et cultive l'ascétisme. C'est exactement ce qu'a fait une certaine philosophie en déniant la place propre de nos corps. De quelle manière remarquable le Nouveau Testament ne fait-il pas au contraire ressortir la vraie importance du corps ! Il proclame, par exemple, que nos corps sont le temple du Saint Esprit. Cette vérité est de toute importance et, étant elle-même une conséquence de la rédemption, elle constitue le vrai fondement de la morale chrétienne. «Livrez... vos membres à Dieu, comme instruments de justice...». Présentez «vos corps en sacrifice vivant…», etc.

L'esprit philosophique à Corinthe avait pour principe que le corps n'avait pas d'importance pourvu que l'esprit fût sain. L'apôtre insiste alors sur le fait que **le *corps* est le temple du Saint Esprit** (1 Cor. 6:19, 20). À cela s'ajoute la vérité de la résurrection du corps, et pas seulement de la survivance de l'âme. L'emphase est mise sur le corps ; de sorte que si même le corps est tombé sous l'empire du péché, **c'est là que se trouve la puissance du Saint Esprit**, dont il est dit qu'il habite en chaque croyant. Vous ne pouvez réformer la chair, vous ne pouvez améliorer la volonté ; le vieil homme doit être jugé, renié, traité comme une chose vile ; toutefois le corps est, dès maintenant, devenu le temple du Saint Esprit. Adam, avant la chute, avait un corps, une âme et un esprit ; mais dès sa chute, **il acquit *une volonté propre* — *le* désir d'avoir ses propres voies**. C'est là une chose que nous devrions toujours traiter comme mauvaise, et nous devrions **nous juger nous-mêmes** si en quelque manière nous la laissons agir. Qu'est-ce qui peut donner à l'homme une **aussi grande puissance contre cette volonté propre**, **sinon Christ connu dans sa pleine grâce en délivrance ?** Comme il est dit de l'épée prise à Goliath, «**il n'y en a point de pareille**». Si je suis mort et ressuscité avec Christ, **où est le vieil homme ? Il n'existe pas aux yeux de Dieu** ; aussi ne devons-nous pas tolérer qu'il se montre à la vue des hommes.

Le premier propos de la religion du monde est de corriger la chair et d'améliorer le monde. L'esprit humain se glorifie le plus par des efforts ascétiques. Négliger son corps peut être en même temps un moyen d'enfler la chair. C'était une idée païenne, l'enfant chéri des philosophes. Ils croyaient volontiers que l'âme était sainte, même si le corps ne l'était pas, certains soutenant que l'âme venait de Dieu et le corps du diable. Ce fut l'origine d'un mal effroyable, tendant à la destruction de toute moralité. N'y a-t-il pas **en Christ** une réponse à tous ces égarements de l'esprit humain ? En recevant la vérité en Lui, vous avez ce qui anéantit le but de Satan, mais **le Saint Esprit seul**, si j'ose m'exprimer ainsi, **nous la fait réaliser**. C'est dans la mesure où nous en jouirons qu'il en résultera un abondant fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu.

Chapitre 3

[v.1-4] Nous avons considéré la mort avec Christ et ses conséquences par rapport au danger qui menaçait les saints de Colosses, et, partant de là, la condamnation d'un mal dans lequel Satan cherchait à les ramener. Mais l'effet de cette mort avec Christ était surtout vu sous son côté négatif. Pourquoi des gens comme eux étaient-ils soumis à des ordonnances ? Ils ne devaient pas l'être, car en Christ ils étaient ***morts*** aux éléments du monde et ils n'avaient par conséquent rien à faire avec les ordonnances. Celles-ci pouvaient bien convenir à des hommes en vie dans le monde, mais elles ne pouvaient s'appliquer à des hommes morts. C'était une contradiction spirituelle absolue. **Maintenant le chrétien est mort en vertu de la croix de Christ**. **C'est là entièrement une question de foi**. Le croyant a encore sa vie naturelle ; **s'il n'est pas occupé de Christ — sa vraie vie — il est aussi enclin qu'un autre à voir revivre de vieilles pensées et de vieilles habitudes**. En tant que croyant, j'ai à me méfier de toute appréciation, de tout sentiment que j'ai eus autrefois comme homme naturel, me souvenant que **l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu**.

Mais maintenant, le chrétien est considéré comme un homme mort, oui, mort au monde sous ses meilleurs côtés, **même au monde religieux**. La plus haute manifestation à laquelle puisse prétendre la nature, est de ne pas prendre, de ne pas goûter, de ne pas toucher. Telle est sa seule manière de remporter la victoire, victoire qui en fait n'en est pas une, mais seulement l'abstention de certaines choses, ou un système de contraintes de la chair. C'est en contraste absolu avec le principe du chrétien. **Il recherche la victoire de la grâce**. Car **la mort de Christ** l'a délivré de tout ce principe de la nature qui consiste à ne pas prendre, ne pas goûter, ne pas toucher. C'était là non seulement un principe judaïque, mais aussi la religion naturelle de l'homme. Ce n'est qu'ainsi que les hommes essaient de s'abstenir du mal dans le monde. Le christianisme n'évite pas seulement le mal en nous et autour de nous, mais **applique la mort à tout**. Christ est mort à tout et le chrétien devrait **se savoir mort** à **tout ce qui est du monde**, avec autant de décision si ce dernier est moral ou religieux que s'il est grossier, intellectuel ou incrédule.

Au chapitre 3, nous faisons **un pas de plus**. **Le raisonnement de l'apôtre part du fait que nous sommes ressuscités avec Christ**. Ce n'est pas seulement que nous mourrons et ressusciterons, mais que nous ***sommes*** **morts** et **ressuscités**. De nombreux chrétiens emploient constamment ces termes mais sans entrer dans leur vraie signification pour la raison claire et suffisante qu'ils ne mettent pas cette vérité en pratique dans leur vie. Ils sont trop habitués à être mêlés au monde pour comprendre une séparation aussi absolue d'avec lui. Ce n'est nullement par manque d'intelligence naturelle. Mais leur langage et leurs voies les trahissent, prouvant combien ils sont éloignés de l'intelligence de l'Écriture elle-même. **Ils substituent le mysticisme à la vérité**.

Avant que Christ vînt, Dieu avait établi un système d'ordonnances. Le judaïsme était la religion du monde sous sa meilleure forme. Jusqu'à ce que, par grâce, ils passent par une révolution totale, ceux qui étaient formés à cette école ne comprenaient jamais les traits distinctifs du christianisme. Son caractère leur était caché. Les Juifs n'avaient aucune notion de la ruine absolue de la chair — ils n'avaient qu'un faible sentiment du péché, une pauvre compréhension de la grâce de Dieu. Comme nation, ils étaient placés sous la loi, sous la sacrificature lévitique, sous des sacrifices extérieurs, sous des ordonnances charnelles. Tout cela faisait partie des choses dans lesquelles ils avaient à marcher ; de grandes vérités étant cachées sous ces images rudimentaires. La chrétienté a repris les choses qui se justifiaient pour un Juif, mais qui maintenant sont appelées «**les éléments du monde**», ce qu'elles sont en réalité. Elles n'étaient pas considérées comme telles tant que Dieu agissait à l'égard d'Israël. C'était cependant ce dont le monde est capable. Elles sont traitées maintenant comme éléments du monde, mais il n'en était pas ainsi **avant la mort de Christ**.

Beaucoup de personnes pensent, par exemple, qu'il n'est pas possible d'avoir un culte digne de Dieu sans un édifice sacré et sans des cérémonies appropriées ; et que plus le bâtiment est beau, plus le rituel imposant, et plus, pensent-elles, le culte sera agréable à Dieu. Eh bien ! tout cela fait partie des éléments du monde. D'autres encore pensent qu'il n'est pas possible d'avoir la Cène du Seigneur sans un ministre ordonné pour l'administrer. L'Assemblée de Dieu n'a point une telle coutume. L'apôtre répudie le système tout entier. C'est une invention de l'ennemi. Les écrits du Nouveau Testament, qui révèlent l'Église, excluent tout cela. Non seulement ce n'est pas une bonne chose, mais toutes pensées et toutes voies semblables sont mauvaises maintenant, car **elles sont opposées** à **la croix** et à **la gloire céleste** de **Christ**.

L'Écriture reste invariable (quels que soient les changements de la chrétienté) et ce dont nous avons besoin, **c'est d'avoir recours à la lumière de l'Écriture**. C'est une sauvegarde simple, mais immense — retournons à la Parole de Dieu et attachons-nous à elle seule. Satan était à l'oeuvre pour faire judaïser les Colossiens ; son grand but était de les

détourner vers des ordonnances, ces formes juives qui avaient eu autrefois leur place légitime, mais qui n'étaient plus en vigueur. Le christianisme les compte pour rien et, en fait, bien loin de conserver une valeur quelconque, elles sont considérées comme puériles, et **même idolâtres** pour le chrétien. Il y avait là naturellement une très grande difficulté pour un Juif. Étaient-ils appelés à abandonner maintenant tout ce que Moïse, David, Ezéchias, avaient honoré en tant qu'observances religieuses ? **Oui**, car **Christ était venu** ; et ne devaient-ils pas l'écouter ***Lui*** dorénavant ? La rédemption, la substance de leurs types, était accomplie ; **en ferait-on peu de cas** ?

La grande erreur de la chrétienté a toujours été de retourner aux ordonnances. Prenez le principe d'un clergé consacré ; n'est-ce pas la même chose ? Il est bien vrai que tous les chrétiens n'ont pas le même don ou la même place, quelques-uns seulement sont doués pour aider, diriger et instruire le grand nombre. Mais le système juif a pris fin avec la croix de Christ, sa résurrection et son ascension. **La relation du chrétien avec Christ** est dès lors fondée sur **l'oeuvre de la croix** qui a déchiré le voile et anéanti ainsi le système juif. C'est pourquoi il est dit : «**Cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu**» (v. 1). L'allusion à la place qu'occupe Christ en haut en dehors du monde, est très belle. Sa paix, assurée dans la gloire, est ainsi pour nous la note fondamentale. Non pas qu'il soit dit ici que nous sommes assis en Lui dans les lieux célestes. Ce côté de la vérité est affirmé et développé dans l'épître aux Éphésiens. Mais l'épître aux Colossiens n'élève jamais le croyant aussi haut ! Elle montre Christ là-haut, mais, pour ainsi dire, **elle ne nous y place pas**. La résurrection de Christ, ou plutôt, l**e fait que nous sommes ressuscités avec Lui**, est mis en avant comme notre motif pour **chercher les choses qui sont en haut**.

«**Pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre**» (v. 2). Quel croyant peut loyalement avoir des affections partagées ? Comme notre Seigneur lui-même l'a dit : «Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon». Le Seigneur a exprimé la chose comme une impossibilité morale. Mais ici elle est présentée comme une exhortation fondée sur l'immense grâce qui **nous a ressuscités** avec **un Christ ressuscité**. C'est en vain que vous essayerez d'être occupés à la fois des choses célestes et des choses terrestres. Nous sommes appelés à penser aux choses qui sont en haut, non pas simplement de temps à autre, mais continuellement. Supposez quelqu'un qui est engagé dans les affaires ; n'a-t-il pas à s'y employer ? Certainement ; toutefois non pas pour y attacher son esprit, mais simplement pour tout accomplir comme un devoir envers le Seigneur. Ne devrait-il pas s'en acquitter mieux qu'un autre qui n'a pas Christ ? Je suis assuré que tel serait le résultat **s'il regardait au Seigneur** ; et cette même simplicité de vue, cette même foi, le préserveraient des pièges de la convoitise ainsi que de la vaine gloire. Le chrétien enseigné de cette manière et marchant ainsi a devant son âme **le seul objet** propre à élever un homme au-dessus de lui-même et du monde. Certes, s'il travaille ainsi jour après jour pour le Seigneur, la conscience de la grâce dans laquelle il est le délivrera de l'insouciance, de l'indulgence envers soi-même ou de la spéculation, qui exposent les hommes à s'endetter ou à suivre d'autres voies déshonorantes, les faisant descendre plus bas même que la mondanité décente. Pourtant si un chrétien ne marche pas avec une conscience exercée devant le Seigneur, **il est en danger de faire des choses pires et de s'égarer plus qu'un homme du monde**. Aussi humiliant et sérieux que cela puisse être, ce n'est pas surprenant. Le but principal de Satan est de déshonorer Christ en ceux qui portent le nom de Christ, et **la puissance de l'Esprit est avec ceux-là seuls dont le coeur est tourné vers Lui**. Ainsi ce n'est **pas** : Pensez en partie aux choses qui sont en haut et en partie aux choses de la terre, mais ne pensez ***pas* du tout** à ces choses qui sont sur la terre.

Quoi que le Seigneur vous donne à faire, vous pouvez vous en acquitter comme d'un service envers Lui ; mais, même pour le travail spirituel dans l'Évangile ou dans l'Église, **il est nécessaire de veiller de près**. Vous n'avez **aucune sécurité en dehors de Celui** qui est **assis à la droite de Dieu**. Prenez, par exemple, l'étude des Écritures : on pourrait être absorbé par les beautés de la langue, les prophéties, la poésie, l'histoire, la doctrine, etc. **Tous ces aspects peuvent devenir un piège**. Où y a-t-il de la sécurité pour nous, **sinon en Christ lui-même** — **Christ tel qu'il est en haut** ?

Nous avons ensuite l'exposé remarquable de la raison pour laquelle nous devrions penser aux choses qui sont en haut : «**Car vous êtes morts**». Ce n'est **pas** comme le disent certains moralistes, même des païens, **qu'il nous faut mourir** ; la vérité chrétienne fondamentale est que nous ***sommes* morts**. Tous les mystiques, anciens ou modernes, ont comme but de mourir. Ils insistent ainsi sur **une expérience intérieure** et **un effort humain** — **ils cherchent à se crucifier eux-mêmes** — mais ce n'est pas : «**Je *suis* crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu**» ni : «**ceux qui sont du Christ *ont* crucifié la chair avec les passions et les convoitises**». Ce qui convenait pour un Juif, bien loin d'être nécessaire pour un chrétien, **est très en deçà de la croix**. Pour nous le fondement de tout est au-delà : c'est **Christ mort et ressuscité**. Le fait qu'une instruction se trouve dans la Bible ne justifie pas la conclusion que **telle est actuellement la volonté de Dieu pour le chrétien**. Nous devons chercher à «**découper droit**» la parole de vérité. Ce qui valait autrefois pour les Juifs n'est plus pour nous que «**les éléments du monde**». Ces formes annonçaient une réalité qui maintenant est là ; **le corps est du Christ**. La part bénie d'un chrétien, c'est qu'il est **mort** même aux choses les meilleures dans le monde et qu'il est **vivant** aux choses les plus élevées dans la présence de Dieu ; **car Christ est sa vie**.

Nous sommes appelés par conséquent **à penser aux choses qui sont en accord avec Christ dans la gloire** — **en tout premier lieu à Christ lui-même**, puis à **son oeuvre puissante en rédemption**, considérée dans **ses effets célestes**. **Quels objets à avoir toujours devant nous !** Nos espérances en tant que rattachés à Christ ainsi connu, la sagesse spirituelle mise en exercice par là même, les affections éveillées et en jeu, en résumé **tous les fruits de l'oeuvre de Christ** en relation avec le ciel sont compris dans ces choses qui sont en haut. «**Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu**» (v. 3).

La notion qui prévaut chez beaucoup est que le chrétien est le plus qualifié pour occuper une place dans le monde précisément parce qu'il est un chrétien. Mais c'est proprement renier la vérité divine et primordiale, que **je suis *mort***, ce dont témoigne d'ailleurs mon baptême. Et il est remarquable que l'impression du monde au sujet de quiconque reçoit Christ est bien qu'un tel est comme mort. Son entourage sent que ce croyant est perdu **quant aux objets qu'il poursuivait** ; et s'il prend position d'une manière un peu conséquente comme appartenant à Christ, il justifie ce que les hommes prévoyaient instinctivement ; car **il cesse d'agir comme quelqu'un qui *vit* dans le monde**. Hélas ! la chrétienté risque de l'habituer bientôt à trahir Christ. Mais la vérité demeure : «**vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu**». Pour le moment, **elle est cachée** ; Christ n'a pas encore rendu sa gloire manifeste au monde. Aussi un chrétien devrait-il être satisfait d'être pendant un peu de temps rejeté et méprisé. La foi et la patience sont ainsi mises à l'épreuve ; Dieu permet qu'il en soit ainsi ; et un chrétien ne devrait pas s'en étonner, car **Christ a eu exactement la même part**. Un oeil simple n'est pas trompé ; c'est l'égoïsme qui est aveugle quant à la gloire de Dieu. Nous devrions être d'autant plus fidèles à la puissance morale de la croix que la nuit est plus avancée. La raison pour laquelle nous sommes méprisés **devient ainsi une source bénie de joie dans notre affliction**. Le temps est court et tout changera bientôt.

Il s'y ajoute une autre vérité : «**Quand le Christ qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire**» (v. 4). Christ ne sera pas toujours caché comme il l'est maintenant ; il va être manifesté ; et lorsqu'il le sera, nous aussi, nous serons manifestés avec lui en gloire. Dieu nous amènera avec lui, comme nous l'apprenons ailleurs. Nous aurons été ravis auprès de lui afin que, quand tout oeil le verra, nous ayons la même part que lui. L'expression «**cachée avec le Christ en Dieu**» a beaucoup plus de force que s'il était dit simplement : Christ est absent dans le ciel. En Jean 13 nous lisons : «**Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera**». Ce n'est pas seulement la glorification dans le ciel, mais ce que Christ possède maintenant en lui-même, pendant qu'il est encore caché en Dieu, comme cela a été dit au v. 3, et en contraste avec la manifestation de sa gloire quand il viendra bientôt, comme dans le v. 4.

[v.5-7] Les Colossiens avaient en grande partie perdu de vue cette vérité et ils étaient en danger de s'engager sur une voie qui les aurait **privés de toute jouissance** de **la paix** et de **la confiance en Dieu**. La théorie soutenue parmi eux était qu'ils devaient ajouter ce qu'ils pouvaient à Christ afin d'augmenter la bénédiction et la sécurité des saints, et d'avoir un témoignage présent à sa gloire. L'apôtre leur montre que leur vie est ***cachée*** **avec le Christ** ***en Dieu***. Par conséquent, bien qu'ils possèdent la sécurité la plus parfaite, elle est en accord avec **la position d'un Christ caché** et non pas encore manifesté. «Quand le Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire. **Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre**, la fornication, l'impureté..» (v. 5). **Parce que vous êtes morts**, **parce que vous avez cette vie nouvelle**, **Christ lui-même**, et qu'ainsi **vous êtes morts et ressuscités avec lui**, **mortifiez vos membres qui sont sur la terre**. Quels étaient-ils ? La fornication, l'impureté, les affections déréglées, la mauvaise convoitise, et la cupidité, qui est de l'idolâtrie. Voilà ce qu'ils étaient, et **ce que nous sommes aussi**, **en réalité**. C'est une manière remarquablement forte et directe de présenter la vérité. On ne se moque pas de Dieu. La grâce n'empêche pas Son jugement, soit moralement dans sa Parole, soit quand, bientôt, il sera exécuté... «**À cause desquelles la colère de Dieu vient sur les fils de la désobéissance ; parmi lesquels vous aussi vous avez marché autrefois, quand vous viviez dans ces choses**» (v. 6, 7).

[v.8-11] «**Mais maintenant, renoncez, vous aussi, à toutes ces choses : colère, courroux, malice, injures, paroles honteuses..**» (v. 8). Il est précieux de voir la vérité de la mort avec Christ introduite comme étant ce qui délivre de la nature dans toutes ses formes, peu importe que ce soit la corruption ou la violence. C'est **le jugement du premier Adam dans son entier** ; **rien n'est épargné**. Les v. 9 et 10 sont impératifs : «**Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions et ayant revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé**». Dieu voudrait que ses enfants jouissent du bonheur le plus complet ; et en fait, il est impossible pour un homme d'être pratiquement saint avant qu'il soit heureux. Il peut avoir de pieux désirs et l'Esprit peut opérer, mais il n'a **pas de puissance** avant que son âme ait trouvé **paix et délivrance** **en un Autre**, que Dieu donne par pure grâce. Alors le croyant, **rendu heureux par Christ et son oeuvre de rédemption**, va à Dieu comme à son Père, possède le Saint Esprit comme puissance et tous les autres résultats pratiques qui découlent de cette nouvelle relation dans laquelle «**il n'y a pas Grec et Juif, circoncision et incirconcision, barbare, Scythe, esclave, homme libre ; mais où Christ est tout et en tous**» (v. 11).

En harmonie avec cela, combien est beau le motif chrétien qui nous est donné ici pour ne pas mentir, etc., non seulement parce que mentir déshonore Dieu, mais parce que nous avons **dépouillé le vieil homme**

et que nous avons **revêtu le nouvel homme** ! Tout apparaît dans une lumière caractéristique et saisissante. Dieu, dans les instructions mêmes qu'il nous donne, ne manque pas de nous rappeler ici nos bénédictions. Si donc nous sommes appelés à renoncer à la colère, au courroux, etc., **c'est *parce que* nous sommes morts**. S'il nous est dit de ne plus marcher dans l'impureté, c'est que si nous avons vécu autrefois dans toutes ces choses, **nous sommes maintenant *morts* à elles et vivants en Christ**. Si nous sommes exhortés à parler la vérité, **c'est parce que nous *avons* dépouillé le vieil homme** et **avons revêtu le nouvel homme** qui est **renouvelé en connaissance**, **selon l'image de celui qui l'a créé**. **En Lui** il n'y a **aucunes ténèbres**. **Il est la vraie lumière** qui **brille maintenant**.

Ce qui s'impose à nous comme chrétiens c'est de n'estimer rien **si-non Christ**. Je parle simplement de notre place comme chrétiens, mais que de conséquences elle embrasse ! Christ étant **tout** et **en tous**, nous avons à chercher à agir toujours en conséquence, n'appréciant chez l'autre **que ce qui est de Lui**. Si j'aime et si j'estime Christ, tel sera mon sentiment à l'égard des chrétiens ; de même j'aurai le désir, pour moi et pour tous les chrétiens, de sentir que **Christ** est **le seul objet digne** de **nos pensées**, de **nos affections**, de **notre travail** et de **notre vie**. Le chrétien est continuellement en danger d'attacher de l'importance **aux qualités naturelles**, à ces choses qui **rendent les hommes attrayants**. Le propre de la foi est de **s'élever au-dessus de tout cela**. «**Que votre *lumière* luise ainsi...**». Là où l'on ne s'attache pas fermement à **Christ** comme **objet et motif**, **la nature se manifestera aussi mauvaise que toujours**. Mais devant Dieu et **par la foi**, j'ai le droit de la traiter comme **morte** ; et **je dois** à **Celui** qui est **mort pour moi** et est **ressuscité**, **d'agir selon la grande vérité que Dieu a condamné le vieil homme**. À cet effet **je dois me juger moi-même**, **ayant mes yeux fixés sur Christ**. Sinon il n'y a **pas un manquement** par lequel **je ne sois capable de le déshonorer**. Jamais un homme ayant l'oeil fixé sur Christ **ne marche d'une manière inconséquente**. Ce n'est pas seulement qu'il sent sa propre faiblesse, mais il a la conscience que le vieil homme est **jugé** et a **disparu** de **devant Dieu**. **Quelle position bénie que celle du chrétien !** Les saints de l'Ancien Testament étaient préservés du péché par l'attente et le désir de Christ ; nous, nous regardons maintenant à Christ, étant **morts et ressuscités** avec **Celui** qui a **déjà tout fait pour nous**. N'est-ce pas un progrès immense ? Et il y a différence de position tout aussi marquée que le progrès, mais je ne m'arrête pas à cela maintenant.

Dans l'épître aux Éphésiens, la raison invoquée pour ne pas mentir est que nous sommes membres les uns des autres. Ici, le mensonge est traité comme incompatible avec le fait que nous avons **dépouillé le vieil homme** et **revêtu le nouvel homme**. Mentir est ainsi en contradiction manifeste avec la nouvelle nature aussi bien qu'avec le jugement et la mise de côté de la vieille nature. **Le jugement** a certes été **exercé en Christ** ; mais **la foi en Christ** considère qu'il nous a été appliqué, et que **par Lui**, nous nous sommes renoncés à nous-mêmes, que nous avons **dépouillé le vieil homme avec ses actions**, et **revêtu le nouvel homme**. Le vieil homme est considéré comme la source du mensonge ; **le vieil homme est faux et trompeur**. **Il n'y a pas**, **il ne peut pas y avoir** d'entière **vérité** dans la nature telle qu'elle est maintenant.

Nous le voyons dès le commencement. **Adam a été faux aussitôt qu'il eut péché**. Caïn était également menteur. Il peut y avoir d'autres péchés, telle la violence, qui se manifestent de bonne heure chez certains et pas chez d'autres ; **mais tous les hommes sont faux** — **le mensonge se voit en tous**. Les formes ordinaires des relations sociales sont fondées plus ou moins sur la duplicité, dans l'état actuel du monde. Les hommes disent ce qui est agréable à autrui **sans le penser**. Ils souscrivent, et surtout en matière de religion, à des formes auxquelles ils ne sont pas tenus de croire et, chose triste à dire, les meilleurs d'entre eux sont ceux qui y croient le moins. Tout cela montre combien partout **la**

fausseté accompagne le vieil homme — ici il s'agit de chrétiens, et par conséquent nous trouvons **le nouvel homme**.

Dans l'épître aux Éphésiens, il est parlé des membres du corps ; ici il s'agit de la nature. Les Éphésiens étaient eux-aussi exhortés à dépouiller le vieil homme et à revêtir le nouvel homme ; mais ici il est ajouté : «**qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé**» (v. 10). Dans l'épître aux Éphésiens, c'est comme **une chose nouvelle** qu'ils n'avaient pas auparavant, sans aucune allusion à un renouvellement ; c'est **une création absolument nouvelle** ; tandis qu'ici on a reçu la nouvelle bénédiction, mais en même temps il y a **renouvellement**. L'une et l'autre idées sont bien dans les deux épîtres, mais placées de manière à prouver qu'elles se complètent l'une l'autre. Dans l'épître aux Éphésiens, il est dit que le nouvel homme est créé selon Dieu, **en *justice* et *sainteté* de la vérité**. Quelle est la différence entre ces deux mots ? **La justice** introduit l'idée d'autorité ; elle suppose une réponse à une juste exigence ; que ce soit l'homme qui la rencontre, ou Dieu, le droit d'exiger y est sous-entendu. **La sainteté** est **Sa nature seule**, ne tolérant pas le mal ; elle n'a en elle-même rien à faire avec l'exigence de la justice. Pour le croyant Christ est fait justice, sur la base du jugement de Dieu, bien que ce jugement puisse être entièrement réglé en notre faveur ; tandis que la sainteté aurait été vraie indépendamment de la question de Son autorité ; c'est sa nature et son caractère essentiels.

Des anges il est souvent dit qu'ils sont saints, mais jamais qu'ils sont justes. **Le nouvel homme** se réjouit dans les deux caractères. Il se soumet entièrement à l'autorité de Dieu et il se réjouit de ce que **le jugement de Dieu a été satisfait en Christ** d'une manière telle que Dieu est glorifié plus qu'il ne l'a jamais été. Outre cela, il y a dans le croyant **la nature morale** qui a **les mêmes sentiments** que **Dieu**. La justice est davantage une soumission à Dieu, la sainteté la participation à ses propres sentiments quant au bien et au mal. En nous, les deux sentiments se mélangent souvent. La justice est une balance exacte, le maintien de ce qui est équitable dans les relations de toute espèce. Par exemple, qu'un enfant obéisse à ses parents, n'est pas seulement saint, mais *juste*. Le premier terme se rattache à la nature tout à fait indépendamment de la relation, ou de quelque devoir que ce soit, de tout ce qui comporte une obligation et introduit par là l'idée de justice.

Ainsi pouvons-nous constater que les rationalistes admettent la valeur de la sainteté, mais qu'ils parlent rarement de justice ; car **la justice suppose le jugement**. **La justice** est un mot terrible pour un homme **jusqu'à ce qu'il ait saisi Christ**. **La justice**, je le répète, proclame **l'autorité de Dieu**. Dieu était saint avant que le péché vînt dans le monde ; mais qui pouvait parler de **Sa justice** **avant qu'il y eût le jugement du mal**, commis en dépit de la conscience et en opposition à l'autorité expresse de Dieu ? Sous la loi, qui était la revendication formelle de cette autorité en relation avec les hommes dans la chair, l'Éternel est constamment présenté comme Dieu juste. «**L'Éternel juste aime la justice**» (Ps. 11:7). Il n'y avait **ni justice** **ni sainteté** en Adam avant la chute. Nous avons les deux et nous devenons **les deux** **en Christ**. Adam a été créé droit, mais ce n'est pas la même chose qu'être juste ou saint ; c'était **l'absence de mal** ; Adam avant la chute était **innocent**.

«**Juste et saint**», tel est le chrétien **aux yeux de Dieu**. Adam ne connaissait rien du mal jusqu'alors, et il n'était pas non plus question de juste exigence de Dieu à son égard, sauf dans la mesure où le fruit défendu mettait à l'épreuve son obéissance ; **encore ne s'agissait-il pas de faire cela pour vivre**, mais plutôt de ne pas le faire **de peur de mourir**. Adam occupait une place privilégiée et il avait simplement à en jouir dans l'obéissance à Dieu, sous peine de mort s'il désobéissait. Nous sommes dans une position tout à fait différente, étant au milieu du mal, et sous l'influence d'un bien qui est **en dehors et au-dessus de nous**. Aussi est-il dit que nous avons été «**appelés par la gloire et par la vertu**» ; «**par la gloire**» comme l'objet, la condition dans laquelle Christ

est ; et «**par la vertu**» comme frein sur nous et comme conformité pratique à Christ (2 Pierre 1).

Il a été remarqué à juste titre que dans l'épître aux Éphésiens **Christ n'est jamais appelé l'image de Dieu**, alors qu'**il l'est très expressément** dans l'épître aux Colossiens. Autant que nous puissions faire la distinction, dans l'épître aux Éphésiens, nous avons davantage **Christ montrant ce que Dieu est** — **non son image**, mais **sa ressemblance morale reflétée en Christ**. Aussi lisons-nous : «**Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés**» (Éph. 5:1). C'est plus la notion de **ressemblance** que celle de **représentation**. Pourtant, bien que vous puissiez dire de Christ qu'il est l'image de Dieu, précisément **parce qu'il *est* Dieu** il n'est **jamais dit de Lui** qu'il est «**selon la ressemblance de Dieu**». Dans l'épître aux Colossiens, il est parlé à plusieurs reprises de l'image de Dieu. Ici, par exemple, le nouvel homme est «**selon l'image de celui qui l'a créé**» ; de même que dans le premier chapitre, Christ est l'image du Dieu invisible. Les deux idées, de ressemblance et d'image, peuvent souvent être confondues dans nos esprits, mais elles ne le sont pas dans l'Écriture, où **ressemblance** exprime simplement qu'**une personne est semblable à une autre** ; tandis que «**image**» signifie qu'**une personne est représentée par une autre**, qu'elle lui soit semblable ou non. Les deux peuvent, naturellement, exister ensemble.

[v.12-15] «**Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité**» (v. 12). Ce sont là des qualités morales, positives, de Christ — le ton, l'esprit, les sentiments intimes de notre Seigneur. Ce n'est pas exactement comme des enfants que nous sommes appelés à les manifester, mais «**comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés**». Nous avons à éprouver les mêmes sentiments que le Seigneur et à marcher ici-bas comme lui-même y a marché.

L'Écriture a ce caractère qu'étant **divine**, elle ne peut jamais être saisie par l'intelligence seule ; elle fait toujours appel aux **affections** et à la **conscience** aussi bien qu'à l'esprit. Il faut **la puissance du Saint Esprit** pour la lier à Christ afin de pouvoir alors sentir, juger et agir correctement. «**Vous supportant l'un l'autre et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même**» (v. 13). Christ est considéré comme le Chef de toutes choses dans cette épître. Il est vu comme l'idéal de tout ce qui est bon et aimable que Dieu recherche pour nous ou de nous. «**Et par-dessus toutes ces choses, revêtez-vous de l'amour, qui est le lien de la perfection**» (v. 14). Il y a dans l'amour plus que de la simple bonté et du simple pardon ; il va bien au-delà. **L'amour** étant l'activité de la nature de Dieu, **introduit toujours Dieu**. Moralement sa nature est **lumière**, mais **l'énergie** de cette nature est l'amour qui se manifeste en bonté envers les autres.

Ainsi, l'amour tend à lier ensemble, tandis que le «moi» ou la chair, est tout l'opposé, l'un ôtant les difficultés aussi résolument que l'autre les crée. L'amour non seulement porte et supporte, mais il surmonte le mal par le bien. «**Et que la paix du Christ... préside dans vos coeurs**». **La paix de *Dieu*** est ce calme parfait dans lequel Il demeure en repos quant à toutes les circonstances de ce monde, et dans lequel il introduit le croyant qui regarde à Lui, remettant toutes circonstances entre Ses mains sans permettre à la volonté propre ou à l'anxiété de se manifester. Au lieu de nos échappatoires — et c'est ce à quoi tend l'esprit de l'homme parce qu'il a toujours la pensée de diriger pour son compte — la foi rend un homme capable de regarder à Dieu et introduit la parole de Dieu dans ce qui se passe autour de nous. Notre épître parle toutefois d'une paix plus intime. C'est **la paix *de Christ*** maintenant, **celle dont il jouissait continuellement lorsqu'il était ici-bas**. Christ lui-même a traversé toutes les difficultés ; il les connaissait à fond, mais demeurait dans une paix parfaite à tous égards ; et c'est ainsi que nous devrions

faire. Ni le sentiment du mal à l'extérieur, ni le sentiment de la faiblesse parmi les siens, **ne viennent troubler sa paix parfaite en quoi que ce soit**.

«**Et que la paix du Christ, à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps, préside dans vos coeurs ; et soyez reconnaissants**» (v. 15). Ainsi, c'est la paix, non pas un esprit d'isolement, non pas en avoir fini les uns avec les autres, mais au contraire **s'attacher à tous**, **en dépit de tout**. Supposons, par exemple, qu'il y ait un sujet de souffrance qui m'exerce chez une personne qui est en communion ; dois-je me laisser troubler par cela au point d'être retenu de participer à la Cène du Seigneur ? Ce serait **ajouter un nouveau mal** ; car s'il était juste que je me tienne à l'écart, cela incomberait également aux autres. Je ne suis jamais autorisé à céder au trouble dans de telles situations, mais je suis en droit d'avoir **la paix de Christ** présidant dans mon coeur. Il y a toujours, en toutes choses, **une voie** qui est **celle de Christ**, et il est très important que nos âmes s'en souviennent. «**Et soyez reconnaissants**» ; **non pas anxieux**, **ni agités**, **mais reconnaissants**. Tout ce qui est mal peut être matière à jugement ; mais pour juger sainement le mieux est de faire d'abord **ce qui est selon Dieu** — et ce peut être de **nous juger nous-mêmes**. C'est notre privilège de penser à Christ en tout ce que nous entreprenons.

[v.16-17] «**Que la parole du Christ habite en vous richement — en toute sagesse nous enseignant et nous exhortant l'un l'autre, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de vos coeurs à Dieu dans un esprit de grâce**» (v. 16). Nous avons là **un contraste remarquable entre l'évangile et la loi**. La loi stipulait ceci ou cela ; plus encore, l'obéissance de la loi est quelque chose de bien défini ; elle ne laisse pas place pour une mesure croissante de spiritualité. Maintenant, dans le christianisme, il y a pour ainsi dire une «élasticité» qui laisse place à des différences de spiritualité. Cela ne convient pas aux pensées de la nature humaine ; c'est trop vague pour elle ; mais on voit là la perfection de la pensée et des voies de Dieu, qui forme ainsi **les affections** et **les jugements**. C'est précisément ce qui laisse place à la parole du Christ. Ici il y a à la fois croissance en toute sagesse et exercice du jugement spirituel. Au premier chapitre, nous avons un principe similaire : «Que vous soyez **remplis de la connaissance de sa volonté**... pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards». Ici, nous avons : «Que **la parole du Christ habite en vous richement** — en toute sagesse» ; il n'est pas question de marche, mais **de jouissance et d'adoration**. Aussi, immédiatement après, lisons-nous : «**vous enseignant et vous exhortant l'un l'autre**». **Par jouissance et adoration**, nous n'entendons pas leur exercice public, mais **la disposition d'esprit qui leur est propre**, agissant dans les rapports mutuels.

Quant à la différence entre les psaumes, les hymnes et les cantiques spirituels, je suppose qu'un psaume était une composition plus élevée qu'un cantique spirituel, lequel admet davantage l'expérience chrétienne et l'expression de nos sentiments. Cela peut être très bon à sa manière et en son temps, mais ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur ni de plus élevé. Un psaume donc est plus solennel ; une hymne est une adresse directe à Dieu et consiste en louanges. Nous comprenons que ce passage ne fait pas allusion aux Psaumes de David, mais à **des compositions chrétiennes**.

L'exhortation à chanter de leurs coeurs dans un esprit de grâce était nécessaire parce que les saints de Colosses étaient loin de l'excellent état dans lequel se trouvaient par exemple les Éphésiens d'après ce que nous pouvons déduire de l'épître qui leur est adressée. «**Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père**» (v. 17). Cela répond exactement à ce que nous avons déjà remarqué, savoir l'invitation à considérer toutes choses comme **un motif de bénir le Seigneur**, au lieu de ne voir en tout que des sujets de peine. Faire tout au nom du

Seigneur Jésus ne se limite pas à la simple pensée de lui appartenir, mais inclut la grâce parfaite. En outre, il est dit : **au nom du *Seigneur Jésus***, non pas simplement : de Christ ; cela implique **son autorité sur nous**. Quelle que soit la grâce qui puisse nous être manifestée, cette autorité n'est pas amoindrie et le résultat est que nous rendons grâces par Lui à Dieu le Père. Un chrétien, qu'il soit homme, femme ou enfant, déshonore le Seigneur en cédant à l'esprit d'ingratitude du monde. «**Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus**». Ainsi notre ton et notre langage, comme aussi nos voies, devraient témoigner de **notre soumission** à **Celui** devant qui **tout le ciel se prosterne**.

[v.18-Ch.4 v.1] Jusqu'ici, les exhortations ont été tout à fait générales. Maintenant l'apôtre aborde des relations spéciales. L'Esprit commence habituellement, dans ces exhortations, par les subordonnés, par ceux qui sont placés sous l'autorité d'autrui, plutôt que par ceux qui sont appelés à l'exercer. La sagesse manifestée en cela est évidente. Si celui qui doit être soumis se conduit avec humilité, il n'est rien de plus propre à gagner ceux qui ont à exercer l'autorité. En tout premier lieu donc, nous commençons par la plus importante des relations terrestres, celle de femmes et de maris. La femme, selon ce juste principe, est exhortée avant le mari. Le mot-clé pour la femme est la soumission. «**Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient dans le Seigneur**» (v. 18). L'insoumission pour elle est inconvenante déjà quant à la nature, mais plus particulièrement encore dans le Seigneur. La soumission de la femme est convenable *dans le Seigneur*. Sans aucun doute, l'expression «**dans le Seigneur**» est aussi une protection pour la femme : si un mari exigeait quelque chose de mauvais, **la soumission ne serait pas juste**. Cependant, la pensée principale ici est, à mon avis, plutôt l'opportunité de la règle connue en tant que principe chrétien, sans entrer dans la question de savoir comment et quand elle devrait être appliquée.

Comme nous sommes tous un dans le Christ Jésus, quelques-uns en ont déduit que la soumission n'est plus due par la femme, que cela faisait partie de la malédiction et du sort spécial de la femme dans et par la chute, mais que maintenant, lorsqu'elle devient une chrétienne, l'infériorité disparaît de sorte que la femme est dans une égalité absolue avec son mari. L'Écriture nous indique certes une place et une relation dans lesquelles la distinction entre homme et femme disparaît. Par exemple, «**si donc vous avez été ressuscités avec le Christ**», s'applique d'une manière tout à fait indépendante de l'âge ou du sexe ; l'homme, la femme, et l'enfant chrétiens sont également ressuscités en Christ. Mais du moment où vous en venez à la relation spéciale, **les distinctions sont respectées**. Si quelqu'un se laisse aller à des pensées fausses à cet égard, il est en danger de détruire des principes importants. Le mari abandonnerait sa juste place d'autorité ; il s'ensuivrait que la femme perdrait sa seule place heureuse, celle de la soumission. Et où serait l'enfant chrétien si l'on poursuivait dans cette voie ? Comme enfants de Dieu, sans doute, tous sont sur le même niveau ; père, mère, enfant, s'ils croient, jouissent des mêmes privilèges spirituels. En Christ, les différences quant à la chair et au monde disparaissent entièrement. Mais dès le moment où vous pensez aux relations terrestres (et c'est ce que nous avons ici), **des différences notables interviennent** qui ont leur pleine valeur, dans ce qui tient à notre vie présente et à notre marche comme chrétiens. **La différence** entre l'homme, la femme et l'enfant, n'a **pas été détruite par la chute** ; pas plus qu'elle n'a trouvé son origine dans la chute. **Elle existait avant le péché** ; **la chute ne l'a affectée en aucune façon**. Bien loin même d'annuler ces différences, **le christianisme les renforce considérablement**.

Lorsque l'apôtre défend à une femme d'enseigner, etc., il le fait parce qu'une femme est **plus exposée à être trompée** qu'un homme. **Adam n'a pas été séduit** ; il n'était pas meilleur pour autant, car bien

qu'il n'ait pas été trompé, **il a péché volontairement**, ayant les yeux ouverts, alors que la femme a été **égarée par faiblesse**. L'apôtre en déduit que la femme ne devait ni **enseigner** ni **diriger**, **ses affections risquant de l'emporter sur son jugement**. Un homme sera peut-être plus mauvais, mais **il sera moins sujet à être séduit**. La femme est facilement gouvernée par ses affections au lieu d'être guidée par un jugement sain. Elle n'est guère portée à manquer du côté des sentiments. Une femme sage montrera sa sagesse en ne se mettant pas à la place de son mari, et encore moins au-dessus de lui. Si elle se compare à lui, elle pourra facilement être induite en erreur ; mais si elle pense au Seigneur, **elle mettra plutôt son mari en avant**. Le principe de la soumission au mari est ici sans aucune limite. «**Comme il convient dans le Seigneur**» n'est pas tant une question de mesure, mais exprime que pour les femmes la soumission est une **attitude convenable dans le Seigneur**.

Ensuite vient l'exhortation aux maris. «**Maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez pas contre elles**» (v. 19). La femme n'a pas besoin d'être exhortée à aimer son mari ; il est supposé qu'en cela ses affections sont en ordre. Mais il est très possible que le mari laisse l'anxiété et les pressions extérieures de la vie l'occuper à un tel point qu'il n'ait pas suffisamment soin de sa femme ou qu'il ne prenne pas assez part à ses soucis ; telle est donc l'exhortation qui lui est adressée. La femme est nécessairement rejetée sur son mari ; elle quitte son père, sa mère et tout, et dépend particulièrement de son mari. Si celui-ci n'y veille pas, il pourrait manquer de l'amour prévenant, de l'attention de chaque jour, ne contrôlant pas assez son caractère, ce qui semble être la signification de «**s'aigrir**» . Il devrait avoir cette affection pour la femme, cette vigilance contre la pression des circonstances. Que de fois le monde extérieur occasionne de l'irritation, et alors le mari est exposé à décharger son humeur à la maison, spécialement sur sa femme. C'est là un trait de la nature humaine qui, nous le savons bien, se manifeste trop fréquemment ; mais **ce n'est pas Christ** ; et ici nous avons la mise en garde. «**Maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez pas contre elles**». Que personne ne se permette de juger inutile cet avertissement !

Les parents et les enfants apparaissent dans le même ordre, les pères toutefois étant plus particulièrement mis en évidence. «**Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable dans le Seigneur**» (v. 20). Cela aussi est exprimé ici d'une manière tout à fait absolue. Nous savons qu'ailleurs des bornes ont été placées pour nous préserver. Il est évident que ni un père, ni un mari **n'ont le droit de réclamer ce qui est contraire au Seigneur** ; mais ici, il est supposé que tout est selon Lui. Ce sur quoi l'apôtre insiste, c'est sur le fait que les enfants devraient en toutes choses obéir à leurs parents. Et combien l'obéissance est bonne ! Ailleurs, l'Écriture introduit une limite, mais pas ici. «**Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur**» (Éph. 6:1) pose une restriction très importante ; en tout cas, cela délimite la sphère de l'obéissance et indique comment et jusqu'où on doit aller. En général, même un mauvais père désire avoir un enfant sage. La plupart de ceux qui boivent et jurent seraient très contrariés si leurs fils faisaient de même. Ici nous avons : «**Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable dans le Seigneur**». La traduction «**au Seigneur**» donnée par quelques versions, présente simplement le Seigneur comme Celui auquel plaît cette obéissance ; tandis que «**agréable dans le Seigneur**» va beaucoup plus loin. Ce n'est pas le seul fait de regarder au Seigneur comme l'ultime juge qui alors sera satisfait ; mais le chrétien a conscience de l'amour que le Seigneur a actuellement pour nous et de l'intérêt qu'il porte à toutes nos voies et à toutes nos épreuves jour après jour. Sans doute Il manifestera bientôt son jugement à l'égard de tout ce qui aura été fait dans le corps ; mais cela ne devrait qu'encourager le chrétien à faire maintenant ce qui est agréable dans le Seigneur. Les meilleures autorités sont unanimes pour lire : «dans le Sei-

gneur» plutôt que «au Seigneur». Il est agréable que les enfants obéissent à leurs parents chrétiens, non pas seulement comme cela est naturel, mais **dans le Seigneur**. «**Pères, n'irritez pas vos enfants, afin qu'ils ne soient pas découragés**» (v. 21). La mère n'est pas exhortée à ce sujet, car en général, sa faute à elle est plutôt de les gâter. Rien ne décourage autant un enfant que des critiques continuelles et injustifiées de la part d'un père. De plus, que peut-il y avoir de plus propre à engendrer chez un enfant la méfiance et à affaiblir par là les ressorts de l'amour et du respect, qu'une punition non méritée ?

Nous en venons maintenant aux membres les plus humbles du foyer de jadis. «**Esclaves, obéissez en toutes choses à vos maîtres selon la chair, ne servant pas sous leurs yeux seulement, comme voulant plaire aux hommes, mais en simplicité de coeur, craignant le Seigneur**» (v. 22). Dans l'épître aux Colossiens, dans chacun des cas, les termes sont absolus, tandis que dans l'épître aux Éphésiens plus d'une limitation est introduite. Je crois pouvoir l'attribuer à l'état plus heureux et meilleur des Éphésiens. Ils avaient davantage besoin d'être limités par un devoir que d'y être poussés. Les Colossiens au contraire, devaient être exhortés à obéir. Ainsi, par exemple, si un homme est chef d'une famille en bonne condition, il ne lui est pas nécessaire d'insister autant sur l'obéissance que s'il y avait du désordre. Chose étrange à dire, vous trouverez toujours **la volonté propre** aller de pair avec **un esprit légal**. Il n'y a jamais de vraie obéissance **sans la puissance de la grâce**. Quel était entre tous les peuples celui dont le cou était le plus roide ? **Les Juifs**, ceux-là mêmes qui **se glorifiaient de la loi**. Vous constaterez que chaque fois que la loi a été prise comme règle de vie pour les chrétiens, eux aussi sont moins obéissants et n'ont **pas de scrupule à aller à l'encontre des Écritures**. C'était un danger pour les Colossiens — **un esprit d'ordonnances et de légalisme**.

Personne ne devient obéissant par **de bons règlements**. **Qu'est-ce donc qui produit l'obéissance ?** Le coeur doit être rempli de motifs justes ; et **qu'est-ce qui opère cela ? L'amour**. Aimer une personne crée un sentiment du devoir envers elle et agit sur le coeur. L'obéissance devient ainsi facile. Les règles ne sont jamais la puissance, mais seulement la mise à l'épreuve de l'obéissance dans des cas déterminés. **Cela est vrai même des commandements de Christ**. Celui qui **L'**aime, et celui-là **seul**, **les garde**. L'amour pousse à obéir ; alors ce que Christ dit — non seulement ses commandements mais sa parole — demeure dans nos coeurs, nos esprits et nos mémoires ; tandis que si nous n'aimons pas, combien rapidement tout est oublié ! Jean 14:21, 23, établit une différence importante. Le Seigneur parle d'abord de ses commandements, puis de sa parole. La vérité est que, pour un coeur aimant, toute expression de volonté, **même sans commandement positif**, gouverne les affections.

«**Esclaves, obéissez en toutes choses à vos maîtres selon la chair**». C'est très important. Des sentiments, des habitudes, etc., ont sans doute été introduits par le christianisme — des difficultés aussi (non pas qu'elles fussent inévitables, mais en raison d'un esprit charnel) — il faut en tenir compte. Un esclave devenait soudain le frère en Christ de son maître ; s'il ne veillait pas, il se serait mis bientôt à juger celui-ci quant à ce qu'il devait dire ou faire. Si son maître devait le blâmer en quelque chose, il aurait pu estimer que son maître avait agi d'une manière dure, charnelle. Combien il est facile de glisser dans un mauvais esprit, particulièrement pour un serviteur, témoin journalier des infirmités du maître, et en danger de le juger selon **les mauvaises pensées de son propre coeur !** Mais certes, chacun devrait accomplir toutes choses beaucoup mieux après avoir connu Christ qu'avant. L'idée que, sous prétexte qu'ils ont affaire à des chrétiens, les maîtres devraient se contenter de travaux mal accomplis, n'est que de l'égoïsme de la part des serviteurs. Le fait que ceux-ci ne sont maintenant plus des esclaves ne change rien à la chose. En ces jours-là, ils avaient souvent à servir des maîtres païens. Dans tous les cas, la grande affaire est de se souvenir du

Seigneur Jésus et de **sa volonté**, dans quelque place que ce soit. Il nous a acquis entièrement et nous avons à faire tout ce qu'il nous demande. Pour bien marcher avec Dieu, il me faut prendre garde à rester dans une position conforme à sa volonté, où je n'aie rien sur la conscience. Une conscience trop scrupuleuse est toutefois dangereuse, quoique de beaucoup préférable à une conscience chargée ou mauvaise ; mais elle est dangereuse parce que l'effort tend à se relâcher et l'aboutissement en est une mauvaise conscience. Alors qu'il n'y a point de place dans ce monde où l'on ne puisse glorifier Dieu, le péché excepté, naturellement.

«**Quoi que vous fassiez, faites-le de coeur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que du Seigneur vous recevrez la récompense de l'héritage : vous servez le Seigneur Christ**» (v. 23, 24). Mais ne soyez pas tellement occupés par le fait que vous servez un maître terrestre ; **souvenez-vous que** «**vous servez le Seigneur Christ**». Ainsi vous serez d'autant plus soumis à votre maître terrestre, **faisant de coeur** ce que vous accomplissez, non seulement parce que c'est juste, **mais de coeur**. L'apôtre ajoute ici une parole remarquable. «**Car celui qui agit injustement, recevra ce qu'il aura fait injustement ; et il n'y a pas d'acception de personnes**» (v. 25). Cela embrasse à la fois le présent et l'avenir ; c'est, je le suppose, un principe général.

La condition des Éphésiens était telle que l'amour de Christ pour l'Église pouvait être développé et placé devant eux. Les Colossiens n'étant pas dans un aussi bon état, sont exhortés sur un terrain moins élevé. Leur conscience avait besoin d'être exercée.

Chapitre 4

Il est évident que le premier verset du chapitre 4 se rattache aux exhortations spéciales de la fin du chapitre 3. Si donc la division s'en tenait exactement aux sujets, le chapitre 4 devrait commencer au deuxième verset.

Il existe un lien entre les exhortations aux femmes et aux maris, aux enfants et aux pères, aux esclaves et aux maîtres ; elles constituent trois couples d'appels. Il faut relever cette différence que la relation entre mari et femme existait dès le tout début ; mais non pas celle de maître et d'esclave. Quant aux enfants, bien qu'ils aient été en vue dès le commencement, en fait ils n'existaient pas dans le paradis. Dieu a pris soin qu'il n'y eût ni race, ni relation de parent à enfant avant la chute.

Ce n'est qu'après avoir parfaitement glorifié Dieu que Christ devint le Chef d'une famille. Le contraste à cet égard est très intéressant et très beau. Quelle confusion si certains enfants étaient nés dans un état d'innocence, et d'autres, dans le péché ! Dieu a tout conduit en sorte qu'il n'y ait pas de descendance avant que l'homme fût tombé. Qu'ils croissent et multiplient était pourtant l'intention, et le commandement de Dieu même alors. La relation de maîtres à esclaves (tels qu'ils sont présentés ici) est uniquement un résultat de l'entrée du péché dans le monde. Nous n'entendons pas parler d'esclaves avant le déluge, bien que Noé prédise la chose au sujet de Canaan peu après. Je suppose que Nimrod, le puissant chasseur, a été le premier à utiliser sa ruse et sa violence pour asservir des hommes.

Ainsi, trouve-t-on une gradation remarquable dans ces relations :

- mari et femme dans le paradis ;
- les enfants, nés après la chute, mais avant le déluge ;
- les esclaves non mentionnés jusqu'après celui-ci.

Je ne veux pas du tout dire que l'Écriture ne reconnaisse pas cette dernière relation — loin de là — toutefois il convient de relever que c'était une relation survenue non seulement après la chute, mais même après le grand jugement de Dieu exécuté sur la terre. Ainsi c'est un état de choses qui est bien loin de correspondre à la pensée de Dieu, que des hommes aient droit de propriété sur leurs semblables et disposent d'eux comme esclaves. Et néanmoins il est dit : «**Maîtres, accordez à vos esclaves ce qui est juste et équitable**» (v. 1). Dans nos pays, il s'agit

d'une relation acceptée volontairement des deux côtés, avec des privilèges et des devoirs réciproques ; mais ici, bien qu'il s'agisse d'esclaves, les maîtres sont exhortés à être impartiaux dans leurs voies envers eux. Et cela se rapporte, non seulement à l'équité qui convient entre le maître et un esclave, mais à l'égard des esclaves dans leur ensemble. Beaucoup de confusion et de dommage pouvaient résulter, dans une maison, d'une différence de traitement entre les esclaves. La sagesse de Dieu pourvoit ainsi à tout, même à ce qui concerne les esclaves méprisés. Il est dit ici : «**juste**» — **il n'est pas parlé de grâce**.

Vous ne pouvez **jamais exiger la grâce ni y prétendre**. Dans l'épître à Philémon, l'apôtre invoque des motifs de grâce pour régler le cas : il ne commande toutefois pas à Philémon ce qu'il devait faire, mais lui rappelle sa relation céleste et remet la question à sa grâce. Bien que l'esclave fugitif fût légalement passible de mort (les Romains, comme d'ailleurs tous les maîtres, avaient le droit de les punir de la sorte), l'apôtre désirait que Philémon le reçût à nouveau, non plus comme un esclave, mais comme un frère.

Ici cependant il s'agit de ce qui était «**juste et équitable**». Car l'expression «**juste**» indique un sentiment de **droit** ; grâce, dans ce cas, n'aurait pas convenu : cela aurait laissé plus ou moins la porte ouverte à des abus. **La justice maintient des obligations**. Dans l'épître aux Éphésiens, il est dit : «**renonçant aux menaces**». Il était injuste même de menacer un esclave de mesures violentes. Les Colossiens, étant en moins bonne condition morale, sont clairement enseignés et invités à être **justes et équitables** ; c'est reconnaître que les maîtres ont certaines responsabilités envers leurs esclaves. Ne vous imaginez pas, vous maîtres, que tout le devoir est d'un côté ; vous avez les vôtres envers vos esclaves. Ce point, souvent oublié, semble impliqué dans le terme «juste» ; tandis que l'adjectif «équitable» empêche de se laisser aller au favoritisme.

La philosophie rationaliste tend principalement à **effacer le mot** «**devoir**». J'ai connu des personnes, même dans la haute église, disposées à nier tout ce qui comporterait une obligation pour le chrétien. Mais **c'est une erreur fatale**. Sans doute, la grâce seule donne-t-elle la puissance de les accomplir, mais **les obligations morales** conservent toujours leur validité. Dans beaucoup de milieux chrétiens, on parle volontiers de ***sainteté***, mais on aime moins le mot ***justice***. Cette disposition d'esprit conduit à des vues particulières, indépendantes de l'Écriture. Tel théologien renommé prétendait par exemple que la justice de Dieu signifie sa grâce — **une idée aussi fausse** à sa façon que l'erreur commune selon laquelle la justice de Dieu signifie la loi accomplie. C'est renier entièrement la position du croyant ; car la loi n'a pas été donnée pour le juste, mais pour l'impie. Ainsi les théologiens sont contaminés par une double erreur : ou bien ils confondent la justice de Dieu avec la justice de la loi et font de celle-ci à la fois la position et la règle du chrétien ; ou bien ils nient toute justice sous quelque forme que ce soit en en faisant simplement une question de miséricorde divine. Ces deux pensées sont absolument fausses, et l'une conduit à l'autre ; de même que les vérités tiennent ensemble, les erreurs aussi. La grâce règne «**par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur**». «**Cette grâce dans laquelle vous êtes est la vraie grâce de Dieu**».

[v.2-4] «**Persévérez dans la prière, veillant en elle avec des actions de grâce**» (v. 2). L'habitude de prier, et de prier avec persévérance, est **d'une immense importance**. Et ce chapitre, comme Luc 18, y insiste avec force, bien que l'apôtre ne s'attende pas à un esprit de supplication aussi large et aussi complet qu'en Éph. 6. L'état des Colossiens ne permettait ni des désirs aussi profonds ni des affections aussi étendues envers tous les saints dans l'amour du Christ. Le légalisme, les ordonnances, la philosophie, sont de la créature et **non de Dieu connu en justice** ; ces éléments ne sont pas Christ et sont loin de comprendre tout ce qui Lui appartient. Néanmoins l'apôtre compte, chez les saints, sur

un exercice spirituel capable de transformer les occasions de difficulté ou de bénédiction, de joie ou de peine, bref chaque circonstance, **en un sujet à placer devant Dieu** ; et cela dans un esprit, non de murmure et d'anxiété, mais **de confiance en Lui** et d'heureuse reconnaissance pour sa bonté. Quelle bénédiction que même les soupirs de l'Esprit dans le croyant présument la délivrance et non le simple sentiment égoïste de mal enduré. Non pas, évidemment, que la délivrance soit complète ou que le mal soit aboli maintenant par la puissance d'en haut et ôté effectivement de la scène. Mais nous connaissons la victoire remportée dans **la mort** et **la résurrection** de **Christ**. Et, ayant les arrhes de l'Esprit, nous sentons combien les choses présentes sont contraires à cette gloire dont il nous donne le sentiment en Christ maintenant exalté : **l'espérance de tous les saints à sa venue**.

La conscience de la faveur qui nous est déjà montrée et assurée en Christ nous rend reconnaissants. En même temps nous demandons à Dieu toutes les bonnes choses qui conviennent maintenant à cette faveur et qui correspondent au résultat qui sera bientôt atteint **lorsque le mal disparaîtra par la puissance Divine**. Il est toutefois remarquable de voir comment l'apôtre apprécie et demande les prières des saints : «**Priant en même temps aussi pour nous, afin que Dieu nous ouvre une porte pour la parole, pour annoncer le mystère du Christ, mystère pour lequel aussi je suis lié**» (v. 3). La valeur de la prière commune est grande ; mais Dieu fait grand cas de l'attente individuelle en Lui et tout particulièrement pour ce qui concerne **les intérêts de son Église et de l'évangile** — **de Christ en un mot** — **ici-bas**. Combien peu l'apôtre était découragé même dans ces derniers jours ! Il écrit aux Colossiens, de la captivité où il se trouvait en raison même du témoignage qu'il rendait à ce mystère de Christ, pour lequel il désirait encore être l'objet de leurs supplications à Dieu, «**afin que je le manifeste — dit-il — comme je dois parler**» (v. 4).

[v.5-6] Ensuite il revient à la nécessité pour eux de marcher sagement, en considérant ceux de dehors, et de saisir l'occasion appropriée. En même temps je ne doute pas que le service de la prière tel que nous l'avons vu, ne dût aboutir à leur propre bénédiction aussi véritablement qu'au bien des autres. «**Marchez dans la sagesse envers ceux de dehors, saisissant l'occasion. Que votre parole soit toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun**» (v. 5, 6). **La grâce** nous montre **le riche éclat de la faveur divine** envers **ceux qui n'en sont pas dignes**, **la manifestation** de **ce que Dieu est en Christ** pour ceux qui appartiennent à ce monde coupable et ruiné ; le sel représente le maintien de la sainteté, l'énergie préservatrice des droits de Dieu au milieu de la corruption. Il n'est pas dit : «toujours avec du sel», assaisonnée de grâce, mais l'inverse : «**toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel**». **La grâce** devrait constamment être **le fondement et la source** de tout ce que nous disons. Et **la justice** doit être **maintenue intacte**, quelles que soient nos propres pensées.

C'est **la combinaison** de **l'amour divin** au milieu d'un monde mauvais et du **maintien inconditionnel** de **ce qui est dû** **à la volonté sainte et juste de Dieu**, qui enseigne au chrétien non seulement ***que*** répondre, mais ***comment*** répondre à chacun.

[v.7-9] Puis viennent des messages personnels (v. 7-18). Remarquez le soin extrême que prend l'apôtre pour soutenir et recommander des serviteurs sincères ; il connaissait bien la tendance naturelle au dénigrement et savait combien les hommes sont habiles à discerner les manquements de ceux dont le service les laisse pourtant loin derrière eux. «Tychique, le bien-aimé frère et fidèle serviteur et compagnon de service dans le Seigneur, vous fera savoir tout ce qui me concerne : je l'ai envoyé vers vous tout exprès, afin qu'il connaisse l'état de vos affaires, et qu'il console vos coeurs, avec Onésime, le fidèle et bien-aimé frère, qui est des vôtres. Ils vous informeront de toutes les choses d'ici»

(v. 7-9). La chaleur de cette recommandation demande à être bien pesée. Si elle fait défaut, les liens d'affection parmi les saints tendent à se relâcher et à se disloquer. Remarquez en outre que l'amour présume l'intérêt que prendront les autres à **nos propres affaires** tout autant qu'il éprouve un profond intérêt pour ce qui concerne **les leurs**. Dans le monde un tel sentiment ou bien est inconnu, ou bien, s'il existe, n'est que vanité ; **l'amour vrai**, **l'amour divin**, **n'est pas là**. Or **l'amour doit exister** et **être connu** pour que l'on puisse comprendre ses opérations et ses effets. À juste titre, il est appelé dans cette épître le lien de la perfection.

[v.10-11] «Aristarque, mon compagnon de captivité, vous salue, et Marc, le neveu de Barnabas, touchant lequel vous avez reçu des ordres (s'il vient vers vous, recevez-le), et Jésus appelé Juste — qui sont de la circoncision. Ceux-ci sont les seuls compagnons d'oeuvre pour le royaume de Dieu qui aussi m'ont été en consolation» (v. 10, 11). En comparant ce qui est dit ici avec ce que nous avons dans l'épître à Philémon, nous remarquons des différences notables. Aristarque partage ici la captivité de l'apôtre, comme Épaphras dans l'épître à Philémon. Dans cette dernière épître, Aristarque est un compagnon de service de l'apôtre avec d'autres, comme cela est dit d'Épaphras dans notre épître — du moins comme un esclave de Christ. Peut-être ont-ils partagé l'un après l'autre l'emprisonnement de l'apôtre, comme on l'a suggéré. Il est certain qu'Aristarque a été son compagnon non seulement en Asie mais durant son voyage en Italie. Cela pourrait suggérer, me semble-t-il, que cette épître aux Colossiens a été écrite un peu avant celle à Philémon, bien qu'on puisse supposer que toutes deux sont contemporaines et que l'apôtre, prisonnier à Rome, les a envoyées par le moyen du même serviteur.

Combien est belle aussi la grâce qui enjoignait expressément de recevoir Marc ! Autrement le souvenir du passé aurait pu le priver d'un accueil cordial et aurait par là empêché son ministère parmi les saints. Si donc nous découvrons ici le secret du penchant de Barnabas (Marc était son parent) lorsqu'était survenue la rupture avec l'apôtre, nous apprenons que ***le vrai amour* est aussi généreux que fidèle**. Il agit pour le Seigneur, quoi qu'il en coûte, et si cela est nécessaire, **même aux dépens de la nature**. Mais il est heureux de louer autrui avec force et chaleur lorsque la grâce de Dieu est intervenue pour enlever l'obstacle. De Jésus appelé Juste nous ne savons rien d'autre. Comme Marc, il était de la circoncision ; et comme lui aussi, il a consolé l'apôtre en tant que compagnon de service — chose rare parmi ceux qui avaient été habitués à la loi et à ses préjugés. Le ***Juste*** d'Actes 18:7 était un prosélyte des nations. **Barsabbas**, qui avait été sur les rangs pour l'apostolat, en Actes 1, et qui était naturellement un Juif, était surnommé Juste, mais **non pas appelé Jésus** comme celui qui est mentionné ici.

[v.12-14] «Épaphras, qui est des vôtres, esclave du Christ Jésus, vous salue, combattant toujours pour vous par des prières, afin que vous demeuriez parfaits et bien assurés dans toute la volonté de Dieu ; car je lui rends témoignage qu'il est dans un grand travail de coeur pour vous, et pour ceux qui sont à Laodicée, et pour ceux qui sont à Hiérapolis» (v. 12, 13). Ce devait être une joie pour les saints à Colosses de savoir qu'Épaphras, lui-même un Colossien (comme aussi Onésime), si haut placé dans l'amour et dans l'estime de l'apôtre (chap. 1:7) n'en gardait pas moins le souvenir pressant d'eux-mêmes dans ses prières pour leur bénédiction devant Dieu. Remarquez aussi que la grande doctrine de l'épître (à savoir que nous sommes remplis selon toute la plénitude qui est en Christ) loin d'exclure le travail de coeur et l'intercession pour les saints, **en est la base**, afin qu'ils puissent demeurer pratiquement parfaits et bien assurés dans toute la volonté de Dieu. Rien ici d'une étroitesse qui aurait limité l'apôtre à une seule assemblée, bien qu'on y trouve le rappel affectueux des besoins là où les saints et les circonstances lui étaient spécialement connus.

«Luc, le médecin bien-aimé, vous salue, et Démas» (v. 14). La profession de Luc n'était pas passée sous silence sous prétexte qu'il était un saint et un serviteur de Christ, et même un écrivain inspiré. L'apôtre, me semble-t-il, se méfiait déjà alors de Démas ; il mentionne son nom avec un silence de mauvais augure et sans une parole affectueuse — chose inhabituelle chez lui. Vers la même époque, il parle de lui à Philémon comme mon «**compagnon d'oeuvre**». En 2 Tim. 4, **Démas avait abandonné l'apôtre**, ayant aimé le présent siècle. La marche de déclin avait été rapide ; aucun témoignage n'est donné de sa restauration. Mais une défection plus étendue encore était sur le point de se produire (2 Tim. 1:15) ; car, une fois la glace brisée, plusieurs étaient prêts à s'écarter. Quant à l'apôtre, il avait combattu le bon combat, il avait achevé sa course, il avait gardé la foi. Des hommes peu connus pour édifier étaient **actifs pour égarer** ; comme l'a dit un des sages de ce monde : la main qui ne saurait pas bâtir une hutte est capable de détruire un palais. Toutefois **le solide fondement de Dieu demeure**.

[v.15-16] «Saluez les frères qui sont à Laodicée, et Nymphal, et l'assemblée qui se réunit dans sa maison. Et quand la lettre aura été lue parmi vous, faites qu'elle soit lue aussi dans l'assemblée des Laodicéens, et vous aussi lisez celle qui viendra de Laodicée» (v. 15, 16). S'agit-il de la lettre communément connue sous le nom d'épître aux Éphésiens (qui aurait ainsi le caractère de lettre circulaire), ou de celle à Philémon (lequel peut avoir résidé à ou près de Laodicée), ou est-ce une allusion à une lettre qui n'existe plus actuellement (peut-être, littéralement, une lettre de Laodicée à Paul) ? Ce sont là des questions très contestées parmi les érudits. On peut faire ***deux remarques*** qui paraissent claires et certaines :

1) L'épître «**venant *de* Laodicée**» serait vraiment une étrange manière de qualifier une épître écrite ***à*** l'assemblée dans ce lieu. Il serait en revanche assez naturel que l'apôtre voulût faire allusion à une lettre qui était alors à Laodicée et qui était destinée aussi aux saints de Colosses, quels que soient ceux à qui elle peut avoir été adressée.
2) Rien n'interdit de penser qu'il a été écrit plus d'épîtres que nous n'en possédons, Dieu ne conservant que celles qui avaient pour but l'instruction permanente des saints. Mais que celle qui est mentionnée ici soit une lettre adressée à Laodicée et qui a été perdue, n'est nullement prouvé. Il est aussi évident que l'épître aux Colossiens était censée être communiquée à Laodicée. La lettre que les Laodicéens devaient faire suivre à Colosses peut leur avoir été adressée à eux, mais ce qui nous en est dit n'entraîne pas nécessairement une telle conclusion.

Quels liens d'amour et de profit mutuel entre les assemblées !

[v.17] «**Et dites à Archippe : Prends garde au service que tu as reçu dans le Seigneur, afin que tu l'accomplisses**» (v. 17). Les frères ne peuvent pas se soustraire à leur responsabilité et à l'exercice de la discipline divine ; mais **le ministère** est reçu **du Seigneur** et **dans le Seigneur** ! Ce n'est ***jamais* l'assemblée** qui désigne quelqu'un pour le service de la parole, **mais bien Christ**, **la Tête**. Quand il s'agissait de charge locale, les apôtres ou leurs délégués (mais jamais l'Église) ont parfois agi pour Lui.

[v.18] Nous avons enfin «**le signe dans chaque lettre**» — du moins dans la sphère où Paul exerçait l'apostolat de l'incirconcision : «**La salutation, de la propre main de moi, Paul. — Souvenez-vous de mes liens. La grâce soit avec vous !**» (v. 18).

Commentaires F.B. Hole

1 2 3 4

Chapitre 1

Les croyants de Colosses étaient bien plus avancés que les Galates quant à leur état spirituel. En parcourant l'épître, nous verrons certains sujets importants sur lesquels l'apôtre Paul devait exprimer un avertissement ; cependant, pour le principal, ils avaient fait de vrais progrès et l'apôtre pouvait parler de leur « ordre » et de la « fermeté » de leur foi en Christ (2:5). Ils formaient un heureux contraste à la fois avec les Corinthiens et les Galates, les premiers étant caractérisés par le désordre et les second par le détournement de la foi de Christ.

C'est à cause de cela, sans aucun doute, que l'apôtre s'adresse à eux en tant que fidèles frères et en tant que saints. Tous les croyants peuvent bien être qualifiés de frères saints, car tous sont « **saints** », c'est-à-dire « **mis à part pour Dieu** ». Mais est-il possible de s'adresser à nous tous comme à des **frères fidèles** ? Marchons-nous tous dans la foi et dans la fidélité ? Prenons ces questions à cœur car un croyant infidèle ne pourra guère apprécier, ni même comprendre la vérité développée dans cette épître.

Comme souvent dans ses épîtres, l'apôtre commence par assurer les Colossiens de ses prières pour eux. S'il est nécessaire d'adresser des paroles d'avertissement et de correction, cela a beaucoup plus de puissance et est beaucoup mieux accepté si cela vient de lèvres qui ont l'habitude de s'appliquer à prier pour nous. Les prières de l'apôtre étaient mêlées d'actions de grâces, les deux ayant pour origine ce qu'il avait entendu à leur sujet, car comme on le voit au v. 1 du ch. 2, il ne les avait jamais vu face à face. Il avait reçu des nouvelles de leur *foi* en Christ et de leur *amour* pour tous les saints.

Ces deux choses, aussi simples et élémentaires qu'elles paraissent, sont de la plus grande importance. Elles indiquent de manière définie et certaine la possession de la nature divine (voir 1 Jean 3:14 ; 5:1). Un inconverti peut bien s'attacher ici ou là à un croyant individuel qui lui a tapé dans l'œil, mais il n'aimera pas « tous les saints ». Cela dépasse les possibilités de quiconque, sauf de celui qui est né de Dieu.

Ce n'est pas avant le v. 9 que l'apôtre les informe du fardeau qu'il avait en prière pour eux. Il commence par leur parler de ce pourquoi il rendait grâce. « Nous rendons grâce … à cause de l'espérance qui vous est réservée dans les cieux » (1:3-4). Il est fait allusion à cette espérance au cours de l'épître (1:27 ; 3:4), mais elle n'est pas développée en détail car ils la connaissaient bien. Ils en avaient reçu la nouvelle quand la parole de l'évangile était parvenue à leurs oreilles au commencement. Ceci nous fait comprendre que ceux qui prêchent l'évangile doivent faire attention à ne pas seulement insister sur son effet présent en délivrance de la puissance du péché, mais aussi sur son effet final : l'introduction du croyant dans la gloire. Bien sûr ce serait aussi une erreur de prêcher l'effet final sans insister sur l'effet présent.

L'évangile dans ces jours-là avait dépassé les limites étroites de la Palestine et était parvenu dans tout le monde. Il avait atteint les Colossiens, qui faisaient partie des nations [ou : Gentils], et par conséquent ils connaissaient la grâce de Dieu en vérité. La grâce de Dieu nous rend-elle négligents ou indifférents ? Non pas, elle agit en sens inverse, elle

suscite du fruit : « La parole de la vérité de l'évangile … qui porte du fruit et croit, comme aussi parmi vous ». La croissance et le fruit porté sont tous les deux des preuves de vitalité. Il n'y a ni stagnation ni déclin là où l'évangile est réellement reçu.

Il ressort du v. 7 qu'Épaphras avait été le serviteur de Christ qui leur avait apporté la lumière. C'est de ses lèvres, qu'ils avaient appris la bonne nouvelle de la grâce de Dieu et l'espérance de la gloire. Le v. 8 montre ensuite qu'il avait voyagé à Rome et avait fait connaître à Paul ce que Dieu avait opéré parmi les Colossiens, et la profondeur et la sincérité de leur amour chrétien. Nous pouvons voir à quel point Paul l'estimait ; il en parle comme d'un fidèle serviteur de Christ, et à la fin de l'épître nous apprenons combien il se dévouait vraiment pour le bien spirituel des Colossiens.

Le rapport apporté par Épaphras n'avait pas seulement amené Paul à rendre grâces, comme nous l'avons vu, mais il le contraignait aussi à des prières constantes pour eux. Au v. 9 il commence de leur dire ce pourquoi il priait à leur sujet. Sa prière peut être résumée sous quatre rubriques :

1. Il désirait qu'ils soient remplis de la connaissance de la volonté de Dieu, de telle sorte
2. qu'ils marchent d'une manière digne du Seigneur et lui plaisent à tous égards, en sorte
3. qu'ils soient fortifiés pour supporter les souffrances avec joie, et
4. qu'ils soient pleins d'un esprit d'action de grâces et de louange.

Voyons ces points un peu plus en détail.

La volonté de Dieu est de tout gouverner pour nous ; c'est pourquoi la connaissance de Sa volonté vient nécessairement en premier lieu. Le mot utilisé ici pour connaissance est un mot très fort qui signifie en réalité une ***pleine connaissance***, et c'est de cette pleine connaissance qu'ils devaient être remplis. L'apôtre ne se serait satisfait de rien moins que cela. Il fallait que la volonté de Dieu occupe toutes leurs pensées et remplisse leur horizon. Ce niveau requis va vraiment très loin, mais la norme divine et l'objectif divin sont absolument et toujours immensément élevés.

En outre notre connaissance doit être ***en toute intelligence spirituelle***, c'est-à-dire une intelligence acquise par l'Esprit de Dieu et non pas un simple processus intellectuel. Il est possible d'acquérir des informations sur la Bible, comme on s'informe sur l'histoire et la géographie, et cela peut permettre d'être capables d'analyser et exposer l'Écriture ; et malgré tout cela, on peut rester entièrement étranger à sa portée expérimentale et à sa puissance. Il faut aussi que notre connaissance soit ***en toute sagesse***. L'homme sage est celui qui est capable d'un sain jugement pour appliquer sa connaissance aux circonstances devant lesquelles il se trouve. Ainsi ce que l'apôtre désire pour les Colossiens et pour nous, c'est que nous acquérions une pleine connaissance de la volonté de Dieu par l'enseignement du Saint Esprit, car c'est de cette manière que nous serons gouvernés par ce que nous savons, et que nous serons capables d'appliquer notre connaissance aux détails pratiques au milieu des circonstances embrouillées qui nous environnent.

Or c'est là ce qui nous rend capable de marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards. Rien n'est plus triste que de voir un croyant distrait par les circonstances, rempli d'incertitude, vacillant de ci et de là. Quel encouragement au contraire quand un croyant est comme un navire secoué par des vents violents, soufflant parfois dans tous les sens, et pourtant gardant un cap bien stable, parce que le matelot à une bonne intelligence de la navigation et de la carte maritime, et qu'il a la sagesse non seulement de tirer ses observations du soleil, mais aussi de les appliquer au lieu où il se trouve et à sa direction. Chez une telle personne il y a une netteté et une certitude qui glorifient Dieu. On trouve un exemple de tout ce dont nous parlons en une

mesure incomparable chez l'apôtre Paul. Il suffit de lire Philippiens 3 pour s'en rendre compte.

Cette marche digne du Seigneur et lui plaisant à tous égards, est la base nécessaire pour que du fruit soit porté. Il y a une distinction entre le « fruit de l'Esprit » dont il est parlé en Gal. 5:22-23 et porter du fruit selon notre verset 10. En Galates c'est le fruit produit dans une marche ayant le *caractère* chrétien ; ici, il s'agit de porter du fruit sous forme de *bonnes œuvres*. Le premier est le fondement du second, mais les deux sont nécessaires. Les bonnes œuvres sont le résultat nécessaire d'un caractère formé réellement selon Christ. Les bonnes œuvres sont des œuvres qui expriment la vie divine et le caractère divin chez le chrétien, et qui sont selon la Parole de Dieu. Nous devons être caractérisés par *toute* bonne œuvre.

Dans tout ceci, il n'y a rien de définitif tant que nous sommes sur la terre, comme le montre la fin du v. 10 : même ayant la connaissance de Sa volonté, nous avons à croître dans la connaissance de Dieu, ou « par la pleine connaissance de Dieu ». Non seulement nous croissons *en* elle, mais nous croissons *par* elle, car plus nous connaissons Dieu expérimentalement, plus notre stature spirituelle croit, et plus nous sommes « fortifiés en toute force » comme l'indique le v. 11.

Le langage de ce verset 11 est très fort. Il est parlé de « toute force », de « la puissance de Sa gloire », de « toute patience ». Nous pouvons bien être surpris, et poser la question : est-il possible que des créatures faibles et défaillantes comme nous soient fortifiées à ce degré extraordinaire ? Il en est bien ainsi. La puissance de la gloire est capable de Lui assujettir toutes choses, comme l'indique Phil. 3:21 ; elle peut donc nous assujettir et nous fortifier maintenant. Mais dans quel but ?

La réponse à cette question est encore plus étonnante : c'est en vue de ce que nous soyons capables de supporter toutes les épreuves du chemin, non seulement avec une grande patience, mais aussi avec joie. Nous aurions pensé naturellement que cette force extraordinaire conférée aurait eu pour but d'accomplir des exploits extraordinaires au service de Dieu, ou d'agir comme Élie ou Paul. Mais non, c'est en vue de souffrances, supportées avec patience et avec joie. Réfléchissons un peu, et nous comprendrons que ceci est totalement contraire à notre nature.

Le monde connaît et admire l'attitude d'esprit qui consiste à « sourire et endurer ». On fait l'éloge de celui qui fait face à l'adversité avec gaieté, même si sa gaieté n'est basée que sur une sorte de fatalisme et un refus de considérer le lendemain. Le croyant qui a grandi dans la connaissance de Dieu et qui est fortifié, peut être plongé dans la souffrance, mais au lieu d'être consumé par le désir d'en sortir, il endure avec patience ; au lieu de murmurer contre les voies divines, non seulement il y acquiesce, mais il est joyeux. ***Joyeux***, notons-le bien, ce n'est pas simplement gai. Sa joie s'épanche régulièrement, comme coulent des eaux calmes et profondes. Mais voilà que la puissance pour cela est selon la puissance de Sa gloire. Cette gloire existe aujourd'hui, et elle va être manifestée très bientôt, en sorte que dès maintenant il est possible pour nous de nous « réjouir d'une joie ineffable et glorieuse ». Lire 1 Pierre 1:6-9 qui illustre bien notre sujet.

Le saint qui est joyeux se met naturellement à rendre grâces et à louer. C'est pourquoi le v. 12 découle du v. 11. Nous rendons grâces à Dieu comme Père, car c'est dans ce caractère que nous Le connaissons, et qu'Il a opéré envers nous pour accomplir Son propos d'amour. Nous rendons grâces pour ce qu'Il *a fait*. Les sujets d'actions de grâces se suivent selon une échelle descendante, partant de Son propos et allant vers la satisfaction de nos besoins, laquelle était nécessaire pour que Son propos soit accompli.

« Rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ». Ce n'est pas « seront rendus capables » ni « sont en train d'être rendus capables », mais « **sont [déjà] rendus capables** ». Nous qui avons cru,

nous sommes rendus capables d'avoir part à la gloire céleste, capables d'avoir cette part dans la lumière de la présence de Dieu que tous les saints de la dispensation présente partageront. Nous pouvons être bien peu capables de réaliser ce que signifie cet héritage [ce lot des saints], mais nous avons une pleine assurance d'avoir été rendus par le Père capables d'y avoir part. Être rendus convenables et capables, c'est notre part déjà maintenant, bien que l'héritage soit futur.

Pour que nous soyons rendus capables, il nous fallait une délivrance. Dans l'état d'inconverti, nous étions sous le pouvoir des ténèbres. Les ténèbres ici, désignent Satan et ses œuvres, de même que le mot « lumière » vient d'être utilisé pour décrire la présence de Dieu. Nous avons été délivrés du royaume de Satan pour être transportés dans un royaume d'un caractère infiniment plus élevé et meilleur, le royaume du « Fils de Son amour », ou de « Son cher Fils ». En étant mis sous le pouvoir du *bien* parfait, nous sommes délivrés de la puissance du *mal*.

À plusieurs reprises dans le Nouveau Testament, il nous est rappelé qu'en croyant, nous sommes amenés sous l'autorité divine. Il est parlé du royaume de Dieu, et du royaume des cieux dans l'évangile de Matthieu, du fait que Jésus, le roi de Dieu, est assis dans les cieux, en sorte qu'Il exerce un pouvoir céleste sur la terre. On trouve encore d'autres expressions pour qualifier le royaume, mais aucune n'exprime autant la proximité et les affections que celle que nous avons ici. Le mot « royaume » peut avoir une connotation un peu rude à nos oreilles, mais il n'y a rien de rude dans le « royaume du Fils de l'amour du Père ». Certes cela parle d'autorité, mais c'est l'autorité de l'amour parfait, tous ses décrets en étant imprégnés.

Ne regimbons jamais contre l'autorité. Le fait est que nous ne pouvons faire sans elle, et que nous n'avons jamais été destinés à cela. Au commencement, quand l'homme a commencé à regimber contre l'autorité de Dieu, il est tombé instantanément sous le pouvoir ténébreux du diable. Il n'a jamais été l'intention de Dieu que l'homme soit laissé sans aucun contrôle. Si maintenant nous sommes délivrés du pouvoir de Satan, c'est parce que nous sommes amenés dans la soumission au Fils de l'amour de Dieu. Le joug de Satan est un fardeau de la pire espèce. Ceux qui sont sous ce joug sont comme le démoniaque, qui avait sa demeure dans les sépulcres, criant toujours et se meurtrissant avec des pierres. Le joug du Seigneur Jésus — Il nous l'a dit — est aisé et Son fardeau est léger. Passer de l'un à l'autre est bien un transport, mais quel transport !

Ce transport [du pouvoir des ténèbres jusqu'au royaume du Fils de l'amour du Père] a été effectué dans la puissance de l'œuvre de rédemption à la croix. Ce n'est que par la rédemption que nous pouvions être dégagés d'une manière juste de l'esclavage du pouvoir des ténèbres. Nous avons été ramenés à Dieu par le sang, et par ce même sang versé, nos péchés ont été ôtés, en sorte qu'ils sont tous pardonnés. Il n'est pas possible de se réjouir d'être ramené à Dieu en dehors du pardon de tous nos péchés, qui faisaient autrefois obstacle entre Dieu et nous.

Bien que la glorieuse vérité des v. 12 à 14 soit affirmée d'une manière descendante en partant du côté de Dieu, c'est d'une manière ascendante (le sens inverse) que nous, de notre côté, nous entrons dans la connaissance et la jouissance de cette vérité. Nous commençons nécessairement par le pardon de nos péchés. Puis alors, entrant dans la pensée plus vaste de la rédemption, nous commençons à apprécier le grand transport effectué, et le fait d'avoir été rendus parfaitement capables d'avoir part à la gloire, comme étant en Christ. Plus nous entrons en toutes ces choses, plus nos cœurs et nos bouches sont remplis d'actions de grâces envers le Père qui est la source de tout.

Mais si le Père est la source de tout, le Fils de Son amour est le canal par lequel tout découle vers nous — Celui qui a tout mis à exécution

malgré l'immense prix que cela Lui a coûté. La rédemption nous a atteint par Son sang, et quand nous découvrons QUI EST Celui qui a versé Son sang, nos pensées sur ce sujet sont grandement élargies. C'est pourquoi aux v. 15 à 17, il nous est donné un aperçu de Sa splendeur en rapport avec la création. C'est un passage inégalé tant quant au caractère sublime des pensées exprimées, qu'à la puissance active avec laquelle ces pensées sont exprimées aussi brièvement qu'il est possible. Il y a une combinaison de sublime, de puissance active et de concision.

Deux termes du v. 15 exigent une remarque. La force du sens du mot « image », c'est « représentant ». Le Dieu invisible est représenté exactement en Lui, chose impossible si Lui-même n'était Dieu. Certains tendent à hésiter légèrement devant cette interprétation à cause du second terme de ce verset exigeant une remarque. Dans le terme « premier-né », ils insistent trop, dans leurs pensées, sur la seconde partie de ce terme (« né »). « Il est *né* » disent-ils. Mais le terme de « premier-né » a aussi un sens figuré à côté de son sens premier, comme dans le Psaume 89:27 et dans Jér. 31:9 ; il signifie alors celui qui prend la place suprême comme détenant les droits du premier-né. C'est le sens dans lequel ce terme est utilisé dans notre passage. Le Seigneur Jésus s'est avancé, non seulement comme représentant de tout ce que Dieu est, mais aussi comme Celui ayant la pré-éminence sur toute la création. Toute la gloire et les droits de la création Lui ont été dévolus, pour la simple raison qu'Il est le Créateur, comme le déclare le v. 16.

Au tout premier verset de la Bible, la création est attribuée à Dieu, et il est remarquable que le mot qui y est utilisé pour désigner Dieu est au pluriel (*Elohim*). C'est d'autant plus remarquable que la langue hébreue ne dispose pas seulement du singulier et du pluriel, mais elle a aussi un autre moyen d'exprimer la multiplicité, le « duel » qui signifie qu'il y a deux éléments, et deux seulement. Les mots au pluriel désignent donc des éléments au nombre de *trois* ou plus, et quand nous arrivons au Nouveau Testament, nous trouvons qu'il y a *trois* Personnes dans la Déité. Nous découvrons aussi que, parmi ces trois Personnes, la création est toujours attribuée au Fils.

C'est le cas ici. Ce grand fait est affirmé de trois manières au v. 16, avec l'utilisation de trois prépositions différentes *dans*, *par* et *pour*. Dans notre version, la première et la deuxième prépositions sont traduites par *par*. Mais littéralement c'est *dans*. Or en notes de la version J.N. Darby (version française de 1872 ou version anglaise), on trouve que la *première* préposition (*par*, dans la version française) est εν et signifie la puissance intrinsèque [dans la puissance de la personne duquel ont été créées toutes choses]. Il était Celui dont la puissance intrinsèque caractérisait la création. Celle-ci existe comme Sa créature. Ces notes de traduction indiquent aussi que la deuxième préposition est δια (*par*, dans la version française) et elle désigne la puissance instrumentale (Il était l'Instrument actif). Et la troisième préposition est εις (*pour*, dans la version française) et elle indique le but, la fin, pour lesquels la création existe. Les prépositions εν, δια, εις désignent donc respectivement la Puissance intrinsèque, l'Instrument actif et le but final.

Notez aussi la manière complète dont la création est décrite dans ce passage. Les cieux aussi bien que la terre sont envisagés, les choses visibles aussi bien que les choses invisibles ; et il est parlé des puissances spirituelles et invisibles comme se trouvant sous quatre chefs [ou : têtes]. Nous ne savons ce qui distingue réellement les trônes, les seigneuries, les principautés et les autorités, mais nous savons qu'elles doivent toutes leur existence au Seigneur Jésus. Deux fois dans ce seul verset, il est affirmé qu'Il est le Créateur de « toutes choses ». En conséquence Il est avant (c'est une question de temps) et devant (c'est une question de position) toutes choses ; et toutes choses subsistent par Lui (1:17). Les étoiles poursuivent leur course, mais elles ne le font que parce que Lui les dirige.

Il n'est pas difficile de voir le Créateur entré au milieu de Sa propre création en devenant homme. Il se tient forcément dans la création

comme Chef et Premier-né. Mais au v. 18, nous trouvons qu'Il est aussi Chef et Premier-né, mais sous un autre rapport. Il est le Chef [ou : Tête] du corps, de l'assemblée, et l'assemblée est **l'œuvre de Dieu en création nouvelle**. Il est le Premier-né d'entre les morts, c'est-à-dire qu'Il détient les droits suprêmes dans le monde de la résurrection. En conséquence Il a la première place en toutes choses et dans tous les domaines.

Quelle glorieuse vérité que celle-ci ! Quelle merveille de Le connaître comme Premier-né de ces deux manières, à la fois en relation avec la première création et avec la nouvelle création ! Seulement, notre relation avec Lui dans le cadre de la nouvelle création est beaucoup plus intime qu'elle n'aurait jamais pu être dans le cadre de la première création. Dans toute création Il est bien sûr la Tête (*), au sens de Chef, et c'est dans ce sens qu'Il est parlé de Lui comme « le chef de tout homme » en 1 Cor. 11:3. Pour l'église, Il est Chef ou Tête dans un autre sens, selon l'illustration du corps humain. Une union organique et vitale existe entre la tête et les autres membres du corps, et c'est exactement ainsi qu'une union vitale existe entre Christ et Ses membres dans la nouvelle création.

(*) Note du traducteur : le mot « tête » en anglais signifie tout aussi bien « chef ». Mais il y a quand même deux mots pour « chef », l'un correspondant au mot « chef » en français, et l'autre est le mot « tête ».

En outre, Il est « le commencement ». Il *existait* au commencement, comme cela nous est dit ailleurs, mais c'est autre chose. Ici Il *est* le commencement, et ce commencement est en rapport avec la résurrection comme le montre le reste du verset. La résurrection du Seigneur Jésus a été le nouveau commencement pour Dieu. Tout ce que Dieu fait aujourd'hui, Il le fait en rapport avec Christ en résurrection. Tous nos liens avec Lui sont sur ce pied-là. Considérons soigneusement ce point-là avec prière, car à moins de le saisir par l'intelligence spirituelle, nous n'arriverons pas à apprécier la vraie nature du christianisme.

En Christ ressuscité, nous trouvons le nouveau commencement de Dieu, mais notons l'importante vérité qui suit dans les versets 19 à 22. Il fallait que toutes les dettes contractées en rapport avec l'ancienne création soient entièrement réglées. Il arrive que des gens sans scrupules se lancent dans des affaires, contractent de lourdes dettes, puis cessent leur activité sans même tenter de régler ces dettes. Ils s'en vont alors ailleurs, et recommencent à lancer de nouvelles affaires ! De telles pratiques sont universellement condamnées. Dieu agit toujours selon une justice stricte. **Par Sa mort**, le Seigneur Jésus a réglé tout ce qui tenait au péché de l'homme dans l'ancienne création. Ensuite, **dans Sa résurrection**, Dieu a commencé la nouvelle création

Le v. 19 nous dit que **toute la plénitude de la Déité s'est plu à habiter dans le Fils** quand Il s'est avancé pour faire Son œuvre puissante, et la Déité visait de faire la paix si efficacement par le sang de Sa croix, que la base serait posée pour la réconciliation de toutes choses. Or nous pouvons bien ajouter que ce que la Déité vise, Elle l'accomplit toujours.

Le résultat du péché a été que l'homme est tombé dans un état d'inimitié contre Dieu, à la suite de quoi la terre a été remplie de conflits, de confusion et de désordre. Dans la mort de Christ, il s'est opéré judiciairement un nettoyage par le moyen du jugement tombant sur ce qui avait créé tout le trouble. Une fois les éléments perturbateurs enlevés, la paix pouvait prendre place. La paix étant établie, la réconciliation peut avoir lieu.

La paix *a* donc *été faite*. Personne n'a « à faire sa [leur] paix avec Dieu ». Personne ne pouvait non plus faire la paix avec Dieu, même s'il en avait eu l'obligation. Christ est Celui qui fait la paix. Il l'a faite, non pas par Sa vie d'une beauté et d'une perfection uniques, mais **par Sa mort**. Il faut bien sûr que nous jouissions de la paix, et c'est ce dont il

est parlé en Rom. 5:1 : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, *nous avons* la paix avec Dieu ». Par la foi, nous avons la paix dans nos cœurs, et quelle est merveilleuse cette paix ! Mais ici, le point mis en relief est que **la paix a été faite à la croix**. La seule base possible pour une paix dont nous jouissons *intérieurement*, est la paix faite *en dehors de* nous quand le sang de la croix a été versé.

La paix ayant été faite, la réconciliation de toutes choses va venir. Ne pensons pas que cela signifie le salut de tous, car des précisions sont ajoutées immédiatement dans le membre de phrase qui suit : le « toutes choses » est limité aux « choses qui sont sur la terre ou aux choses qui sont dans les cieux ». S'il est question de ployer le genou devant le Seigneur Jésus, il est ajouté les « choses qui sont sous la terre » (*), mais elles ne sont pas incluses ici. Le monde des perdus devra se soumettre. Ils seront brisés mais non pas réconciliés.

(*) Note du traducteur : les « choses qui sont sous la terre » sont mentionnées en Phil. 2:10 dans la version autorisée du roi Jacques. Ceci est traduit par « êtres infernaux » dans la version J.N. Darby.

Il est parfaitement évident que la réconciliation n'a pas encore eu lieu en ce qui concerne les choses sur la terre. Pourtant les croyants sont déjà réconciliés comme l'indique le v. 21 ; et dans ce verset, nous trouvons un mot qui nous aide à comprendre ce que signifie réellement la réconciliation, un mot qui décrit l'état diamétralement opposé à la réconciliation : l'*aliénation*, ou le fait d'être *étranger*.

Des maux multiples ont enveloppé l'humanité comme résultat de l'entrée du péché. Non seulement nous sommes devenus coupables, mais nous sommes sous un terrible esclavage. Et non seulement nous sommes dans l'esclavage, mais nous sommes devenus entièrement étrangers vis-à-vis de Dieu en qui résident tous nos espoirs. Nous avions besoin de justification en rapport avec notre culpabilité. Nous avions besoin de rédemption en rapport avec notre esclavage. Et parce que nous sommes si entièrement étrangers vis-à-vis de Dieu, nous avions besoins de réconciliation. L'aliénation (ou fait d'être étranger), notons-le, est à imputer entièrement de notre côté. L'inimitié existait dans nos pensées à l'égard de Dieu, mais **non pas dans les pensées de Dieu à notre égard** ; or l'inimitié et l'aliénation s'expriment dans des mauvaises œuvres. C'est pourquoi nous pouvons dire qu'il y a un sens selon lequel Dieu avait besoin de réconciliation, mais nous, nous en avions besoin sur deux plans.

La réconciliation a été effectuée « par la mort », celle de Christ. Sa mort est la base stable sur laquelle la réconciliation repose, qu'il y en ait besoin du côté de Dieu ou du nôtre. Cependant nous avions besoin de plus que cela. Nous avions besoin de l'œuvre puissante dans nos cœurs par laquelle l'inimitié devait en être balayée pour toujours. Comme résultat de tout cela, Dieu abaisse Ses regards sur nous, comme étant en Christ, avec plaisir et délices ; tandis que nous, sensibles à Sa faveur, nous levons les yeux vers Lui en Lui répondant par les affections.

Dieu ne trouve tout Son délice que dans ce qui est parfait. Mais alors l'effet de la mort de Christ est que nous puissions être présentés « saints et irréprochables et irrépréhensibles devant Lui ». Nous sommes débarrassés de tout ce qui s'attachait à nous auparavant en tant qu'enfants déchus d'Adam, car le jugement de tout ce que nous étions a été exécuté « **dans le corps de Sa chair**, **par la mort** ». Cette même mort de Christ fournit la base pour la réconciliation à venir de toutes choses dans les cieux et sur la terre.

Quelle glorieuse perspective que celle-ci ! Il y a des choses dans les cieux qui ont été touchées et souillées par le péché, et il faut qu'elles soient réconciliées, bien que les anges qui ont péché ont été jetés en bas pour l'enfer, et ne relèvent donc pas de cette réconciliation. Tout sur la terre a fait naufrage. Pourtant un jour viendra où tout, dans ces deux sphères, sera amené en harmonie complète avec la volonté de Dieu, et jouira pour toujours de l'éclat du soleil de Sa faveur, répondant à Son amour à tous égards. Nous pouvons bien crier : Seigneur, hâte ce

jour ! Nous pouvons bien méditer profondément sur de pareils thèmes, car plus nous le ferons, plus nous entreverrons la merveille de la mort de Christ.

Tout ce qui vient d'être considéré suppose bien sûr que nous sommes vraiment et réellement du Seigneur ; d'où le « si » du v. 23. Il y en a beaucoup qui, à l'ouïe de l'évangile, professent croire, et pourtant, ultérieurement, abandonnent entièrement ce qu'ils ont professé. Ils ne « demeurent pas dans la foi, fondés et fermes », ils sont « détournés de l'espérance de l'évangile », montrant par là que sa racine ne se trouvait pas en eux. L'expression « Il vous a maintenant réconciliés » ne s'applique pas à eux.

L'apôtre insiste à nouveau dans ce verset sur l'immense portée de l'évangile, prêché dans « toute la création qui est sous le ciel », juste comme au v. 6 il est parvenu « dans tout le monde ». Le point mis ici en relief n'est pas, bien sûr, qu'il a été effectivement prêché à toute créature, mais que la sphère de son action n'est rien moins que toute créature. Paul avait été fait ministre de cet évangile. Un autre ministère, celui de l'assemblée, est indiqué au v. 25.

L'apôtre introduit le sujet de son second ministère en faisant référence à ses souffrances. Il était en prison, alors qu'il écrivait, et il parle de ses souffrances comme étant « les afflictions du Christ ». C'était leur caractère. Elles étaient certainement des afflictions *pour* Christ, mais le point mis ici en relief semble être qu'elles étaient, dans leur caractère, des afflictions de Christ, de la même sorte que celles qu'Il a endurées dans Son merveilleux chemin sur la terre, quoique bien moindres dans leur degré. Inutile de dire que le Seigneur a été absolument seul dans Ses souffrances expiatoires dans Sa mort. Ce n'est pas à ces souffrances qu'il est fait allusion ici.

Les souffrances qui déferlaient sur la chair de Paul étaient endurées pour toute l'assemblée, et cette assemblée est le corps de Christ. Par son emprisonnement, l'apôtre remplissait la coupe de ses afflictions, en faveur de l'église au sens le plus large — c'est-à-dire non seulement pour l'église existant sur la terre de son temps, mais pour l'église à travers tous les âges jusqu'à la fin de son histoire terrestre, y compris nous-mêmes. Il souffrait pour que la vérité quant à l'église soit établie de manière abondante et claire, et de ses souffrances sont sorties ces épîtres immortelles qui nous instruisent aujourd'hui. De cette manière, son ministère quant à l'église nous est rendu disponible, à nous aujourd'hui.

Une « dispensation » ou « administration » lui avait été donnée par Dieu pour « compléter » Sa Parole. Cela ne veut pas dire que Paul avait à écrire les dernières paroles de l'Écriture, car nous savons que c'est Jean qui l'a fait. Cela signifie que la révélation du mystère auquel il est fait allusion dans les versets qui suivent, lui était confiée, et que quand cela était donné à connaître, le dernier chaînon de la révélation était ajouté ; le cercle de la vérité révélée était complet.

Dans l'Écriture, un « mystère » ne signifie pas quelque chose de mystérieux ou d'incompréhensible, mais simplement quelque chose tenu secret ou caché jusqu'alors, ou en tout cas connu seulement de certains initiés. Le mystère dont il est parlé ici avait été entièrement caché auparavant, et il n'était manifesté aux saints de Dieu que maintenant. Il concernait Christ et l'église, et plus particulièrement l'introduction des Gentils dans un corps unique. Ce côté du mystère est plus précisément développé dans l'épître aux Éphésiens. Au v. 27 de notre chapitre, il est dit qu'il s'agit de « Christ en vous, l'espérance de la gloire ». Lisez bien ce verset, et vous verrez que le « vous » signifie « vous les Gentils ». Auparavant Dieu avait demeuré un peu de temps au milieu d'Israël, puis le Messie était apparu à son tour pour une brève période parmi les Juifs dans le pays, — mais que Christ soit trouvé maintenant chez les Gentils était quelque chose d'entièrement nouveau et sans précédent. C'était une garantie de la gloire à venir, car Christ sera tout *en tous* dans ce jour-là.

Il n'est pas facile pour nous de nous rendre compte à quel point cette doctrine paraissait révolutionnaire quand elle a commencé à être annoncée. Elle mettait entièrement de côté la position spéciale et exclusive des Juifs, et c'était là son scandale majeur à leurs yeux, suscitant une opposition furieuse. Le maintien de cette doctrine était ce qui avait provoqué l'emprisonnement et de pareilles souffrances pour Paul.

D'un autre côté Paul savait la grande importance de cette vérité comme étant celle caractéristique de la présente dispensation. Toute dispensation de Dieu a une vérité qui la caractérise, et voilà la vérité qui caractérise la présente dispensation. Ce n'est qu'en étant instruit en elle que nous pourrons être « parfaits » ou « complets » en Christ. C'est pourquoi l'apôtre travaillait puissamment à faire connaître cette vérité selon l'opération de l'Esprit de Dieu en lui.

Chapitre 2

Non seulement Paul travaillait à enseigner cette grande vérité, mais il travaillait aussi dans la prière, d'autant plus maintenant que les murs de prison restreignaient son activité précédente. Ses prières étaient si intenses, qu'il les décrit comme un combat. Dans ce combat, il était spécialement axé en faveur de ceux dont il n'avait jamais vu le visage, comme les Colossiens, les Laodicéens et d'autres. Il désirait qu'ils arrivent à la pleine connaissance de ce secret, et que leurs cœurs soient unis ensemble dans ce processus, car c'est dans la pleine connaissance que réside la pleine certitude d'intelligence.

En Héb. 10 il est parlé de la « pleine assurance de foi », la foi qui prend simplement Dieu au mot. C'est quelque chose par quoi nous avons le droit de *commencer* notre carrière de croyant. La pleine certitude d'intelligence marque la *maturité* de l'intelligence spirituelle. En entrant dans l'intelligence du mystère, le dernier secteur du cercle de vérité se met en place, et l'ensemble devient intelligible et lumineux ; l'immensité et la merveille du schéma divin se mettent à luire devant nous, et une certitude absolument merveilleuse prend possession de nos cœurs.

Nous ne pouvons pas quitter le v. 2 sans noter l'expression « leurs cœurs… étant unis ensemble dans l'amour ». Dans le mystère de Dieu, tous les trésors de la sagesse et de la connaissance sont cachés, et grâce à la pleine connaissance de ce mystère, la pleine certitude d'intelligence est obtenue, mais c'est quand l'amour divin règne parmi les saints que la pleine connaissance du mystère devient une chose simple. Un croyant isolé d'avec la compagnie des autres chrétiens peut étudier sa Bible dans la dépendance des enseignements de l'Esprit et arriver à très bien saisir *mentalement* ce mystère, mais il ne peut pas le saisir *expérimentalement*. Nous ne le comprenons jamais pleinement tant que nous n'avons pas quelque expérience de ce qu'il signifie.

C'est là la raison, sans doute, pour laquelle le mystère est si peu compris aujourd'hui. La vraie église de Dieu est si tristement divisée qu'il y a très peu de réalisation d'être unis ensemble dans l'amour. Nous ne pouvons porter remède à l'état de division de l'église, mais nous pouvons marcher dans l'amour à l'égard des autres saints dans la mesure où nous les connaissons ; et dans la mesure où nous le ferons, nos cœurs seront élargis pour embrasser cette vérité, et nous nous mettrons à notre place dans le corps de Christ, au lieu de penser (comme tant de chrétiens le font presque exclusivement) à avoir une place dans quelque corps de chrétiens ou quelque organisation de dénomination.

Au premier siècle, les chrétiens n'avaient pas à faire face à des difficultés provenant de l'état de division de l'église, mais il y avait quand même des difficultés comme l'indique le v. 4. Des gens allaient déjà ça et là et séduisaient les croyants. Notons spécialement qu'ils le faisaient par « des discours spécieux ». Une manière de parler polie, élégante et persuasive, c'est l'outil majeur des séducteurs. Il n'arrive que trop souvent que des gens simples et sans méfiance disent, à propos de tel propagandiste : « oh, ce qu'il dit doit être tout à fait juste, car il est si

agréable à entendre parler ! » — alors qu'en fouillant un peu plus, on s'aperçoit qu'il n'y a pas plus éloigné du « tout à fait juste ».

L'apôtre se met à les avertir plus en détail quant à ces séducteurs dont l'enseignement risquait de les détourner entièrement de toute intelligence du mystère. Mais avant de le faire, il reconnaît avec beaucoup de joie le bien qui a marqué les Colossiens, et il les exhorte à continuer à faire des progrès dans la bonne direction.

Le bien qui les caractérisait, nous l'avons au v. 5. En premier lieu, ils étaient en ordre. Cela formait un heureux contraste avec les Corinthiens qui étaient dans un état de grand désordre. Évidemment, ils s'étaient soumis aux instructions apostoliques tant dans leur vie d'assemblée que dans leurs vies privées. En second lieu, il y avait de la fermeté dans leur foi. Ils étaient comme des soldats qui ont résisté fermement au choc de la bataille. Tous les assauts contre leur foi avaient échoué.

Les v. 6 et 7 indiquent que le meilleur moyen de se préserver du mal est de progresser dans la bonne direction. Ayant reçu Christ comme leur Seigneur, ils avaient à « marcher en Lui », c'est-à-dire à mettre en pratique ce qu'ils connaissaient de Lui et de Sa volonté. Une fois enracinés en Lui, ils avaient à être édifiés en Lui, et à être ainsi fermement établis dans la vraie foi de manière à être comme des récipients qui en seraient pleins à ras bord, débordant de louange et d'actions de grâces. Notons tous bien que c'est quand notre connaissance de la vérité se manifeste dans la *pratique* d'une part, et dans notre *louange* d'autre part, que nous sommes alors réellement établis en elle.

Mais quand une attaque de front échoue, l'ennemi essaie d'attaquer par côté. Ce qui ne peut être accompli par des négations ouvertes et effrontées, peut être obtenu par des insinuations subtiles, des soustractions sournoises, ou mieux encore, des ajouts apparemment inoffensifs à la foi de Christ — des additions qui annulent néanmoins beaucoup de ce qui est vital. Telle a toujours été le plan du diable, et l'œil vigilant de Paul voyait des signes de dangers chez les Colossiens de ce côté-là. En conséquence le reste du chapitre s'occupe d'avertir sérieusement et dans l'amour, en joignant des développements de la vérité conçus pour les fortifier contre les dangers.

Les avertissements de l'apôtre semblent pouvoir être rangés en trois classes, comme il ressort des v. 8, 16 et 18 qui commencent chacun par une mise en garde contre les activités des hommes. Ces activités s'exercent dans différentes directions, toutes opposées à la vérité. En premier lieu, le danger vient de la philosophie, en second lieu du judaïsme, et en troisième lieu de la superstition. Ces trois dangers sont terriblement actifs et puissants aujourd'hui, spécialement le premier et le troisième.

« Faire de vous sa proie » décrit ce qui arrive si, au lieu de faire des progrès dans la foi de Christ, on se soumet aux enseignements des philosophes. C'est une manière forte de s'exprimer, mais nullement trop forte. Les grecs de l'ancien monde étaient de grands philosophes ; ils ne connaissaient aucune révélation de Dieu, en l'absence de quoi ils faisaient travailler leurs esprits sur les problèmes que posent l'homme et l'univers. Le résultat était que leurs enseignements n'étaient que des tromperies creuses structurées d'après l'homme et son petit monde.

Au temps de Paul encore, on trouvait des gens qui voulaient accommoder la doctrine chrétienne à la philosophie grecque, ce qui équivalait virtuellement à la destruction de la foi. De nos jours, il se passe le même genre de choses. Certes la philosophie d'aujourd'hui diffère à bien des égards de celle de l'ancien monde, mais deux aspects terribles la caractérisent : d'abord elle poursuit ses investigations et ses spéculations, non pas en ignorant toute révélation de Dieu, mais en rejetant ce qu'on leur a fait connaître de cette révélation ; secondement et bien trop souvent, elle s'empare d'expressions utilisées dans la révélation de

Dieu, la Bible, puis elle les vide du sens qu'elles y ont, et y substitue un autre sens adapté aux buts qu'elle poursuit. Quel processus trompeur ! Quand l'apôtre associait la *philosophie* et les *vaines déceptions*, c'est bien en prophète qu'il écrivait.

Les enseignements philosophiques anciens ou modernes sont prétendus venir compléter les enseignements simples de l'évangile et nous conduire vers une connaissance plus parfaite. En réalité ils détruisent l'évangile. Christ est le test pour tout enseignement. **Est-il selon Christ ?** — tel est le test ; et pourquoi Christ est-Il le test ? Parce que toute la plénitude de la Déité habite en Lui, et que nous sommes « accomplis » en Lui, ou « complets » ou « remplis » en Lui. Inutile de chercher quoi que ce soit en dehors de Lui.

Les versets 1:19 et 2:9 se ressemblent beaucoup, sauf que le premier se rapporte à ce qui était vrai de Lui aux jours où Il séjournait sur la terre, tandis que ce qui est déclaré ici est vrai de Lui aujourd'hui. On ne peut guère imaginer une affirmation plus forte de Sa déité, et pourtant, en disant « corporellement », elle implique clairement qu'Il est encore un Homme. Si nous sommes enracinés et édifiés et accomplis (ou : remplis) dans un homme tel que Lui, c'est manifestement une grande folie de se détourner vers les raisonnements philosophiques de pauvres petits cerveaux humains qui vont être, sous peu, mangés par les vers.

Le verset 11 ajoute une autre considération importante. Nous sommes circoncis en Lui, aussi bien que complets (ou : accomplis) en Lui. Or la circoncision est une coupure, un retranchement complet. La circoncision a été Son retranchement par la mort. Dans Sa mort, Il s'est dépouillé de toute relation avec l'ancien ordre de choses ; Il est mort au péché, et est vivant à Dieu comme l'exprime Romains 6:10. Une circoncision spirituelle, « qui n'a pas été faite de main » nous a été appliquée par le moyen de Sa mort, qui, pour nous, a été « le dépouillement du corps de la chair » [non pas « du corps *des péchés* de la chair » comme dit le Texte Reçu]. La mort s'est interposée entre nous et la chair, et par conséquent nous sommes retranchés (ou : coupés) des enseignements de l'homme et du monde.

Si le verset 11 parle de mort, le v. 12 place devant nous l'ensevelissement et la résurrection. L'ensevelissement est l'achèvement de la mort, et l'entérine. Ce qui va à la corruption doit être ôté de la vue. Nous sommes ensevelis *dans le baptême*, notons-le. En nous soumettant à cette ordonnance, nous allons à nos propres funérailles. Mais nous allons à l'ensevelissement en vue de la résurrection, car nous sommes ressuscité avec le Christ par la foi en ce que Dieu a fait en Le ressuscitant d'entre les morts. Ces deux versets nous instruisent sur la vraie force de la mort et de la résurrection de Christ et aussi de notre baptême — ce que Dieu voit en eux. Or nous avons le droit de voir en eux ce que Dieu y voit. L'application de tout ceci vient plus loin dans l'épître.

Avec le v. 13, nous passons de ce qui a été accompli en Christ à quelque chose d'accompli en nous. Quant à notre état spirituel, nous étions morts ; morts dans nos péchés (ce que nous avions fait), morts dans l'incirconcision de notre chair (ce que nous étions). Mais maintenant nous sommes vivifiés (rendus vivants) ensemble avec Christ, notre vie nouvelle étant du même ordre que la Sienne. La résurrection nous met dans un monde nouveau, et la vivification nous dote d'une vie nouvelle. Toutefois, ni l'un ni l'autre ne nous délivrent de la culpabilité de nos péchés. Pourtant, nous *sommes* acquittés. Toutes nos fautes sont pardonnées. Mais cela nous ramène à la croix.

La croix a vraiment effacé nos péchés, mais elle a fait plus que cela : elle a effacé tout le système d'ordonnances légales qui était contre nous. La loi n'a pas été effacée : bien loin de là, elle a été justifiée et magnifiée dans la mort de Christ. D'un autre côté, nous sommes morts dans Sa mort par rapport à la condition sous la loi, et nous sommes maintenant sous la grâce, tout l'ancien système d'ordonnances — dont le v. 16 donne des échantillons — étant mis de côté. Le langage du v. 14 mérite un peu d'explication. Le mot traduit par « effacé » est un mot

utilisé pour l'annulation d'un décret de loi. Le mot « obligation » désigne un écrit (ou obligation) auquel on est soumis par sa signature. Paul utilise des termes figurés et très parlant. Nous sommes tenus nous-mêmes par notre signature aux ordonnances juives, mais le document a été annulé par la mort de Christ. En ce qui nous concerne, il a été cloué à la croix quand Christ y a été cloué. Par ces expressions, Paul avait plus particulièrement en vue les Juifs.

La croix est vue encore sous un autre jour au v. 15, en sorte que nous la trouvons là présentée sous trois rapports, qu'on peut résumer de la manière suivante :

v. 11 : la croix en rapport avec nous-mêmes, en particulier la chair

v. 14 : la croix en rapport avec les ordonnances légales

v. 15 : la croix en rapport avec les forces spirituelles du mal.

Quelles que soient ces puissances spirituelles, en partant de Satan en tête et en descendant, le triomphe divin a été manifesté dans la croix. À première vue, elle semblait être le triomphe des puissances du mal ; mais c'était en réalité leur défaite. Ceci étant, nous voyons que ce dont parle le v. 10 à propos du Seigneur Jésus comme étant « le chef de toute principauté et autorité », c'est quelque chose de vrai non seulement sur la base de la création, mais aussi sur la base de ce qu'Il a accompli à la croix.

La vérité de la croix telle que présentée au v. 11 se réfère spécialement à ce qui précédait, c'est-à-dire l'avertissement quant au piège de la philosophie. Aujourd'hui nous devons parler de piège non seulement à propos de la philosophie, mais à propos du rationalisme — le culte de l'intellect humain et des raisonnements humains. Nous discernons immédiatement dans la croix notre circoncision — notre retranchement — un balayage complet du rationalisme et d'une quelconque autorité qu'il posséderait sur nous. Il ne nous influence plus.

La croix telle que présentée au v. 14 est la base de l'avertissement lancé au v. 16, comme l'indique le mot « donc ». Il y avait beaucoup de judaïsants enthousiastes qui voulaient les réprimander quant à leur observation ou non-observation des ordonnances, mais ils n'avaient pas à s'en émouvoir, ni à faire attention à eux. Cinq classes d'ordonnances sont mentionnées spécifiquement, celles relatives au manger, au boire, aux jours de fêtes, aux nouvelles lunes et aux sabbats. Ces choses sont toutes des ombres des choses à venir, comme nous le dit aussi l'épître aux Hébreux, mais le corps — c'est-à-dire la substance — est du Christ.

Si quelqu'un s'avisait de demander en quoi ces choses nous concernent aujourd'hui dans la mesure où il n'y a présentement plus de parti judaïsant actif à l'œuvre dans l'église, la réponse est que ces choses sont encore tout à fait d'actualité. La raison pour laquelle il n'y a plus beaucoup de judaïsants actifs aujourd'hui, est que l'église professante a si largement judaïsé pendant tant de siècles. Mais n'avez-vous jamais rencontré des adventistes du septième jour ? Si oui, grâces à Dieu ; mais si vous en avez rencontré, notez spécialement à quel point l'Écriture contredit leur propagande, dont le fer de lance est leur insistance sur le sabbat juif. Ils vous jugeront sur le sabbat, si vous les laissez faire. Le terme utilisé au v. 16 n'est pas « jours de sabbat », mais plutôt « sabbats », ce qui recouvre les sabbats en tout genre, que ce soit des sabbats de jours ou d'années.

Le sabbat comme ordonnance légale juive est mis de côté, mais bien sûr, cela ne touche pas le fait qu'un jour sur sept a été mis à part par Dieu depuis la création comme jour de repos. C'est une grâce de la part de Dieu que nous faisons bien d'estimer très haut.

Nous arrivons au v. 18 avec ce qu'on peut appeler le piège ritualiste. Nous verrons facilement que c'est un piège si nous revenons à la vérité de la croix telle que présentée au v. 15. Les seuls anges qui désirent avoir notre hommage, sont les mauvais anges. Les saints anges refusent toujours l'hommage des humains, n'attribuant l'hommage qu'à

Dieu. Voyez par exemple Apoc. 19:10 et 22:9. De plus, les anges profanes ont été dépouillés et vaincus à la croix : qui donc voudrait leur rendre culte ? Combien la croix jette de la lumière sur ces sujets ! quelle délivrance elle opère !

Il y a une autre considération très puissante. Chacun de nous a droit, comme membre du corps, à « tenir ferme la Tête » [ou : « chef »]. Nous maintenons par là un contact intime et rempli d'adoration avec Lui. La figure du corps humain est évidemment dans la pensée de l'Esprit, et la tête est considérée comme le siège de toute l'alimentation du corps. L'alimentation et l'accroissement nous arrivent *par l'intermédiaire* des « jointures et des liens », mais tout vient *de* la tête.

Il est de la plus haute importance que nous nous emparions de notre privilège et que nous apprenions ce que signifie tenir ferme la Tête. Une fois que nous l'avons appris, nous sommes à l'abri des séductions du ritualisme. Si quelqu'un m'accorde le droit d'entrer en la présence d'un vrai potentat, et que j'aie le privilège de m'entretenir avec lui, vous ne me verrez pas présenter mes requêtes à l'un de ses valets, ni m'attendre à recevoir quelque chose d'eux. Le valet peut être quelqu'un de distingué, et splendide à voir avec son uniforme bardé d'or, mais vous ne me verrez pas lui rendre hommage.

Certains soutiendront peut-être qu'en rendant hommage au valet, on montrerait au moins à quel point l'on est humble. Mais est-ce la procédure mise en place ? Pas du tout ! Après tout, ce ne serait que faire sa propre volonté, et la propre volonté est diamétralement opposée à l'humilité. Cela peut servir d'illustration à ce qui est dit au v. 18.

Les anges ont été cachés de nos yeux à dessein pour que nous ne leur donnions pas la place qui revient à Dieu. Ils font partie des choses qu'on n'a pas vues. Leurs prétendus adorateurs sont enflés par les pensées de la chair. Le début du v. 18 (« que personne ne vous frustre du prix du combat, faisant sa volonté propre dans l'humilité et dans le culte des anges ») rend toute la position très claire. Ce comportement vis-à-vis des anges a une apparence de grande humilité, mais c'est en réalité de la propre volonté, laquelle est extrêmement haïssable pour Dieu. Ceux qui en sont la proie peuvent bien être de vrais croyants, mais étant détournés frauduleusement de Christ, ils perdent leur prix.

Le fait que le croyant soit identifié avec Christ dans Sa mort et Sa résurrection, a déjà été placé devant nous aux v. 11 et 12. Il nous faut voir maintenant que ce n'est pas une simple notion doctrinale, quelque chose n'existant qu'en théorie. C'est un FAIT, et un fait destiné à exercer une influence très puissante sur nos vies.

Au v. 20 nous avons l'expression « morts avec Christ » et au v. 1 du ch. 3 l'expression « ressuscités avec Christ ». L'identification est si complète que Sa mort a été notre mort, et Sa résurrection a été notre résurrection. On peut cependant remarquer que dans les deux cas il y a un « si ». C'est vrai, mais ce n'est pas un *si* exprimant le doute ; c'est un *si* constituant le point de départ d'un argument. *Si* ceci est vrai, *alors* il y a cela. Il a la force de « du fait que ». Certaines choses nous incombent du fait que nous sommes morts avec Christ ; et d'autres choses doivent nous caractériser du fait que nous sommes ressuscités avec Christ.

Du fait que nous sommes morts avec Christ, nos vrais intérêts résident clairement en dehors du monde et des éléments du monde. Étant morts vis-à-vis du système du monde, nous ne pouvons pas agir comme si nous y vivions. Tel est l'argument du v. 20. Le monde, et particulièrement le monde religieux, a de nombreuses ordonnances concernant l'usage et le non-usage de choses matérielles périssables. Selon ces ordonnances, nous ne devrions pas prendre ni goûter ni toucher ceci ou cela. Mais si nous comprenons réellement notre identification avec Christ dans Sa mort, nous nous trouverons en dehors du monde régi par les ordonnances, et cela règle bien sûr pour nous tout ce genre de questions d'une manière tout à fait décisive. Beaucoup d'ordonnances en rapport avec la loi de Moïse avaient été données pour faire plier les

hommes dans la chair ; mais elles n'ont aucune valeur vis-à-vis de gens qui sont morts avec Christ.

Mais le point mis ici en relief n'est pas tellement en rapport avec les ordonnances juives, mais plutôt en rapport avec celles qui sont « selon les commandements et les enseignements des hommes », c'est-à-dire des ordonnances qui n'ont jamais eu le sceau d'aucune approbation divine. Ce sont de telles ordonnances que le ritualisme (*) impose à ses dévots.

(*) Note du traducteur : le ritualisme est un mouvement qui s'est développé en Angleterre au 19ème siècle, poussant à des pratiques religieuses rituelles et cérémonielles.

Les parenthèses et les tirets figurant dans la version J.N. Darby aux v. 21 à 23 rendent le sens plus clair. Les mots entre tirets au v. 21 [ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas] sont un exemple d'ordonnances que l'apôtre avait à l'esprit. Les mots entre parenthèses au v. 23 nous disent certains caractères de ces ordonnances. Elles ont une apparence de sagesse, étant marquées par une « dévotion volontaire » et de l'humilité et de la négligence pour le corps, ne lui rendant pas l'honneur qui lui est dû. En ôtant ce qui est entre parenthèses, il reste les mots « selon les commandements et les enseignements des hommes… pour la satisfaction de la chair ».

Quelle condamnation minutieuse du ritualisme ! Toutes ces ordonnances élaborées peuvent sembler être un hommage rendu volontairement et avec une grande humilité. L'ascétisme qui s'y rattache paraît très humble. L'habillement, la ceinture de corde, la nourriture pauvre, les jeûnes, la négligence du corps peuvent donner une apparence de grande sainteté, merveilleuse ; mais le fait est que tout cela n'est que selon des enseignements purement humains, et ne fait que travailler à donner de la satisfaction à la chair. Dans le vrai christianisme, la chair est désavouée et refusée. Dans le ritualisme, elle est favorisée et récompensée. Voilà la condamnation du ritualisme.

Chapitre 3

La contrepartie de notre identification avec Christ dans Sa mort, est notre identification avec Lui dans Sa résurrection. L'effet de l'une est de nous détacher du monde de l'homme, de la sagesse de l'homme, de la religion de l'homme. L'effet de l'autre est de nous mettre en contact avec le monde de Dieu, et avec tout ce qui s'y trouve. Les quatre premiers versets du ch. 3 déploient l'état de bénédiction dans lequel nous sommes introduits.

Il y a des choses qui trouvent leur centre en Christ assis dans la gloire céleste. Il y a des « choses qui sont en haut », c'est-à-dire des choses qui sont célestes dans leur caractère. Ce sont celles sur lesquelles nos pensées et nos affections doivent être fixées, et non pas sur les choses terrestres. Dans le temps actuel, Christ n'est pas ici-bas, manifesté, — Il est caché en Dieu. Or Il est notre vie, et toutes les sources cachées de notre vie sont par conséquent cachées avec Lui en Dieu. Le jour approche où Il sera manifesté, et alors nous serons manifestés avec Lui en gloire. En ce jour-là, il sera tout à fait clair où se trouve notre vie réelle.

Hélas ! ce n'est pas aussi clair aujourd'hui. Pourtant notre vie se trouve maintenant exactement là où elle sera alors. C'est ce qui rend cette vérité tellement pratique. Le non-croyant vit et se meut et a toutes ses pensées aux « choses qui sont sur la terre » — c'est inévitable. En tant que créature déchue, aliénée de [faite étrangère à] Dieu, il ne connaît rien d'autre. Il y a un très grand danger à être absorbé par les choses de la terre. D'où la nécessité de ces exhortations.

Le fait est que nous avons une sphère de vie entièrement nouvelle. Nos intérêts sont centrés à la droite de Dieu, et non pas dans nos foyers, ou nos affaires, aussi importantes que soient ces choses à leur place pour nous fournir des occasions d'accomplir la volonté de Dieu. Nous fixons nos pensées sur les choses d'en haut, non pas en nous relaxant

dans un fauteuil et en nous adonnant à de l'imagination rêveuse ou mystique sur les choses qui pourraient se trouver dans le ciel, mais plutôt en fixant nos pensées sur Christ par excellence, et en cherchant en tout la poursuite des intérêts des Cieux. L'ambassadeur britannique à Paris fixe ses pensées sur les choses britanniques en recherchant les intérêts britanniques dans les circonstances françaises, et non pas en s'asseyant tout le temps pour essayer de se rappeler les scènes de la vie britannique.

En tant que ressuscités avec Christ, nous sommes élevés dans Ses intérêts célestes, et nous sommes autorisés à les rechercher tant que nous sommes encore sur la terre. Quelle position d'extraordinaire élévation, que celle-ci ! Combien peu nous allons ça et là comme des ressuscités avec Christ, placés dans un autre domaine de choses, un domaine céleste ! Combien nos pensées sont entravées par les choses terrestres !

L'apôtre reconnaissait combien les empêchements sont grands et nombreux, et c'est pourquoi il nous exhorte à mortifier certaines choses. Les « membres qui sont sur la terre » dont il parle au v. 5 ne sont bien sûr pas les membres physiques de nos corps. Le terme est utilisé sous forme de métaphore pour indiquer certains aspects moraux, ou plutôt immoraux, de la nature terrestre qui nous caractérisait plus ou moins au temps où nous étions inconvertis. Nous avons maintenant des intérêts célestes et c'est pourquoi ces aspects purement terrestres doivent être mortifiés, c'est-à-dire mis à mort.

Mis à mort est une expression forte et énergique. Notre tendance est de parler de ces choses, et quelquefois de jouer avec elles, et de pourvoir à leurs besoins. Pourtant notre sécurité réside dans une action du genre plutôt brutal. L'épée à la main, pour ainsi dire, nous avons à nous occuper d'elles sans la moindre idée de les épargner. Nous devrions plutôt nous en occuper selon la manière dont Samuel tailla Agag en pièces devant l'Éternel.

Mais il y a d'autres choses que celles spécifiées au v. 5 et avec lesquelles nous avons à en finir ; ce sont celles mentionnées aux v. 8 et 9. Il ne s'agit plus de « mortifier », mais d'« ôter ». Autrefois nous vivions enveloppés de ces choses comme dans un vêtement. Quand les gens nous regardaient, c'est ce qu'ils voyaient. Mais il ne faut plus les voir. Le vêtement laid qui nous caractérisait autrefois ne doit plus être visible. Il faut revêtir un autre vêtement comme nous allons le voir quand nous en serons au v. 12.

Notez combien les choses mentionnées aux v. 8 et 9 ont à faire avec nos langues, et par conséquent avec nos cœurs qui s'expriment par elles. Les péchés de langue sont terriblement communs, même parmi les chrétiens. Nous connaissons tous le genre de mots provoqués par la colère, le courroux et la méchanceté. Un vrai croyant blasphèmerait-il ? Peut-être pas, mais combien on se laisse aller facilement à parler de Dieu et des choses divines de manière légère et irrespectueuse ! Combien facilement nos bouches expriment des choses inconvenantes, même si on ne va pas jusqu'à des « paroles honteuses » ! Et que dire du mensonge ? on trouve encore des Ananias et des Saphira. Et nous pouvons aller plus loin : nous affirmons que tous ceux d'entre nous qui possèdent une conscience sensible savent très bien qu'il n'est pas facile de s'en tenir à la vérité absolue et rigide dans tout ce qui sort de nos bouches.

Pourtant, la vérité nous incombe parce que nous avons dépouillé le vieil homme et que nous avons revêtu le nouvel homme. C'est ce que nous avons fait lors de notre conversion, et les exhortations à dépouiller (ou : renoncer) et à revêtir des versets 8 et 12 sont basées là-dessus. La conversion veut dire que nous avons appris à juger, condamner et refuser le vieil état de l'homme et son caractère, et à revêtir le nouvel homme qui est la création de Dieu et qui participe à Son caractère. Nous ne disons pas du tout que, lors de notre conversion, nous comprenions ces choses et que nous les réalisions, mais nous disons, à la lumière de

cette Écriture, qu'en réalité c'est ce qui était impliqué dans notre conversion, et qu'il est grand temps que nous le comprenions et le réalisions effectivement.

Dans ce nouvel homme, les distinctions du monde n'existent simplement pas, qu'elles soient nationales, religieuses, culturelles ou sociales. Christ est tout et en tous ceux qui ont revêtu l'homme, car le nouvel homme est la reproduction de Lui-même.

Il n'est pas facile de saisir ce qu'est au juste le vieil homme et ce qu'est le nouvel homme, et encore moins facile de l'expliquer. Dans ces deux expressions, nous avons un certain caractère d'homme personnifié. Dans l'un vous avez le caractère d'Adam, dans l'autre Christ. Seulement ce n'est pas juste de l'idéalisme, mais un réel passage de l'un à l'autre. L'ordre adamique est jugé et nous en avons fini avec lui, et nous avons revêtu Christ, et par conséquent le caractère de Sa vie. Cependant nous ne revêtons pas juste comme quelqu'un endosse un nouveau manteau, mais plutôt comme un oiseau prend son nouveau plumage après la mue. Le caractère nouveau croît naturellement à partir de la vie nouvelle que nous avons en Christ.

Au v. 12 à 15, nous avons le portrait du caractère que nous avons à revêtir. C'est juste l'opposé des choses que nous avons à dépouiller selon les v. 8 et 9. Nous avons à dépouiller les caractéristiques du vieil homme parce que nous avons dépouillé le vieil homme. Nous avons à revêtir les caractéristiques du nouvel homme, parce nous avons revêtu le nouvel homme. Ce que nous *devons être* dépend entièrement de ce que *nous sommes*. Nous sommes les élus de Dieu (si nous sommes effectivement croyants), saints et bien-aimés de Dieu. De ceci découle ce que nous devons être. La grâce opère toujours ainsi : d'abord ce que nous sommes, ensuite ce que nous devons être.

Dans ces versets CHRIST est mis en évidence. C'est Son caractère que nous avons à porter. S'il faut établir une norme quant au pardon que nous avons à accorder aux autres, c'est « comme Christ vous a pardonné ». La paix qui doit régner dans nos cœurs, c'est « la paix du Christ » — non pas la « paix de Dieu » comme dit le Texte Reçu.

Avons-nous jamais entendu un chrétien ayant un sujet de plainte (v. 13) contre un autre ? — jamais entendu de plainte ! — pourquoi l'atmosphère est-elle si souvent envahie de plaintes ? Il serait plutôt difficile de rencontrer un groupe de chrétien n'en ayant pas ! Or regardez ce qui nous est enjoint en rapport avec de telles plaintes : le support et le pardon, et ceci d'après le modèle de Christ Lui-même. Pour ceci, nous avons besoin des vertus mentionnées au v. 12 : être humbles d'esprit, débonnaires et longanimes, aussi bien que de l'amour que le v. 14 nous enjoint. L'amour est le lien de la perfection, car c'est la nature même de Dieu.

La paix de Christ est celle dont Il a parlé dans la chambre haute la nuit avant de souffrir. « Je vous donne Ma paix », a-t-Il dit (Jean 14:27). C'est le repos du cœur et de l'esprit qui résultent d'une parfaite confiance dans l'amour du Père et d'une parfaite soumission à la volonté du Père. Dans notre chapitre il nous est rappelé que nous sommes appelés à cette paix en un seul corps. Par conséquent la paix règne dans tous nos cœurs, une atmosphère de paix pénètre tout le corps. Les derniers mots du verset 15 « et soyez reconnaissants » sont significatifs.

Les hommes de ce siècle sont particulièrement marqués par l'ingratitude (voir 2 Tim. 3:2). Ils ne voient la main de Dieu en rien, et s'il arrive que les choses tournent bien pour eux, ils se bornent à dire « c'était ma chance ». C'est notre privilège de voir la main de Dieu en toutes choses, et, marchant dans Sa crainte, de suivre la trace de Ses voies à notre égard dans un esprit reconnaissant.

La « paix du Christ » est suivie par la « parole du Christ » au v. 16. Sa parole nous donne toutes les directions dont nous avons besoin et il faut qu'elle demeure en nous, qu'elle ait son habitation dans nos cœurs,

et, qui plus est, qu'elle habite en nous richement. Nos cœurs et nos pensées doivent en être remplis en toute sagesse. Non seulement nous avons à la connaître, mais aussi à savoir comment l'appliquer à tous les problèmes de la vie qui se présentent à nous. Et nous avons à être tellement remplis de cette parole, qu'elle déborde de nous, et que nous nous la communiquions l'un l'autre. Dans nos relations réciproques de tous les jours, nous pouvons nous instruire l'un l'autre dans ce qu'est Sa volonté, et nous avertir l'un l'autre contre tout ce qui pourrait nous écarter de cette volonté.

Nous devons en outre être marqués par des louanges et des cantiques. Toutefois nos hymnes et nos cantiques doivent avoir un caractère spirituel, et être tels que le Seigneur soit l'objet qu'ils placent devant nous — ils doivent être « au Seigneur » (Éph. 5:19 ; à Dieu, ici). De plus nous avons à veiller soigneusement à notre état spirituel même quand nous chantons. Nos chants doivent être avec un esprit de grâce dans nos cœurs. Chanter ce qui vient d'un esprit de rigolade ne vaut rien. Quand le cœur est rempli de l'esprit de grâce, nous pouvons alors chanter d'une manière qui plaise à Dieu.

Finalement tous les actes et tous les détails de nos vies doivent être sous le contrôle du Seigneur, et par conséquent ils doivent être faits en Son nom et dans l'esprit de rendre grâces. Cette parole de grande portée termine ces instructions plus générales. Le verset suivant commence à s'occuper de choses d'une manière plus détaillée.

Il vaut la peine de noter que les instructions de cette épître ne se bornent pas à poser des principes généraux, mais s'abaissent à des détails très pratiques et généraux. On aurait pu supposer que, s'agissant de croyants à l'esprit spirituel comme les Éphésiens et les Colossiens, il n'aurait pas été nécessaire d'aller au-delà des principes, et qu'il aurait été possible sans danger de les laisser trouver eux-mêmes toutes les applications nécessaires. Or c'est justement dans ces deux épîtres que nous trouvons plein de détails sur la conduite qui convient aux diverses relations de la vie. Il nous est dit exactement comment nous avons à nous comporter, dans la pleine lumière du christianisme.

Nous ne pouvons traverser ce monde sans avoir des relations nombreuses et variées avec les autres créatures comme nous. La plupart de ce qui nous éprouve et nous met à l'épreuve, nous atteint en rapport avec ces relations, et c'est pourquoi la manière d'agir de Dieu est de nous laisser, après la conversion, dans ces même relations anciennes, — en nous enseignant comment les vivre dans la lumière et la puissances apportées par la connaissance de Christ. La tâche qui nous a été attribuée n'est pas de redresser le monde. C'est le Seigneur Lui-même qui le fera effectivement et rapidement quand Il s'occupera du jugement. Nous sommes laissés pour rendre un témoignage effectif à ce qui est juste en agissant nous-mêmes de manière juste.

Bien que les relations de la vie soient nombreuses et variées quant aux détails, elles peuvent, croyons-nous, être classées en trois classes que nous trouvons dans les versets qui sont devant nous (3:18 à 4:1). Il y a d'abord les relations du *mariage* ; en second lieu celles de la *famille*, qui découlent de la relation de mariage ; en troisième lieu, celles qu'on peut qualifier de relations *professionnelles*, qui découlent du décret selon lequel travailler durement est la part de l'homme comme résultat de la chute.

L'organisation de la vie dans ce monde, selon Dieu, est basée sur le mariage. Si nous lisons Matt. 19, nous verrons que le Seigneur développe successivement la vérité sur le mariage, puis sur les enfants, puis sur ce qu'on possède. Notre passage des Colossiens traite du mariage, des enfants et du travail, dans cet ordre. Nous osons dire qu'il n'a JAMAIS été plus important pour le chrétien de vivre ces relations d'une manière chrétienne, car jamais ces institutions chrétiennes n'ont été attaquées plus violemment qu'aujourd'hui. Comme il s'agit de remparts pour ce qui est bien, le diable cherche à les détruire, et toutes les armes

sont bonnes pour cela, depuis le « modernisme » avec toutes ses apparences d'érudition et de raffinement, jusqu'à certaines formes de « communisme » pratiquant « l'amour libre », amenant les enfants à rôder partout en bandes, ou encourageant les travailleurs à détruire la propriété privée, et les excitant à se plaindre des salaires et de la nourriture qualifiés de misérables. Remarquons en passant combien, sans aucun doute, « modernisme » et ces formes de « communisme » ne sont que des phases alternatives d'un même grand mouvement inspiré par le diable. Les mêmes principes de bases sont communs aux deux.

Dans toutes nos relations, deux parties sont impliquées. C'est le cas ici. La relation de mariage est abordée pour les femmes et les maris, la relation de famille pour les enfants et les parents, la relation professionnelle pour les serviteurs et les maîtres. Chacune de ces relations, instituée de Dieu, implique que l'une des parties mène et l'autre est soumise. De plus il n'est pas laissé place pour la négociation ou des arrangements entre individus variés entrant dans cette relation. C'est une question réglée par la Parole de Dieu.

Dans chacun des trois cas, l'apôtre s'adresse en premier à ceux qui ont la place de soumission. La soumission convient à la femme, l'obéissance aux enfants. Dans le cas du serviteur, il faut non seulement l'obéissance, mais l'empressement et l'intégrité. Le plus frappant à propos de l'exhortation donnée à chacun des cas est la manière où tout est fait comme devant le Seigneur. Ceci élève le sujet sur le plan le plus haut. La femme est soumise, mais c'est « dans le Seigneur ». Ceci implique que la première raison de sa soumission est que c'est l'ordre donné par le Seigneur. Sa soumission à son mari exprime sa soumission au Seigneur. Il faut espérer bien sûr que son mari a un caractère tel que lui être soumis n'est pas une dure épreuve, mais un plaisir. Mais même s'il en était autrement, elle resterait encore soumise, considérant que c'est l'être au Seigneur.

Le même principe s'applique aux enfants et aux serviteurs. Ils ont à considérer ce qui plait au Seigneur. Il faut se rappeler que les serviteurs envisagés ici étaient pratiquement des esclaves ; ils n'avaient que peu ou pas de profit personnel dans tout leur travail. Pourtant, ils avaient à travailler exactement comme si c'était pour le Seigneur. En effet, ils travaillaient pour Lui, et c'est de Ses mains qu'ils recevraient finalement la récompense de leur travail, même si, ayant un maître hargneux, ils n'en recevaient jamais autant qu'un « merci ». Vous servez le Seigneur Christ » dit l'apôtre.

Rappelons-nous que la soumission n'implique pas nécessairement l'infériorité, mais elle implique la reconnaissance pieuse de l'ordre divinement établi.

En outre, les dispositions divines ne sont jamais déséquilibrées. S'il y a une parole pour instruire et pour diriger ceux qui ont la place de soumission, il y a pareillement une parole pour ceux qui dirigent. Dans chaque cas, le Saint Esprit met le doigt sur le point faible. Le mari est exhorté à aimer ; l'amour simplement naturel peut facilement se tourner en aigreur, mais cela ne saurait arriver quand son amour est le reflet de l'amour divin. Si le mari est marqué par l'amour, la femme n'aura pas de peine à être soumise.

Les pères n'ont pas non plus à provoquer ou à vexer leurs enfants. La discipline est nécessaire et bonne, mais si elle n'est pas contrôlée par l'amour, elle peut facilement devenir excessive et vexatoire, et de là, décourager totalement l'enfant.

Chapitre 4

Dans le troisième cas, la pensée principale n'est pas celle de l'amour, mais de la justice. Tout maître chrétien doit continuellement se demander au sujet de ses serviteurs : « qu'est-ce qui est juste ? qu'est-ce qui est équitable ? » Et en outre, il doit se rappeler qu'il est

lui-même un serviteur avec un Maître dans les cieux, un Maître qui a établi que « de la mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré ».

Nous avons ainsi six instructions qui, si on leur obéissait, seraient un grand pas en avant pour faire le ciel sur la terre. Les discordes familiales ou professionnelles seraient des choses du passé ! mais le point important ici, c'est que nous, croyants, nous anticipions la bénédiction du jour millénaire, et que nous accomplissions la volonté de Dieu dans nos multiples relations, attendant le jour où la volonté de Dieu sera faite sur la terre comme au ciel.

Les v. 2 à 6 nous ramènent à des exhortations plus générales, d'abord en ce qui concerne la prière, puis en ce qui concerne les relations du croyant avec les inconvertis.

Nous avons à prier, et non seulement cela, mais nous avons à persévérer dans la prière, et à veiller à voir comment Dieu agit afin de ne pas manquer les réponses qu'Il fait à nos requêtes, ni à manquer de Lui rendre grâces pour la grâce reçue. En outre il ne faut pas que nos prières soient à titre principal de nature personnelle, voire égoïste. Paul insistait pour que les Colossiens intercèdent en sa faveur, afin qu'il annonce le « mystère de Christ » auquel il a fait allusion dans cette épître. Il désirait qu'ils soient des intercesseurs pour l'œuvre de Dieu, et qu'ainsi ils prennent part au combat qui s'y rapporte.

Nous sommes très, très faibles aujourd'hui en matière de prières. La vie moderne est organisée sur le principe de la hâte, et la prière est trop souvent désertée. Et qu'en est-il de la persévérance dans la prière ? Quand nous désirons profondément quelque chose, nous persévérons, mais nous sommes si souvent des créatures dont les désirs sont tellement creux ! Nos sympathies sont attirées pour tel sujet, et nous nous joignons à des prières pour — et on s'en tient là ! nous oublions vite, et il n'y a pas de persévérance.

Au v. 5 il est parlé des inconvertis comme étant « ceux de dehors ». Il y a ceux qui sont à l'intérieur du cercle chrétien, et ceux en dehors. Il est très important d'être corrects dans nos relations avec ceux de dehors. Nous sommes placés comme témoins à leur égard. D'abord notre comportement général à leur égard doit être marqué par la sagesse. Ceci étant, nous sommes sûrs d'avoir des opportunités de témoignage que nous avons à saisir comme elles se présentent.

Cependant, saisir une occasion est une chose, s'en servir pour le mieux en est une autre. On déplore souvent des paroles qui *ne* conviennent *pas*, — plus souvent même que pas de paroles du tout. Nos paroles doivent être toujours dans un esprit de grâce. Il ne faut pas jamais s'abaisser à faire des remarques malveillantes ou acerbes ou blessantes. Cependant, nos paroles, tout en étant pleines de grâce, n'ont pas pour but de plaire aux gens. Il faut qu'elles soient assaisonnées de ce que le sel représente : le piquant de la vérité. Dans notre Seigneur, il y avait la grâce et la vérité, et il faut qu'elles caractérisent ceux qui sont Siens, et qu'elles caractérisent pareillement leurs paroles.

Le niveau exigé ici est très élevé. Nous sommes loin d'y atteindre. Pourtant, dans nos pensées, n'abaissons pas la norme divine. Maintenons-la dans toute sa hauteur, comme elle a été vue en Christ, et faisons nos efforts vers elle.

Avec le v. 7 commencent les messages finaux et les salutations. Ils sont intéressants à beaucoup d'égards. **Tychique** dont l'apôtre parle si chaudement était évidemment le porteur de la lettre aux Colossiens. **Onésime**, appelé « le fidèle et bien-aimé frère » était l'esclave évadé dont traite l'épître à Philémon. Qu'est-ce qui peut, sinon la grâce de Dieu, changer un esclave manquant à ses engagements et en fuite, en un fidèle et bien-aimé frère en Christ ? Ainsi Tychique voyageait ensemble avec Onésime vers Colosses, le premier portant la lettre (l'épître) aux Colossiens et le second la lettre (l'épître) à Philémon. Philémon n'apparaît pas dans notre chapitre, et c'est normal vu qu'il y avait

une lettre spéciale pour lui. Archippe, par contre, apparaît dans les deux lettres.

Lorsqu'il écrivait la lettre, Paul avait avec lui **Aristarque**, **Marc** et **Juste**. Il pouvait parler d'eux en terme élogieux comme des ouvriers du royaume qui lui étaient en consolation. Il est extrêmement encourageant de trouver Marc de cette manière, car l'aperçu qu'en donne le livre des Actes n'était guère prometteur. Cela montre comment quelqu'un qui avait failli au commencement de son service a pourtant été rétabli jusqu'à devenir pleinement utile, au point même qu'il est devenu l'écrivain du second évangile, lequel dépeint spécialement le Seigneur comme le parfait Serviteur. Cela illustre comment la puissance de Dieu peut finalement nous rendre très fort précisément là où nous étions le plus faible au commencement.

Épaphras aussi était avec Paul, mais il était « l'un de vôtres », c'est-à-dire un Colossien, et non pas quelqu'un « de la circoncision ». Il était séparé des siens tout en gardant un grand zèle pour eux, et combattait avec ferveur en leur faveur. Ce combat s'accomplissait dans la prière.

La prière, voyez-vous, est un combat, ou plutôt, elle peut être un combat. Épaphras l'exerçait au point que c'était un vrai combat pour lui, et même un combat *continuel*, car Paul rend témoignage que c'est ce qu'il pratiquait toujours. Bien qu'éloigné de ses amis, Épaphras était engagé dans un réel combat de prières en leur faveur, l'objet de ces prières étant qu'ils puissent demeurer parfaits et bien assurés dans la volonté de Dieu.

C'est beaucoup d'avoir une pleine connaissance de la volonté de Dieu ; l'apôtre le désirait pour les Colossiens au ch. 1 v. 9. C'est encore mieux de demeurer parfait et bien assuré dans cette volonté. Y demeurer implique qu'on y est soumis et qu'elle nous caractérise selon ce qui est dit en 1:10. Il est évident que les désirs et les prières d' Épaphras pour les saints à Colosses et dans les environs concordaient exactement avec les prières de Paul pour eux.

Laodicée était dans les environs. Elle est mentionnée en 2:1 et trois fois dans ce chapitre 4. Ce nom a une triste résonance à cause de ce que le Seigneur doit dire à cette église en Apoc. 3:14-22. Malgré les prières et le combat en leur faveur d'un Paul et d'un Épaphras, malgré ces lettres apostoliques ayant circulé au milieu d'eux, cette église est tombée au plus bas niveau. L'épître « venant des Laodicéens » était sans aucun doute une épître justement en train de circuler à ce moment-là d'assemblée à assemblée.

Cette épître aux Colossiens et aux Laodicéens fait exactement ressortir la vérité qui aurait préservé les Laodicéens s'ils en avaient tenu compte. Elle met en relief la gloire de Christ, la Tête [Chef] de Son église. Elle les exhorte à « tenir ferme le Chef ». Hélas ! ils n'en ont pas tenu compte, et l'épître qui leur a été envoyée de Patmos montre qu'ils étaient suprêmement satisfaits d'eux-mêmes, et Christ, leur Chef, était entièrement dehors, à la porte.

Quant à la chair, nous ne sommes pas meilleurs qu'eux. Prenons à cœur l'avertissement que ces épîtres nous fournissent.

Et acceptons aussi l'avertissement donné à **Archippe** comme s'appliquant à nous. Le Seigneur vous a-t-Il donné un service ? Alors faites bien attention à l'accomplir, aussi insignifiant qu'il puisse paraître. Ne pas accomplir un service, c'est de la paresse, et celle-ci ouvre immédiatement la porte au déclin et au désastre spirituel.

Rien ne peut nous préserver que la grâce : c'est la parole finale de cette épître.